This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LETTRES D'EXIL

III

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LETTRES D'EXIL

III

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

EDGAR QUINET

LETTRES D'EXIL

A MICHELET

ET A DIVERS AMIS

III

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886

Droits de reproduction et de traduction réservés.

SK

PQ2384
Q6Z55
1885
v.3

LETTRES D'EXIL

CCCCLXX

A M. BANCEL, ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE
A VALENCE

Veytaux, 10 janvier 1865.

Quels sont mes sentiments pour vous? — Ah! mon cher ami, que j'ai de reproches à me faire, si vous avez pu en douter! Mes sentiments sont ceux que j'aurai toujours, ceux d'une parfaite amitié, un profond regret de ne plus vous voir, les plus tendres vœux pour vous, pour votre avenir, pour vos parents, la plus grande sympathie pour votre noble talent, la certitude que vous ne le ferez jamais servir qu'à la cause de la vérité, de la liberté.

Voilà, mon cher ami, mes sentiments pour vous. Je n'en ai jamais eu d'autres. Je ne vous ai point blâmé comme vous le supposez. Je n'ai point été irrité, tant s'en faut. J'ai compris vos agitations, vos incertitudes, puis les motifs qui vous ont décidé. Vous n'avez pas besoin de me les

expliquer. Je les connais. Ils sont dignes d'un cœur loyal comme le vôtre. Nous n'avons pas cessé de nous entendre. Pourquoi donc n'ai-je pas écrit? C'est là que commence ma faute. Je le reconnais volontiers. Après avoir reçu et lu vos éloquentes *Harangues*, je voulais vous remercier, non pas dans un billet, mais dans une lettre développée qui ne fût pas trop indigne de ce bel ouvrage.

Je me réjouissais de vous en parler à mon aise, d'autant plus que j'étais très touché, très reconnaissant du souvenir que vous m'y avez donné. J'avais tant de choses à vous dire sur ce livre, sur cette admirable effusion de vie, de conscience, de lumière, dans nos temps ténébreux. Je pensais même que cela ferait peut-être quelque plaisir à vos parents. Le temps me manqua dans le premier moment. J'ajournai, je ne pouvais me décider à vous répondre, en courant, quelques mots. J'étais plongé, comme je le suis encore, dans mon ouvrage. Je me dis qu'il valait mieux attendre, que je ne pouvais tarder. Mais cette fin, à laquelle je croyais toucher, s'éloigna; les mois passèrent et j'ai le regret infini de vous avoir affligé, quand j'aurais dû et voulu vous montrer que mon amitié est plus vive que jamais.

Pardonnez-moi, mon cher ami, j'ai dû m'imposer bien des sacrifices pour avoir la force d'achever.

Je demande à mes amis un peu d'indulgence, et il vous en faut beaucoup. Mon travail fini, je réparerai mes fautes. Quoi qu'il arrive, Bancel, ne doutez jamais de moi. Je vous connais, j'ai lu dans votre pensée, je croirai toujours en vous.

Adieu cher ami. Courage! Vous avez pour vous la jeu-

nesse, l'avenir. Vous vous souviendrez des temps où nous avons vécu ensemble. Vous verrez de meilleurs jours et vous ne m'oublierez pas.

Adieu, je vous aime et vous embrasse.

Mes amitiés à nos amis.

EDGAR QUINET.

Un de mes amis m'a fait un legs de *dix-neuf cent mille francs*. Ce testament a duré ainsi *trente ans*. Au moment de la mort, il a été révoqué par quatre mots.

On croit qu'il y a eu dol, captation (j'en suis même persuadé). L'affaire est entre les mains d'hommes de loi bien dévoués; mais de pareils châteaux en Espagne ne sont guère faits pour nous.

Ne perdez pas un moment. Ah! cette vie est si rapide!

CCCCLXXI

A M. HENRI MARTIN
A PARIS

Veytaux, 14 janvier 1865.

Mon cher ami. Veuillez, je vous prie, dire à M. Mortimer Ternaux que j'ai fait immédiatement et avec empressement ce que vous m'avez demandé. Qu'en arrivera-t-il? je ne sais. Michelet m'a répondu : « Je croyais M. Mortimer Ternaux un ennemi de la Révolution. »

Pour moi, il n'y a qu'*un seul* ennemi.

Je désire donc sincèrement que M. Ternaux réussisse. Et vous, mon cher ami? avez-vous donc renoncé aux Académies? Telles qu'elles sont, il est certain qu'en ce moment, c'est encore la seule chose qui donne en France quelque dignité à la vie littéraire.

Je suis bien touché des détails que vous me donnez sur votre vie, sur votre intérieur, sur votre famille, sur vos travaux. Croyez que je reste fidèle à tous ceux que j'ai aimés; et je ne puis jeter mes yeux sur mon passé, sans vous revoir, tel que vous avez toujours été. Ma petite maison du Montparnasse[1] est probablement la seule que je reconnaîtrais dans Paris. Je vous revois, mon cher voisin; il n'est au pouvoir d'aucun exil d'effacer un semblable voisinage de souvenirs et d'affection. Priez madame Martin de faire mettre une couronne sur la tombe.

J'attends avec impatience les ouvrages que vous m'avez annoncés, d'Ekstein, *Vercingétorix*, la *Russie*. Je suis de loin, par un mot des journaux, vos lectures dans les Conférences. Que vos livres seront bien reçus! Personne ne m'envoie plus ses ouvrages. On nous traite comme si nous étions enterrés vivants. Vous n'avez jamais fait ainsi et je vous en remercie cordialement. Si, par miracle, j'avais été ramené à Paris, je vous y aurais retrouvé, vous et un ou deux amis, pas davantage. Mon isolement n'eût guère été moins complet qu'auprès de mon rocher de Chillon. Pardonnez moi de ne vous avoir pas récrit! La plume m'est souvent tombée des mains;

1. Edgar Quinet a habité le n° 32, rue Montparnasse (autrefois n° 4), depuis le 24 octobre 1840 jusqu'au 2 décembre 1851.

mes paroles ne vous auraient fait aucun bien. Les événements n'entraînent plus avec eux aucune conséquence ! Tout passe à la surface des esprits. On s'est arrangé pour se faire une servitude agréable et commode. Celui qui parle une autre langue est importun. Depuis que l'opposition s'est faite franchement dynastique, les mots même ont perdu leur sens.

On babillera quelque peu sur l'Encyclique ; dans quelques jours, on n'y pensera plus. Rien ne sera changé pour personne. C'est une escrime pour tout le monde. Ce n'est plus un combat.

Heureusement les États-Unis ne se sont pas résignés ; ils sauveront en Amérique tout ce qui a péri en Europe.

J'ai bien souvent parlé de vous avec M. Adolphe Pictet. Combien il est fâcheux pour moi qu'aucune occasion ne vous amène en Suisse. Vous recevrez à la fois mes deux volumes. Mille amitiés à madame Martin et à votre fils. Ma femme vous envoie aussi son souvenir.

Je finis par une étrange nouvelle : un de mes amis de Rouen, Letellier, m'a légué sa fortune, près de deux millions. Le legs a duré trente ans. Mais tournez la page : après trente ans, au moment de la mort, il y a eu une révocation en quatre mots. On croit à une captation, elle est même sûre. On suit l'affaire. Quelle singulière moquerie de la fortune, si c'est une moquerie !

Adieu, mon cher ami. Votre dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

CCCCLXXII

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A PARIS.

Veytaux, 1er février 1865.

J'arrive, mon cher ami, d'un bien cruel voyage! Je viens de Bâle, où nous avons rendu les derniers devoirs à notre ami, le colonel Charras. Il est mort plein de force et même d'espérance. De pareils hommes, avec ce passé, ne se remplacent pas!

Quel lugubre rendez-vous autour de cette fosse[1] ! J'ai prononcé des paroles qui iront difficilement jusqu'à vous. Puis tout le monde s'est dispersé et nous sommes restés seuls, comme à l'ordinaire, ma femme et moi.

Pour nous arracher à tant d'affreuses pensées, nous sommes allés passer trois jours, dans mon ancienne famille d'alliance, en face de Mannheim[2]. Quels amis fidèles! Nous y avons trouvé un peu de paix. J'ai aperçu Heidelberg et les anciens jours dans la brume! Enfin, après huit jours, nous voilà revenus, et la première chose que je fais est de vous écrire à la hâte. Je vous remercie de votre souvenir. Recevez aussi mes meilleurs

1. Voyez *Notes*. Voyez *Lettres à Quinet* de Théophile Dufour. Calmann Lévy, éditeur.
2. La famille Moré.

vœux. Combien de fois j'ai voulu vous féliciter de votre *Maurice de Saxe*. Rien de plus intéressant, de plus instructif. Je veux vous relire, pour sortir de ces crèpes funèbres.

Vous savez que j'ai toujours l'espoir de vous revoir ici. Je pense à vous et je vous aime; je vous le dirai mieux en vous voyant.

EDGAR QUINET.

CCCCLXXIII

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 3 février 1865.

Cher Monsieur et ami,

Après les affreux jours que nous venons de passer, il me semble que nos liens d'amitié doivent se resserrer encore. Dans quelle solitude cruelle je me retrouve ici! Et combien je regrette de n'avoir pu causer un peu avec vous à fond! Mais que pouvait-on faire dans une semblable désolation?

Je vous remercie d'avoir constaté que j'ai prononcé un discours, il est bien fâcheux pour moi qu'il n'ait pas paru avec tous les autres. J'en avais pourtant remis une copie à M. Clémenceau, pour les journaux

de Paris. Je tiens infiniment à donner à la mémoire de notre ami ce témoignage de douleur. Je suis malheureux d'être le seul dont les paroles n'aient pas dépassé la terre d'exil. Veuillez donc, cher Monsieur et ami, insérer dans *le Phare de la Loire* ce qui peut être publié de mon discours[1]. Retranchez ce que vous voudrez; mais que mon deuil s'ajoute au deuil des autres. Faites cela, je vous prie.

Ma femme vous a envoyé un texte imprimé de mes paroles. Dans le cas où ce texte ne vous serait pas arrivé, veuillez vous adresser à M. Clémenceau et lui demander une copie; il n'est pas trop tard. Hélas! cette perte sera bien longtemps toujours nouvelle.

Adieu, cher Monsieur; laissez-moi espérer que je vous reverrai, ce printemps. Combien l'exil se tourne facilement contre l'exilé! Je l'ai éprouvé en cette circonstance.

Croyez à mon amitié dévouée.

EDGAR QUINET.

1. Voyez le discours sur la tombe de Charras : *Livre de l'Exile*, p. 401.

CCCCLXXIV

A M. LÉON RENAULT
A PARIS

Veytaux, 23 avril 1865.

Vous avez bien raison de me gronder, mon cher ami. Je vous en remercie, comme de la meilleure preuve d'une amitié qui me devient chaque jour plus chère. Oui, je mérite vos gronderies, et pourtant je ne suis pas tout à fait sans excuse. J'ai trop oublié mes millions, il est vrai. Le grand procès dans lequel je suis engagé avec la Révolution française m'a fait oublier le mien tout à fait. Rien de plus certain. Cependant, pour m'excuser, je dirai que j'attends le résultat de l'enquête ouverte sur les derniers moments de mon légataire. Je voulais pouvoir dire quelque chose de positif à M. Deschamps. Je lui ai écrit, j'attends sa réponse. Sans doute, il vaut bien mieux s'éclairer sur le fond de l'affaire. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Jamais je ne pourrai montrer ma reconnaissance à Versigny. Son dévouement dépasse toute imagination. Ah! que je ne me plaigne jamais de l'exil! il m'a laissé et donné de si parfaits amis. Je dois avouer aussi que j'ai été très souffrant pendant tout le mois de mars.

Nos cruelles émotions de Bâle, un travail forcé pour me ressaisir au retour, l'absence de toute impression

salutaire du côté de la France, en voilà plus qu'il ne fallait pour expliquer mon indisposition, à la fin de cet interminable hiver.

Je fais réimprimer, en ce moment, le troisième volume de mes œuvres chez Pagnerre[1]. Il était épuisé et vous m'avez, le premier, donné ce conseil. Voilà, cher ami, le résultat de vos bons avis.

Le deuxième volume de *la Révolution* s'imprime aussi. Je pourrais presque répéter à mon tour : Cet ouvrage a pensé me tuer.

Enfin je sortirai, je l'espère de ce terrible horizon et de cette longue conversation avec les Euménides.

Ah ! mon ami que la discussion de l'*Adresse* donne peu de lueurs! C'est donc bien vrai que les partis n'ont rien appris par ces quinze ans d'esclavage? D'un côté, avec M. Thiers, un libéralisme ultramontain, de l'autre, une démocratie césarienne. Est-ce là toute la France? Est-il donc impossible d'enraciner un principe, sans qu'il soit détruit par un principe contraire? Tant que continuera ce beau travail du néant, comptez sur la servitude.

Encore une fois, je mets mon espérance sur la tête de votre enfant. Qu'il vive, qu'il soit heureux et qu'il voie la liberté, si nous sommes condamnés à n'en voir que l'utopie.

Adieu. Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

1. *Le Christianisme et la Révolution française.*

CCCCLXXV

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *PHARE DE LA LOIRE*
A NANTES

Genève, 14 mai 1865

Monsieur,

Veuillez m'associer à la noble initiative prise par *le Phare de la Loire*. Partout où est un ami fidèle de la liberté, il porte le deuil de Lincoln. Mais, dans ce deuil, que d'espérances pour le monde ! Lincoln, en mourant, a vu la victoire de ses principes, il a vu la grandeur et l'avenir assurés du peuple en qui il avait mis sa foi. Qui n'achèterait à ce prix une pareille mort ?

EDGAR QUINET.

CCCCLXXVI

A MADAME VICTOR GAUTIER
A GENÈVE

enève, 1 juin 1865.

Madame,

Quelle surprise! Et que répondre à vos beaux vers qui ont tout le parfum de vos belles fleurs? Je vous lis, je vous relis et j'en crois à peine mes yeux et mes oreilles. Est-ce bien à un exilé que s'adressent ces nobles paroles que je ne suis plus accoutumé d'entendre :

« Ce mot si beau, la liberté! »

Je me suis fait depuis bien longtemps un cœur de pierre. Je n'y laisse entrer l'espérance qu'à titre de devoir. En treize ans, il ne m'est pas revenu, je crois, *une* parole de bon augure; mais cette parole que je n'attendais plus, c'est vous, Madame, qui la prononcez et la faites revivre. Je la saisis, je m'y attache. Peut-être est-ce la branche d'olivier, de l'immense naufrage, de toute vérité et de toute justice. Pardonnez-moi de répondre si gravement, si tristement à des vers ailés, heureux, souriants, qui ouvrent l'avenir en semant des fleurs. Vous avez touché en moi les cordes les plus sérieuses.

Qu'il vienne donc cet avenir espéré et qu'il vous salue et vous bénisse !

Veuillez recevoir, Madame, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCLXXVII

A M. DESPOIS
A PARIS

Genève, 16 juin 1865.

Monsieur,

Combien de fois j'ai voulu vous remercier de votre traduction des *Satyriques* latins. Elle m'a tenu compagnie cet hiver. A mesure que je les comparais à l'original, j'en sentais mieux la force. Puisse ce noble fouet se faire sentir aux épaules de ce monde héroïque de décembre 1851. N'y a-t-il plus que le *Gladiator*[1] ? Dans ce cas, qu'on le fasse consul et que tout finisse par là.

Nous autres proscrits, nous avons été si bien enterrés d'un accord unanime, qu'il y a presque du ridicule de notre part à prétendre encore servir nos idées. Pardonnez-moi, Monsieur, cette manière de revenant et veuillez recevoir, etc.

EDGAR QUINET.

1. Cheval de course qui reçut le grand prix.

CCCCLXXVIII

A M. CHASSIN
A PARIS

Genève, 17 juin 1865.

Vive Marianne! mon cher ami. Nous l'attendions chaque jour. Qu'elle vienne comme l'espérance dans un temps où l'espérance semble impossible. Elle verra certainement de meilleurs jours que les nôtres. Ses petites sœurs sont bien heureuses. Dites à sa mère nos vœux les plus ardents, nos amitiés les plus vraies. Quand connaîtrons-nous enfin toute votre chère couvée? Je désire peu de chose, mais je désire de toutes mes forces de vous savoir tous heureux comme vous le méritez. Vous voilà libre. L'espoir nous revient de vous avoir à Veytaux. Quand pensez-vous venir? Votre cellule vous attend toujours. Ah! si vous pouviez ne pas tarder.

Que dites-vous de Baudot? N'est-ce pas un esprit énergique et charmant? et, en tout cas, d'un grand prix? Ne vous étonnez-vous pas que ces *Mémoires* jaunes soient tombés un jour sur ma table de Veytaux chauds encore du souffle de la Convention?

Adieu, mon cher ami.

Votre

EDGAR QUINET.

CCCCLXXIX

A M. SCHMIDT, RÉDACTEUR DU *CONFÉDÉRÉ*
A FRIBOURG

Genève, 26 juin 1865

Mon cher concitoyen,

J'ai une triste *satisfaction* dans le crime du Mexique. Tout ce que j'ai annoncé s'est réalisé et bien au delà. Je n'avais pas prévu qu'on fusillerait les prisonniers. Je compte, je vous l'avoue, en Europe, bien moins sur la vertu des peuples que sur la faiblesse des maîtres. Ceux-ci n'osent plus porter le pouvoir absolu jusqu'au bout, ils se dépouillent eux-mêmes; ils se désarment, ils se livrent; le caractère leur manque. Ils ne savent plus tyranniser avec suite. Voilà d'où naîtra le salut.

Adieu.

EDGAR QUINET.

CCCCLXXX

A M. MELVIL BLONCOURT,
DIRECTEUR DE LA *REVUE DES COLONIES*
A PARIS

Veytaux, 3 juillet 1865.

Cher Monsieur,

Vous savez que nous avons fait ce que vous désiriez, avant d'avoir reçu votre lettre. Nous avons été prévenus par Schœlcher, un de ces hommes affreux de 1848, qui a eu l'affreuse idée d'abolir l'esclavage. Aussi mérite-t-il doublement la proscription et l'oubli dans lequel on le laisse plongé.

A parler sérieusement, votre lettre est admirable. Elle fait revivre pour moi les années d'espérance dont tant d'abîmes nous séparent. Il y a donc en France des hommes qui se souviennent! Honneur à eux! Ils sont rares. La plupart se font gloire de ne dater que de leur abaissement. Puisse votre appel en faveur des Noirs affranchis trouver un écho dans notre monde sourd! Il est toujours bon à tenter. Quelquefois une noble pensée a été entendue de nos jours. Ne nous lassons pas de frapper ces cœurs de pierre.

Tout à vous et de tout cœur.

EDGAR QUINET.

CCCCLXXXI

A M. TAMBURINI, PRÉFET DES ÉTUDES
A BRESCIA

Veytaux, 3 juillet 1865.

Cher Monsieur,

Non, je n'ai reçu aucune invitation pour le Jubilé de Dante; je n'en recevrai pas davantage pour la commémoration de Beccaria. Ne vous en étonnez pas. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'Italie pendant vingt ans, alors que personne ne soutenait la cause de l'Italie. J'étais seul en France à croire et à travailler à votre résurrection.

Aujourd'hui, l'Italie se croit victorieuse, il est tout simple que l'Italie ait oublié les services déjà anciens. C'est là, cher Tamburini, une histoire aussi vieille que le monde. Elle se répètera toujours. Servons de notre mieux les peuples, mais n'en attendons aucun retour ni même un souvenir; c'est là le sûr moyen de n'être jamais trompé.

Je doute infiniment que votre beau projet de Florence s'accomplisse. Cependant ma femme a pris sur elle de vous envoyer ce que vous avez demandé[1]. J'ai

1. Le portrait d'Edgar Quinet pour le sculpteur chargé de faire son buste.

remis en bonnes mains des exemplaires de votre *Divination de Dante*. Je voudrais vous dire à loisir tout ce que j'ai trouvé d'excellent. On sent que vous avez été un des martyrs de la foi dantesque. C'est aux martyrs à nous révéler la religion pour laquelle ils ont souffert. Quel beau commentaire de *la Comédie divine*, que d'avoir été comme vous condamné, emprisonné pour elle! Le poète vous a dit son secret dans vos jours de prison.

Adieu, cher Tamburini. Que devient votre traduction d'*Ahasvérus?* Je n'aurai de loisir pour vous écrire qu'après avoir achevé l'impression de ma *Révolution*.

Votre affectionné

EDGAR QUINET.

Je voudrais que nos malheureuses expériences puissent servir aussi aux nations étrangères. L'Encyclique vient d'éclairer la situation. Tout serait lumière, si tant d'hommes ne refaisaient pas perpétuellement les ténèbres. Que va devenir cette embûche tendue sous vos pas : la réconciliation de l'Italie et du pape?

Le piège est démasqué par le pape lui-même. N'importe. On fera semblant de ne pas comprendre, on se bouchera les yeux et les oreilles.

Prenez garde que le Deux-Décembre ne vous ramène tous au Bas-Empire. C'est aujourd'hui le danger de toute l'Europe.

CCCCLXXXII

A M. S. QUAGLIARELLA
A RUVO DI PUGLIA

Veytaux, 13 août 1865.

Monsieur,

Tout mon désir est de servir en quelque chose l'Italie. Je suis heureux de voir que mes ouvrages sont en ce moment mêlés au travail de l'affranchissement de votre noble patrie.

M. Montenegro, qui a traduit et publié les *Révolutions d'Italie*, est occupé, je crois, à publier la traduction du *Génie des Religions*. Je consens bien volontiers à vous donner l'autorisation que vous me demandez, elle ne peut concerner que les volumes qui ne sont pas traduits. Si vous êtes pauvre comme moi, je ne réclamerai aucun droit de traduction. Dans le cas contraire et d'après les résultats prévus de la publication, vous ferez ce qui vous paraîtra juste et convenable à mon égard.

Je tiendrais à ce que vous vous missiez en communication avec M. Montenegro et qu'il fût averti de vos projets.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCLXXXIII

A M. BARNI
A GENÈVE

Veytaux, 13 août 1865.

Fermeté, élévation, justice, justesse, vérité, voilà ce que je trouve à chaque page. Ce grand XVIIIe siècle a donc trouvé un défenseur après tant de reniements.

Puisse la France vous entendre et se frapper la poitrine! Qu'elle fasse son *Confiteor* en vous lisant, et les philosophes lui pardonneront, car ils sont charitables. Encore un bon livre qui vient de l'exil. C'est ainsi que les proscrits se vengent de la proscription.

Je vois bien que je ne pourrai aller au Congrès de Berne; mais j'aurai une lettre à écrire et j'ai bien envie de vous en charger, si cela ne vous contrarie pas.

Amitiés.

EDGAR QUINET.

CCCCLXXXIV

A M. DESOR
A NEUCHATEL

Veytaux, 28 août 1865.

Monsieur,

Ne vous effrayez pas trop de voir de nouveau mon écriture. Je prends la liberté de recommander instamment à votre sympathie une dame célèbre par ses fondations de Jardins d'enfants d'une partie de l'Europe : madame la baronne de Marenholtz qui se recommande suffisamment elle-même. C'est une des personnes que je respecte et vénère le plus. Sa vie n'est qu'un dévouement à l'éducation populaire.

Ne connaissant pas votre adresse à Berne, j'ai prié M. Dunoyer de vous remettre la lettre que j'adresse au Congrès [1]. Vous l'aurez sans doute reçue, et j'espère que rien ne s'opposera à ce qu'elle soit lue dans l'Assemblée. J'y avais joint une lettre pour vous, qui vous sera certainement parvenue.

Veuillez encore une fois, Monsieur, agréer mes remerciements pour cette belle hospitalité de votre châlet

1. Voyez *Lettre au Congrès de Berne.* Livre de l'Exilé, page 397.

qu'illustrent vos hôtes et dont je n'ai su et pu profiter. Croyez à tous mes regrets. Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCLXXXV

A M. DESPOIS
A PARIS

Veytaux, 19 novembre 1865.

Monsieur,

C'est aujourd'hui seulement que j'échappe au travail dans lequel j'ai été enseveli depuis plusieurs années. J'avais dû interrompre mes correspondances les plus urgentes. Mon plus grand regret a été de ne pas vous remercier de votre livre si excellent, si varié et d'une si bonne trempe *les Lettres et la Liberté*. Je vous ai lu avec avidité, avec entraînement, si je n'ai pu vous écrire. Savez-vous quel est le vif regret qui me prend en vous lisant? C'est de vous avoir vu si peu, à peine en courant, dans le premier émoi de l'exil. Ces heures-là ne s'oublient pas.

Aujourd'hui, Monsieur, vous avez dû recevoir mes deux volumes *la Révolution*. Si j'étais en France, j'expliquerais mon point de vue. Mon livre est seul. Il va seul et sans moi en France. Bien des malentendus

peuvent et doivent inévitablement se dresser contre moi.

Vous n'êtes pas enchaîné aux anciens formulaires. Vous voulez que l'on fasse rentrer la vie dans nos traditions historiques et révolutionnaires. Et cela ne se peut qu'en y appliquant la liberté d'examen, comme à toute époque du monde.

Où nous ont conduit les idolâtries? Vous le voyez mieux que personne. Osons regarder en face nos propres adorations. C'est le commencement de l'affranchissement véritable.

On peut tirer, je n'en doute pas, un immense parti de mon livre pour la liberté; car il a été écrit de la première ligne à la dernière dans le sentiment et le deuil de la liberté.

Emparez-vous, Monsieur, de ce qui en est le fond et l'âme. Ne laissez pas cette âme périr sans écho. Ce serait, j'ose le dire, un mauvais signe de jours mauvais. Conjurez ce sort.

EDGAR QUINET.

CCCCLXXXVI

A M. ALEXANDRE REY
A PARIS

Veytaux, 19 novembre 1865.

Cher ami. Ce livre est le fruit de mon exil, parti du fond de mon exil. Jusqu'ici, les historiens ont considéré la Révolution comme un triomphe et ont donné la raison de ce triomphe. Pour moi, j'ai vu la Révolution dans ses jours de défaite. J'ai cherché les motifs de la disproportion qui existe entre les sacrifices et les résultats obtenus. Combien cette différence de point de vue change la face de l'Histoire : La critique de la Révolution, au nom de la Révolution. Elle sera le plus contredite.

C'est une chose cruelle d'imaginer que des idées méditées si longtemps, depuis quatorze ans, soient lancées dans le monde, sans pouvoir au moins être expliquées par l'auteur à ses amis. C'est ma conscience que j'envoie dans ce livre à des inconnus indifférents ou ennemis.

Faites-lui écho. Qu'au moins une âme me réponde.

Votre

EDGAR QUINET.

CCCCLXXXVII

A M. X

A PARIS

Veytaux, 22 novembre 1865.

Monsieur,

Depuis quatorze ans, je vis en face de l'éternelle justice. Voilà ce qu'elle a mis sous ma plume.

Mon ouvrage sera très attaqué par les petites églises jacobines qui ne permettent pas que l'on porte l'esprit d'examen dans leur passé. J'ai voulu renouveler l'Histoire de la Révolution en y faisant entrer la justice pour tous. Ce sera mon crime aux yeux de beaucoup de gens robespierristes, bonapartistes, ultramontains. Malgré cette belle coalition, il s'agit de faire faire un pas véritable à la liberté et à la démocratie, en profitant de nos rudes expériences.

Ce que je vous envoie, c'est l'enquête d'une conscience sur les hommes, les faits, les événements.

On essayera de dénaturer ma pensée, on n'y parviendra pas.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCLXXXVIII

A M. ISAMBERT
A PARIS

Veytaux, 22 novembre 1865.

Monsieur,

J'ai osé rompre les sept sceaux consacrés du livre de la Révolution et y faire entrer l'esprit d'examen. Comment parviendrons-nous jamais à la liberté, si nous sommes esclaves de la lettre au point de n'oser envisager librement nos traditions? Ce doit être là, au contraire, le premier degré dans la régénération de la démocratie. Regarder son passé et le juger! Il le faut, si l'on veut faire un pas en avant. Aidez-moi dans ce combat que je livre à tous les genres de despotisme, car je les aurai tous contre moi. Je compte sur les esprits capables de se renouveler. Ils sont la légion qui fera le grand avenir.

Votre tout dévoué.

EDGAR QUINET.

CCCCXXXIX

A M. LÉON PLÉE
A PARIS

Veytaux, 29 novembre 1865.

Monsieur,

C'est vous qui, en 1852, dans les premiers jours de mon exil, avez écrit de courageux articles sur mes *Révolutions d'Italie*. Je n'ai pas oublié, croyez-le bien, cette intervention si noble de votre part en des jours où presque tous gardaient le silence. Je vous en garde un souvenir reconnaissant. Aujourd'hui, Monsieur, c'est mon ouvrage *la Révolution* qui va vous remercier à ma place. Commencé en 1854, cet ouvrage n'a pas été écrit dans la pensée d'une polémique sur un point particulier. Il embrasse toutes les questions que notre grande Révolution soulève. Dans un si vaste horizon, je ne puis espérer rencontrer une conformité absolue d'opinion dans chaque chose, mais assurément, Monsieur, vous trouverez dans les deux volumes l'amour et le deuil de la liberté depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

Je demande aux hommes de cœur et d'avenir de publier leurs opinions sur les idées et les faits nouveaux que je présente à l'examen public. Ce travail, auquel je les convie, peut avoir d'importants résultats.

Voyez, pesez, examinez, dites, si vous le voulez, les plus petites divergences, mais dites aussi les grandes conformités, dans les grandes choses. La lumière ramènera la vérité, et la vérité la liberté.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXC

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 29 novembre 1865.

Mon cher Monsieur,

Vous n'avez certes aucun besoin d'acquérir de nouveaux droits à l'estime et à la sympathie de tous. Mais c'est un besoin pour moi de vous dire que cette condamnation vous fait autant d'amis qu'il y a de gens qui vous connaissent. Ils vous suivront de cœur et d'esprit dans la prison. Quand vous serez seul, veuillez vous souvenir de moi, je serai là à vos côtés.

Vous avez dû recevoir mes deux volumes, *la Révolution*, que je vous ai fait adresser. On sera d'abord effarouché peut-être, de voir la liberté d'examen portée sur des points où elle ne se montrait pas. On examinera, on discutera. Du moins, c'est ce que je désire. La conscience publique pourrait se réveiller et se refaire dans

ce travail où je convie tous les gens de cœur et d'avenir.

Mes poignées de main au prisonnier. Ma femme se joint à moi pour vous envoyer ses plus sympathiques souvenirs.

EDGAR QUINET.

CCCCXCI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A PARIS

Veytaux, novembre 1865.

Votre lettre, cher ami, me fait la plus grande joie du monde, parce que j'y trouve le vrai accent de l'amitié. J'écris de mon côté à Buloz, à Roujoux près Chambéry; il ne peut pas nous refuser. *L'Avenir national,* avec sa petite chapelle, taille sa plume et me déclare d'avance la guerre. J'ai commis le crime d'établir que la liberté doit être fille de la liberté et non pas du despotisme et de la terreur.

Si l'on m'aide, nous pourrons rendre un bien grand service en vidant la question.

La clef et la nouveauté de ce livre, c'est la critique de la Révolution au nom de la Révolution.

Emparez-vous des vérités qu'il contient, examinez-les, pesez-les, éclairez-les. Il s'agit de refaire la conscience.

Il va sans dire que c'est votre conscience elle-même qui parlera avec la pleine liberté qu'elle suppose.

Vous verrez un grand sujet que j'ai traité avec une complète indépendance. Vous y joindrez le jugement et l'âme d'un homme de bien. Être utile à la vérité, servir la justice! Ce serait un triste signe qu'un ouvrage consacré à la vérité seule, ne trouvât point d'écho en France.

Adieu, bien cher ami, je vous aime de tout mon cœur.

EDGAR QUINET.

CCCCXCII

A M. CHASSIN

A PARIS

Veytaux, 1er décembre 1865.

Voilà donc, mon cher ami, la grosse artillerie de *l'Avenir national!* Eh bien, franchement, je lui dois un bon somme de cette nuit. Rien de plus creux et de plus vide. Un point à noter : C'est *un scandale* pour lui de dire qu'il n'y a pas de proportions entre les sacrifices faits dans la Révolution, et les résultats obtenus. Mais, si c'est là un scandale, de quoi se plaignent donc les oppositions, (les libéraux, les républicains et les socialistes?) S'il y a une juste proportion entre les efforts et les résultats

acquis, nous devons tous être charmés de ce que nous voyons et subissons.

Je savais bien qu'il y a des démocrates qui ne se sont pas même aperçus du 2 Décembre; ils n'en souffrent en rien. Pour ceux-là, je dois faire scandale, rien de plus vrai. Mais aussi, qu'est-ce donc que leur opposition? Le premier effet de mon livre est d'en montrer le creux, le vide, le stérile néant, et les voilà qui le confirment eux-mêmes.

Autre point du catéchisme : « La Révolution est une chose entière. » Ou cela ne signifie rien, ou cela veut dire que chaque instant, chaque homme, chaque fait de la Révolution doit être interdit à l'examen. « Anathème sur quiconque ose penser et discuter. »

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir dans ces trois colonnes au moins. Il y a de la colère. Et c'est déjà un bon résultat. Cela vaut mieux que la léthargie accoutumée.

Vous ne me dites rien de l'admirable article de Nefftzer[1], il constate l'important : l'effet sur le public. L'effet sur le public prouve une chose : il y a encore une âme en France! Sortons des sectes! Réchauffons cette âme, et la vie reviendra.

Les brutalités de *l'Avenir national* ne me font rien du tout; elles constatent qu'il est permis aux amis de la Révolution de guillotiner les grands hommes de 93, mais non de les discuter.

Ce qui me fait grand plaisir, c'est l'article de Nefftzer,

1. *Le Temps*, 29 novembre 1865.

parce qu'il est resté fidèle à la pensée du livre et que, d'ailleurs, c'est le public qui a forcé la main au *Temps*. Le plus froid des journaux s'émeut, et c'est l'émotion de tous ceux qui ont enlevé la première édition[1]. Comment ne serais-je pas enchanté?

Je pense que notre ami et fidèle lieutenant est aussi content que nous.

Vous vous plaignez que la presse libérale fasse seule l'éloge du livre. Mais à qui la faute, si nous n'avons d'autre presse démocratique de républicains *purs* que *l'Avenir national?* Faut-il pour cela déplorer le sentiment des libéraux s'il leur arrive en cette occasion d'être avec nous? Ah! concentrons nos haines! C'est notre devoir.

Mille amitiés à la chère famille et au *censeur d'Artaxerxès*.

EDGAR QUINET.

Encore une fois, les factums de *l'Avenir national* me sont personnellement très indifférents; ils sont à côté du livre; ils ne répondent à rien de ce que j'ai dit; ils ne touchent aucune de mes idées. *L'Avenir national* se fait de petits moulins à vent pour avoir le plaisir de les combattre. Il me fait dire qu'il fallait un régime doux, inventer une religion, etc., etc. Je n'ai pas dit un mot de cela. J'ai parlé de la Terreur officielle, légale. Il ne parle que de Dictature, comme si Terreur et Dictature étaient la même chose! Il y a là un parti pris, l'impossibilité

1. En six jours.

d'accueillir une idée nouvelle. Si la démocratie en était là, ce serait une momie dans une petite pyramide funèbre. Dieu merci, les échos qui me reviennent de tous côtés prouvent que la démocratie vit encore!

CCCCXCIII

A M. VICTOR CHAUFFOUR

A THANN

Veytaux, 4 décembre 1865.

Oui, mon cher ami, je vous remercie de votre franchise. Je vous suis reconnaissant de la bonne volonté que vous me témoignez. Mais, hélas! que nous sommes loin! Nous sommes comme les ouvriers dans Babel. Nous ne nous entendons plus. Il s'agit, selon moi, de répandre un esprit nouveau, de faire une démocratie nouvelle, libre et libérale. J'aurais été heureux de travailler avec vous en commun à cette œuvre. Je vois que le moment du rapprochement des esprits n'est pas encore venu. Nous sommes encore condamnés au travail isolé.

Mais certainement, le jour viendra où les méprises cesseront et où nous agirons ensemble, la main dans la main. Pour cela, il faut encore vivre.

Je comprenais toutes les dissidences indiquées dans votre première lettre. J'en supposais beaucoup d'autres plus graves, et cela ne me retenait pas, tant je croyais que

notre accord sur d'autres points serait d'un bon exemple pour le public. Mais, mon cher ami, dans votre lettre du 1er décembre, vous me retirez tout à la fois, car vous me niez ce qui est pour moi l'évidence. Vous ne pouvez admettre, dites-vous, que la Révolution dans l'ordre politique ait échoué. Ici, je ne vous comprends plus.

La Révolution dans l'ordre politique c'est la liberté, la vie publique. Comment nier que la liberté politique ait échoué au 18 Brumaire et dans le premier Empire? Comment nier que la Révolution politique ait échoué au 2 Décembre et dans le second Empire? Sur les soixante-cinq années de ce siècle, nous en avons passé trente- dans l'esclavage politique. Quinze années sous le premier Napoléon, quinze autres sous le second[1]. N'est-ce donc pas là *échouer?* Ce n'est pas moi seul que vous réfutez, c'est votre propre existence. Depuis quatorze ans, je vous vois porter avec moi le deuil de la vie publique et de la liberté perdue. Dans l'une de vos lettres, vous me disiez que vous êtes *sans aucune espérance.* Qu'est-ce que tout cela, s'il n'y a pas eu une grande défaite, une grande calamité politique à déplorer?

Pour moi, je dis au contraire : La Révolution politique a échoué deux fois en ce siècle, et je cherche les causes de ces échecs. Cela est certainement logique. En niant que la Révolution ait échoué, vous niez votre propre existence depuis quatorze ans et vous m'ôtez toute raison de chercher les causes d'une chute qui, selon vous, n'existe pas.

1. Vingt ans, en décembre 1871.

Dans ce système incompréhensible pour moi, il n'y a plus d'Histoire. Car nous ne devons pas profiter d'une expérience que nous ne reconnaissons pas.

Il n'y a plus de politique ou du moins plus d'opposition. Si la Révolution n'a pas échoué au 18 Brumaire, au 2 Décembre et dans les deux Empires, de quoi avons-nous à nous plaindre, tous tant que nous sommes, libéraux, démocrates, républicains ? La vie publique n'a pas été étouffée ! La liberté n'est pas en détresse ! Nous sommes dans une situation normale, il faut y rester.

Aussi, dans ce système inconcevable, il n'y a plus d'espérance. En effet, je tire mes espérances de l'immense disproportion qui existe entre les sacrifices faits à la Révolution politique et le néant de liberté où nous sommes arrivés. Je me dis qu'une telle disproportion ne peut manquer d'être réparée, et que ces sacrifices, qui sont des causes, doivent finir par produire leurs effets. Mais avec l'idée que cette disproportion n'existe pas, nous sommes condamnés à ce que nous subissons aujourd'hui comme un résultat naturel et légitime de la Révolution.

Notre servitude n'en est pas une, c'est le cours régulier qui ne nous laisse rien à attendre. Eh ! mon cher Chauffour, ne voyez-vous donc pas que c'est là précisément ce que nous disent nos plus grands ennemis ?

En face de pareilles expériences que vous avez ressenties pourtant plus qu'un autre, avec votre noble cœur, comment avez-vous pu fermer votre esprit si lumineux à l'évidence ?

Voici comment. Vous dites que la Révolution n'a pas échoué, comme le stoïcien à qui on avait cassé la jambe

disait que la douleur n'est pas un mal. Vous ajoutez qu'après tout, il y a eu dans la première Révolution des *Institutions politiques*, des lois généreuses qui régiront l'avenir. Mais où sont-elles aujourd'hui, ces institutions politiques? Elles ont péri, elles sont tombées, elles n'existent plus. Et qu'est-ce donc que cela si ce n'est échouer? Pourquoi ces institutions ont-elles avorté, pourquoi ces lois ne sont-elles plus qu'un document, une tradition pour quelques-uns? Voilà la question. C'est celle que j'ai traitée. Vous la niez. Ce n'est pas la résoudre. Quand l'avenir aura rétabli ces institutions avec la liberté, *alors* la nation sera relevée.

En attendant, nous devons préparer ce moment, en examinant d'où est venu la chute. Pour se relever, il faut bien s'avouer qu'on est tombé. C'est aussi là le commencement de la sagesse. Sinon, l'on s'endort pour ne se relever jamais.

En voilà beaucoup trop, mon cher ami, pour montrer une chose assez triste, c'est que vous me niez, non pas tel ou tel chapitre (j'en ferais bon marché), mais le principe vital de ma pensée et de ma propre existence politique. Il me faut donc renoncer à l'espérance que j'avais conçue d'unir nos efforts dans la même action.

J'ai en ce moment sur les bras tous les despotismes de tout genre. Un jour, je l'espère, vous reconnaîtrez que ce livre est un livre de liberté, depuis la première jusqu'à la dernière ligne.

Veuillez, je vous prie, relire, tome II, le chapitre : *Une des contradictions de la Terreur*. Théoriquement, j'ai dû montrer quelles étaient les conditions, l'esprit, la

logique nécessaire de ce genre de gouvernement. J'ai montré aussi ailleurs les conditions des coups d'État, et pourtant je n'ai pas envie d'en faire. Une *Revue* bonapartiste m'accuse même d'avoir fait une Philippique contre le coup d'État.

Par tout cela, mon ami, voyez une seule chose, combien je tenais à l'assentiment, au concours d'un esprit tel que le vôtre.

Mon livre a certainement frappé un grand coup; il a réveillé bien des gens de leur torpeur; il déchaîne contre moi toute sorte de colères. Mais je ne peux pas désirer de voir dans cette mêlée, séparé de moi, en lutte contre moi, un ami tel que vous. Si votre conscience vous pousse à me combattre, rien de mieux. Sinon, je ne crois pas devoir vous le demander.

EDGAR QUINET.

CCCCXCIV

A M. LÉON RENAULT
A PARIS

Veytaux, 12 décembre 1865.

Un mot seulement, mon bien cher ami; je suis écrasé sous les détails urgents. Mais cela passera et je pourrai vous écrire selon mon cœur. Votre amitié m'est si douce, si précieuse ! croyez qu'au fond de l'âme, j'ai pour vous et comme vous vingt-cinq ans. Les émotions ont plu sur

moi de tous côtés, meilleures les unes que les autres, inattendues, inespérées ; elles m'avaient ôté le sommeil ; car je ne suis pas accoutumé aux impressions heureuses. Nous sommes allés passer quelques jours chez des amis à Lausanne, pour ne pas entendre parler de *la Révolution ;* mais, là aussi, elle nous a poursuivis. Nous y avons trouvé des adhérents de tout genre. Vous savez qu'à Paris la première édition a été épuisée en six jours, et sans annonces. Les libraires faisaient dire : « Cela va tout seul ! »

Veuillez, cher ami, relire le chapitre: *Une des contradictions de la Terreur*, vous verrez que nous sommes bien plus d'accord que vous ne pensez sur la question religieuse.

J'ai voulu soumettre le régime de la Terreur à une analyse qui n'avait pas encore été essayée et dont, je pense, il ne se relèvera pas. Pour cela, je me suis mis au point de vue terroriste. J'ai montré que, puisqu'ils rentraient dans les barbaries du XVIe siècle et dans celles de l'antiquité, la logique aurait exigé qu'ils allassent jusqu'au bout dans cette voie de terreur. Ils frappaient les personnes, les prêtres, les croyants; les conséquences auraient dû être, comme au XVIe siècle, de frapper l'institution. C'est à quoi ils ne songeaient pas. Aussi, par cette manière de traiter la question, j'ai pu conclure de la Terreur que le système n'était pas seulement barbare, il était faux. Mon analyse de la Terreur est, je crois, la partie la plus neuve et la plus profonde du livre.

Tranquillisez, je vous prie, votre ami, parent de Ramel. Cela s'arrangera dans une nouvelle édition. L'anecdote

est tirée de Baudot, qui était fort lié avec Cambon. Il n'y avait aucune intention contre Ramel, que je tiens pour un des hommes les plus honorables de la Convention. Ramel faisait comme tous les Français et tous les conventionnels, il donnait à Cambacérès les titres que tout le monde lui donnait. Ramel suivait la coutume générale, il n'y avait pas encore d'exception. Cambon brisa le premier la règle, par une incartade qui lui était permise, à cause de sa familiarité avec Cambacérès. Dans cela, il n'y a, encore une fois, aucune pensée défavorable pour Ramel; mais je tiendrai compte de l'observation, on peut y compter. J'étais à cent lieues de vouloir affliger la mémoire de Ramel.

Adieu, bon et cher ami; mes hommages à madame Renault.

EDGAR QUINET.

CCCCXCV

A M. HENRI MARTIN
A PARIS

Veytaux, 13 décembre 1865.

Cher ami. Vous comprenez mon livre, vous vous attachez à l'âme, vous sentez que cette âme est la liberté, la vérité, la justice. Tout est là. Par malheur, une partie de la Presse ne voit que la *Question de Nancy*. Pour d'autres,

la question est celle-ci : « Que pensez-vous de Marat, d'Hébert, de Robespierre ? Si vous trouvez quelques fautes en ces hommes, malheur à vous ! Vous êtes *Racca !* L'interdit est prononcé ! »

Eh bien, il faut absolument sortir de cette histoire idolâtrique. Il faut oser examiner.

Ce livre est écrit, de la première ligne à la dernière, dans l'esprit et la passion de la liberté, à laquelle j'ai tout sacrifié. Quel profit ne peut-on tirer de cet ouvrage, pour le réveil de l'esprit public et de la conscience ! Je le dis avec une assurance qui ne m'est pas ordinaire dans les choses qui me touchent.

En de si grandes questions, ce n'est pas à un détail, à une dissidence sur quelques points qu'il faut se cramponner. Je sens que toute ma conscience est là. Je la donne à qui voudra s'en saisir et la produire. J'ai trouvé dans le public un écho qui me répond. Aucun de mes ouvrages n'a trouvé un tel accueil, ni l'esprit public aussi bien préparé.

Adieu, mon cher ami.

EDGAR QUINET.

CCCCXCVI

A M. VERMOREL
A PARIS

Veytaux, 13 décembre 1865.

Monsieur,

C'est bien malgré moi que je n'ai pu encore vous remercier de l'accueil que vous avez fait à mon ouvrage *la Révolution*, dès le premier jour. Vous avez parfaitement compris, senti et montré que c'est là un livre de liberté, écrit, j'ose le dire, en face de la vérité et de la justice. Quelques personnes, rares, il est vrai, me reprochent d'avoir porté l'esprit d'examen dans l'*Histoire de la Révolution*. C'est là justement ce que je crois le plus nécessaire. Ne faisons pas de la démocratie une momie jacobine. Pour lui imprimer une vie nouvelle, osons remuer et discuter son passé. On a singulièrement altéré les idées de mon livre pour les combattre. Ou plutôt, elles sont absentes de la lutte.

Vous avez deviné mon livre dans un premier coup d'œil; vous y portez l'esprit des générations nouvelles.

Agréez, etc. etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXCVII

A GARIBALDI

A CAPRERA

Veytaux, 16 décembre 1865.

Cher et grand Garibaldi,

Je vous envoie mon nouvel ouvrage *la Révolution*. Veuillez le recevoir avec amitié. C'est ma conscience d'exilé depuis quatorze ans. Faites-lui une petite place dans un coin de votre maison. Et puissent les cruelles expériences de la France profiter à l'Italie !

Ma femme se joint à moi pour vous témoigner encore une fois son admiration.

Votre ami.

EDGAR QUINET.

CCCCXCVIII

A M. ACCOLAS
A PARIS

Veytaux, 16 décembre 1865.

Monsieur,

Veuillez m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à vos deux lettres. Quand elles me sont parvenues, j'étais plongé dans un travail qui ne me laissait aucun répit. Je vous ai lu avec tout l'intérêt qui s'attache à de nobles efforts inspirés par le désir de réformes sociales. Pour de si grandes questions, il faudrait une bonne matinée de conversation suivie. Une lettre ne suffirait pas. Le grand point, c'est d'avoir la soif de la justice. Là-dessus, nous nous entendrons toujours.

Pour arriver à des réformes sérieuses, le premier axiome, selon moi, est celui-ci : Il n'y a pas de proportion entre les sacrifices accomplis par la Révolution et les résultats obtenus. Tant que les démocrates n'accepteront pas cette évidence, ils feront difficilement un pas. Car, si ce que nous avons est le résultat légitime, régulier, normal des vœux et des sacrifices de la Révolution, de quoi nous plaignons-nous?

Vous vous êtes mépris, je crois, sur ma pensée. Je

n'ai pas prétendu que le XVIIIe siècle revint au XVIe siècle. J'ai dit, au contraire, qu'au XVIIIe siècle, il était déjà trop tard en France pour réformer la religion.

Laissons de côté ces dissidences de détail et attachons-nous de plus en plus aux points qui doivent réunir les amis de la liberté et de l'affranchissement dans la justice. Ces points sont certainement nombreux.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXCIX

A M. NICOLAS SORET
A GENÈVE

Veytaux, 20 décembre 1865.

Cher Monsieur,

Quel coup nous avons reçu hier soir, en ouvrant le journal! Jamais votre frère ne m'avait paru si fort que cet été. Je ne pouvais avoir aucune inquiétude sur lui! Et voilà quelle nouvelle nous arrive! Il a été si bon, si affable, si parfaitement aimable pour nous. Mais était-il dans sa nature d'être autrement? Que de mérites éclatants et que de bonne grâce [1]! S'il a eu pour moi quelque sympathie, comme vous me le dites, j'en suis fier. Cher

1. M. Frédéric Soret, savant numismate, et ami de Goethe.

excellent ami, son souvenir si vivant, si impérissable, sera toujours entre nous.

Puissiez-vous trouver quelque consolation dans le respect général qui s'attache à la mémoire de votre frère! Du moins, il est une force qui ne vous manquera pas. C'est de le savoir dans la demeure des justes qui font honneur à l'espèce humaine.

Associez-nous au deuil de madame Soret, de madame Lecointe et de toute votre famille.

EDGAR QUINET.

D

A M. BANCEL

A VALENCE

Veytaux, 24 décembre 1865.

Amitié et tendre reconnaissance, voilà, cher ami, les mots que j'ai hâte de vous envoyer.

Votre adhésion est pour moi celle des générations nouvelles, c'est-à-dire de l'avenir. J'y vois la marque et le signe de notre victoire, oui, nous vaincrons avec le droit et la justice!

Puisque j'ai avec moi Bancel et Flocon, qui pourra me faire douter que j'aie avec moi l'esprit et l'âme de la Révolution française? Où donc est-elle, si elle n'est pas avec eux? Bancel, Flocon, voilà mes jureurs du Grutli.

Leur serment aussi, la main dans ma main, aura de l'écho dans les générations à venir.

Mes hommages à vos parents, amitiés à nos amis.

EDGAR QUINET.

Ma femme est de moitié dans mes vœux pour vous.

DI

A M. ALEXANDRE HERTZEN
A GENÈVE

Veytaux, 24 décembre 1865.

Monsieur,

Il y a bien longtemps que je vous espère ici. Le *Kolokol* français me manque étrangement.

Ai-je dit que le code civil est *l'absolu ?* Je ne le crois pas. Je pense avoir dit que le code civil était le fond des principes des conventionnels sur la propriété, et qu'il n'était pas nécessaire d'établir la Terreur pour organiser la propriété suivant la définition et les principes du droit romain.

J'ai reçu votre ami [1] de mon mieux. Il a dû me trouver bien sauvage et, ne vous en déplaise, cent fois plus barbare que vous.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

1. Bakounine.

Il serait bien fâcheux que votre lettre ne fût que pour moi seul. Tout mon regret est qu'elle paraîtra en Prusse. Vous avez pour vous une tradition, un fait, que nous connaissons très mal. Beaucoup des nôtres embrassent un nuage. Ramenez-les sur la terre.

Je vous attends et vous espère. Je sors ordinairement de trois à cinq heures. Le reste du jour est à vous.

DII

A M. TAXILE DELORD
A PARIS

Veytaux, 24 décembre 1865.

Monsieur,

Notre ami commun Henri Martin m'écrit que vous vous proposez de rendre compte de mon livre *la Révolution*, dans *le Siècle*. C'est ce que j'ai toujours souhaité. Je sens tellement que c'est là un livre de liberté et de conscience, que j'ai une pleine foi dans les services qu'il peut rendre. Je désirerais pour ma part que l'on s'attachât à montrer l'esprit nouveau qui respire dans ce livre. De bonne foi, pouvons-nous être plus terroristes que les terroristes? Carrier disait en novembre 94 : « La Terreur aurait dû cesser il y a un an. »

Il aurait voulu qu'elle s'arrêtât en novembre 93. Voulons-nous être plus terribles que Carrier?

Pour moi, je pense que, dans cette voie, la démocratie n'aurait aucun avenir. Travaillons à la défendre contre l'imitation et l'idolâtrie aveugle. C'est le plus grand bien que nous puissions lui faire.

Cet ouvrage est le fruit d'un long travail et des douloureuses épreuves que nous traversons. J'ai fait entrer un esprit nouveau dans l'Histoire de la Révolution, persuadé que c'est par là que doit commencer la régénération de la démocratie française. Vous ne voulez pas que la Révolution française et son Histoire soient un livre fermé de sept sceaux auquel il n'est plus permis de toucher. Vous voulez, au contraire, que l'on y fasse pénétrer l'esprit d'examen. Nous ne pouvons plus accepter les yeux fermés toutes les traditions imposées par la Révolution, comme le catholique accepte, sans discuter, le *Credo* et le formulaire de l'autorité ecclésiastique.

Je ne suis l'homme lige d'aucun parti ; j'ai pesé pendant de longues années les hommes, les faits, les événements, et c'est le résultat de cette enquête que je vous envoie. Cette œuvre, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, ne respire que la justice et peut rendre de grands services à la liberté, à laquelle j'ai tout sacrifié.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DIII

A M. DUVERGIER DE HAURANNE
A PARIS

Veytaux, 25 décembre 1865.

Monsieur et cher ancien collègue,

Lorsque j'ai reçu votre dernier volume, j'étais dans le feu et le trouble d'un travail qui ne me laissait pas de repos. Je me donnai pourtant la grande satisfaction de vous lire sans retard. Mais, pour vous écrire à mon aise, il me fallait un moment où je pusse être à vous tout entier. Ce moment s'est beaucoup trop éloigné, je l'avoue. Je réclame votre indulgence. Vous ne me la refuseriez pas, si vous saviez combien de fois je me suis condamné moi-même. Il aurait fallu vous dire sur-le-champ mes impressions. Elles sont toujours très vives, tant vous me rejetez avec force dans cette époque où je suivais jour par jour les débats de la Chambre des députés. J'allais pour cela occuper ma place sur le péristyle, à la pluie et à la neige, dès quatre heures du matin.

Vous tenez toujours votre balance impartiale. Je retrouve là les orateurs, tels que je les ai entendus. Vous me rendez plus juste envers tous; car je ne voyais alors, je ne tolérais que la gauche.

Combien votre récit de l'expulsion de Manuel est équi-

table! Combien il me donne à penser! Cet abandon où l'on a laissé mourir Manuel dès que le pouvoir a osé, c'est là une vieille histoire toujours nouvelle. Vous avez trouvé le secret d'instruire, d'éclairer, sans blesser jamais. Voilà, sans parler de tant d'autres, un art où vous êtes maître.

Il paraît que cet art me manque tout à fait, si j'en juge par les clameurs que j'ai soulevées contre moi dans la petite église jacobine. Je suppose que vous avez reçu mes deux volumes. Ils ont dû vous être portés de ma part rue de Tivoli. Certes, je n'espère pas que vous soyez de mon avis en toute chose ; mais j'ose croire que vous trouverez dans ce livre un désir de justice, un esprit de liberté, dans lequel nous nous rencontrerons souvent. Je m'attendais à tous les genres d'objections ; il y en une pourtant qui me surprend toujours dans la bouche des amis de la liberté : je croyais dire un axiome, en disant que les résultats politiques obtenus, à savoir le Deux-Décembre, l'Empire, nos exils, les lois de sûreté générale, l'anéantissement de la Presse, en un mot le régime subi depuis quinze ans, n'est pas en proportion avec les vœux, les aspirations, les sacrifices de la Révolution française. Qui eût jamais imaginé que *l'Avenir national* m'eût fait un crime d'avoir avancé cette proposition? Il ne se lasse pas de me dénoncer à la haine publique pour avoir dit que la Révolution politique n'a pas atteint son but, qu'elle voulait autre chose que ce que nous avons et possédons. Et ce sont des républicains patentés qui soutiennent périodiquement cette accusation contre moi! Quelle nuit cela suppose dans certains esprits!

Mais nous en sortirons.

Ai-je besoin de vous répéter à quel point je déplore, en ce qui me touche, la vente du bois de Céry?

Où donc vous reverrai-je? Croyez que ma pensée va souvent vous chercher, sans savoir où.

Félicitez, je vous prie, monsieur votre fils sur ses lettres si intéressantes, si judicieuses, si pleines d'une maturité étonnante. Recevez, pour madame Duvergier de Hauranne et monsieur votre fils aîné, mes vœux les meilleurs.

Votre sincèrement dévoué

EDGAR QUINET.

Ma femme se rappelle à votre souvenir.

DIV

A MADAME CHARRAS
A THANN

Veytaux, 27 décembre 1865.

Chère Madame,

Je ne vous demande pas de lire ce livre, mais de le placer dans un coin de votre maison, comme un hommage à la mémoire de celui dont chaque jour renouvelle pour nous la perte. Nous sommes tous frappés avec vous. Aucune parole ne dira jamais ce que nous sentons. Gar-

dez-vous pour nous. Vous êtes une partie de *lui* et nous *le* retrouverons en vous.

Recevez l'hommage de mes sentiments ineffables de respect et de douleur.

EDGAR QUINET.

DV

A M. MARC DUFRAISSE
A ZURICH

Veytaux, 27 décembre 1865.

Votre lettre m'a été précieuse et bienfaisante pour mille raisons. Qui connaît la Révolution, si ce n'est vous? Qui aurait dû écrire ce livre à ma place? vous, et encore vous. Non seulement vous connaissez 93, mais vous connaissez aussi le temps où nous sommes.

L'expérience vous a profité. C'est ce qu'il y a de plus rare au monde. On trouve parmi nous, à Paris, des gens qui voudraient que la démocratie restât une momie jacobine, sans acquérir une seule idée en quatre-vingts ans, ni sur les choses ni sur les hommes. S'il en était ainsi, qu'aurions-nous à attendre et à espérer? Rien.

Mon livre doit servir à donner un esprit nouveau à la démocratie qui ne veut pas rester pétrifiée. Comme les vérités sont amères, je m'attendais à ce qu'elles seraient rejetées, je me préparais du moins à beaucoup

d'indifférence. J'ai été bien trompé. Le public a été pour moi. Une seule chose m'a étonné dans les objections. *L'Avenir national* me livre à la haine publique, pour avoir dit qu'il n'y a pas de proportions entre les sacrifices de la Révolution et les résultats que nous avons obtenus et que nous possédons : à savoir le Deux-Décembre, l'Empire, nos exils et l'écrasement général.

Il fait, toujours au nom de la démocratie, l'éloge magnifique du présent et me reproche, comme un attentat envers la Révolution, de prétendre qu'elle n'est pas heureusement et exactement réalisée dans nos proscriptions, nos lois de sûreté générale et tout le système subi depuis quinze ans. Il ne se lasse pas de montrer, en quatre articles, le *scandale* et *l'horreur d'un ouvrage* où je reproche au temps présent, aux institutions présentes, à l'esclavage présent, d'être en contradiction avec les vœux, les aspirations et l'esprit de la Révolution.

J'aurais dû dire que le régime actuel est dans un accord parfait avec les idées et les espérances des révolutionnaires de la grande époque. A ce compte-là, j'aurais eu l'approbation de la démocratie avancée de *l'Avenir national*. N'est-ce pas de la démence ?

Cette petite expérience peut m'apprendre une chose que nous savions déjà. C'est qu'il y a des démocrates, en France, sincères, je crois, qui n'ont souffert en rien du Deux-Décembre. Ils ne l'ont pas senti ; il ne le sentent pas sur leurs épaules. Quand nous en parlons, ils ne savent ce que nous voulons dire. Ne pas les louer, c'est être découragé ! Ceci me confirme dans ce que j'ai établi, qu'il y a des temps où le sentiment du droit se conserve dans l'exil.

Adieu, très cher ami, quand nous reverrons-nous ? Mes vœux ardents pour vous tous.

EDGAR QUINET.

DVI

A M. FORCADE (A LA *REVUE DES DEUX MONDES*)
A PARIS

Veytaux, 27 décembre 1865.

Monsieur,

L'accueil que vous avez fait à mon ouvrage, et le jugement que vous en portez, me sont plus précieux que je ne puis dire. Je n'ai certes jamais désespéré de l'avenir, mais, en lisant vos paroles si fermes et si élevées, je me sens pris d'un accès d'espérance. C'est à vous que je dois un des meilleurs instants de ma vie d'exil.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DVII

A M. MELVIL-BLONCOURT
A PARIS

Veytaux, 28 décembre 1865.

Cher Monsieur,

Excusez-moi. Soixante lettres arriérées à écrire m'ont accablé. On a songé à faire un procès au comité pour la médaille Lincoln. Cette idée n'est pas abandonnée. On fait en ce moment deux procès l'un sur l'autre au *Mémorial des Deux-Sèvres*, pour deux articles sympathiques à mon livre *la Révolution*. Le moment ne vaut rien selon moi pour former le comité auquel vous avez pensé. L'idée est bonne, les circonstances sont mauvaises. Je ne puis vous conseiller aujourd'hui de mettre à exécution votre projet d'un comité pour les Noirs affranchis. En ce moment, mon nom vous nuirait. Ne l'y placez pas.

Croyez, cher Monsieur, à ma sincère affection et recevez mes vœux les meilleurs.

EDGAR QUINET.

DVIII

A M. MICHELET
A PARIS

Veytaux, 28 décembre 1865.

Cher ami. J'étais certain, au fond, d'avoir dit la vérité. Mais il était à craindre qu'elle ne parût trop dure, et que l'opération ne fût trop douloureuse. Je m'étais donc préparé à tous les genres de déboires. Nous n'attendions pas autre chose, ma femme et moi.

J'ai été bien trompé, et je l'avoue, fort heureusement.

Vos lettres sont venues d'abord, et, comme toujours, la première joie m'est venue de vous. Puis le public s'est mis de mon côté ; malgré mon incrédulité, j'ai vu, à n'en pouvoir douter, que je pouvais et devais me rassurer pleinement ; le coup a porté. Il a trouvé encore des hommes vivants, qui veulent être autre chose que des *momies jacobines*. C'est là certainement un bon signe pour quiconque veut espérer. Accepter la vérité même amère, reconnaître sa chute, la prendre en dégoût, c'est le commencement de la régénération ; et il n'y a pas d'autre moyen connu de se relever. C'est le premier mot de la théologie, comme de la philosophie et de la politique : « Connaître son péché, l'avoir en aversion et s'en guérir. »

La guerre que me fait *l'Avenir national* est étrange ;

plus tard, on en sera étonné. Je ne peux vraiment lui en vouloir beaucoup; car cette guerre prouve quelle épaisse nuit on a entassée sur les esprits depuis quinze ans. Il n'est pas étonnant que, dans ces ténèbres, on soit frappé par les siens.

Ce qui scandalise Peyrat, au nom de la *démocratie avancée* (?), ce qui lui est intolérable, c'est que j'ose avancer que les *résultats politiques* obtenus de nos jours, depuis quatorze ans (et qu'il n'est pas même permis de désigner sous leur vrai nom), ne répondent pas aux vœux, aux aspirations, aux espérances, aux sacrifices de la Révolution.

Voilà de ma part une idée affreuse, qui doit soulever de colère contre moi tout bon démocrate. N'est-ce pas là un curieux phénomène ? Ou plutôt n'est-ce pas l'histoire de la femme de Sganarelle : *Je veux être battue. Il me plaît d'être battue.*

Eh bien, oui, vous *êtes battus*, et je vois que ce n'est là, entre le pouvoir et vous, qu'une querelle de ménage, entre gens bien mariés. Mais alors, pourquoi donc tant crier et se donner de mal pour une démocratie victime, quand au fond, on est parfaitement content et du mari et du bâton ? Cela me fera relire *le Médecin malgré lui.*

Nous voilà bloqués par le froid. Nous hésitons à aller à Genève, par ces brumes glacées.

Que je vous dise le mot de Marc Dufraisse, un contemporain de 93, mais qui a continué de vivre et de se développer sans intervalle jusqu'à nos jours.

Il m'écrit : *Je suis tout à fait avec vous dans votre jugement sur les hommes et sur les choses de* 93.

Qui l'aurait cru ? Flocon aussi est avec moi. Ces hommes sentent depuis quinze ans la réalité peser sur leurs épaules. Ils ne peuvent s'en tenir aux déclamations convenues.

Ah! que nous aurions besoin d'une bonne visite de madame Michelet, entre deux et quatre heures, pour croire au printemps, aux fleurs, et aux pics-verts [1]. Recevez tous deux mes vœux les plus tendres, les meilleurs. Adieu, je vous embrasse de cœur.

EDGAR QUINET.

Ceux qui n'osent pas avoir une opinion se drapent dans le Terrorisme.

DIX

A M. ERNEST NAVILLE
A GENÈVE

Veytaux, 30 décembre 1865.

Monsieur,

C'est une bien grande imprudence de ma part de mettre votre patience à une si grande épreuve [2]. Je crains

1. Voyez *Notes*.
2. Par l'envoi de *la Révolution*.

toujours que vos bons sentiments pour moi n'y succombent, et ce serait à mon sens la pire des contre-révolutions. Comment deux consciences également sincères peuvent-elles avoir des impressions opposées des mêmes faits? N'est-ce pas là un des mystères de notre nature, qui mériterait bien d'exercer votre attention! Il y aurait un extrême intérêt à connaître les pensées que vous suggèrent des pensées contraires. De ce choc naissent certainement de vives lumières dont j'aurais beaucoup à profiter. Mais j'aimerais encore mieux qu'il n'y eût pas de choc.

Je souffre de vous faire souffrir, et, en toute sincérité, je respirerai mieux quand vous aurez fermé le livre. L'idée me vient d'essayer de me soumettre à un régime pareil de patience. Ne pouvez-vous me prêter de Maistre?

Ah! les jolis escabeaux sortis de l'atelier d'Émile, réparés par M. de Maistre! Qui osera poser les pieds sur ces escabeaux?

Amitiés à madame Naville, à madame votre mère, à vos fils. J'étudie à fond la brochure *Réforme électorale* qui ne « soulève en moi nul orage ».

Recevez, etc...

EDGAR QUINET.

DX

A M. ALPHONSE DE CANDOLLE
A GENÈVE

Veytaux, 3 janvier 1866.

Monsieur,

Aucune approbation ne peut m'être plus précieuse que la vôtre. Je ne veux pas tarder un moment pour vous en remercier. Il est certain que l'on avait rompu le lien des événements de la Révolution, par une foule de petits systèmes artificiels. Ces expériences terribles ne pourront nous profiter que si nous portons dans l'histoire un peu de cet esprit scientifique dont vous êtes un si illustre représentant.

Savez-vous, Monsieur, ce que j'ai trouvé sur ma table pour mes étrennes du jour de l'an, ce 1er janvier 1866, au milieu d'une guirlande de fleurs? Devinez! C'est un livre que peut-être vous connaissez, au moins de renommée. Pour tout dire, c'est la *Géographie Botanique* raisonnée de M. Alphonse de Candolle. Ma femme savait qu'elle ne pouvait me faire un plus grand plaisir qu'en me donnant ce livre dont je lui parlais sans cesse, lu et relu, et que je me réjouis infiniment de relire.

Agréez pour vous, Monsieur, et pour madame de Candolle, mes vœux les meilleurs, ainsi que ceux de ma femme.

EDGAR QUINET.

DXI

A M. COLARD
A BRUXELLES

Veytaux, 3 janvier 1866.

Merci mille fois de votre lettre, cher monsieur Colard. Recevez aussi mes vœux les meilleurs, mes amitiés et souvenirs toujours dévoués à ceux que vous me nommez : Baune, Bancel, Labrousse, Guilgot, Brives, Gervais, Carion, Labarre et Laussedat[1]. Ah ! je ne l'oublie pas, il s'en faut ! Puisque ceux-là sont avec moi et vous aussi, comment pourrais-je douter que je suis avec la vraie démocratie ? En France, quelques-uns ne comprennent plus ce qui vient de l'exil. Ils ont tout oublié ; ils s'indignent, si on leur dit que la Révolution voulait autre chose que ce que nous avons et subissons depuis quinze ans. Ils sont satisfaits ! Mais ils sont en petit nombre. Encore une fois, c'est dans l'exil et par les exilés, que se conserve le sentiment du droit.

Honneur à nos chers proscrits de Belgique ! Honneur et reconnaissance à vous, cher monsieur Colard, notre ami fidèle dans tous les jours d'épreuve.

EDGAR QUINET.

1. M. Madier de Montjau habitait Anvers.

DXII

A M. GUSTAVE RÉVILLIOD
A GENÈVE

Veytaux, 5 janvier 1866.

Plaignez-moi, cher monsieur, de n'avoir pu encore vous remercier de vos derniers volumes de Bonnivard. J'y avais vraiment un peu de droit, étant son plus proche voisin de chambre ou de prison, selon que le mot vous plaira le mieux. Je passe tous les jours de ma vie à sa porte; il me charge de vous redire que jamais ombre de prisonnier n'a été si admirablement choyée que par vous. C'est à donner envie de sa prison. Il m'ordonne, de plus, de vous adresser ses vœux de bonne année pour vous et pour madame votre mère; mais il déplore que votre *Revue* nous menace de disparaître. C'était, prétend-il, une de ses méilleures lectures dans le grand souterrain. Sur cela, comme sur tout le reste, je suis de son avis.

Votre tout dévoué.

EDGAR QUINET.

DXIII

A M. LEROIS
A PARIS

Veytaux, 5 janvier 1866.

Monsieur,

Dans la prochaine édition de mon ouvrage, je dirai ce qui est ma pensée, que M. Ramel est l'un des membres les plus honorables de la Convention, que l'anecdote où il figure[1], ne l'atteint en rien, mais seulement Cambacérès, et, de plus, je supprimerai le mot de *chargé d'affaires*. Si vous voulez m'en croire, Monsieur, nous nous en tiendrons là; il y aurait de bien grands inconvénients à nous jeter dans la publicité des journaux; la malignité ne manquerait pas de donner aux choses une proportion qu'elles n'ont pas. Il ne faut pas oublier que Cambacérès était le second personnage de l'Empire. Être chargé d'affaires d'un personnage si élevé, ne pourrait aux yeux de personne, dans les idées du temps, passer pour une diminution de dignité. Pour moi, je n'y vois que la preuve de la confiance de Cambacérès dans la personne de M. Ramel, qui certainement ne refusait pas à son collègue l'appui de ses talents

1. Voy. *Révolution*, t. III, livre XXIV, p. 372.

financiers. Je suis bien persuadé que M. Ramel n'a fait que rire de la boutade de Cambon. Soyez convaincu comme moi qu'en mêlant les journaux à cette petite anecdote qui n'est que plaisante et point dirigée contre M. Ramel, vous lui donneriez une gravité qu'elle ne peut avoir. Un plus grand inconvénient serait celui-ci : votre intervention ferait croire au public que l'intention de Cambon était de dire une chose blessante à M. Ramel; et tel n'est pas le sens de l'anecdote. Tout au contraire, Cambon, avec sa brusquerie ordinaire, veut donner indirectement une petite leçon de philosophie au prince archi-chancelier.

Les mots n'ont de sens et de portée que pour Cambacérès, et cela est tellement certain, que l'anecdote conclut ainsi : « Cambacérès fit semblant de sourire, il craignait les incartades de Cambon. »

Les hommes qui ont rempli le monde de leur nom ne peuvent plus échapper à des boutades aussi inoffensives. Baudot qui raconte l'anecdote la tenait de Cambon, dont il était l'ami.

M. Ramel ne pouvait pas refuser à Cambacérès les titres que lui donnaient tous les Français et tous les Conventionnels. Ce n'était pas à lui à rompre cette étiquette le premier.

Cambon le fit d'abord indirectement et grâce à sa familiarité avec Ramel et Cambacérès.

L'inconvénient de la publicité par les journaux est si grand, que je ne puis m'empêcher de vous le signaler, outre l'obligation où je serais de défendre les droits de l'Histoire. La prochaine édition arrangera tout,

et c'est là, veuillez m'en croire, le moyen le meilleur.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DXIV

A MAZZINI
A LONDRES

Veytaux, 7 janvier 1866.

Cher ami,

Je vous ai envoyé, il y a quelques semaines, mon ouvrage *la Révolution*. S'il ne vous a pas encore été remis, veuillez, je vous prie, le faire prendre de ma part chez M. Foucault, libraire, 7, près Oxford Street à Londres. Cet ouvrage, fruit de mon exil, contient les résultats de notre expérience, et il peut servir, je crois, à d'autres peuples que la France. Souvent, en écrivant, j'ai pensé à votre chère Italie. Recevez, grand exilé, ce livre d'un exilé. Vous enseignez à tous, par votre vie, l'espérance et la foi. Qui pourrait se plaindre quand on vous voit proscrit de votre pays, vous qui l'avez réveillé le premier et qui l'empêchez encore de se rendormir! La postérité vous comprendra.

Votre affectionné

EDGAR QUINET.

J'ai vécu englouti dans ce livre pendant des années.

DXV

A M. ANTONIN PROUST
A NIORT

Veytaux, 8 janvier 1866.

Il est donc vrai, Monsieur, que l'on vous fait un procès, et même deux, à cause des articles que vous avez publiés sur mon ouvrage ! Admirez mon peu de pénétration. Quand je lus ces articles écrits spontanément par vous et auxquels je ne m'attendais en aucune façon, je n'eus pas le pressentiment qu'ils pussent vous faire courir le moindre risque. J'y vis une étude large, consciencieuse, applicable à tous les temps ; il me semblait qu'elle devait vous être comptée comme un acte honorable, même aux yeux de ceux qui ne seraient pas de votre avis. Et aujourd'hui encore, je ne puis découvrir où est la matière d'une accusation. Vous soutenez les grands, les immortels principes sur lesquels toute société s'appuie, la justice envers tous. Vous voulez, il me semble, que le droit ne soit pas voilé, même dans les temps les plus difficiles. Vous répudiez la violence, la crainte, la terreur. Est-ce là un délit? Vous accusez et condamnez le terrorisme ; mais le terrorisme est-il donc une religion qu'il faille respecter comme toutes les autres ? Vous traitez avec rigueur la tradition de Marat, de Hébert, de Carrier ; mais sont-ils inviolables ? Et attaquer ces fantômes, est-ce exciter à la

haine des citoyens les uns contre les autres? S'ils revenaient à la vie, certes, je pense bien qu'ils vous feraient un procès. Mais qui voudra aujourd'hui s'en charger à leur place? Vous espérez voir diminuer la tutelle de l'État que d'autres appellent centralisation. N'est-ce pas là un objet de discussion qui n'a jamais été interdit? De quelque côté que je regarde, je ne vois dans votre œuvre qu'une discussion élevée, des principes généraux, sans ombre de personnalité. Vous demandez, vous exigez de la démocratie qu'elle ait une conscience, une histoire humaine, une politique humaine. Vous ramenez tout à un esprit d'humanité qui sera certainement celui de l'avenir. J'espère que cet esprit vous couvrira devant vos juges. Puisse-t-il triompher dans votre personne!

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DXVI

A M. BANCEL

A VALENCE

Veytaux, 13 janvier 1866.

Vous savez, mon cher ami, combien vos deux lettres me sont précieuses; je ne puis trop le redire. Dans cet accord est le gage de l'avenir. J'ai le sentiment d'avoir donné à la démocratie un terrain inexpugnable, si elle

sait s'y établir. Quelques pauvres insensés aiment mieux le radeau de la Méduse pour s'y manger les uns les autres, jusqu'au dernier. Le succès de mon livre s'est fait tout seul, malgré eux. De même, la démocratie devra s'établir et durer, malgré eux.

L'occasion est assurément grande de faire faire un pas à la démocratie. L'opinion est toute préparée. Il s'agit de mettre en pleine lumière les principes nouveaux d'où sortira le monde nouveau. Oui, ce sera une date nouvelle pour la conscience publique. Osons marcher. Les traînards suivront.

Marat et Hébert ont fait leur temps. Ce que je reproche aux robespierristes, c'est d'avoir tué les meilleurs révolutionnaires, c'est de s'être tués eux-mêmes. Voilà à quoi personne ne s'avise de répondre. Adieu, cher ami.

Votre

EDGAR QUINET.

DXVII

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A PARIS

Veytaux, 13 janvier 1866.

Mon cher ami. Il y a des hypothèses par lesquelles on arrive à des résultats certains. Pour démanteler la Terreur, il fallait entrer dans son esprit. J'ai supposé un moment le système de la Terreur, et j'ai montré quelles

conséquences il entraînait avec lui. Si l'on voulait revenir aux barbaries du XVIe siècle, la logique exigeait que l'on allât jusqu'au bout. De là, j'ai pu conclure qu'il était contradictoire de faire de la Terreur un système, pour s'arrêter à la tolérance et à la liberté des cultes. Quand on reproche aux terroristes d'avoir été cruels, cela ne les gêne en rien, car ils en tirent vanité. Mais ils se sentent battus, quand on prouve que leur système était, non seulement barbare, mais faux et contradictoire. Pour arriver à cette démonstration, il fallait accepter un moment l'hypothèse terroriste. Descartes est parti de la supposition du doute absolu. Il n'est pas pour cela sceptique. Montesquieu a fait la théorie du pouvoir absolu. Il n'est pas pour cela absolutiste. J'ai creusé la question de la religion et je l'ai traitée sous des faces très diverses. Historiquement, j'ai montré comment les réformes et les révolutions religieuses s'étaient accomplies dans le passé. Cela m'a permis de saisir la différence de la Révolution française et des révolutions antérieures. Pratiquement, j'ai partout établi que la seule solution possible était la séparation de l'Église et de l'État. Pour toutes ces questions, il faut relire le chapitre XII du second volume.

L'Avenir national prend trois ou quatre mots du premier volume, autant du second, quatre ou cinq du commencement et de la fin. De ces mots, qui n'ont entre eux aucun lien, aucun rapport, qui sont séparés par quatre ou cinq cents pages, il forme à son gré la phrase qui lui plaît et s'amuse à combattre ce moulin à vent. Voilà toute la méthode que l'Église jacobine a employée contre moi.

Il m'eût été trop facile de répondre; d'autres l'ont fait à ma place.

Une idée importante est celle-ci : que les réformes civiles se sont accomplies sans résistances. Toutes les difficultés de la Révolution ont été des difficultés politiques. La liberté seule a fait question. C'est pour elle que tant d'hommes sont morts. Le reste s'accomplissait sans obstacle réel.

Un grand naturaliste, accoutumé à rapprocher les effets de leur cause, m'écrivait qu'il n'avait jamais pu comprendre, avant mon ouvrage, la liaison des événements dans la Révolution. Cette idée peut mener loin. Il est certain, en effet, que, dans le système des historiens, l'enchaînement des faits, des journées, des actes, se brisait à chaque moment. Je crois avoir rétabli la suite dans cette histoire.

Vous connaissez les trois articles de Nefftzer et les deux de Jules Ferry dans *le Temps*. Nous avons reçu ici plus de quatre-vingts journaux et je n'ai eu d'adversaire que le jacobinisme momifié de *l'Avenir national*. J'ai eu plus de cent vingts lettres d'adhésion de tous côtés et, ce qui me plaît infiniment, des hommes qui semblent devoir être engagés à jamais dans la tradition terroriste. Ils ouvrent les yeux, ils acceptent la vérité. Rien de plus honorable. Ils méritent bien que ce sacrifice leur soit grandement compté.

Comme je n'avais eu de complaisance dans ce livre pour aucun parti, je m'attendais à les avoir tous contre moi. Combien je me suis trompé ! Je suis obligé de re-

connaître et d'avouer que l'effet de ce livre dépasse tout ce que je pouvais espérer.

Il y a donc encore une conscience et une âme, en France ! il n'est plus permis d'en douter.

Adieu, mon cher ami, tout ceci très à la hâte. Je suis écrasé par la masse des correspondances qui a fondu sur moi de tous côtés.

Donnons à la démocratie une conscience *humaine*, une histoire humaine, une politique humaine. Pour cela, il vaut la peine de vivre !

Votre dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

A vous dire vrai, si quelque chose m'a surpris, ç'a été la faiblesse, le vide parfait de mes adversaires. De vieilles déclamations, pas un fait, pas une vue, pas une erreur relevée dans mes douze cents pages. Ils ont servi à me montrer que mon livre, commencé en 1854, est plus vrai encore que je ne pensais. Surtout ils m'ont prouvé combien cet ouvrage était nécessaire, et que, pour beaucoup de gens, la critique historique de la Révolution est encore dans l'enfance. Des aveuglements, des lieux communs répétés avec fureur, voilà pour eux la science, l'Histoire et la philosophie. Mais ces vieux systèmes sont aux abois. Ils peuvent encore insulter, mais non se défendre. Ils n'ont même plus de venin. Je vous les livre presque cadavres.

DXVIII

A M. REYNALD, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE CAEN
A CAEN

Veytaux, 1er février 1866.

Monsieur,

Je lirai certainement avec un vif intérêt le passage que vous me désignez de *la Revue Française*. Par malheur, ce recueil n'arrive pas dans ma solitude. Il serait important que vous pussiez revenir sur les questions qui sont en dehors de la politique, et il y en a beaucoup de ce genre, purement philosophiques et morales. Par exemple, dans les histoires antérieures, les événements de la Révolution n'avaient aucun lien entre eux. La relation de la cause et de l'effet était supprimée ou à peu près. J'ai montré, au contraire, comment les événements sont nés les uns des autres. Ce point-là rentre dans la philosophie. Il en est de même de la conscience morale, que nous avons à refaire perpétuellement; enfin le principe de la Terreur, que de petites chapelles travaillent à ramener aveuglément, peut aussi être envisagé d'une manière absolue. Je me suis proposé, comme vous avez vu, d'en faire l'anatomie, ce qui n'avait pas été tenté encore, c'était le seul moyen d'en finir avec un système qui jusqu'à présent nous a fermé l'avenir.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DXIX

A M. D'HAUSSONVILL
A PARIS

Veytaux, février 1866.

Cher Monsieur,

Vous sentez bien que votre lettre, si lumineuse, si pénétrante, si remarquable, m'a donné une grande joie. C'en est une, en effet, d'être compris à tous les degrés et de se retrouver soi-même, éclairé en plein jour d'une intelligence amie. Quel bon écho, double, triple, vous me renvoyez ! je l'aime bien mieux que le son de ma voix. Oh ! non, je n'ai pas crié dans le désert. Je le sais, j'en ai chaque jour la preuve. Des centaines de lettres d'adhésion, plus de cent journaux de toute couleur et le succès inespéré me démontrent que les idées de ce livre gagnent en effet un terrain considérable dans le public. Au milieu de tout cela, rien ne m'a été aussi précieux, aussi directement au cœur et à l'esprit que votre lettre. Vous avez pressenti que mon intention est de donner une courte explication sur la religion. Il est frappant que ceux qui crient le plus sont les journaux mangeurs de prêtres. Ce sont eux qui se signent et se scandalisent. Cela suffirait bien à montrer que cette colère est un jeu et qu'il n'y a qu'une déclamation et une grande mauvaise foi dans leur

zèle ecclésiastique. Ils ont beau dire aux journaux catholiques : « Eh bien ! vous autres, criez donc ! Hurlez, hurlez-donc avec nous contre l'impie ! » Ceux-ci ne s'indignent pas.

Ils voient et comprennent fort bien le fond de cette comédie. La vérité est que le mot tolérance est inscrit à chaque page de mon livre ; mais il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de parler philosophiquement de la religion dans un pays qui n'a pas fait de révolution religieuse. Tout y est cendre brûlante ; les athées, comme on le voit dans cette occasion, ont conservé tous les préjugés des croyances qu'ils n'ont plus ; ils sont au besoin et redeviennent ultra-catholiques.

Tel journal démocratique, en ce moment, dépasse de beaucoup *l'Univers*. D'où cela vient-il ?

La question religieuse est chez nous le nœud gordien, très compliqué. Je l'ai traitée sous des faces très différentes : *Historiquement*, j'ai montré comment les *Révolutions religieuses* se sont accomplies au XVIe siècle. (On n'a pas manqué de dire que raconter l'Histoire, c'était donner un programme pour le présent et pour l'avenir.) *Pratiquement*, j'ai établi que la seule solution présentable, acceptable par nos temps est la *séparation de l'Église et de l'État*. Il fallait aller plus loin pour démanteler la Terreur ; il fallait entrer dans son esprit et supposer un moment le système. C'est ce que j'ai fait.

J'avais donné la théorie des *Coups d'État*, de la *Contre-Révolution*, de l'ancien *parti royaliste*, en entrant dans l'esprit de chacun de ces systèmes, et personne n'avait imaginé de m'accuser d'être un contre-révolutionnaire, un par-

tisan des coups d'État et de l'ancien régime. Cette même méthode, je l'ai appliquée à la Terreur. Mais ici les grosses voix ont commencé à rugir. La raison en est bien simple. Si l'on reproche aux terroristes d'avoir été cruels, barbares, cela ne leur fait rien du tout, car ils en tirent vanité. Cette observation, qui pour moi est de longue date, m'a montré qu'il fallait faire au terrorisme une critique plus profonde. Le vrai moyen, celui qui a porté coup, a été d'entrer dans leur système et d'établir quelles en étaient les conditions. J'ai prouvé que, si l'on revenait aux barbaries du moyen âge ou de l'antiquité, la logique voulait qu'on allât jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'extirpation de l'adversaire; mais qu'il était illogique, contradictoire, superficiel, de faire de la Terreur pour aboutir à la tolérance; pu'il y avait incompatibilité absolue entre les moyens de 93 et le but, entre la forme et le fond, entre les barbaries jacobines et la philanthropie du XVIIIe siècle, entre la pratique et la théorie. Qu'ainsi les terroristes n'avaient pas même eu l'intelligence de leur système, qu'ils avaient été médiocres d'esprit et que l'horrible grandeur qui s'attache aux Marius ne pouvait s'attacher aux Robespierre.

Eh bien, voilà ce qui les a fait bondir; ils se sont sentis attaqués, entamés dans leur esprit. Voilà ce qu'ils ne me pardonneront jamais. J'ai ôté à leurs fétiches leur couronne d'épouvante. Ils m'auraient passé toutes les accusations ordinaires de cruauté. Une seule accusation les met en fureur, parce qu'elle les convainc d'impuissance et de *médiocrité :* c'est d'avoir dit et prouvé qu'ils n'avaient pas le *génie* de leur système. Mais je ne pou-

vais arriver à cette démonstration importante, décisive, que par la méthode que j'ai prise assez hardiment, je l'avoue, sur la question religieuse. Aussi vous voyez que c'est sur ce point qu'ils poussent des clameurs de ligueurs. Ils auraient été trop heureux de passer le reste de leur vie à avocasser sur le verre de sang de mademoiselle de Sombreuil. Ils se sentent frappés de manière à ne pas s'en relever, et ils appellent assez grotesquement le Clergé et l'Église à leur secours. Ma méthode, pure hypothèse, a pu étonner et déplaire un moment, mais que l'on soit bien convaincu qu'il fallait un peu de hardiesse d'esprit pour en finir avec ce sanglant rococo. (Veuillez relire, je vous prie, le chapitre : *Une des contradictions de la Terreur.*)

Croiriez-vous que ces bonnes gens ont organisé contre moi une véritable propagande? Ils envoient à toutes les petites églises jacobines des liasses d'articles de *l'Avenir national* pour alimenter et maintenir la vraie foi.

Mais, chose singulière, plus mon livre est attaqué, plus il va de l'avant. Ma femme le compare à un *monitor cuirassé*, au milieu d'escadres ennemies; il s'avance d'un air sournois, personne à bord; il lâche des bordées de vérités et continue son chemin. Cette comparaison vous paraîtra peut-être trop ambitieuse; ici, elle nous amuse. N'ayant flatté aucun parti, je comptais sur l'indifférence universelle, je vous l'ai même dit. Certes, je me suis bien trompé. Si j'y avais songé, j'aurais fait ma fortune avec ce livre. Ce sera pur bonheur pour mon libraire.

Ce que vous m'avez dit de madame de Staël m'a fait

grand bien. Oui, je crois que cette belle âme inspirée est pour moi en ce moment et qu'elle jette un de ses bons regards indulgents sur Veytaux.

Lisez, je vous prie, l'article de M. de Cesena dans *le Pays* du 29 janvier; il en vaut la peine.

EDGAR QUINET.

DXX

AU RÉDACTEUR DE *LA COLONIE*
A LONDRES

Veytaux, 7 février 1866.

Monsieur,

Il ne m'a pas été possible de répondre plus tôt à vos deux lettres et je l'ai regretté bien sincèrement. Vous ne pouvez douter de mon empressement à accueillir le projet d'un journal français libre dans un pays libre. Le moment est heureusement choisi. On reprend goût à la lumière et à la vérité, après avoir épuisé les ténèbres et le faux. Profitez de cette disposition des esprits à renaître. Rappelez aux amis de la liberté ce qui les unit plutôt que ce qui les divise. Vous avez fait une œuvre à laquelle chacun applaudira.

Agréez, etc.

EDGAR QUINET.

DXXI

A M. ANATOLE DUNOYER, PROFESSEUR A L'ACADÉMIE A BERNE

Veytaux, 9 février 1866.

Cher Monsieur,

Quel excellent article que celui du *Confédéré!*

Le journal s'est honoré en le publiant. Je vous remercie de cette bonne et courageuse action.

M. Proust peut être bien tranquille. Il n'y aura qu'une voix sur le caractère qu'il a montré. Pour moi, je m'attache à lui pour toujours.

Personne ne se méprendra sur les pièges de l'interrogatoire. Toutes ces bassesses sont percées à jour et vous y avez mis bon ordre. Combien je regrette de ne pas vous voir. Que de choses nous aurions à nous dire sur les *Mômiers* de Robespierre, qui viennent encore une fois de voter avec l'Élysée! Ils ont tout fait pour entraver mon livre, de concert avec *le Pays* (29 janvier). Ils se sont fait contre moi catholiques, décembristes, rien de plus curieux, pour masquer leur demi-connivence avec le Deux-Décembre; ils se drapent dans le terrorisme, mais, heureusement, ils sont impuissants autant qu'incapables.

Dix articles d'invectives pour m'accuser de *méconnaître*

les bienfaits dont nous jouissons! Voilà ces hommes! Bonapartistes honteux! Je l'avais toujours pensé.

Adieu, cher Monsieur, je voudrais pouvoir dire au revoir. Mille bons souvenirs de ma femme.

EDGAR QUINET.

DXXII

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A PARIS

Veytaux, 11 février 1866.

Mon cher ami. Un homme a sacrifié sa vie entière à la démocratie. Après quarante ans, il se permet d'examiner librement Robespierre, Hébert, Marat, et pour cela il est guillotiné en effigie, faute de mieux, par le petit comité des démocrates *Mômiers* de Robespierre.

N'est-ce pas quelque chose de passablement odieux, et dont se révolte la conscience des gens d'honneur de tous les partis ?

Cela ne m'étonne pas. Je savais que les démocrates autoritaires sont esclaves, et qu'à ce titre, ils devaient déchirer la main de celui qui tente de les affranchir. Je le savais déjà, il y a quatorze ans, en écrivant *les Esclaves, Spartacus.*

Ce qui m'a étonné, c'est le succès. Puisque mes adversaires mêmes le constatent, que *la Gazette de France*

appelle ce succès un *événement*, je suis bien forcé d'y croire. *La Gazette Universelle d'Augsbourg* dit la même chose : *Das Werk Quinet's ein bedeutendes Ereigniss* [1]. J'ai sur ma table deux cents lettres d'adhésion, cent quarante grands articles de journaux de Paris, et je n'ai eu véritablement contre moi que les vides diatribes de *l'Avenir National*. Il m'est donc permis de penser que ce livre sert et servira à renouveler la conscience publique.

Chose curieuse! Ce sont les journaux *mangeurs de prêtres* qui ont crié à l'impie ! On voit combien cette colère, ce zèle de dévot sont joués. Nos petits terroristes cherchent à couvrir leur guillotine par l'Église. Rien de plus singulier.

Adieu.

EDGAR QUINET.

DXXIII

A M. JULES FERRY

A PARIS

Veytaux 11 février 1866.

Monsieur,

Dans la vigoureuse et triomphante polémique que vous venez de soutenir, vous n'avez eu d'autre but que la vé-

1. *L'ouvrage de Quinet est un évènement significatif.* (28 décembre 1865.)

rité. C'est elle qui est et sera votre récompense. Il n'est guère possible d'aplatir un adversaire mieux que vous n'avez fait. Votre voix est celle des générations nouvelles. Il était temps d'en finir avec la rhétorique des *Mômiers* de robespierre. Vous avez mis un terme à ce sanglant rococo qui barrait le chemin vers l'avenir. Je vous en suis profondément reconnaissant. Avant de lire *l'Avenir National*, je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'écrire dix articles sur la Révolution sans rencontrer ni un fait, ni une idée. On réunit, dit-on, en brochure ce vide parfait. N'est-il pas à désirer que votre travail si sérieux, si solide, si fort, soit de nouveau publié, de la même manière, et qu'on puisse le comparer à la vaine déclamation que vous avez pris la peine de déshabiller ?

Une chose m'a frappé, c'est que beaucoup de nos démocrates robespierristes n'ont senti aucune peine de ce qui se passe depuis quinze ans. Il est commode à bien des gens de se plier au joug, en se drapant dans le Terrorisme. Quand je parle de mon deuil, de la liberté perdue, ils ne savent ce que je veux dire. Pourtant la liberté et l'avenir se dégageront de ces masques et vous, Monsieur, et vos amis vous verrez cet avenir que vous aurez fait.

J'aurais pourtant des choses à dire sur la question religieuse. N'est-il pas plaisant que nos modernes robespierristes se soient fait plus catholiques que *le Monde ?*

Adieu, recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DXXIV

A M. SCHMIDT, RÉDACTEUR EN CHEF DU *CONFÉDÉRÉ* A FRIBOURG

Veytaux, 13 février 1866.

Cher et courageux citoyen,

Vous êtes un homme bien rare. Si j'avais pu vous estimer et vous honorer davantage, je le ferais aujourd'hui. Vous osez penser par vous-même et le dire sans crainte de la petite police jacobine. Vous ne croyez pas qu'il suffit, pour couvrir toutes ses faiblesses, de prendre un masque de *Mômier* de Robespierre. Vous êtes vrai, vous avez une conscience, une âme, un caractère. Encore une fois, vous êtes un homme unique. Comme vous avez saisi, pénétré le nerf de ce livre! Je souhaiterais, pour châtiment de quelques-uns de nos prétendus amis, qu'ils pussent lire vos articles. Peut-être alors rougiraient-ils. Mais non; quinze ans d'esclavage ne s'effacent pas en un moment. Ce livre a prouvé que beaucoup de nos prétendus démocrates sont tout simplement des bonapartistes honteux. En quinze lignes, vous avez parfaitement résumé ce qu'ils ont fait semblant d'anathématiser, les chapitres sur la religion. Croirait-on que ces curieux démocrates voltairiens et athées de profession se sont faits contre moi plus papistes que le pape? Ils

m'ont dénoncé par tous les moyens à l'autorité compétente, comme *renverseur de religions*. Ils ont voulu abriter la guillotine dans l'Église. Les athées se sont refaits Tartuffes et ont appelé les catholiques à leur aide contre le livre du proscrit ! Pardonnons à ces insensés, mon cher concitoyen. Ils sont encore plus impuissants qu'insensés. C'est une nuit noire que la leur. Ils devaient déchirer la main de celui qui travaille à les affranchir. Mon crime à leurs yeux, disent-ils, c'est de ne pas apprécier les bienfaits dont nous jouissons.

Malgré leurs hurlements, mon livre que l'on appelle *libérateur* marche; il fait dans le public un chemin énorme, il travaille à produire un nouvel esprit; car que pouvons-nous espérer de celui de ces prétendus terroristes qui ne savent jamais que voter avec l'Élysée. Curieux jacobins qui donnent la main à M. de Cesena et parlent identiquement le même langage. Voici, entre nous, ce que m'écrit de Paris un homme qui a le droit de parler dans cette question, puisqu'il vient de subir pour mon livre deux procès, M. Antonin Proust : « Vous venez d'accomplir l'œuvre politique la plus considérable de notre temps, en renouant le fil de la tradition nationale tranché par les coups d'État, et en reconstituant le parti de la liberté ! Ce parti, hier épars, est aujourd'hui groupé autour de la formule de justice que vous lui avez donnée. Jamais, depuis le dernier siècle, pareille révolution ne s'était opérée dans les esprits. »

Cette citation, mon cher citoyen, est seulement pour

vous. Ne nommez pas M. Proust, qui est encore entre les griffes de la justice.

Adieu. Votre tout dévoué de cœur,

EDGAR QUINET.

DXXV

A M. DESPOIS
A PARIS

Veytaux, 21 février 1866.

Monsieur,

Il n'est pas inutile de vous dire qu'une propagande de diatribes a été organisée contre mon livre. Cela se colporte de tous côtés. Ces personnes bien intentionnées ont essayé de me traquer jusque dans le journal des proscrits, *le Confédéré de Fribourg*. Elles y ont envoyé force diatribes signées ou anonymes, avec prière d'insérer. Le rédacteur Schmidt, l'un des hommes qui honorent le plus la démocratie, leur a renvoyé leurs invectives en y joignant ses excellents articles, pour leur montrer, dit-il, de quel bois il se chauffe. Assurément ces concitoyens auront trouvé ce bois bien vert, et ils ne se vanteront pas de ce cadeau-là. Je me contente de vous signaler ces pauvres menées. Il serait bon, Monsieur, que vous prissiez connaissance de l'article du *Pays* du 29 janvier. Vous verriez là clairement comment nos prétendus *Mômiers* de

Robespierre sont devenus, qu'ils le sachent ou non, les porte-bâtons de M. de Cesena. J'ai donné à ces esclaves un livre d'émancipation. Ils n'ont su que le déchirer et le couvrir de boue. Je n'attendais d'eux pas autre chose. Mais ils sont encore plus insensés que coupables. Plus ils m'ont attaqué, plus mon livre et mes idées ont gagné du terrain. Vous aurez remarqué l'insigne mauvaise foi avec laquelle des hommes qui tous les jours mangent du prêtre, m'ont dénoncé comme impie et renverseur de religion. Cette subite tartufferie de nos athées est tout à fait curieuse. La vérité est que l'idée de tolérance est inscrite à chaque page de mon ouvrage. Ils se sont faits contre moi plus papistes que le pape. Qu'est-ce donc que ce monde-là! Tout ne s'explique que trop bien par une nuit d'esclavage de quinze ans, dont ils ne s'aperçoivent même plus.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DXXVI

A M. JULES FERRY
A PARIS

Veytaux, 27 février 1866.

Monsieur,

Louis Blanc tenait donc beaucoup à démontrer[1] qu'il rien appris de l'expérience de nos quinze dernières anné Hélas! cette démonstration, il l'a donnée bien entière n'éprouve aucune impatience de boxer avec lui contr vide. Je ferai pourtant une courte défense de *la Rév tion*. Je dois laisser à mes chers amis le temps de vi leur carquois. Alors je profiterai de l'offre de M. Nefft Jusqu'ici, aucune de ces déclamations ne m'a attein rien. Et, de bonne foi, Monsieur, n'êtes-vous pas éto de ce néant des objections? Pas un fait, pas une idée. me démontre que mon livre est encore plus vrai qu ne pouvais penser et espérer. Quant à l'histoire de L Blanc, elle est certainement morte historiquement, p tiquement et philosophiquement. Reconnaissons qu' quelque droit de se plaindre et de déplorer la publica

1. Louis Blanc venait d'écrire, dans *le Temps*, un article cont *Révolution* d'Edgar Quinet.

de la mienne. Encore une fois, mes remerciements et mes vives sympathies comme à un frère d'armes.

EDGAR QUINET.

DXXVII

A M. LOUIS VIARDOT
A BADE

Veytaux, 1er mars 1866.

Monsieur,

Oh oui! bien certainement je vous lirai ou plutôt je vous relirai jusqu'à la moindre ligne. Votre talent, votre nom, me rappellent tant de souvenirs chers ou sacrés qui me sont toujours présents! Ne nous reverrons nous plus? Non, je n'accepte pas ce doute! Mille et mille remerciements de cœur, pour vos lignes de la fin. La conscience d'un homme tel que vous est un écho qui part de loin. Avec vous je crois entendre la voix de nos anciens amis, Armand Carrel, Ary Scheffer; ils seraient comme vous, avec moi, j'en suis sûr. Vous gardez leur esprit. Mettez je vous prie toutes mes admirations aux pieds de madame Viardot, que j'ai le malheur de ne pas connaître personnellement. Soyez heureux, gardez-moi un souvenir et croyez-moi votre dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

Saluez de ma part Bade et Lichtenthal, que j'ai habités un an, il y a trente ans de cela.

DXXVIII

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 3 mars 1866.

Croyez, cher Monsieur, que je vais bien souvent vous chercher en pensée dans ces murs où j'ai fait tant de visites à M. de Lamennais, en 1841. Peut-être que, au sortir de là, vous aurez besoin de respirer le grand air. Je serai assurément charmé, si, dans ces premiers moments, vous vous dirigiez de nos côtés. On dit que vous travaillez dans votre geôle. Apportez-nous ici ces fruits de la captivité. L'exil est fait pour comprendre et pour saluer la prison.

Je sais que vous avez tenu tête à quelques-uns de ceux qui n'ont trouvé pour moi que des invectives. Ils sont bien insensés, et ils paraissent devoir l'être toujours. Mais, comme ils ne m'ont nui en rien (tout au contraire), je n'ai pas grand'peine à leur chercher des excuses. La principale est la nuit profonde dans laquelle ils vivent. Est-il fort étrange que, dans cette nuit de quinze ans, ils déchirent ceux qui les servent? Ils ont écrit de longs factums pour me reprocher de *méconnaître les bienfaits*

dont nous jouissons. Ah! cher Monsieur, je voudrais pour beaucoup que ces bienfaits vous fussent épargnés. Je me réjouis de penser que vous n'avez plus que quelques semaines à en jouir. Encore une fois, venez ici vous remettre de ces trois mois de bienfaits. Nous ferons ce que nous pourrons pour vous les faire oublier.

Recevez, à travers vos grilles, les poignées de mains sincères de votre tout dévoué.

EDGAR QUINET.

DXXIX

A M. CHENEVIÈRE PÈRE
A GENÈVE

Veytaux, 4 mars 1866.

Ne suis-je pas bien coupable envers vous, cher Monsieur et vénérable ami? Je me frappe la poitrine et je vous demande votre absolution. Ne me la refusez pas. Votre visite nous a laissé de si bons souvenirs! Si vous ne voulez pas trop me punir, laissez-moi espérer que vous ne tarderez pas trop à la renouveler. Vous nous avez envoyé en fait du capitaine Cook précisément ce que nous demandions : le premier voyage. Grâce à vous, nous avons visité tous les soirs les îles Heureuses. Nous avons pu ainsi oublier pendant quelques moments les iniquités du jour. Mais nous voudrions bien aborder à Genève. Il

en est plus que jamais question. Ma femme se plaint de ce que je lui ai ôté le plaisir de vous écrire. Elle vous adresse ses meilleurs sentiments. Mille amitiés, je vous prie, à l'excellent M. Bétant.

EDGAR QUINET.

DXXX

A M. ANDRÉ CHERBULLIEZ
A GENÈVE

Veytaux, 16 mars 1866.

Monsieur,

Il est bien tard pour vous remercier de la seconde partie de *l'Orateur de Smyrne*. Je l'ai lue, comme la première, avec le plus grand intérêt, et elle me fait vivement désirer la troisième. Voici une impression que je vous soumets. Votre orateur me fait l'effet d'un orateur qui a perdu son public. Il n'y a plus de Grèce, ni de patrie pour l'écouter. Il se prépare à l'éloquence de Démosthènes, et on lui offre pour aréopage les gens de son village, dont il sera le syndic ou le bourgmestre. Quelle chute! Il ne restait vraiment plus que les songes à la place de l'ancienne réalité. Dans ces visions maladives, sans vérité, sans auditoire sérieux, achève de se consumer et de se dissiper le génie oratoire de la Grèce. Aristide (de Smyrne) est malade du même mal que sa patrie.

A toutes ces poitrines manque l'air libre. Nous connaissons ce mal.

Pardon, Monsieur, de cette divagation. Vous y verrez du moins combien vos excellentes pages m'ont donné à penser. Mille choses, je vous prie, à monsieur votre fils et à toute votre famille.

Agréez, etc.

EDGAR QUINET.

DXXXI

A MADEMOISELLE MARIE DUCROT
A CHAROLLES

Genève, dimanche de Pâques, 1866.

Chère Marie. Je pense qu'à cette heure-ci, tu es à l'église; ta tante y est aussi. Moi, je suis seul et je t'écris. Que toutes les bonnes pensées qui sont dans l'air, à ce moment, t'accompagnent et te protègent. Que ta vie, chère enfant, soit comme ce beau jour qui entre à flots par les fenêtres avec le chant des oiseaux et le son éloigné des cloches. Voilà les vœux et les pensées que je t'envoie. Tu dois être indignée contre ton Merlin, qui ne t'a pas encore remerciée de tes jolis cadeaux de fée. Le plus joli de tous, c'est le *tu* que tu n'auras certainement pas la barbarie de reprendre.

Imagine que ce pauvre Merlin a eu ce que l'on appelle ici un *coup de froid* au jarret, autrement dit au tendon

d'Achille, ce qui fait qu'il n'a point les pieds légers, ni ailés. Mais, malgré cela, je te promets bien qu'il courra et volera pour vous recevoir à la gare, quand vous vous déciderez enfin à arriver. Je regarde nos grands appartements vides, notre château de la déserte et je me dis: « C'est là qu'elles seront. » Je vous place dans ces fauteuils, sur ce canapé. Vous m'aimerez un peu et nous oublierons nos maux. Franchement, avec cette maudite fièvre, il est bien temps que vous changiez d'air et de place. Venez donc et donnons-nous des semaines de paix et de sérénité, s'il peut y en avoir dans ce monde. Je répète dix fois le jour que tu me détesterais, si tu savais la peine que ta tante se donne pour moi qui n'avais qu'une égratignure. Tout va bien, je viens de faire une promenade pour m'aguerrir à marcher à votre rencontre.

Vous savez notre grand chagrin! Nous en avons été bouleversés. Rien au monde ne pouvait faire pressentir une fin pareille[1]. Au moins, elle n'a pas souffert une minute.

Adieu, chère enfant, chère mignonne. Embrasse pour moi tes parents. Tout est prêt, tout vous attend. Voilà le plus beau soleil qui entre et qui demande si vous n'arrivez pas. Il vous salue et, moi, je vous aime.

EDGAR QUINET.

1. Le 21 mars 1866, la fidèle Jeanne, notre bonne, fut trouvée morte dans son lit par la rupture d'un anévrisme.

DXXXII

A M. TAMBURINI
A BRESCIA

Genève, 2 avril 1863.

Cher monsieur Tamburini,

Les deux discours que vous me demandez (*les Littératures du midi de l'Europe*, *la Renaissance*), ont été insérés dans *les Révolutions d'Italie*. Ils forment deux chapitres de la première partie. Voilà pourquoi je ne les ai pas réimprimés à part. Ils ne se trouvent plus et je ne peux vous les envoyer. Ces deux discours, prononcés au Collège de France en 1841 et en 1842, ont servi d'introduction à mes travaux sur l'Italie, dans un temps où j'étais presque seul à annoncer l'avenir et l'affranchissement de votre patrie. Si vous teniez absolument à avoir ces discours, tels qu'ils ont été prononcés, vous les trouveriez, je crois, dans la collection de la *Revue des Deux-Mondes* (1841 et 1842).

La cause de l'Italie est gagnée et j'aurai du moins cette joie. Barletta est pourtant un point noir. Ces massacres montrent assez combien il reste à faire pour la génération nouvelle. Cela doit confirmer les écrivains patriotes dans la nécessité de mettre la lumière dans les

ténèbres. Tout n'est pas dit quand on a écrit le mot liberté.

Je me permets d'espérer très peu de chose pour moi-même. Aussi vos espérances en ce qui touche la souscription[1] m'étonnent. Il y a deux choses sûres : c'est votre admirable cœur et ma reconnaissance pour vous et vos amis.

Votre, à toujours,

EDGAR QUINET.

DXXXIII

A M. ADOLPHE PICTET
A VERSOIX

Genève, 9 avril 1866.

Monsieur,

Si je ne craignais que la conversation ne vous fatiguât en ce moment, je me traînerais bien volontiers vers vous. En attendant, mon rhumatisme au pied salue très cordialement votre grippe. Voici heureusement le puissant Indra qui s'approche avec le printemps et se fera gloire de guérir les maux de l'auteur immortel des *Aryas*. Dès que cette guérison sera accomplie, vous me verrez arriver.

Il me tarde de vous remercier de vos bonnes et aima-

1. Souscription italienne pour élever à Edgar Quinet un buste au Capitole.

bles paroles. Combien faut-il de jacobins aveugles, de robespierristes, de bonapartistes et de royalistes de l'ancien régime pour valoir l'opinion et le jugement d'un Adolphe Pictet? C'est là une énigme orientale que je soumets à votre sagesse.

Hommages affectueux à madame Pictet.

Votre dévoué

EDGAR QUINET.

DXXXIV

A M. SPINUZZA

A FLORENCE

Genève, 16 avril 1866.

Monsieur,

Mille soins de tout genre, sans compter la santé, m'ont empêché de vous répondre plus tôt. J'ai été et je suis touché de votre lettre. Il me faudrait cent mains pour vous dire à vous et à ceux qui vous ressemblent tout ce que j'ai dans le cœur. L'Italie, quoi qu'on fasse, marche et marchera. Ne vous liez pas à de vieilles formes, à des choses finies et mortes. C'est un grand avantage pour vous, de n'avoir pas, dans le dernier siècle, des idoles immobiles aux pieds desquelles vous pétrifieriez le présent. Ne sacrifiez pas le présent à une certaine manière fictive, artificielle de voir le passé. Vous êtes libres, même de

93; profitez de cet avantage, osez être de votre temps; ne regardez pas en arrière. Soyez, comme vous l'êtes, des hommes nouveaux. Nous périssons par la vaine imitation de ce qui n'est plus, de ce qui ne peut plus être. Montrez en toute chose au monde ce que doit être une révolution au XIXe siècle.

Adieu, cher Monsieur.

Votre dévoué

EDGAR QUINET.

DXXXV

A M. ALDISIO SAMMITO
A TERRA NUOVA DI SICILIA

Genève 16, avril 1866.

Monsieur,

Combien je déplore de n'avoir pu répondre plus tôt à votre excellente lettre. J'ai été accablé d'occupations urgentes. Mon ouvrage *la Révolution* a déchaîné contre moi tous les amateurs du despotisme. Ils ont mis une admirable perfidie à défigurer ma pensée. J'ai dû la rétablir au moins par ma correspondance. De là, beaucoup de temps consumé que j'aurais mieux aimé employer avec mes amis connus ou inconnus. Je suis reconnaissant envers les Italiens de ce qu'ils veulent bien appeler leur reconnaissance. Ils ont conservé une richesse de cœur

que beaucoup d'autres ont perdue ; ils savent se souvenir, s'associer, persévérer, honorer ceux qui les ont servis ; ce sont là les qualités qui font les grands peuples.

Il y a dix ans, j'ai présenté aux Français l'exemple des Italiens dans tout le cours de leur histoire ; aujourd'hui, je présente, dans mon ouvrage *la Révolution*, aux Italiens l'exemple des Français. Puisse le récit de nos calamités, de nos chutes, profiter à tous les peuples qui renaissent. Vous éviterez nos désastres et vous jouirez, peut-être avant nous, des biens que nous poursuivons depuis bientôt quatre-vingts ans.

EDGAR QUINET.

DXXXVI

A M. MONTÉNÉGRO

A ANDRIA (ITALIE)

Genève, 17 avril 1866.

Cher Monténégro. Les massacres de Barletta m'ont bien fait penser à vous. Que de haines et de ténèbres encore, sous la face libérale de notre siècle ! Ces haines et ces fureurs peuvent bien encore rugir et assassiner, mais rien de plus ; elles n'arrêteront plus le monde.

Avez-vous eu connaissance du projet d'un comité d'Ascoli Piceno, qui me concerne ? Comme les Italiens se souviennent ! Comme ils sont fidèles à quiconque les aime !

Cher Monténégro, ne doutez jamais de moi, quand

même je suis obligé quelquefois d'ajourner ma réponse. Songez que j'ai deux cents correspondants et que ma femme est mon unique secrétaire. La force, la santé, le temps manquent souvent! le cœur jamais.

EDGAR QUINET.

DXXXVII

A M. PAUL DE MAGNEZ
A CANNES

Genève, 23 avril 1866.

Monsieur,

C'est aux amis inconnus[1], tels que vous, et aux hommes de votre génération que je confie le soin de développer les résultats établis dans l'ouvrage qui est le sujet de votre lettre. Chaque jour, et surtout les objections de mes adversaires, me démontrent que j'ai dit la vérité et que le salut est là.

Vous qui êtes jeune, emparez-vous de ces vérités. Changez-les en libertés pratiques, en progrès réel, et, s'il se peut, en sécurité et en bonheur.

EDGAR QUINET.

Je n'ai pas reçu votre thèse et je le regrette beaucoup.

1. Voyez *Notes*.

DXXXVIII

A M. L. CHALMETON
A CLERMONT-FERRAND

Genève, 27 avril 1866.

Monsieur,

J'ai lu votre poème et je vous remercie des généreux sentiments qu'il renferme et qu'il suggère.

Oui, l'on tuait toujours, toujours, sans fin ni trève.

C'est aux poètes à enseigner la vérité par la pitié. J'adjure les hommes jeunes de sortir des systèmes aveugles, de revenir à la nature, à l'humanité. Qu'ils entrent dans cette voie qui paraît si simple. Tout redeviendra nouveau en sortant des sophismes. Vous êtes bien digne de marcher dans ce chemin.

Osez y entrer hardiment. C'est le chemin de notre siècle. Courage!

Recevez tous mes vœux les plus sincères.

EDGAR QUINET.

DXXXIX

A MADAME CHARRAS
A THANN

Genève, 5 mai 1866.

Chère Madame,

Le voilà donc, ce livre si attendu, si désiré[1]. Je ne puis vous dire la cruelle impression que j'ai reçue dans le premier moment en le voyant interrompu brusquement. Cela m'a rappelé notre dernière conversation sur le chemin de Montreux, où nous parlions du second volume. Ce moment m'est si présent ! Je crois encore entendre notre ami. Son livre n'est pas seulement pour moi un livre, c'est une date où j'ai dit adieu aux grandes espérances. C'est un déchirement. Au reste, jamais Charras n'a montré plus de force, plus de solidité. C'est une voix d'airain qui sera entendue au loin dans la postérité. Il démontre ce que l'on m'a tant reproché d'avoir avancé, que les conquêtes politiques de la France sont sans aucune proportion avec les sacrifices et les vœux de la Révolution. Puisse-t-il convaincre ceux que je n'ai pu toucher. Je suis obligé d'interrompre souvent ma lecture, tant le souvenir des derniers jours de Bâle m'envahit dès que je reprends le livre. A vrai dire, je n'ai pu encore dominer

1. *La Campagne de* 1813, par le colonel Charras.

cette impression. Il me faudra longtemps avant d'être en état de relire de sang-froid cet ouvrage. N'attendez pas de moi une appréciation de détail. J'en suis encore absolument incapable.

Je lis, j'admire, je reconnais des pages grandes, nerveuses sur York que j'avais entendues. Je m'interromps, je me sens repris de mille douleurs, je reviens au livre. J'admire encore. Puis je retombe dans mes souvenirs, dans ces jours poignants qui me prennent à la gorge.

Voilà, chère Madame et amie, ce qui se passe en moi depuis que j'ai reçu ce livre : le sentiment que j'ai dans ma main quelque chose qui ne périra pas ; une véritable angoisse à la pensée que celui qui a gravé ces paroles dans l'airain, n'est plus là pour les entendre ; un inutile effort pour me plier à ce qui est irrévocable ; le vague espoir pourtant que de semblables monuments, appuyés sur une pareille vie, ne seront pas perdus pour l'avenir du monde, et surtout de la France ; un peu de mépris, dont je cherche à me défendre, et dont je m'accuse ; l'idée que des hommes tels que Charras rachètent sans doute l'incurie, la légèreté, la bassesse d'un très grand nombre ; enfin la conviction qu'un avenir meilleur, à beaucoup d'égards, surgira de ces tombeaux.

Adieu, chère Madame et amie, mes hommages à tous les vôtres. Je félicite Chauffour de ces pages d'introduction. Ma femme, très indisposée depuis des semaines, est de moitié dans mon admiration et dans mon deuil.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DXL

A M. MICHELET
A PARIS

Genève, 15 mai 1866.

Cher ami. Voilà donc l'ancienne monarchie et j'ajoute aussi la nouvelle. Quelle instruction dans ce volume[1], si nos Français savaient lire! Que de choses de ce passé revivent aujourd'hui! La Mailly, la Nesle règnent encore. Les noms ont changé, les hommes et les choses restent. C'est l'histoire secrète du nouveau Bas-Empire; mais ces traits perçants devraient faire l'effet du moxa sur les lecteurs de tous les partis.

J'ai bien admiré l'opposition des ignominies du *bien-aimé* et de la figure de Frédéric. Il me semble que vous n'avez rien écrit de plus fort que ces pages. Vous avez tiré un merveilleux parti des cohortes de Versailles et de Berlin; le tableau était tout fait pour l'Histoire. Oui, mais personne ne l'avait ni vu, ni montré; vous avez osé indiquer une chose que l'on ne s'était pas avoué. Tout le monde auparavant avait rabaissé Frédéric. Vous lui avez rendu sa place.

Quel malheur que notre presse vénale ne puisse plus

1. *Louis XV.*

profiter de ces grandes éclaircies! Le moment viendra pourtant, et je n'en doute pas, où le jour préparé par quelques-uns se fera sur tous. Dans ce volume, la grande dictature royale autant que plébéienne est traînée aux gémonies.

Qu'elle y reste. Pour moi, s'il faut le dire, j'ai la conscience d'avoir donné à la démocratie une œuvre d'émancipation, et, comme il est de toute justice, nos esclaves ont de leurs mains déchiré celui qui a travaillé à les affranchir; leurs morsures m'ont été indifférentes, l'important est de les affranchir. Quand ils seront libres, ils pourront se laisser convaincre; jusque-là, il est naturel et inévitable que la servitude produise chez eux des idées serviles.

En résumé, mon livre était l'arme la plus forte contre le despotisme vivant. Ils ont pris bravement la défense du proscripteur contre le proscrit. Ils ont couvert contre moi le Deux-Décembre et le régime qui en est sorti. Ils ont accepté de reconnaître *les bienfaits dont nous jouissons* sous ce régime; ils se sont faits les *porte-bâtons* de l'Empire; ils m'ont démontré que, dans ces quinze ans d'esclavage, leur opposition est une rhétorique et qu'un de mes griefs, à leurs yeux, est de porter sérieusement le deuil de la liberté.

Secondement, ils se sont faits contre moi les défenseurs de l'Église, ils ont appelé à leur aide Veuillot, *l'Univers*, et les ont dépassés en capucinades, en sérénades catholiques; ils m'ont dénoncé à Dieu et au diable et surtout à la police, comme un *Robespierre anti-catholique*. Voilà leurs exploits! Ils ont tenu à montrer ce qu'une servilité de quinze ans peut faire du cœur et de l'intelligence des

personnes nées honnêtes, je veux bien le croire. Au reste, plus ces détracteurs (peu nombreux) m'ont attaqué, plus ils m'ont servi. Aussi n'ont-ils pu réussir à m'impatienter.

Je me suis amusé à écrire, pour moi, une Défense; mais je n'ai aucune impatience de la publier, parce que je n'en sens aucunement la nécessité, et que, selon moi, je donnerais de l'importance à des diatribes creuses, sans aucune valeur ni de fond, ni de forme. Le temps, je le sens, est mon allié; c'est à lui que je me confie du soin de combattre pour moi.

D'ailleurs, ceux des nôtres qui m'ont attaqué se sont abrités dans l'Empire; ils savent fort bien qu'ils sont là en sûreté, que je ne puis les y réclamer; en disant l'exacte vérité, je les perdrais aux yeux de l'Europe. Il vaut donc mieux se taire, du moins ne pas se hâter. La France est avec moi dans cette affaire; c'est peut-être la première fois de ma vie que je m'en aperçois. Que me font quelques déclamations? Je suis bien sûr que, parmi ceux qui m'attaquent, beaucoup seront plus tard avec moi, s'ils vivent encore assez pour cela.

Quelqu'un qui était avec moi, Flocon, est bien malade. Je tremble d'apprendre sa mort. Je suis retenu par un rhumatisme au pied. C'est un moment bien triste pour moi. Ma femme, ma sœur, ma nièce, malades de la grippe, et moi boîteux et lié. Votre livre m'avait guéri.

Adieu, bien cher ami. Mille amitiés à madame Michelet. Je vous embrasse de cœur.

EDGAR QUINET.

Quelle confirmation me donnent les événements! Ce sont eux qui me dispenseront de me défendre. Voilà la guerre européenne qui se décide, comme sous l'ancien régime, par la fantaisie de deux personnes, à l'insu des peuples et de trente-six millions de Français qui comptent pour zéro !

DXLI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A PARIS

Genève, 19 mai 1866. Rue Beauregard 4.

Un mot seulement aujourd'hui. Votre article est magnifique autant que courageux. Il est écrit sur les hauteurs. Il éclaire tout. Je serais l'ennemi de moi-même si je n'étais reconnaissant et pénétré. A demain, cher et véritable ami.

Votre

EDGAR QUINET.

Genève, 20 mai 1866.

Ah! cher et véritable ami, quelle belle et noble inspiration! quelle conscience haute, quel grand souffle dans la critique! J'avais entrevu tout cela hier. Aujourd'hui, en vous relisant, je suis plus pénétré encore, si cela se peut, de l'élévation de vos vues, de la largeur de vos idées qui

sortent à la fois de l'esprit et du cœur. Si je ne m'abuse pas, il me semble que ces pages[1] sont des plus belles, des plus vivantes, des plus riches, des plus fécondes que vous ayez écrites. Comment avez-vous pu croire un moment que je ne serais pas amplement satisfait de mon cher critique? Je serais bien infidèle à mes maximes et vraiment insensé, si je ne comprenais pas les dissidences en pareille matière. Et vraiment, est-il possible de tirer, de ces dissidences mêmes, plus de raisons de se rapprocher et de s'entendre? Ah! qu'il fait bon d'être critiqué par un ami véritable qui dit ce qu'il pense, avec une éloquence si sincère et si persuasive! Je penserai et méditerai de nouveau avec vous, je pèserai encore une fois mes propres paroles. Un travail si sérieux, si approfondi, exige de ma part un nouvel examen de conscience sur les rares points en litige.

Il faut bien que la parole humaine soit un instrument incomplet; car vous supposez que j'ai pu penser et dire qu'il eût fallu extirper même le protestantisme! Cette idée certainement n'est jamais entrée dans mon esprit.

Au reste, vous avez été au fond des choses; vous avez dit l'important et le nécessaire. Après ce beau travail qui renouvelle la critique, il ne sera plus permis de se traîner dans le faux classique des histoires révolutionnaires et contre-révolutionnaires. L'esprit a fait un pas véritable il s'est retrempé.

Ce qui m'est infiniment doux, c'est que, sous chaque

1. Voy. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1866.

mot, je reconnaissais une ancienne amitié fidèle, et pourtant la véracité était entière.

Non, je ne me plains pas de mon temps, je sais que quelques âmes suffisent pour entretenir le grand foyer.

Votre ami à toujours,

EDGAR QUINET.

DXLII

A M. BULOZ

A PARIS

Genève, 1er juin 1866.

Mon cher Buloz. Avant tout, je vous dois des remerciements pour l'article si élevé, si remarquabe, si approfondi de Saint-René Taillandier. De tous côtés m'en reviennent les plus grands éloges. Il renouvelle la critique de la Révolution. J'avais préparé une réponse générale à mes adversaires. Le beau travail de Taillandier diminuera encore le peu d'impatience que j'avais de la publier. Remerciez-le encore et félicitez-le de ma part.

J'ai entendu ces jours-ci la lecture d'un manuscrit qui m'a extrêmement intéressé. L'auteur m'était presque inconnu et j'ai naturellement pensé à vous et à la *Revue*. Il s'agit des Souvenirs d'un ex-officier de 1812, 1813, 1814 et 1815. Je sais que M. Joël Cherbulliez vous a parlé de l'ouvrage, et que vous l'avez refusé sur le titre.

Mais peut-être avez-vous pensé avoir affaire à un nouveau récit de l'histoire militaire et générale de ces années. Il est certain que ces histoires-là sont nombreuses et qu'on peut en être rassasié. Les Souvenirs d'un ex-officier sont toute autre chose. C'est l'histoire toute personnelle d'un simple lieutenant à travers les dernières campagnes. Figurez-vous un Erkmann-Chatrian, moins littéraire sans doute, mais qui peut dire : *J'ai vu, j'ai fait, j'ai éprouvé* telle chose à Bautzen, à Leipzig, dans la retraite de 1813, à Waterloo. Il y, a par exemple, un tableau à l'École de Saint-Cyr, en 1812, assurément très nouveau. Dans nos temps, où l'on a le cauchemar de la guerre, les impressions d'un jeune officier de 1812 ne seraient pas sans actualité, tant s'en faut. Le style est simple, net, franc; et ce qui n'ôte rien à l'originalité, ce jeune officier est aujourd'hui un des plus vénérables et des plus éloquents pasteurs de l'Église de Genève. Seulement le rabat ne paraît jamais sous l'uniforme. Voilà, mon cher ami, mon jeune auteur que je voudrais bien vous voir adopter. Mais je ne l'espère guère.

Le manuscrit ferait cent trente pages de la *Revue*.

Un mot de réponse, je vous prie. Dans deux jours, je retourne à Veytaux, où vous m'avez promis d'apparaître. Adieu. Soyez heureux, vous et les vôtres.

EDGAR QUINET.

DXLIII

A M. DESOR
A NEUCHATEL

Veytaux, 4 juin 1866.

Monsieur,

Une absence de deux mois m'a fait ajourner les vifs remerciements que je vous dois pour votre ouvrage des Palafittes. C'est une chose bien rare que l'application de la méthode des sciences naturelles à des questions d'histoire. Là doit être, je pense, un des progrès de notre temps.

Vous donnez, Monsieur, l'exemple à suivre; et les imitateurs, je l'espère, ne manqueront pas, quand la route est si bien tracée. Pour moi, je me propose de relire votre volume dans la solitude. Je voudrais entrer dans ce grand horizon d'idées et de découvertes que vous ouvrez de tous côtés et à chaque page.

Il me reste, Monsieur, un seul exemplaire du discours que j'avais joint à ma lettre aux membres du congrès de Berne; je m'empresse de vous l'adresser, selon votre invitation, pour la publication qui se fait à Bruxelles. Si je n'avais pensé qu'il fût convenable qu'il passât par vos mains, je vous aurais épargné cette peine.

Veuillez recevoir, etc, etc.

EDGAR QUINET.

DXLIV

A M. THÉOPHILE DUFOUR
A SAINT-QUENTIN

Veytaux, 8 juin 1866.

Cher sage, véritable ami, vous souffrez, et nous sommes si loin de vous ! et nous ne pouvons rien pour vous ! Que tout cela nous afflige ! Vingt fois dans la journée, vos deux amis se demandent : *Comment va Théophile? que fait Théophile?* Vous êtes du moins aimé comme vous méritez de l'être.

Saurez-vous jamais le bien que m'ont fait votre amitié et vos lettres ? Quand je pouvais me croire abandonné, oublié sans retour, vous veniez à nous ! Vous me teniez lieu de tout ce qui me manquait. Quand je peux me dire : *Théophile est content, Théophile est avec toi*, je me sens en paix avec le monde.

C'est vous qui avez senti, compris notre exil. Presque tous les autres le tournaient contre moi ; ils me reprochaient avec dureté ce que je souffrais pour eux. Vous, cher Théophile, vous êtes pour moi comme une autre conscience. Vous m'avez empêché de trop sentir le mal que tant d'autres voulaient me faire. Dans cette nuit de l'âme et de la justice, vous êtes resté pour moi la lumière.

L'absence, le temps, l'universelle désertion n'ont rien pu sur vous. Vous nous êtes resté fidèle, à proportion que nous avons été plus ensevelis.

Vivez donc longtemps, pour que vos amis prennent plaisir à vivre ! Nous souffrons avec vous, nous guérirons avec vous. Serrez tendrement la main, de notre part, à tous les vôtres qui vous entourent. Chère lumière, chère conscience, chère justice, faites nous savoir que vous êtes mieux et que nous pouvons nous réjouir par vous.

Votre ami à toujours

EDGAR QUINET.

DXLV

A M. SCHMIDT, RÉDACTEUR EN CHEF DU *CONFÉDÉRÉ* A FRIBOURG

Veytaux, juin 1866.

Cher, excellent citoyen. Vous avez dû recevoir hier mon obole de trente francs pour *le Confédéré*. Que ne puis-je faire ce que je voudrais ! Les services que vous rendez sont si grands ! C'est grâce à vous que je puis lire encore une parole de probité dans le monde. Jamais cette parole n'aura été plus nécessaire et plus salutaire que dans le chaos où nous tombons.

Quelle confirmation me donnent les événements qui s'approchent ! Voilà donc les peuples menés à la bou-

cherie, comme avant la Révolution, par la seule volonté de deux hommes ! Cette guerre[1] a le mérite de manifester le mensonge universel dans lequel nous sommes plongés.

En nous reniant, nous, les exilés, le parti démocratique en France a montrée qu'il est en pleine dissolution. Nous représentions le droit; les démocrates avaient une base, tant qu'ils s'appuyaient sur nous. Mais, le jour où ils nous ont reproché notre solitude, notre exil, c'est-à-dire tout ce que nous souffrons pour eux, ils ont laissé voir qu'ils ont perdu dans la servitude la notion même de la vie politique.

C'est donc bien une poussière; mais il ne faut pas désespérer d'y faire rentrer la justice et la vie.

Pour moi, j'ai de plus en plus la conviction que le livre de *la Révolution*, contient les principes et l'âme par lesquels cette poussière pourra renaître un jour. Ce livre donnera une force nouvelle à ceux qui l'ont compris comme vous. Quant à ceux qui le repoussent, j'ai peine à croire qu'ils ne soient brouillés pour longtemps avec la liberté.

Puisque la guerre est là, c'est le moment de nous retremper dans l'airain. Quoique seuls et abandonnés en apparence, nous avons aussi nos bataillons. Je crois qu'il faut nous retrancher, plus que jamais, dans l'inflexible probité. Que le monde sache qu'avec nous est le droit, la vérité, la persévérance, la liberté, l'humanité; que ces idées, qui vont se voiler et disparaître, se réfugient chez

1. La guerre entre la Prusse et l'Autriche.

nous! Donnons à ces exilés l'hospitalité sous nos toits d'exilés. Notre solitude ne sera pas si vaine et si dépeuplée que quelques bons amis le prétendent.

Votre tout dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DXLVI

A M. ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE
A PARIS

Veytaux, 16 juin 1866.

Monsieur,

Vous m'envoyez en souvenir un livre[1] qui m'est précieux à toute sorte de titres. Je l'ai lu avec avidité, avec surprise, avec joie, quand il a paru pour la première fois, et je vais le relire. Vous m'excuserez d'avoir été étonné de trouver tant de maturité, un jugement si ferme, un langage si excellent, un esprit si solide, dans le plus jeune des habitants du bois de Céry. C'est une des plus vives et des plus heureuses surprises que notre temps m'ait causées. Je vois, dans ce concours de qualités si diverses et si précoces, un bon augure pour tous. Quel avenir s'ouvre devant vous et quel juste orgueil pour votre famille! Je salue du fond du cœur votre succès

1. *Les États-Unis d'Amérique.*

présent et votre succès futur. Notre France a tant besoin de forces nouvelles!

Veuillez, Monsieur, féliciter de ma part monsieur votre frère sur son mariage. Le pauvre Veytaux est bien isolé depuis que le bois de Céry[1] a perdu ses habitants.

J'ai voulu vingt fois écrire à monsieur votre père et le remercier de sa lettre. Je me proposais de m'expliquer avec lui sur la *Religion*. Il aurait vu que nous nous entendons mieux qu'il ne croit. J'ai fait de ces explications une sorte de *Défense* qui paraîtra tôt ou tard. Il s'agissait d'une hypothèse, et non pas d'une affirmation.

L'idée ne pouvait me venir de me démentir si visiblement sur ce qui est le fond de ma vie, la liberté.

Recevez, Monsieur, pour vous et votre famille, l'expression de mes sentiments dévoués.

EDGAR QUINET.

A l'instant même, je reçois ces mots: « Flocon, mort à Lausanne. »

Nous en sommes réduits à jeter à l'ennemi nos têtes de mort.

1. Propriété de M. Duvergier de Hauranne, près Lausanne.

DXLVII

A M. ANTONIN PROUST
A NIORT

Veytaux, 21 juin 1866.

Cher Monsieur,

Où avez-vous donc trouvé ces chants grecs si étincelants, si vrais, si intimes, si passionnés? Ils m'ont rejeté d'un bond en pleine Morée, et je me suis revu, tel que j'étais en 1829, à Mavromati et Mistra. C'était le temps de l'extermination; personne ne chantait. Mais cette poésie, douce et âpre comme l'odeur des bruyères à demi brûlées, se respirait je ne sais où. Votre traduction est vivante et parlante. Elle est si naturelle, que je me suis demandé quelquefois, si vous n'étiez pas vous-même l'inventeur plutôt que le traducteur. Je vous remercie encore une fois de m'avoir rendu, pour quelques moments, mes jours et mon soleil d'il y a trente-six ans!... Moi aussi, j'ai été Klephte, et je m'en souviens!

Voilà donc la guerre!

La parole humaine n'était plus que mensonge. C'est aux canons de parler. Pourvu qu'ils ne mentent pas à leur tour! Le monde sortira de là petit, non pas autrement, et les hommes, pour un temps, encore plus aplatis, s'il est possible.

Ne viendrez-vous pas, cher Monsieur, causer ici un peu librement? Quand je veux espérer quelque chose, je pense à vous et à ceux qui vous ressemblent.

Votre très dévoué et affectionné

EDGAR QUINET.

DXLVIII

A M. LOUIS VIARDOT
A BADE

Veytaux, juin 1866.

Cher Monsieur,

C'est à Genève que m'est parvenue votre aimable invitation. Nous avions avec nous ma sœur et ma nièce; nous étions très incertains de ce que serait notre été, et je ne pouvais me décider à refuser la belle occasion que vous m'offriez de me trouver quelques jours sous votre toit, près de ce Lichtenthal que j'ai tant aimé. Il me faut pourtant renoncer pour cet été à une si charmante perspective. Nous attendons ici des amis que nous n'avons pas revus depuis la brillante journée du Deux-Décembre.

Permettez-moi, cher Monsieur, d'espérer que je vous serrerai encore la main, sinon en France, au moins dans les montagnes de Baden. Il faut espérer malgré tout, malgré les hommes et les dieux.

Veuillez exprimer tous mes sentiments d'admiration et ceux de ma femme à madame Viardot. Quelle fête pour nous que de faire sa connaissance! C'est la seule fête à laquelle je ne renonce pas.

J'ai emporté avec moi votre livre à Genève. Il a été vivement apprécié et goûté par tout ce qui m'entourait. Pour moi, je le trouve très nouveau encore après tant d'années.

Adieu, cher Monsieur, remerciements de cœur et vœux sincères de votre tout dévoué.

EDGAR QUINET.

Voici quelques mots sur notre pauvre Flocon[1]. Ah! les journaux français ont été bien durs! Que l'avenir leur pardonne, s'il le peut.

DXLIX

AU RÉDACTEUR DU *CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE*
A PARIS

Veytaux, 22 juin 1866.

Monsieur,

Il me tarde bien de remercier *le Chrétien évangélique* auquel je dois les numéros du 20 mai et du 20 juin. Ces numéros contiennent deux articles dont je regrette infiniment de ne pas connaître l'auteur, car je lui aurais

1. V. Discours sur Flocon, *Livre de l'Exilé.*

adressé personnellement ma vive et sincère gratitude pour sa critique si sympathique et si élevée. Moi aussi, je considère comme un bon augure que des captifs se sentent attirés l'un vers l'autre, par le même désir de sincérité et de probité intellectuelle. De tels liens sont solides, dès le premier jour. A Dieu ne plaise que j'aie songé à conseiller de nos jours l'intolérance! Ce serait une folie. J'ai raconté la Terreur de 93, et j'ai cherché quelles sont les conditions, les lois, d'un gouvernement de Terreur; car chaque gouvernement a les siennes.

J'ai montré que les terroristes n'avaient pas eu le vrai génie de la Terreur; c'était la critique la plus décisive que je pusse faire de leur système. C'était tout le contraire d'une apologie de l'intolérance.

Veuillez, Monsieur, recevoir l'expression de mes sentiments reconnaissants et les transmettre au rédacteur anonyme dont j'ai cherché en vain à deviner le nom.

EDGAR QUINET.

DL

A M. D'HAUSSONVILLE

A COPPET

Veytaux, mardi juin 1866.

Mon très cher Monsieur,

Soyez le bienvenu! Vous savez ce que sont pour moi vos trop courtes et trop rares apparitions à Veytaux. Nous

allons vivre dans l'attente de vendredi, midi cinquante-cinq minutes. Si vous ne me voyez pas à la gare, accusez-en cet infernal soleil. Je compterai les minutes à vous attendre dans ma caverne.

Si j'avais eu besoin d'une confirmation, ces guerres me l'auraient donnée. Voilà les peuples traînés à la boucherie par la volonté de deux personnes. On dit pourtant qu'ils se permettent sourdement de mugir sous le couteau. Mais je crains encore qu'ils ne finissent, comme à l'ordinaire, par lécher le boucher.

Votre tout dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DLI

A M. RICASOL

A FLORENCE

Veytaux, (Canton de Vaud, Suisse), 29 juin 1866.

Monsieur le Ministre,

Permettez à un ancien ami de l'Italie de vous adresser les lignes suivantes qu'expliquera la gravité des circonstances actuelles.

L'échec de Custozza ne doit certainement pas affecter, d'une manière trop vive, les Italiens. Car les guerres les plus heureuses ont souvent commencé par de semblables mécomptes.

Cet insuccès peut même devenir utile, si l'on reconnaît la nécessité de changer le premier plan de campagne. La double attaque sur le Mincio et sur le Pô s'étant trouvée trop étendue, la nécessité semble demander que l'on renonce au projet de livrer deux batailles à la fois, ce qui n'a réussi, pour ainsi dire, à personne.

Sans doute, on s'est aperçu que le principe d'un double mouvement, l'un par le roi, l'autre par le général Cialdini, présente trop de dangers. Si les soixante mille hommes du général Cialdini, au lieu d'opérer en avant de Ferrare, se fussent trouvés réunis à l'armée du Mincio, Custozza eût été une victoire.

De cette expérience, il résulte que, les Autrichiens ayant pour eux l'avantage des positions fortifiées, les Italiens doivent se donner l'avantage du nombre. De là la nécessité de ne point faire de grands détachements, mais de former une seule armée; de marcher bien réunis; de n'attaquer qu'avec toutes les principales forces rassemblées; de ne pas vouloir forcer à la fois le Mincio et le Pô; de faire la trouée sur un seul point, sur un seul. Ce grand arc de cercle des bouches du Pô au Tyrol semble impossible à maintenir. L'événement aura prouvé combien il est urgent de se concentrer et de renoncer aux expéditions séparées qui ne peuvent s'appuyer l'une l'autre.

Veuillez, monsieur le Ministre, recevoir ces paroles avec le cœur qui les dicte et agréez, etc.

EDGAR QUINET.

DLII

A MADAME GEOFFROY SAINT-HILAIRE MÈRE
A PARIS

Veytaux, 5 juillet 1866.

Madame,

Il m'arrive souvent de relire d'anciennes lettres qui sont pleines de vous et du souvenir de tous ceux que vous aimez. Je me sens pris alors d'un tel élan de cœur vers vous et tous les vôtres, que ce temps passé me semble renaître. J'éprouve alors le désir de vous redire combien je reste fidèle à toutes ces chères mémoires qui étaient pour moi la meilleure partie de la France. Si une espérance, bien rare, bien éloignée, de revoir la France se réveille par hasard en moi, je me dis aussitôt : « Tu ne retrouverais pas ceux que tu aimais le plus et qui t'aimaient! Comme tout te semblerait désert! tu serais perdu au milieu des indifférents et des inconnus! » Alors le faible désir qui s'était éveillé s'éteint; et j'accepte le sort qui m'a été fait. Mon retour en France ne serait qu'une visite à des morts.

En relisant dernièrement une lettre de 1857 de notre cher M. Isidore, je vois qu'il me parle d'une grande malle de moi, pleine de papiers, qu'il a bien voulu garder en

dépôt[1]. Je recueille aujourd'hui tous mes anciens souvenirs, et cette malle de papiers me serait certainement très précieuse. Oserais-je, Madame, vous prier de la faire rechercher dans quelque coin de votre maison, où tout est sacré? Je vous demanderai encore de me faire savoir, par quelque secrétaire (car il faut épargner vos yeux), quand et où je pourrais envoyer quelqu'un qui se chargera de vous débarrasser de cette malle et de me l'apporter ici. Pardon mille fois de cet ennuyeux détail. Ces papiers contiennent des lettres qui font une bonne partie de ma vie.

Gardez moi, Madame, votre affection. Elle m'est nécessaire. J'avais trouvé comme une famille dans votre incomparable maison. J'ai tout perdu. Mais ma femme, si parfaite pour moi, s'associe à tous mes souvenirs. Elle vous adresse ses hommages les plus tendres, et moi, Madame, je vous prie de me considérer, jusqu'à mon dernier souffle, comme le plus dévoué et le plus reconnaissant de tant d'anciens amis qui vous appartiennent à toujours.

EDGAR QUINET.

1. Après le coup d'état du 2 décembre.

DLIII

A M. A. DUNOYER
A BERNE

Veytaux, 7 juillet 1866.

Très cher Monsieur,

Voulez-vous m'envoyer les premiers volumes de Bukle (l'*Histoire de la Civilisation*)? Si vous pouvez y joindre la *Logique* de Stuart-Mill, dont nous avons parlé, vous comblerez mes vœux.

Voilà donc les Italiens heureux sans trop de peine! L'Autriche tombe, comme elle devait tomber, honteusement, menteusement; elle donne *en cadeau* ses États et son peuple à celui qui l'a livrée et assassinée. Honte et abjection! Il n'y a plus ni rois ni peuples. Voyons maintenant à l'œuvre le *fameux État hégélien, l'Absolu prussien* du philosophe.

Mille amitiés de votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

DLIV

A M. JULES FERRY
A PARIS

Veytaux, 9 juillet 1866.

Monsieur,

Au milieu des questions nouvelles qui surgissent que vous traitez avec tant de sagacité, peut-être tr verez-vous un moment pour relire quelques pages d'ı brochure que j'ai publiée sur l'Allemagne, il y a *tre cinq ans*, sous ce titre : *l'Allemagne et la Révoluti* Je fus le premier à signaler, en 1831, l'ambition et l'a nir de la Prusse, tel qu'il se réalise aujourd'hui. Ve lez lire le chapitre : *Système politique de l'Allemag* de la page 142 à 158, et les pages 161, 162, 163. Il ; je crois, dans ces jugements une base bien solide p apprécier les événements actuels; car on dirait que pages ont été écrites aujourd'hui, tant elles sont c formes à tout ce qui est arrivé, et à tout ce qui se pa sous nos yeux. Je montrais, il y a *trente-cinq a* l'unité en formation du despotisme germanique sou nom de la Prusse. Je signalais le danger imminent cette excroissance du despotisme prussien, au point vue de la France. J'établissais combien un gouvernem français serait coupable de laisser se former sans obst

ou même de servir cette puissance rivale teutonique, de laquelle je disais, en 1831 : *Il ne lui manque qu'un homme qui regarde et connaisse son étoile en plein jour*[1].

L'important est d'ajouter que tout le parti libéral, démocratique, constitutionnel ou républicain, applaudissait alors à cet avertissement. Tout le monde était d'accord pour en sentir la gravité. Tous accusaient, avec moi, le gouvernement de Louis-Philippe de fermer les yeux sur le péril plus ou moins éloigné d'une Prusse donnée pour tête à l'Allemagne.

Et maintenant que cet avertissement s'est confirmé, que la Prusse a atteint ce qu'elle convoitait, que toutes mes paroles de 1831 se sont confirmées, maintenant que le danger d'une puissance rivale est un fait consommé, on loue, on acclame, chez nous, le gouvernement qui a eu la sagesse de servir cette puissance, de l'aider à se débarrasser de tout scrupule. On le loue, on le félicite de nous avoir mis cette pierre sur la tête. Ce qui était une indignité pour Louis-Philippe, devient soudainement une gloire pour le régime actuel. Je n'en dis pas davantage; mais toute la question est là. Comparez, Monsieur, les temps et concluez.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

1. Voy. *Allemagne et Italie*, p. 145.

DLV

A M. BULOZ
A PARIS

Veytaux, 9 juillet 1866.

Mon cher ami. Est-il donc vrai que cet excellent M. de Mars est mort ? J'en suis très affligé et je prends part à tout ce que vous pouvez sentir à ce moment. Serrez, serrez les rangs ! Voilà le mot que nous sommes condamnés à nous répéter sans cesse.

La *Revue des Deux Mondes* a dit, la première, il y a trente-cinq ans, en 1831, la vérité sur la situation actuelle. Si vous, ou l'un des rédacteurs de la *Revue*, jetez les yeux sur l'article-brochure que nous avons publié ensemble, en 1831, sous le titre *l'Allemagne et la Révolution*, vous serez étonné de voir, décrit, analysé et raconté tout ce qui se passe aujourd'hui en 1866 ! Il suffirait pour cela de relire le chapitre *Système politique de l'Allemagne*[1].

Vous verrez que nous montrions là, trente-cinq ans à l'avance, l'avenir de la Prusse tel qu'il se réalise ; nous établissions combien il serait dangereux et coupable

1. Pages : 144, 145, 147, 149, 155, 156, 157 du tome VI de mes *Œuvres complètes*.

pour la France d'aider à la formation du despotisme et de l'unité teutonique avec *la Prusse pour tête*. On applaudissait alors, en France, à ces avertissements. Ils se sont tous réalisés. Ou je me trompe fort, ou il y a dans cette confirmation, que les événements me donnent, une bien solide base pour les juger.

A vous bien sincèrement.

EDGAR QUINET.

DLVI

A M. CHARLES DOLLFUS
A PARIS

Veytaux, 9 juillet 1866.

Monsieur,

Combien je me reproche de ne vous avoir pas encore envoyé mes remerciements pour toutes les bonnes heures que je dois à la *Revue Moderne!* Ses apparitions si régulières dans mon désert me sont, je vous l'assure, bien précieuses. J'ai lu *Mardoche* avec une vive curiosité, ou plutôt je l'ai vu. Car cela est évidemment pris sur la nature. Voilà bien ce que notre temps devait faire des gens de lettres. De pareils tableaux, si nets, si francs, sont faits pour me consoler d'être retranché du monde. Je vous remercie pour ma part de la hardiesse et de la vérité de cette peinture.

Si, dans les événements actuels, on pouvait faire un retour sur soi, je devrais remarquer que tous ceux qui m'ont attaqué cet hiver se vantent, cet été, d'avoir donné leur concours au despotisme tant indigène qu'étranger.

Malgré tout, je ne suis pas trop inquiet de l'avenir. Il vaudra toujours mieux que le présent actuel. Mais était-il si nécessaire que les générations contemporaines se réduisissent à n'être qu'un fumier pour engraisser l'avenir, qui se passerait fort bien de cet engrais artificiel et pestilentiel.

J'ai un peu espéré vous voir dans l'été. Vous ne doutez pas de la part que j'ai prise à la perte cruelle qui vous a frappé et qui malheureusement était trop prévue.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DLVII

A M. AD. SCHÆFFER, PASTEUR
A COLMAR

Veytaux, juillet 1866.

Monsieur,

Recevez mes biens sincères remerciements pour vos deux ouvrages. J'ai le grand plaisir de me trouver d'accord avec vous. On m'a accusé de vouloir ramener l'intolérance et les persécutions religieuses.

Peut-être vous adressera-t-on la même accusation, pour prix de votre *Essai sur l'avenir de la tolérance*. Je me réjouis de me trouver en si bonne compagnie livré aux bêtes, et je prends en patience, avec vous, les morsures des calomniateurs et des aveugles.

Malheureusement (et c'est la seule chose dont je me plaigne), je n'ai pas reçu le volume de l'*Influence de Luther sur l'éducation*.

Agréez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DLVIII

A M. DUVERGIER DE HAURANNE
A PARIS

Veytaux, 14 juillet 1866.

Monsieur et cher ancien collègue,

Il n'est pas trop tard pour vous féliciter du mariage de monsieur votre fils. C'est là une image et une promesse de bonheur qui viennent bien à propos pour reposer l'esprit au beau milieu des horreurs de ce mois de juin 1866. Vous ne doutez pas que je ne prenne une vive part à tout ce qui peut arriver d'heureux à mes anciens et aimables voisins du bois de Céry.

Que ne puis-je causer avec vous de cette grande guerre

qui prend au dépourvu ceux qui, chez nous, l'ont tramée et poussée par derrière.

Ils sont, en ce moment, visiblement dupes; mais personne n'ose ou ne peut le leur dire. Quelle belle occasion pourtant, de montrer, pris dans son traquenard, celui que M. de Falloux a le courage d'appeler le Régulateur des *destinées européennes!* Eh bien, le Régulateur est tombé dans son piège; il s'y démène tristement, à l'heure qu'il est. S'il en sort, ce sera non par son habileté, mais par a complaisance de l'opinion, décidée à tout admirer de celui qui la bâtonne.

Quelque chose de singulier m'est arrivé, ces jours-ci. J'ai voulu relire une brochure que j'ai publiée sur *l'Allemagne et la Révolution*, en 1831 ; et quel a été mon étonnement de voir là, en quelques pages, tout ce qui vient de se passer ! Je signalais, (en sentinelle perdue, car j'étais alors en Allemagne) les projets arrêtés de la Prusse ; je montrais le danger qu'il y avait pour la France à laisser se former sans obstacle l'unité gigantesque du despotisme germanique, et j'ajoutais (il y a trente-cinq ans) : *Ce despotisme est intelligent, entreprenant; il ne lui manque qu'un homme qui regarde et connaisse son étoile en plein jour*, etc.

Toute l'opinion libérale, démocratique, fut d'accord avec moi ce jour-là. Elle était unanime pour reprocher à Louis-Philippe de laisser se préparer ce que le régime actuel peut se vanter d'avoir consommé : l'unité teutonique avec la Prusse pour tête.

Voilà donc le résultat de cette fameuse *habileté*, tant célébrée, et qui aboutit à créer contre la France le plus

grand danger qui se puisse imaginer! Se figure-t-on que les destinées de la Prusse, annoncées, préparées, jour par jour, depuis trente-cinq ans, et aujourd'hui lancées avec la puissance d'un boulet de canon, vont reculer devant quelques lignes de M. Drouin de l'Huys ou de M. Guéroult?

Quelle pitié! Et comme tout ce charlatanisme est percé aux deux coudes! Que devient cette friperie dans les grandes occasions? La Prusse, à l'heure qu'il est, a seule la puissance. Elle a été déchaînée par les Tuileries. Elle suivra sa voie! Elle ne s'arrêtera pas qu'elle n'ait dans sa main toute la race germanique, pour dominer ou ravaler la France. Et c'est Louis Bonaparte qui aura machiné, comploté, ce magnifique résultat!

Pense-t-on que cette fièvre nationale qui dévore, en ce moment, l'Allemagne, va s'éteindre au premier mot du *Régulateur?* C'est montrer à quel point on s'est enferré. Les petits moyens de rouerie ne valent rien ici, où l'on a affaire à des passions nationales que chaque opposition enflammera davantage.

Il resterait bien à confesser que la grande habileté a abouti à une sottise insigne; que l'on a fait, en un jour, plus de mal à la France, que tous ses ennemis ensemble. Mais, au lieu de cet aveu, on recourra aux scènes de Franconi pour masquer la réalité; et pendant que la Prusse, aidée, poussée par le *Régulateur*, saisira les choses, et atteindra ses destinées, nous serons trop heureux, trop glorieux d'attraper quelque banderole vénitienne pour nous en pavoiser.

Adieu. Ne faut-il pas dire aussi: au revoir, Monsieur et

cher ancien collègue? Mes hommages à madame Duvergier.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DLIX

A M. SALADIN
A GENÈVE

Veytaux, 16 juillet 1866.

Monsieur,

Veuillez recevoir tous mes remerciements pour l'obligeance que vous avez eue de me prêter *le Moniteur* de 1793 et de 1794. Madame Victor Gautier, à laquelle j'ai envoyé les quatre volumes, a bien voulu se charger de vous les faire parvenir.

Il me reste, Monsieur, à m'excuser d'avoir gardé si longtemps ces précieux volumes.

Sans eux, la composition de mon ouvrage eût été impossible; et, après l'avoir terminé, j'ai conservé près de moi *le Moniteur*, qui contenait les preuves et la justification. C'étaient là les armes auxquelles j'aurais eu recours, si la polémique m'eût poussé dans mes retranchements. Elle s'est heureusement contentée de lieux communs.

Agréez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DLX

A M. AUG. MARIE, ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE A PARIS

Veytaux, 20 juillet 1866.

Faut-il vous dire, mon cher ami, combien nous avons été attristés de ne pas vous voir à Genève, pendant que je ne pouvais aller à Lausanne? Vous le savez, et je ne me consolerai qu'en vous revoyant.

Il n'est que trop vrai que cette fausse opposition a achevé d'accoutumer la France à son abâtardissement. On sait maintenant que l'on peut tout se permettre et l'on en use. La démocratie eût pu surnager, comme principe, si elle se fût attachée à ses proscrits; mais, loin de là, elle les a reniés en toute occasion, petite ou grande.

Aussi n'y a-t-il jamais eu pareille situation, pour des exilés. Tous les hommes qui représentent la démocratie dans le Corps législatif, ont rompu avec nous, dès le jour de leur nomination.

Il en est à peu près de même dans la presse. Les faiseurs de journaux démocratiques nous ont voué une haine à outrance, parce que nous tenons encore un drapeau, et que nous montrons par là combien leur opposition est vaine. « Ils nous détestent tous! » me disait Charras, le dernier jour où je l'ai vu; et ils m'en ont donné la preuve abondante et absurde, cet hiver.

Vous voudriez, cher ami, que l'on dît la vérité à la France!

Hélas! qui l'a dite cette vérité, si ce n'est moi? et elle a paru trop forte aux plus forts. Malheureusement, les événements me confirment chaque jour.

Nous voilà, à l'heure qu'il est, descendus, plongés dans le byzantinisme et le césarisme, plus que dans aucune des années précédentes. L'avenir lointain surnagera, je le crois, je veux le croire. Mais les générations contemporaines sont étouffées.

Ma conviction est que j'ai donné à la démocratie les idées et les principes avec lesquels elle pourrait se refaire. Mais que de gens s'acharnent à les détruire!

Voulez-vous jeter les yeux sur le tome VI de notre édition, *Système politique de l'Allemagne?* Vous y verrez toute l'histoire actuelle de M. de Bismark et de la Prusse de 1866. Or, cela a été écrit en 1831, c'est-à-dire il y a trente-cinq ans. Je suis bien obligé d'avoir foi dans les principes qui m'ont permis de voir clair dans l'avenir de l'Europe, si longtemps avant les événements, et quand personne n'y songeait. Aujourd'hui, aucun journal n'oserait citer une de ces pages, tant elles retombent lourdement sur nous et sur le maître.

Adieu, cher et véritable ami. *L'Avenir national*, ne sachant plus de quelle plaie me charger, avait imaginé de m'affubler de la *goutte*. Dieu merci, ces bons apôtres se trompaient; et, en ce moment, je suis très bien. Ma femme a été fort souffrante à Genève; elle est de moitié dans tous mes sentiments pour vous. Je vous embrasse de tout cœur.

Cher Marie, je ne m'acquitterai jamais envers vous de tant de preuves d'amitié qu'en vous gardant une affection qui durera autant que moi.

EDGAR QUINET.

Voilà mon livre, encore une fois, strictement confirmé ! La France peut être jetée dans la guerre, comme aux beaux jours de Louis XV, sans en rien savoir. Tout dépend du maître, lui seul a son secret, lui seul compte.

DLXI

A M. LÉON RENAULT
A PARIS

Veytaux, 21 juillet 1866.

Comment, mon cher ami, parler d'autre chose que de ce qui se passe? Je puis parler de l'Allemagne, car je la connais. Si vous jetez les yeux sur un petit ouvrage, que j'ai publié en 1831 (il y a trente-cinq ans!), sous le titre : *L'Allemagne et la Révolution*, vous y verrez, trait pour trait, l'histoire de M. de Bismark et des projets accomplis de la Prusse, en 1866.

Que veux-je conclure de là? Que ces projets et ces destinées datent de loin, que cette unité germanique, forgée contre la France, est en voie de formation, depuis plus de trente-cinq ans; que le danger pour nous était

signalé et connu; et qu'il est impardonnable à un gouvernement qui se dit français, d'avoir prêté la main à cette œuvre par-dessus tout anti-française. Non jamais, depuis trois siècles, pareille monstruosité, aussi anti-nationale, ne s'est vue. Il n'y a rien qui en approche dans les plus indignes actes de Louis XV et de la Pompadour. Sous Louis-Philippe, cela se fut appelé crime d'État.

Avoir lancé soi-même cette puissance de la Prusse, l'avoir donnée pour tête à l'Allemagne, faire soi-même, contre nous, depuis le Sleswig jusqu'à la Bavière, une frontière d'airain qui n'aura qu'une âme, une volonté, un désir de nous ravaler ou étouffer à toute occasion! C'est donc là le chef-d'œuvre de la politique des grands jours de décembre! Eh bien, je l'en félicite! J'avais prévu et signalé le danger par l'avènement de la Prusse. Mais un égarement semblable (pour me servir d'un terme poli), de la part d'un gouvernement français, non, je ne l'avais pas prévu, et je m'en excuse. Je n'avais pas pensé qu'il fût possible d'atteindre si vite à un si parfait aveuglement d'esprit.

Qu'ils triomphent donc! Ils ont mis sur la France un joug qui ne sera pas léger, celui d'une race rivale, composée de quarante millions d'hommes. Et, ce qui montre combien leur esprit est creux et misérable, ils se sont figuré qu'après avoir lancé eux-mêmes ce monde teutonique dans l'arène, ils l'arrêteraient, à leur moment, comme ils arrêtent M. Guéroult ou M. Havin, en leur dépêchant l'homme noir. C'est là que leur misère d'intelligence m'apparaît, et que je retrouve sous les oripeaux les aventuriers. Ah! si je ne pensais qu'à moi, en voyant une

si admirable sottise, je devrais me dire : « C'est bien ! Je suis vengé ! »

Je ne le dirai pas. Mais voici ce que j'affirme. On a déchaîné l'Allemagne; et l'Allemagne, je la connais, ne s'arrêtera pas; elle grandira ; elle sentira ses forces; elle nous les fera sentir; elle aspirera à nous remplacer, à nous effacer, à nous déprimer, à nous avilir au besoin; et tout cela aura été l'œuvre anti-française, anti-nationale, et je pourrais même ajouter anti-napoléonienne des gens que vous connaissez.

Ce sera le grand fait extérieur de ce régime. On essayera de tout pour le masquer. Mais, à moins que la France ne soit tombée en enfance, on n'y réussira pas. Deux choses subsisteront : l'avènement colossal de la Prusse, l'organisation du monde germanique contre nous. On aura beau fermer les yeux. Voilà de ces choses qu'il ne sera pas possible de ne pas voir.

Autre effet de la même sagesse politique : l'Italie s'affranchit du protectorat français et se met à l'ombre de l'Allemagne unifiée.

Alors on comprendra qu'il y a quelque différence entre l'esprit de charlatanisme, et l'esprit de création politique. Quand ceci sera compris, nous serons affranchis, si nous méritons de l'être.

Pardonnez-moi, bien cher ami, de causer ainsi avec vous, à bâtons rompus. J'ai l'espérance de vous revoir bientôt ici. Nous reviendrons alors sur des sujets plus pacifiants. Vous me parlerez de vous, et de votre bonheur, ce sera une trêve.

Mes hommages à madame Renault; ma femme se joint

à moi pour lui exprimer tous ses sentiments, ainsi qu'à vous. Croyez, mon cher ami, à l'amitié fidèle de votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

DLXII

A M. BARNI
A GENÈVE

Veytaux, 22 juillet 1866.

Mon cher ami. Voulez-vous, je vous prie, m'envoyer la suite de Hegel? Quoique, à vrai dire, cette *Philosophie de la nature* me semble un escamotage de la nature par l'absolu, au moyen d'ingénieux tours de passe-passe. Si vous le pouvez, joignez-y le second volume de Moleschott : *Circulation de la vie.* Je n'ai pu me le procurer, et ne vous le garderai pas longtemps.

Ne viendrez-vous pas ici causer un peu de *l'Arbitre des Destinées* qui est, en ce moment fort empêtré et pris dans son traquenard? La bêtise unie à la lâcheté le sauvera.

Cette unité germanique, aidée, forgée par le gouvernement du Deux-Décembre, c'est donc là le couronnement de l'édifice? En d'autres temps, nous eussions appelé cela un *crime d'État* contre la France.

En attendant, avez-vous vu que les chefs de la démo-

cratie avancée, dans Maine-et-Loire, déclarent qu'ils votent et font voter pour le candidat officiel du Deux-Décembre ?

Quel nouveau progrès dans la boue, après le Sénatus-Consulte !

Ma satisfaction, c'est que tous ceux qui m'ont attaqué cet hiver, se déclarent aujourd'hui partisans de tous les despotismes possibles, présents et futurs, étrangers ou indigènes.

Au revoir, mon cher ami ! Mille choses à madame Barni de ma part et de celle de ma femme.

Votre bien dévoué

EDGAR QUINET.

DLXIII

A M. HENRI MARTIN

A PARIS

Veytaux, 26 juillet 1866.

Mon cher ami. Les événements se joueront-ils toujours de la conscience des plus honnêtes gens ? En vous lisant, avec tout l'intérêt d'un ami et la sympathie d'un coreligionnaire politique, je me disais : « Voilà de nobles vues, exprimées noblement ; l'amour du bien général est dans chaque page. C'est un ami éclairé de l'humanité qui règle ici les destinées. Il me fait partager son amour pour la Pologne, sa haine pour le despotisme russe. J'estime, je

place très haut ses espérances; je l'approuve de vouloir, du fond même de notre esclavage, travailler à l'émancipation des autres peuples; conserver ce rôle de l'humanité en pleine servitude, s'occuper de l'affranchissement et de la dignité du monde, comme Épictète, au moment même où son maître lui casse la jambe, voilà un ouvrage qui honore son auteur! » Maintenant, que vont dire les événements? Hélas, comme presque toujours, quand le monde est esclave, ils sont faits pour affliger l'homme de bien.

Un peuple en servitude, comme nous le sommes, peut-il affranchir les autres? C'est une question que je me posais continuellement en vous lisant; elle mérite certainement un moment d'attention.

Au fond, mon cher ami, les dissidences qui peuvent être entre nous viennent surtout, je pense, de nos différences de situation. Vous habitez un pays où il n'est pas permis de s'occuper des choses intérieures. Il est donc tout naturel que votre pensée se dirige sur les choses étrangères. Rien de plus raisonnable, car il ne faut à aucun prix, renoncer à l'activité de l'esprit. Mais c'est un problème qui dépasse presque les forces humaines, que de résoudre la politique étrangère sans toucher à la politique intérieure. Les plus grandes, les plus vives lumières de l'esprit, peuvent être interceptées, quand il dépend d'un seul homme de faire la nuit, où et quand il lui plaît.

Ainsi, la raison, la conscience, la probité vous faisaient dire que l'unité germanique par la force, au profit de la Prusse « ce serait la guerre à fond contre la France, qui ne laisserait certainement pas, sans en appeler à son

épée, une Prusse prendre l'Allemagne jusqu'au Mein ».

Rien de mieux, assurément. Mais comparez à ces paroles excellentes le résultat, et ne vous accusez pas de ne l'avoir pas prévu. Malgré vos travaux approfondis, il vous eût été, certes, impossible de prévoir que le gouvernement français, non seulement ne montrerait pas l'épée de la France, mais qu'il proposerait son suicide, en proposant la formation de la colossale unité germanique, avec la Prusse pour tête !

Aucun honnête homme, même s'il eût prévu une pareille déchéance, n'eût osé l'articuler. Et pourtant, c'est là ce qui se fait sous nos yeux, et par les mains du gouvernement français ! Oui, après la déchéance morale, intellectuelle, à l'intérieur, la France subit, à l'heure qu'il est, la déchéance politique au dehors. Si les Français ne sentent pas cela, disons qu'après avoir perdu la liberté, ils ont perdu le sentiment même de la patrie et de la nationalité.

Au lieu de vous affliger de n'avoir pas prévu ce résultat, soyez bien plutôt fier de n'avoir pu admettre, dans votre conscience droite, une énormité aussi criminelle.

Le Siècle m'a traité de Turc à Maure. Après un commencement poli, il a passé subitement à l'invective. Pourquoi cela ? *Chi lo sa ?*

Je suis toujours un peu étonné d'être traité en ennemi, par ceux pour lesquels je souffre l'exil depuis quinze ans.

Cela me prouve combien j'ai de progrès à faire, en moi-même. Car je devrais, si j'étais sage, prendre les événements hostiles comme autant d'exercices philoso-

phiques, destinés à m'enseigner la patience, l'équilibre moral, et peut-être aussi la douceur, dont je m'accuse d'avoir trop souvent manqué.

Adieu, mon cher ami. Vivez heureux, comme je le désire.

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

DLXIV

A MADAME DITTMAR NÉE MORÉ[1]
A DEUX-PONTS, BAVIÈRE RHÉNANE

Veytaux, 28 juillet 1866.

Ma chère belle-sœur,

Voilà une perte cruelle et irréparable ! Je la partage et je m'associe à toi et à tes enfants dans ce deuil qui réveille en moi de si anciennes douleurs. Je pense aussi combien cette nouvelle eût été rude pour Minna et je sens tout ce qu'elle eût senti, en ce moment.

Tu sais, chère sœur, quelle amitié j'ai toujours eue pour toi. C'est un de mes chagrins de n'avoir pu te la témoigner davantage. Nous nous sommes vus si peu depuis tant d'années ! Mais je n'ai cessé de mettre mon cœur

1. Voy. *Lettres à sa mère*, Notes.

dans tout ce qui te regardait, de près ou de loin, toi et les sœurs de Minna.

J'ai regretté de n'être plus au courant des derniers travaux qui ont honoré jusqu'au dernier instant la vie de Dittmar. Envoie-moi tout ce qui sera fait pour sa mémoire. C'eût été une consolation pour Minna ; j'en jouirai à sa place et comme elle. On ne manquera pas, je l'espère, d'écrire une notice où nous retrouverons les principaux traits de Dittmar, comme écrivain, érudit, historien, et surtout comme puissance religieuse et morale. Il a exercé une forte et haute influence qui lui survivra. Il t'aura laissé sa force, à toi, sa digne veuve. Tu porteras avec douceur cette grande épreuve.

Adieu, chère sœur! Si, dans les lettres que tu as de Minna, il s'en trouve que tu puisses me donner ou seulement me prêter, je te prie instamment de me les envoyer.

Mes amitiés à tes enfants et à toute la famille. Ton dévoué de tout cœur et à toujours,

EDGAR QUINET.

DLXV

A M. MARTIN, PASTEUR
A GENÈVE

Veytaux, 29 juillet 1866.

Monsieur,

Vous ne pouvez pas être plus contrarié que moi du résultat de notre négociation avec la *Revue;* mais vous êtes infiniment plus philosophe que je ne le suis; et j'ai peine à me consoler de ce déplaisir. Au reste, malgré le jugement suprême de ces Minos et Rhadamante, nous persistons, ma femme et moi, à penser que le public de la *Revue* a perdu ainsi un ouvrage saisissant et charmant. Nous ne cédons pas un pouce de terrain à l'ennemi; tant s'en faut! Nous ne capitulerons jamais sur ce point. Quand nous vous reverrons ici, puisque vous voulez bien nous donner cet espoir, vous nous retrouverez sous le charme de vos *Souvenirs*, prêts à combattre pour vous, tels que vous nous avez vus, à travers la fumée de Bautzen et de Leipzig.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DLXVI

A MADAME GEOFFROY SAINT HILAIRE MÈRE
A PARIS

Veytaux, juillet 1866.

Madame et amie vénérée,

Je ne laisserai pas partir cette lettre[1] sans vous redire encore combien je vous resterai dévoué jusqu'à mon dernier moment. Que de fois je revis, avec vous et tous les vôtres, ces jours qui sont déjà si loin de nous! Je me réjouis de voir grandir le nom de notre cher M. Isidore. Dans mes lectures, ce nom revient souvent sous mes yeux, cité dans une multitude d'ouvrages importants! Quelle noble joie ce doit être pour vous, Madame, d'assister à une pareille consécration, et de voir votre cher fils rejoindre son admirable père dans la même gloire! Je vous prie de me rappeler au souvenir de votre petit-fils et de madame votre petite-fille. Veuillez encore une fois, Madame, recevoir, avec tous mes sentiments de reconnaissance et de vénération, l'hommage d'une amitié que j'emporterai avec moi au delà de la mort.

J'adresse ici, par votre âme sainte, mes souvenirs

1. La lettre de madame Edgar Quinet.

fidèles à madame Fanny, à M. Isidore, à madame Isidore, dans la patrie céleste où ils sont.

EDGAR QUINET.

DLXVII

A M. A DUNOYER
A GENÈVE

Veytaux, 4 août 1866.

Cher Monsieur et ami,

La poste a dû vous rendre les volume III et IV de Bukle. Voulez vous être assez bon pour m'envoyer la suite ?

J'ai annoncé, il y a trente-cinq ans, l'avènement de l'unité teutonique. Si l'on s'en tenait aujourd'hui à la logique, il faudrait dire : Le Deux-Décembre a avili moralement la France ; et cet avilissement moral et politique au dedans devait nécessairement aboutir à la déchéance politique à l'extérieur. C'est ce qui se consomme en ce moment. Le despotisme bonapartiste, jésuitique, frauduleux, menteur par essence, se subordonne au despotisme prussien, hégélien, protestant, ouvert, tous masques bas.

Si la liberté reparaît un jour chez nous, elle trouvera la France subordonnée à quarante millions d'hommes qui la haïssent. Tel aura été le plus sûr résultat du règne et

de l'habileté de Louis Bonaparte. Les Français n'ont pas l'air de s'en douter.

Votre tout dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DLXVIII

A M. ÉMILE GAUSSEN, PASTEUR
A POITIERS

Veytaux, Vaud, 6 août 1866.

Monsieur,

La confiance que vous me témoignez me touche beaucoup; si la faiblesse de mes yeux ne m'empêchait pas de lire des manuscrits, je vous prierais certainement de m'envoyer le vôtre. Malheureusement je suis obligé de m'interdire la lecture de ce qui n'est pas imprimé. Au reste, soyez persuadé, Monsieur, que mes conseils ne sont point à regretter. La pièce est achevée; si elle est bonne, elle n'a pas besoin de mes avis. Sinon, mon grand principe est qu'il faut corriger une œuvre médiocre, en en faisant une meilleure. Il y aurait peut-être quelque chose à dire des difficultés que votre carrière oppose à des tentatives pour le théâtre. Mais vous êtes sur cela bien meilleur juge que je ne pourrais l'être.

L'idée à laquelle vous vous attachez est juste en soi.

C'est bien par le manque de caractères que la France est tombée au point où nous la voyons.

Il serait fort à propos de rendre ridicule le déshonneur. Car, jusqu'à présent, il est fort en vogue; ou plutôt il n'y a plus ni ridicule, ni déshonneur possible. Quand tout est déshonoré, la matière même de la comédie est supprimée.

Recevez, Monsieur, etc, etc.

EDGAR QUINET.

DLXIX

A M. LADISLAS MICKIEWICZ
A PARIS

Veytaux, 6 août 1866.

Cher Monsieur,

Les admirables volumes sont arrivés; je viens de les ouvrir, j'en réjouis mes yeux et je me hâte de vous remercier très cordialement. Vous savez que rien ne peut m'être plus précieux que tout ce qui vient de votre glorieux père. En honorant sa mémoire, vous servez et honorez votre patrie. Elle est tombée, mais dans le sang, et l'on se relève de ces chutes...

Qui l'emportera? Est-ce la mort ou la résurrection? Votre père aurait dit, je pense : la Résurrection ! Je fais effort pour le croire.

Adieu, cher Monsieur. Encore une fois mille remerciements. Mes souvenirs à toute votre famille.

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

DLXX

A M. THÉOPHILE DUFOUR
A SAINT-QUENTIN

Veytaux, 7 août 1866.

Ah! cher ami, quel coup ! quelle nouvelle ! Que vous dire, sinon que nous sommes bouleversés, et que nous portons le deuil avec vous, avec les malheureux parents[1] ? Jamais je n'ai senti à ce point l'impuissance des paroles. Il faudrait pouvoir courir vers vous et vous montrer tout ce que je suis incapable de dire.

Que de souvenirs de Spa me reviennent en foule ! Elle était la plus jeune, elle avait pour elle un si long avenir! Elle était votre bonheur à tous, dignes amis, et maintenant vous avez tout perdu, en une demi-journée. Qu'un pareil coup est terrible et surpasse les forces humaines ! Je ne sais qui est frappé le plus durement, ou la mère, ou le père, ou vous, mon cher ami, qui étiez pour elle à la fois un père et une mère. A de pareilles

1. Théophile Dufour venait de perdre sa nièce chérie. Voyez *Lettres à Quinet*. Calmann Lévy, éditeur.

heures, on sent que l'immortalité est nécessaire. De si grandes douleurs veulent un remède et une consolation éternels.

Je suis, je vous l'avoue, effrayé du vide affreux que vous allez sentir, et je ne sais d'où vous viendront les forces pour résister. Peut-être en trouverez-vous en vous même; car vous avez amassé un vrai trésor de vie morale, et vous en userez dans votre détresse. Ce doit être la récompense de votre vie d'honneur, que de trouver des forces inespérées pour vous et pour les autres. Puis cette petite Marguerite, que vous aimez si parfaitement, vous demande, les mains jointes, de vivre pour elle, au nom de sa mère. Je ne vous dis rien de vos amis. Ils ont besoin de vous et vous recommandent à vous-même.

Cette lettre qui dit si mal ce que je sens, est aussi pour madame Auguste, pour M. Auguste, pour M. Alvar, pour M. et madame Félix, pour toute votre famille. Je suis avec vous tous dans la douleur et la consternation.

EDGAR QUINET.

DLXXI

A M. LE COLONEL EDMOND FAVRE
A GENÈVE

Veytaux, 9 septembre 1866.

Monsieur,

Vous êtes allé au devant de l'un de mes désirs les plus vifs. Je connaissais votre précieux ouvrage par d'importants fragments qui me laissaient bien impatient de le connaître en son entier. Je suis sûr d'apprendre beaucoup de choses dans cette lecture. J'y retrouverai la précision des détails, unie aux grands horizons stratégiques; et, en vous lisant, la guerre me semblera le plus noble des arts. C'est dans vos deux ouvrages sur la Prusse et l'Autriche, que je veux étudier nos prochaines destinées. Il pourrait bien se faire que vous eussiez, dans ces deux livres, parcouru le champ de bataille, non du passé d'hier, mais de l'avenir d'après-demain! Voilà toute la race germanique qui s'unit pour ne plus s'arrêter. Comment ne finirait-elle pas par se heurter contre la France? J'en conclus que vos travaux sur les institutions militaires d'outre-Rhin sont, plus que jamais, à l'ordre du jour; car il ne s'agit pas d'une crise momentanée, mais d'une situation du monde toute nouvelle. C'est une autre race d'hommes qui entre en scène.

J'ai éprouvé, Monsieur, un grand mécompte pendant mon séjour de cet hiver à Genève : vous n'y étiez pas.

Veuillez agréer, etc.

EDGAR QUINET.

DLXXII

A MADAME SARASIN-BONTEMPS
A GENÈVE

Veytaux, 20 septembre 1866.

Madame,

N'est-ce pas le comble de l'injustice de désirer d'avoir de vos nouvelles, sans les avoir méritées? Ma femme a été presque continuellement souffrante depuis notre départ de Genève; et cela est bien triste dans des temps si tristes. Elle n'a pu vous écrire, tout en se proposant vingt fois de le faire. Nous avons eu quelques amis, et entre autres madame Émile Souvestre, qui va nous quitter, après nous avoir donné six semaines.

Les événements d'Allemagne nous ont tenu grave compagnie; voilà toute une nouvelle race d'hommes qui entre en scène! Mais à quoi bon en parler? C'est de vous, Madame, et de M. Sarasin, et de tout ce qui vous touche, que nous demandons d'heureuses nouvelles. Comment Monsieur votre fils a-t-il traversé la guerre à Heidelberg?

Les études du droit des gens n'en ont-elles souffert en rien?

Et mesdemoiselles vos filles? et madame votre sœur? Faut-il renoncer, cette année, à les voir, avec vous et M. Sarasin, à ce bout du lac? Nous leur offririons le beau tabouret. Il est bien entendu que personne n'a encore osé y poser le pied.

Ma femme vous envoie ses meilleurs sentiments.

Veuillez agréer, etc.

EDGAR QUINET.

DLXXIII

A M. LOUIS ULBACH
A PARIS

Veytaux, 7 octobre 1866.

Cher Monsieur,

Il y a une chose sûre; c'est que je suis tout à votre service. J'écrirai donc ce qui me viendra sur le *Panthéon*[1]. Vous pouvez compter que ce sera court, sinon concis. Mais comment l'entendez-vous? Est-ce une description, un récit? Sont-ce des réflexions? J'aurais besoin, sans doute, de quelques dates, de quelques faits, que je ne sais où trouver ici dans mes rochers. Si vous avez sous la main

1. Voyez *Paris-Guide;* V. *Livre de l'Exilé.*

quelque livre ou brochure sur le Panthéon, vous seriez très aimable de me l'envoyer. Veuillez aussi me dire quand il faut être prêt.

C'est une vrai joie pour moi de vous lire, et j'en cherche partout l'occasion.

Notre France baisse, baisse! Il n'y a plus que quelques plumes qui la soutiennent. La vôtre est de ce nombre.

Adieu, cher Monsieur. Faites-moi la grâce de croire à mes sentiments les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

Edgar (Edgarus) s'écrit sans *d* à la fin, quoi qu'en dise l'opéra italien qui m'a défiguré.

DLXXIV

A M. ANTONIN PROUST
A NIORT

Veytaux, 12 octobre 1866.

Cher Monsieur,

Pardonnez-moi; vous avez deviné qu'une indisposition m'a empêché de répondre sur-le-champ et de vous remercier comme je voulais le faire. Votre lettre sur l'Allemagne est la vérité même. Malheur à qui ne la voit pas comme vous. J'ai bien compris que vous n'avez pu tout

dire. Hélas! j'éprouve à mon tour cette même torture, j'ai écrit la suite de ma brochure de 1831. Mais où et comment publier les choses les plus modérées? Je ne sais, et je laisse mon travail enfoui sous terre jusqu'à ce que l'occasion se présente. Combien je désire vous voir et causer avec vous de cela et de mille autres choses. J'espère bien que vos inquiétudes sur madame votre mère sont passées. Voici l'automne qui avance. Ne viendrez-vous pas? Je vous attends.

Excusez ces lignes précipitées. Je suis en proie à trois ou quatre occupations différentes, ce qui ne vaut rien. Ma femme se rappelle à votre souvenir.

EDGAR QUINET.

Je comprends que le gouvernement fasse l'impossible pour étouffer la question. Jamais la France n'a été plus visiblement jouée et perdue. Ces quinze ans d'avertissements à l'intérieur devaient amener ce prodigieux avilissement au dehors.

Voilà le couronnement de l'édifice!

Pourquoi n'avouerai-je pas que je suis bien obligé d'avoir foi dans mes idées et mes pressentiments, quand je les vois se réaliser ainsi de tous points, après tant d'années?

La France survivra. Mais les générations actuelles, que comptent-elles faire? Il serait bien temps pour elles de vivre.

DLXXV

A M. NEFFTZER
A PARIS

Veytaux, 10 novembre 1866.

Monsieur,

C'est bien malgré moi que je n'ai pas répondu sur-le-champ à votre lettre si obligeante.

Dans le premier émoi des événements allemands, j'avais commencé une brochure[1] sur ce grand sujet.

Puis la pensée m'est venue que *le Temps* serait la meilleure et la plus utile des publications. J'en parlai à M. Jules Ferry, mais, la réponse n'arrivant pas, je discontinuai et ajournai mon travail.

Votre lettre, Monsieur, me décide à le reprendre et à l'achever. Je sais toutes les précautions qu'il faut prendre et j'espère ne pas y manquer. Peut-être, malgré tous ces ajournements involontaires, la question a-t-elle conservé un assez grand intérêt, surtout à l'approche de la discussion du Corps législatif.

Je serai certainement heureux et honoré de me rencontrer avec vous dans ce journal où la liberté et le droit

1. *France et Allemagne*, publiée d'abord dans *le Temps*.

me semblent réfugiés. C'est une consolation pour moi, toutes les fois qu'il m'est donné de le lire.

Veuillez agréer, etc.,

EDGAR QUINET.

DLXXVI

A M. DE PRESSENSÉ
A PARIS

Veytaux, 12 novembre 1866.

Monsieur,

Je ne me pardonnerais pas si une indisposition ne m'avait empêché de vous écrire et de vous remercier sur-le-champ. J'ai eu vingt fois l'intention de le faire. Votre article de la *Revue Chrétienne*, si beau, si élevé, si bienveillant, m'avait touché au dernier point. Il a achevé de me décider à donner une explication sur mon *intolérance*. Dans ma pensée, ce n'était là qu'une hypothèse pour forcer le terrorisme dans sa dernière retraite. J'admettais, un moment, le système de mes adversaires pour les combattre avec leur propre esprit. Il y a huit ou dix mois, j'ai écrit, à ce point de vue, une courte Défense de mon ouvrage, sans la publier. Elle paraîtra bientôt, je pense, quoiqu'il m'en coûte infiniment de toucher à ce qui m'est personnel.

Vous êtes allé, Monsieur, au devant de l'un de mes

désirs les plus vifs, en m'envoyant votre important ouvrage *Jésus-Christ*. Je me propose d'en faire, cet hiver, une étude approfondie; et, d'avance, je vous suis reconnaissant pour le bien que j'en retirerai, à tous les points de vue.

Que de raisons pour moi de regretter de n'avoir pas fait encore votre connaissance personnelle!

Oserai-je vous prier de me rappeler au souvenir de madame votre sœur, madame Lemaître?

Veuillez recevoir, etc.,

EDGAR QUINET.

DLXXVII

A M. BÉTANT
A GENÈVE

Veytaux, novembre 1866.

Soyez, mon cher ami, le bienvenu! Il me tarde de vous voir et de vous entendre raconter votre odyssée. Ne pourrez-vous pas nous donner un jour? Ma nièce, Pauline Moré, qui part dimanche, vous céderait sa cellule. Pour moi, j'ai travaillé à plusieurs choses fort différentes l'une de l'autre, ce qui est ma meilleure manière de me reposer.

Apportez-nous un rayon du soleil d'Athènes.

Mille et mille choses autour de vous. Ma femme et

moi nous nous associons à la joie de ces dames, en vous revoyant retrempé dans le Styx.

Recevez les amitiés de votre dévoué

EDGAR QUINET.

Quelles nouvelles de M. Barni? Les Michelet doivent être à Hyères.

Mille remerciements aussi de la peine que vous avez prise. Vos notes me confirment dans ce que j'avais supposé. Je vois avec grand plaisir que les Anglais ne font pas entrer leurs grands militaires à Westminster, et qu'ils les tiennent en caserne à Saint-Paul. Rien de mieux et de plus sage.

DLXXVIII

A M. AUGUSTE DUFOUR
A SAINT-QUENTIN

Veytaux, novembre 1866.

Cher monsieur Auguste,

Donnez-nous vite, je vous prie, de meilleures nouvelles de notre ami. Nous sommes avec lui, avec vous, à chaque moment du jour. Qu'il sache combien nous lui appartenons. Sa sérénité, sa santé, voilà une grande partie de notre force. Qu'il se rétablisse bien vite, par amitié pour nous! Ah! si nous pouvions aller frapper à sa porte!

Notre pensée va constamment vers vous; nous regardons sa photographie, elle est si calme! Elle nous dit qu'il va mieux. Mais c'est de vous que nous espérons l'apprendre. Envoyez-nous sans tarder ce mot si désiré : *Il est bien !*

Adieu, très cher Monsieur. En toute hâte.

EDGAR QUINET.

Cher Théophile,

Nous sommes avec vous; nous ne vous quittons pas un instant. Nous admirons votre courage. Vous êtes pour nous un exemple comme toujours. Vivez, cher ami, pour ceux qui vous aiment. Vous êtes notre force et notre consolation.

A toujours, votre

EDGAR QUINET.

DLXXIX

A M. AUGUSTE DUFOUR
A SAINT-QUENTIN

Veytaux, 22 novembre 1866.

Il est donc vrai, chers amis ! il n'est plus !.. le meilleur de nos amis[1], celui vers lequel allaient toutes nos pensées !

1. Voyez *Lettres à Quinet*, par Th. Dufour, Calmann Lévy, éditeur.

Nous ne recevrons plus de ces lettres qui nous rendaient le cœur, sinon l'espérance! Il n'est plus, celui qui, seul avec vous, comprenait le sens et l'intention de notre exil. Quelle solitude dans la solitude! Quel silence désormais! Comment le supporter? Qui nous tiendra compte de nos luttes, de nos efforts persévérants? Personne. Il n'y a plus personne.

Une grande âme immortelle vient de quitter le monde. Tout nous a quittés. Que ferons-nous sans elle? Où iront nos pensées? Qui les écoutera? Qui s'en souciera? Nous avouerons-nous donc vaincus? Non, notre cher Théophile serait mécontent de nous. C'est de lui qu'il faut prendre exemple. Nous le consulterons en esprit dans chacun de nos actes. Nous ne pouvons le croire mort, lui, si vivant dans nos cœurs. Il nous aidera, il nous protégera; nous le gardons au milieu de nous. Que ce sage, que ce saint nous envoie, ainsi qu'à vous, sa force et sa douce lumière.

Votre ami et frère

EDGAR QUINET.

DLXXX

A MADAME MICHELET
A PARIS

Veytaux, 7 décembre 1866.

Chère Madame et amie,

Ah ! quel merveilleux *pic-vert !* Quel chant de bon augure ! Quel délicieux ouvrage ! Je ne me consolerai pas qu'un autre ait pu, avant moi, vous remercier de ce livre ravissant. Si j'avais été à Paris (mais quelle idée saugrenue !), j'aurais couru chez vous pour baiser la main et la plume qui ont écrit ces pages[1] !

Franchement, chaque chapitre a des ailes ; et vers quel pays on se sent emporté !

Votre livre est un chant de *l'oiseau bleu, couleur du temps,* dans une forêt ténébreuse.

Je vais le relire, comme un heureux présage.

Les cœurs devraient en être touchés ; mais les cœurs sont de pierre. Ils sont bien forcés d'admirer, puis ce sera tout.

Je partage sérieusement la joie de ce succès. Il me ravit et ne m'étonne pas. C'est ici, dans notre pauvre et froid Veytaux, que j'aimerais à en parler avec vous.

Amitiés à Michelet. Votre dévoué de cœur,

EDGAR QUINET.

1. *Mémoires d'une Enfant.*

DLXXXI

A M. ANTONIN PROUST
A NIORT

Veytaux 12 décembre 1866.

Venez, cher Monsieur, et le plus tôt sera le mieux. Vous me parlez de la première quinzaine de janvier. J'espère que vos affaires ne vous retiendront pas plus longtemps. J'aurais voulu vous garder sous notre toit, mais dans l'hiver vous seriez trop mal dans nos cellules. Il ne sera pas nécessaire d'aller vous reléguer à Villeneuve. Nous avons ici tout près de nous l'hôtel *Bonnivard*, et un peu plus loin l'hôtel des Alpes, où vous serez à notre portée. N'oubliez pas votre manuscrit, nous le lirons et nous en causerons à notre aise. Veuillez aussi apporter les lettres dont vous m'aviez parlé cet hiver, sur la Révolution.

Je viens de faire une perte immense, celle de notre ami Théophile Dufour. Combien j'ai besoin de compter sur les amis qui me restent! Vous êtes de ce nombre, cher Monsieur. Je suis plongé, en ce moment, dans le travail. Hélas! c'est le grand et le seul consolateur.

Au revoir, très cher Monsieur. Votre tout dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DLXXXII

A M. FÉLIX DUFOUR
A SAINT-QUENTIN.

Veytaux, 15 décembre 1866.

Cher Monsieur et ami,

La voilà sur ma table, la montre de notre sage. Nous avons été longtemps avant d'oser l'ouvrir, puis enfin nous avons vu l'inscription que vous et votre chère famille y avez fait graver. Il m'est impossible de vous dire tout ce que ce témoignage de votre part et ce souvenir si intime nous font éprouver de reconnaissance, de douleur et en même temps d'illusions et de paix momentanée. Je ne l'ai pas encore montée; mais nous ferons pour cela un effort. Elle me marquera les heures, les minutes; il me semblera que notre cher Théophile est ici endormi tout près de nous.

Chaque jour, cher Monsieur et ami, je sens plus profondément la perte irréparable que nous avons faite. Tous ceux qui me connaissent un peu savent que j'ai perdu un frère. J'ai la consolation de voir combien Théophile est compris et vénéré. Sa mémoire, ou plutôt sa présence (car il est toujours près de nous) nous aidera à achever notre tâche. Gardez-nous, je vous prie, un peu de cette amitié qu'il nous avait donnée. Tout ce qui vous

arrivera nous touchera de près. Affection, vœux pour toute votre famille, en attendant que je puisse répondre à l'excellent Auguste. Ma femme est de moitié dans ma lettre, comme dans tous mes sentiments.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DLXXXIII

A MADEMOISELLE MARIE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 15 décembre 1866.

Mille et mille vœux, chère Marie. Sois heureuse, tu es destinée à l'être, tu accompliras tous nos beaux horoscopes pour toi. Ta tante, qui est continuellement occupée de ta pensée, te dit ce que je pense, si je n'écris pas. Tout est dans ce mot : Paix et bonheur. Adieu, chère mignonne. Tu ne peux pas te figurer combien ta tante m'a encore assisté dans ces derniers temps. Sans elle, je serais resté embourbé dans mes écritures à n'en plus sortir. Adieu encore, chère aimable fée. Mes amitiés à ton papa, à ta maman. Que deviennent le *Cromwell* de M. Dargaud, le *Coriolan* de M. Carlhand ?

Ton oncle

EDGAR QUINET.

DLXXXIV

A MADAME BLANCHE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 1er janvier 1867.

C'est avec toi, ma chère sœur, que je veux commencer cette année inconnue !

J'ai bien besoin de l'indulgence de ceux qui m'aiment encore un peu. Car rien ne m'est plus difficile que d'écrire les lettres qui me sont le plus intimes, quand je suis enfermé dans quelque ouvrage. Si je veux suffire à ces deux choses, mon sommeil s'en va, et je ne suis plus bon à rien. Ainsi, indulgence et confiance, voilà ce que je demande pour moi.

Ma chère femme, sans laquelle je ne serais plus de ce monde depuis longtemps, m'a merveilleusement assisté dans ces derniers mois, comme toujours, et c'est grâce à elle aussi que ma correspondance avec vous n'a pas d'intervalles.

Que de vœux je vous envoie, sans me lasser, surtout pour cette chère Marie, à laquelle la vie tiendra, je n'en doute pas, toutes les promesses ! Je ne sais que vous souhaiter en particulier. A toi, ma chère sœur, je souhaite de bons yeux. Il me semble que rien ne manque à Marie, et, si j'étais Merlin lui-même, je ne saurais rien ajouter à ce qu'elle possède. Longue santé à Henri et à vous tous.

Adieu, chère sœur. Je t'embrasse du fond de nos anciennes années, auxquelles je reste fidèle.

Ton frère

EDGAR QUINET.

DLXXXV

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 1er janvier 1867.

Cher et bien cher ami. J'écris deux lettres aujourd'hui, l'une pour ma sœur, l'autre pour vous. Il faudrait vous voir pour vous dire tout ce que j'ai dans le cœur pour vous.

Que de fois j'ai voulu vous écrire ! Ma chère femme m'a remplacé, et certainement mes paroles ne perdaient rien à passer par sa plume. Le résumé de tout est toujours : amitié tendre, sympathie profonde et reconnaissance. Si jamais j'osais me plaindre de mon temps et de notre génération, je devrais penser à tout ce que vous avez fait, à tout ce que vous faites, et avec quelle délicatesse ! Alors, la satire finirait en *alleluia*.

Franchement, mon cher ami, en pensant à vous, il ne m'est pas permis d'être misanthrope.

Je reçois aujourd'hui de Tamburini une masse de journaux italiens. Il y est beaucoup question du *Libro*

splendido del signor Chassin. Quels accents, quel cœur chez ces hommes !

On ne peut pas montrer en France l'esprit *prétorien* du projet de loi sur l'armée ; c'est cet esprit qui explique tout ; et il en restera assez pour le mal qu'on veut faire. C'est le coup de couteau du boucher dans la jugulaire, après le coup d'assommoir.

Quand verrons-nous vos articles sur l'armée ? J'en ai grand désir.

Mes vœux à madame Chassin, à vous, à vos chères petites ! Ah ! qu'il me tarde d'embrasser toute cette chère famille ! Soyez heureux comme vous le méritez ; c'est beaucoup dire.

EDGAR QUINET.

DLXXXVI

A M. CHADAL
A BOURG

Veytaux, 1er janvier 1867.

Cher et excellent concitoyen,

Les critiques dont vous me parlez ne m'ont pas atteint ; ils ne m'ont fait ni bien ni mal, parce qu'ils sont restés hors de la question. Vous verrez cela bientôt dans un petit ouvrage [1] que je vais publier, non tant pour répon-

1. *La Critique de la Révolution* parut d'abord en brochure, puis en tête de *la Révolution*.

dre à mes adversaires que pour satisfaire les hommes de bonne volonté qui cherchent la lumière. Portons l'esprit de liberté et d'examen même dans l'Histoire de la Révolution. Notre affranchissement est à ce prix. Nous ne nous entendrons peut-être pas toujours sur chaque personne. L'important est de nous entendre sur le but à poursuivre. Gardons un esprit libre dans le passé et dans le présent. Là seulement est le germe d'un avenir libre.

Vous verrez, ces jours-ci, dans *le Temps*, un autre petit ouvrage de moi, sur la *France* et l'*Allemagne* nouvelle.

J'ai de plus, entre les mains d'un libraire, un morceau, *le Panthéon*, qui doit paraître dans *Paris-Guide*, puis sur ma table une *Philosophie de la nature*[1].

Vous voyez, cher concitoyen, que ces derniers mois n'ont pas été perdus pour le travail. C'est ma consolation aux tristesses et aux vides de ce temps.

Vous avez pu lire dans les journaux que *la Révolution* vient d'être mise à l'*Index* par le pape. Ainsi je suis anathématisé par l'inquisition, après l'avoir été par *l'Avenir national*.

Adieu, cher concitoyen, recevez, etc.

EDGAR QUINET.

1. Le titre *la Création* a prévalu.

DLXXXVII

A M. TAMBURINI
A BRESCIA

Veytaux, 2 janvier 1867.

Cher et bien cher ami. Vous m'envoyez de belles étrennes, et je les ai reçues très exactement hier, le jour de l'an. Elles m'ont été plus douces que je ne puis vous dire. Tant de fidélité, tant de persévérance de votre part, c'est ce qui me touche infiniment. Dans une époque telle que la nôtre, où les amis s'endurcissent, il est, je vous assure, extraordinaire de rencontrer encore une éloquence si ardente, des paroles si pénétrantes et si émues. Cet accent de flamme montre, cher Tamburini, qu'il y a des âmes en Italie, et c'est aujourd'hui la chose la plus rare en Europe.

Le feu sacré vit chez vous. On sent, dans chaque ligne ce qui fait ressuciter les peuples, je veux dire l'espérance, l'enthousiasme, la possession anticipée de l'avenir.

Vous savez encore aimer et vous osez le dire.

Je voudrais pouvoir remercier aussi, avec vous, tous ceux qui vous ont fait un si sympathique écho dans le comité d'Ascoli Picena[1] (*il comitato promotor*) et dans les journaux italiens.

1. Le comité ouvrit une souscription pour le buste d'Edgar Quinet destiné au Capitole.

J'ai dit souvent des vérités sévères à l'Italie, et les Italiens, qui auraient pu les repousser, m'ont su gré de cette sévérité même. Rien n'atteste mieux la force et la vérité des sentiments d'une nation faite pour les grandes choses. Oui, l'Italie m'aura consolé dans l'exil. Elle aurait pu oublier mes travaux, et cela m'eût semblé naturel. Vous et vos amis, vous montrez, au contraire, une énergie de souvenir qui ne peut se trouver que dans un peuple renouvelé. Ce souvenir des services passés, au milieu même du triomphe, voilà un trait unique de caractère.

J'ose dire que c'est là un gage singulier, au milieu de tant d'autres, qui assurent d'avance vos destinées.

Si le sculpteur vient ici, comme vous me le donnez à entendre, et comme cela semble indispensable, nous serions heureux de lui offrir l'hospitalité.

Il est donc vrai que l'Italie existe, moins Rome! Mais Rome aussi aura son jour! Ce serait un péché d'en douter.

Avez-vous vu que la papauté vient de mettre mon ouvrage *la Révolution* à l'*Index?* C'est ce que je viens de lire dans nos journaux. Si c'était là, du moins, le testament du pouvoir temporel!

Adieu, véritable ami. Mes vœux et ceux de ma femme à vous et à toute votre chère famille, mère et enfants. Puissions-nous vous voir un jour!

EDGAR QUINET.

DLXXXVIII

A M. NICOLAS MONTÉNÉGRO
A ANDRIA

Veytaux, 4 janvier 1867.

Votre profonde tristesse m'afflige, mon cher Monténégro. J'y pense, j'y cherche un remède, et je n'en trouve pas d'autre que celui dont je fais usage pour traverser les temps qui pèsent sur nous, en France. Ce remède est le travail. Je voudrais vous voir engagé dans une occupation utile aux autres et à vous-même. Il est certainement fâcheux que votre traduction du *Génie des religions* ne se publie pas ; j'aurais surtout souhaité que vous eussiez trouvé quelque avantage, au moins moral, dans une entreprise où vous avez mis tant de conscience. Peut-être auriez-vous été conduit par là à traduire un autre de mes volumes ; et il m'eût été bien doux de penser que nous restions en communication non interrompue d'idées et de sentiments.

Vous avez eu connaissance, cher Monténégro, du projet du comité d'Ascoli, en ce qui me concerne. Je n'ai pas besoin de dire combien je suis reconnaissant de ce que ces généreux Italiens veulent bien appeler leur reconnaissance. Il me semble que ce projet, quoi qu'il en arrive, s'accorde avec le vôtre. J'aime à repor-

ter une partie de la bienveillance de vos compatriotes à votre excellente traduction des *Révolutions d'Italie;* et, dans tout cela, je trouve pour vous des motifs d'encouragement à profiter de votre jeunesse, pour augmenter, par des nouveaux travaux, l'estime publique qui s'attache à votre nom.

Voilà que Rome vient de mettre à l'*Index* mon ouvrage *la Révolution.* Il y a trente-deux ans que le même Saint-Office a mis au même *Index* mon *Ahasvérus.* Je suis heureux que l'Inquisition ne m'ait pas oublié et qu'elle me reste fidèle.

Dans ces derniers mois, j'ai écrit quatre petits ouvrages dont les trois premiers sont terminés : *Le Panthéon, France et Allemagne, Critique de la Révolution.* Je vous enverrai tout ce que je pourrai.

L'Italie est presque faite; elle a besoin de tous les siens. Vous trouverez certainement votre place dans cette grande résurrection. Ne manquez pas de me dire ce qui vous est arrivé pendant la dernière guerre. Où étiez-vous? Apprenez-moi ce que vous faites, ce que vous ferez. Malgré tout, votre pays renaît; partagez cette renaissance en vous y associant. Ce doit être un renouvellement pour vous-même. Adieu, cher Monténégro. Courage et espoir! Croyez à mon estime, à ma vive amitié.

Votre dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DLXXXIX

A M. DUFOUR-VERNE
A GENÈVE

Veytaux, 4 janvier 1867.

Monsieur,

Madame Lagisse, mon arrière-grand'mère, de Genève, a eu trois fils. L'un deux, ministre protestant, chef du Consistoire du grand duc de Hesse, à Cassel, a eu pour fille mademoiselle Lagisse, qui, mariée à M. Rozat, secrétaire d'ambassade, est devenue ma grand'mère. Était-elle sœur de madame Verne? C'est ce que j'ignore. Cela pourtant me semble difficile, puisqu'elle est née à Cassel. M. Verne-Prescott est la personne du monde qui peut le mieux nous éclairer à ce sujet. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a assuré avoir la preuve authentique que les Lagisse de Lagissy sont issus des Bevilacqua de Vérone. Je serais curieux d'avoir, s'il est possible, une copie du document qui constate cette origine.

J'apprends, Monsieur, par votre lettre, que vous avez pris la peine de nous faire visite à Veytaux. Ma femme et moi, nous regrettons vivement d'avoir été absents; nous vous prions d'exprimer à madame Dufour-Verne l'es-

pérance que nous avons de réparer ce contre-temps, à la première occasion.

Veuillez agréer, etc.

EDGAR QUINET.

DXC

A M. DE VIRGILII
A VENISE

Veytaux, 10 janvier 1867.

Monsieur,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Venise, le 9 novembre dernier, ne m'arrive qu'aujourd'hui 10 janvier, et je vous réponds à l'instant même. M. Marc Monnier m'écrit qu'il avait oublié la lettre dans un buvard, et qu'il ne l'a trouvée que ce matin. Je m'empresse de vous dire que je vous donne de grand cœur l'autorisation de publier la traduction de mon *Ahasvérus*. Mon regret est que, par un hasard dont personne n'est coupable, ma réponse vous arrive si tardivement. Une partie d'*Ahasvérus* (la dernière) a été écrite à Naples dans l'automne de 1832. Il m'est doux de penser que les sentiments qui m'absorbaient alors vont revivre dans les mêmes lieux, et rajeunis par votre langue de flamme.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DXCI

A M. NEFFTZER

A PARIS

Veytaux, janvier 1867.

Monsieur,

Grâce à vous et à M. Jules Ferry, voici ma petite campagne qui me semble heureusement terminée. Les suppressions ont été bien moins grandes que je ne devais craindre. Vous m'avez donné un courageux concours pour lequel je vous adresse mes plus vifs remerciements. Tout a été conduit avec le tact le plus parfait. C'est la première fois de ma vie que j'ai publié quelque chose d'un peu étendu, sans me revoir. Mais je savais entre quelles mains je me plaçais. Jamais je ne fus plus tranquille.

Un libraire me fait demander de publier les trois numéros en une brochure. Je vous prie de me donner pour cela votre assentiment, et de me l'envoyer par un mot, le plus tôt possible.

Il m'est bien précieux, Monsieur, de recevoir *le Temps*, depuis une quinzaine. Je vous lis toujours avec la plus entière sympathie. Depuis mon dernier travail, j'apprécie

plus encore tout le parti que vous savez tirer de circonstances si difficiles.

Recevez, Monsieur, etc.,

EDGAR QUINET.

DXCII

A M. VICTOR CHAUFFOUR

A THANN

Veytaux, 15 janvier 1867.

Cher ami. Puisque vous m'aimez encore, tout va bien. Quand vous m'avez vu, savez-vous d'où venait ma tristesse? Tout simplement de ce que je me disais que nous aurions à peine quelques minutes à être ensemble, après huit ans de séparation. N'avais-je pas raison d'en être triste? Oui, cher Chauffour, j'ai eu et j'ai une profonde amitié pour vous. J'ai aussi besoin de la vôtre. Il y a une qualité en moi, la fidélité à tout ce que j'ai aimé; plus le monde se glace, plus je me cramponne à mes affections. De ce côté-là, le temps et l'absence n'ont aucun effet sur moi. Il ne m'est pas toujours possible de vous écrire au moment où je le voudrais. Quelquefois même, si je veux m'obstiner, j'en perds tout à fait le sommeil. Je dois donc compter un peu sur l'indulgence de mes amis et, en particulier, sur la vôtre. Mais ne doutez jamais, jamais, de mes sentiments pour vous, de mon désir de vous revoir, de vous entendre, non pas seulement sur les

choses générales, mais sur ce qui vous touche de plus près et intimement.

Je comprends votre genre de vie, votre dévouement; loin de blâmer vos occupations, je suis persuadé que vous avez acquis ainsi des expériences, des idées qui seraient fort utiles à tous, si jamais la vie publique était rendue à la France.

Enfin ma pensée va incessamment vers vous. Qu'est-ce que des divergences sur des faits éloignés, sur quelques personnages historiques, en comparaison de la communauté de vues et d'impressions sur les choses vivantes?

J'ai fait une perte immense par la mort de Théophile Dufour. Aidez-moi, cher ami, à supporter ce vide. Vous y pouvez beaucoup. Je veux me dire que vous me restez, tel que vous étiez autrefois. Ne nous laissons pas vaincre par l'absence et par la dureté de ce temps, qui en veut même aux amitiés les plus sûres.

Une rude épreuve pour nous (la plus rude) a été l'indifférence et l'oubli de ceux qui avaient partagé avec nous l'exil. Il en est qui sont venus passer des semaines dans notre voisinage en touristes sans se souvenir de notre existence.

Il serait trop long de vous parler de ces articles sur l'Allemagne. Votre adhésion et celle des amis de Thann m'est bien douce Vous avez pu voir que les démocrates de *l'Avenir national* m'ont de nouveau lapidé à cette occasion. « Ils nous détestent! » me disait Charras en me quittant. Et je lui répondais : « Oui, ils nous détestent, parce que nous suivons la ligne droite. » Combien cela s'est vérifié!

Mais, au lieu de me plaindre, je dois me réjouir de trouver encore tant de nobles âmes dans un pays si écrasé. Ce sont elles qui m'obligent d'espérer encore contre toute espérance.

J'ai écrit, dans ces derniers temps, *le Panthéon, France et Allemagne, Critique de la Révolution;* puis un ouvrage de philosophie naturelle. Voilà, avec l'héroïsme de ma chère femme, ce qui me permet de vivre sous la neige.

Mademoiselle Hortense a été cordiale, excellente au delà de ce que j'attendais; il nous semblait que nous étions avec quelqu'un de notre famille. Je ne me console pas de lui avoir rendu sa photographie.

Entretenez, mon cher Chauffour, quelques bons souvenirs de nous dans votre chère et aimable fille. Je vais écrire à madame Charras pour cet affreux anniversaire.

Nos amitiés à vos parents et à vous tous, et pour toujours. Votre ami

EDGAR QUINET.

DXCIII

A M. BÉTANT
A GENÈVE

Veytaux, 18 janvier 1867.

Cher ami. Les *Lettres sur la Grèce* sont arrivées hier. Nous avons commencé la lecture à cinq heures; c'est ma

femme qui lisait tout haut, et, sans pouvoir nous arrêter, nous sommes allés d'un trait jusqu'à la dernière ligne. Nous nous interrompions souvent pour applaudir. L'un disait : « Quel intérêt ! comme le récit marche et court ! » Et l'autre reprenait : « Oui, et pas un mot de trop. Le trait important de chaque chose, une simplicité qui attire et saisit ; la Grèce sans phrase. Voyons, continuons ! »

Et puis, un peu après, les deux voix se mêlaient, et nous reprenions en chœur : « Ah ! quel bon récit, et que nous sommes heureux que notre cher M. Bétant se soit décidé à le faire. C'est une fête pour Veytaux, qui en remercie Athènes. »

Voilà, mon cher ami, nos impressions. Maintenant, que faut-il faire ? Avez-vous un projet de publication ? Pour moi, je suis tout prêt à écrire au directeur de la *Revue Moderne*, M. Dollfus. Il me semble que les Lettres paraîtraient convenablement dans cette *Revue*, qui est fort estimée. Elle a publié divers travaux dûs à des étrangers. Répondez-moi un mot et je préviens aussitôt M. Dollfus.

Amitiés autour de vous.

EDGAR QUINET.

Je voudrais vous voir aussi entreprendre une petite histoire de la langue grecque, depuis Homère jusqu'à nos jours. C'est là un beau rêve. Nous en reparlerons.

Figurez-vous que je n'ai pu me servir des volumes grecs que je vous ai renvoyés hier. L'impression est trop fine pour moi. Je vous prie donc, en grâce, de m'envoyer le plus tôt que vous pourrez de bonnes éditions très lisibles, en assez gros caractères, des *Philippiques* de

Démosthènes et du *Discours de la Couronne*, et les *Évangiles* grecs. Enfin je voudrais les œuvres d'Aristote, *Logique*, et *Rhétorique*.

DXCIV

A MADAME CHARRAS

A THANN

Veytaux, 21 janvier 1867.

Chère Madame et amie,

Le voilà donc, ce terrible anniversaire! Je ne vous dirai pas tout ce qu'il éveille en moi de douleur et de cruelles pensées. Ce jour-là, nous avons vu en plein notre désastre.

La fidélité de tant d'amis à ce grand deuil est peut-être a plus forte raison que nous ayons d'espérer quelque chose de l'avenir. Charras a excité les sentiments les plus profonds, les plus durables de notre temps. Son nom grandit chaque année et il grandira encore. Quand la France renaîtra, elle aura ce nom sur les lèvres.

Consentez à vivre, chère Madame et amie. Nous avons tous besoin de vous. Cette grande mémoire de notre ami nous voit, nous accompagne, et nous parle encore, tant que vous restez avec nous dans ce long combat de la jus-

tice. Il nous arrive trop souvent de nous croire presque seuls.

Nous avons pu parler de vous avec mademoiselle Hortense. Remerciez-la encore du bien véritable qu'elle nous a fait. Amitiés dévouées à vos chers parents et à tous les vôtres. Combien je pense à Victor Chauffour !

Recevez, chère Madame et amie, le témoignagne de ma douleur et de mon dévouement.

EDGAR QUINET.

DXCV

A M. CHARLES DOLLFUS
A PARIS

Veytaux, 21 janvier 1867.

Monsieur,

Avant tout, il faut que je vous remercie encore des bonnes heures que je dois à la *Revue Moderne*. Elle m'arrive avec une fidélité tout amicale; le froid, la neige haute de deux pieds, ne l'arrêtent point. Ah! Monsieur, quelle excellente et rare amie je vous dois!

Je vous devrai plus encore, si vous pouvez entrer dans le petit projet que je vais vous dire. Un de mes amis de Genève, M. Bétant, était, de 1825 à 1829, secrétaire de Capo d'Istria, en Grèce. C'est de plus un helléniste fort

distingué, auteur de travaux très estimés sur Thucydide. Après trente-six ans, il a eu la curiosité de revoir la Grèce. Il en revient, après avoir reçu beaucoup d'ovations. Je lui ai conseillé de raconter pour le public ce qu'il a vu; il l'a fait, à ma requête, simplement, en se contentant du trait important, caractéristique. C'est la Grèce actuelle sans phrase. En lisant ces douze lettres qu'il m'adresse, j'ai pensé qu'elles pourraient tenir une honorable place dans la *Revue Moderne*. Je serais charmé que vous ne vissiez aucun obstacle à leur donner cette hospitalité. Dans tous les cas, je vais inviter M. Bétant à vous adresser son manuscrit de cinquante-six pages. L'intérêt que la Crète a tout à coup rendu à la Grèce vient bien à propos et vous recommande, bien mieux que je ne puis le faire, les pages de mon ancien compagnon de philhellénisme, dans la guerre de l'Indépendance.

Recevez, Monsieur, etc.,

EDGAR QUINET.

DXCVI

A M. JULES FERRY
A PARIS

Veytaux, 23 janvier 1867.

Cher Monsieur et ami. Voilà donc le couronnement! Il est digne de l'édifice. Le gouvernement fait son rôle; il fait bien! Mais la France! mais l'opinion!

Une seule chose gênait le gouvernement et tendait à réveiller un peu l'esprit public. C'était la discussion de l'Adresse. Tous les discours, convergeant à un même effet, finissaient par réveiller les sourds. C'est précisément là ce qu'on supprime. On confisque une réalité qui était entrée dans les mœurs. Puis, à la place, on donne des mots. Et les Français sont contents de cette échange! La presse, leur dit-on, va rentrer dans le droit commun. Oui, dans le droit commun de Dracon, sans jury, etc. Mais à quoi bon en dire davantage sur ce piège grossier, brutal, toujours le même, et toujours bienvenu, qui consiste à couronner un bon verre d'arsenic avec un peu de vin bleu de la Courtille, sucré sur les bords! Allons, bois cela et va dormir! Voilà ce que nous allons entendre de centaines de milliers de voix.

Et les interpellations, ajoute-t-on. J'en ai vu le jeu dans des assemblées libres. C'est, je vous assure, une piètre chose. Et ce jeu, espacé à de lointains intervalles dans toute une session, ne produit sur l'esprit public aucun effet durable.

On m'écrit d'Allemagne que tous les journaux allemands se sont occupés de mes articles. La presse de M. de Bismark voudrait bien faire croire que c'est là une déclaration contre l'Allemagne.

Croiriez-vous que Buloz me fait les plus vifs reproches de ce que je n'ai pas envoyé ma *France et Allemagne* à la *Revue des Deux Mondes ?* D'un autre côté, l'administration du *Temps* se plaint de ce que le journal n'est pas mentionné sur la couverture. Mon ami, M. Chassin, sans lequel j'aurais été souvent dénué de toute aide, a reçu des

reproches que franchement il ne mérite pas. Veuillez, cher Monsieur et ami, jeter un peu d'huile sur ces flots agités. Mon Dieu, qu'il est difficile de satisfaire tout le monde en ce temps-ci! Vous, du moins, croyez à mes sentiments les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

DXCVII

A M. MARC DUFRAISSE
A ZURICH

Veytaux, 28 janvier 1867.

Mon cher ami, vous avez ma *France et Allemagne*. Lisez cela avec votre ancienne bienveillance. Voyons, Dufraisse! que vous avons-nous fait? Pourquoi êtes-vous changé? Quelques dissentiments bien faibles sur quelques personnages du dernier siècle doivent-ils effacer toutes les sympathies les plus éprouvées sur les choses vivantes?

La vie est courte, les amitiés sont rares. Ne repoussez pas la nôtre.

Vous voyez la bassesse et l'imbécillité toujours croissantes avec le joug. Ils voudraient bien louer le décret du 19 janvier et répéter ce que je leur ai entendu dire sur les ordonnances, le matin du Deux-Décembre, dans la

rue Mouffetard : « Voilà qui est parlé chicard! et maintenant, nous ferons tout ce que nous voudrons. »

Revenez-nous. Adieu.

EDGAR QUINET.

DXCVIII

A M. MARTIN, PASTEUR
A GENÈVE

Veytaux 28 janvier 1867.

Monsieur,

Veuillez excuser mon retard. Ce n'est pas certes que j'aie oublié un seul jour l'ex-officier, ni l'interprète éloquent de l'*Oraison dominicale*. (Combien aussi j'aime à regarder son aimable physionomie dans sa photographie!) Mais j'étais certain que le libraire était obsédé d'affaires, de procès, etc., et que le moment n'était pas venu. Voici enfin ma lettre.

Que n'ai-je votre éloquence pour convertir le pécheur. M. Lacroix se rendra, je l'espère, à son intérêt bien entendu. Ce serait une vraie joie pour moi que de vous voir cette petite satisfaction. Adieu, cher Monsieur, recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DXCIX

A M. LACROIX, LIBRAIRE
A PARIS

Veytaux, 28 janvier 1867.

Cher Monsieur,

M. Schérer doit recommander à votre attention les *Souvenirs d'un ex-officier* (1812, 1813, 1814 et 1815). Il semble donc bien inutile que je joigne la moindre explication à l'avis d'un homme si autorisé et si parfaitement compétent. Je veux pourtant, vous dire que, ayant entendu la lecture du manuscrit, j'y ai pris le plus grand intérêt. C'est l'histoire toute personnelle d'un simple lieutenant à travers les dernières guerres de l'Empire. Cette histoire est celle de quelques millions d'hommes. C'est beaucoup qu'un Erkmann-Chatrian qui peut dire : « J'ai vu, j'ai fait, j'ai senti telle chose à Bautzen, à Leipzig, à Waterloo. »

Dans nos temps où l'on a le cauchemar de la guerre, les impressions d'un jeune officier de 1812 ne sont pas sans *actualité*, tant s'en faut. Le style est net, franc, plein d'entrain ; et, ce qui n'ôte rien à l'originalité, ce jeune officier est aujourd'hui l'un des plus vénérables et des plus éloquents pasteurs de l'église de Genève. Seulement le rabat ne paraît point sous l'uniforme. Voilà mon jeune

auteur (célèbre en Suisse par ses sermons) et dont je voudrais bien vous voir éditer les commentaires en un petit volume. Je croirais faire un joli cadeau au public.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DC

A M. BULOZ
A PARIS

Veytaux, 4 février 1867.

Mon cher Buloz. Beaucoup de bruit pour rien ! Il ne m'a pas été possible de vous écrire plus tôt. J'imprime en ce moment la défense de ma *Révolution*. J'ai été obsédé de mille détails.

Ah! mon Dieu! Quelle querelle me faites-vous! Ces articles, *France et Allemagne*, étaient sur un ton polémique qui ne convenait guère à la *Revue*. Vous m'auriez certainement ajourné d'une quinzaine ou deux. Et il s'agissait de paraître sur-le-champ. Souvenez-vous que vous avez tardé neuf ou dix mois à publier la *Philosophie de l'Histoire de France*, *Marnix*, etc, etc. Le moindre ajournement de ces articles politiques leur ôtait tout à-propos. Il n'y avait donc pas à hésiter. Cet été, je vous ai rappelé que j'avais prévu, en 1831, dans la *Revue*, les événements d'Allemagne. C'était chose à con-

stater. Comme vous ne m'avez pas répondu à ce sujet, j'en ai conclu que vous ne vous souciez pas de rentrer avec moi dans cette forêt Noire. Je répète d'ailleurs que ces articles n'étaient pas dans le ton de la presse française en général. Ils vous auraient offusqué et nous auraient donné par là, à vous et à moi, beaucoup de soucis. J'ai agi sagement de nous les épargner. Au lieu de m'adresser des reproches, vous devriez bien plutôt me féliciter d'avoir pu glisser quelques vérités utiles dans une époque où il est si difficile de parler.

Pendant que vous récriminez à tort, je travaille; il s'agit d'un sujet qui ne peut vous donner, ni à vous ni a moi, aucun embarras. Je pense avoir deux ou trois feuilles très pacifiques, et où le plus méchant ne pourrait trouver à mordre.

Voyons! pourquoi ne diriez-vous pas un mot de ma *France et Allemagne* que vous avez dû recevoir? Ce serait l'occasion de rappeler que c'est dans la *Revue* que, il y a trente-six ans, j'ai montré l'avènement de la Prusse.

Adieu. Paix et bonne humeur!

Tout à vous.

EDGAR QUINET.

DCI

A MADAME RÉVILLIOD DE SELLON
A NICE

Veytaux, 6 février 1867.

Madame,

Vous nous envoyez le printemps. Vos fidèles fleurs nous ont apporté tous les parfums de France et d'Italie.

Ce beau bouquet est toujours là, sur ma table ou sur la fenêtre. Nous le regardons et nous disons : « Il y a encore de belles âmes dans le monde, et elles ont pensé à nous. Courage ! Nous reverrons le printemps. »

Oui, Madame, votre souvenir m'est infiniment doux et précieux. Il est venu à mon aide dans les mauvais jours et il me les a embellis. Que de fois n'ai-je pas voulu vous écrire, au moment de votre grande affliction et de celle de madame votre fille, puis au jour de l'an ! Enfin, je n'ai rien fait de ce que je voulais ; mais, chère Madame, vous ne douterez jamais de moi. Je le sens à la confiance absolue et à la reconnaissance que vous m'inspirez. Vous m'avez fait tant de bien par votre sympathie, dans ces temps si rudes et si amers ! Cela ne peut se dire par des mots. Et moi, que puis-je ? Vous suivre de mes vœux, prendre ma part de tout ce qui vous arrive de bien ou de

mal, m'honorer de votre amitié. Elle m'ôte le droit de me plaindre de quoi que ce soit.

Veuillez, Madame, me rappeler au bon souvenir de mademoiselle Hortense, de madame et de M. de Loriol et agréer, etc., etc.

EDGAR QUINET.

DCII

A M. ANTONIN PROUST
A NIORT

Veytaux, 6 février 1867.

Pardonnez-moi, cher Monsieur et ami. Je ne puis que vous dire : « Venez! Venez, je vous attends. »

J'imprime, au milieu de beaucoup d'autres travaux, ma *Critique de la Révolution*. Cela m'empêche de vous écrire à loisir.

N'oubliez pas d'apporter les lettres dont vous me parliez cet hiver.

Nous parlerons de ce beau stratagème du 19 janvier. Est-ce la fable du vieux chat qui, ayant épuisé tous ses tours, se roule dans la farine, se pend par les deux pattes de derrière et attend ainsi les innocentes bêtes? Nous verrons bientôt.

Vous parlez de bonheur intime; que vous avez raison!

Cela seul me donne la force d'affronter la vie publique telle qu'elle a toujours été en France.

Un écrivain, qui veut rester fier et indépendant, se voue à une existence horrible. Qu'il cherche son refuge dans un cœur ami! Sinon, il vivra et mourra seul.

Adieu et au revoir, cher Monsieur et ami. Mes amitiés à M. Dunoyer. Ma femme vous envoie tous ses souvenirs.

Votre dévoué

EDGAR QUINET.

DCIII

A M. BARNI

A GENÈVE

Veytaux, février 1867.

Mon cher ami. Je voulais vous féliciter à loisir de votre nouveau volume. C'est ce que je vous ai fait dire par ma femme; et je suis submergé par mon impression de la *Critique de la Révolution*. Il ne me reste donc qu'à vous dire que votre livre est excellent et digne du sujet. Vous avez osé critiquer le XVIIIe siècle, tout en l'admirant. Vous avez osé bien plus. Vous avez rompu avec la Terreur. Je vous en remercie personnellement ; bien peu ont le courage de dire là-dessus ce qu'ils pensent. A ce point de vue, votre note sur mon livre m'a bien touché. C'est là le courage philosophique, sans lequel les autres ne conduisent pas loin. Faisons des âmes libres, s'il est possible. Le reste viendra après, sûrement.

Adieu et au revoir, cher et vrai philosophe. Amitiés à madame Barni.

Votre

EDGAR QUINET.

DCIV

A M. LE SYNDIC DE VEYTAUX

Veytaux, 7 février 1867.

Monsieur le Syndic,

Recevez mes remerciements pour le numéro du *Nouvelliste Vaudois*. L'auteur de cet article me fait une curieuse querelle. Il me reproche de n'avoir pas parlé en France du chef de l'État avec toute la liberté possible. Vraiment, il en parle bien à son aise. Il croit que l'on peut discuter en France M. Bonaparte, comme on discute ici M. Delarageat. La différence est grande.

Heureux pays que le vôtre, où l'on ne peut comprendre la gêne du despotisme !

J'ai pris la défense des petits États, et en particulier de la Suisse. Le correspondant suisse du *Nouvelliste* mord celui qui le défend. J'espère bien qu'il n'aura jamais lieu de s'en repentir.

Quand vous aurez un moment, je serai bien charmé de causer avec vous de tout cela.

Agréez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCV

A M. VICTOR CHAUFFOUR
A THANN

Veytaux, 10 février 1867.

Cher ami. Pardonnez-moi la hâte dans laquelle je vous écris. Me voilà au milieu de la publication de la *Critique de la Révolution*. Je n'y prends pas précisément la défense de mon ouvrage; mais j'essaye de montrer quelle sorte d'esprit critique il convient d'appliquer désormais à l'Histoire et à l'étude de la Révolution française. Tout cela va tomber bien mal au milieu de l'ouverture de ce qu'on appelle le Corps législatif. Les esprits sont ailleurs, je le sais. Que puis-je y faire? Je pourrais marquer d'avance les pages qui vous déplairont. J'aurais voulu ne rien dire qui ne soit dans votre sentiment; mais nous ne pouvons plus nous sauver que par l'extrême sincérité envers notre parti. Vous ne voyez que trop ce qu'*ils* sont devenus! J'ai tenté d'apporter un nouveau souffle, un nouvel esprit, pour soulever ces feuilles mortes tombées de l'arbre de vie ; un dissentiment sur un point importe peu, selon moi. Il s'agit de préparer une autre France et d'autres générations, puisque celles-ci veulent à tout prix s'abêtir et mourir. Lisez-moi dans cette pensée. Comment pourrions-nous croire encore à l'avenir du terrorisme, quand nous voyons *tutti quanti* s'affubler à l'en v

de cette peau de lion ? N'est-ce pas la preuve la plus claire que le lion est mort ?

Enfin, critiquez-moi. Mais gardez-moi l'ancienne amitié. Ne sacrifions pas nos sentiments vivaces à des théories sur le passé.

Notre principale garantie, c'est que la Coalition n'a point de haine contre l'auteur du Deux-Décembre ; elle n'a aucune impatience de venir le renverser. Tout le monde lui sait gré d'avoir écrasé et supprimé la France.

Adieu, cher ami.

EDGAR QUINET.

DCVI

A MADEMOISELLE HORTENSE KESTNER
A THANN

Veytaux, 10 février 1867.

Chère Mademoiselle,

Ah ! la belle surprise ! Elle dure encore ! et j'ai voulu vingt fois vous en remercier. Il aurait fallu nous voir ouvrir cette grande caisse. Madame Cantacuzène tenait le marteau et frappait à grands coups ; ma femme tenait les tenailles, et moi, que faisais-je ? Vraiment, peu de chose. J'allais, je venais, je soulevais une planche, j'étais la mouche du coche.

Enfin, la caisse s'ouvre. Voilà donc Thann ! La ville de

notre chère famille Kestner ! Mais songez à notre embarras. Où trouver la maison qui renferme tant de personnes que nous aimons ? — « C'est ici ! dis-je, sur ces hauteurs, parmi ces arbres noirs. — Non, dit madame Cantacuzène, c'est ici, plus bas, près de la rivière. — Vous vous trompez, s'écrie ma femme ; c'est là-bas, là-bas, vers ces murs blancs. » Elle avait raison, comme toujours. Arrive heureusement Bergeron, qui met fin à nos incertitudes, en nous montrant au loin de petits peupliers, vos plus proches voisins. Il s'est même fait fort de nous montrer le bout du toit de madame Charras. Depuis ce moment, nous allons bien souvent nous promener de ce côté, à travers ces peupliers. Vous nous y avez certainement rencontrés. Mais vous ne nous avez pas vus ; car vous pensiez à autre chose.

Les deux photographies nous font de fréquentes visites.

L'une d'elles, qui est assise, est une personne du monde, très distinguée, mais qui nous témoigne un peu d'indifférence. L'autre est debout, excellente, cordiale. C'est une très ancienne connaissance, et j'allais presque dire une amie, à laquelle nous adressons tous nos meilleurs vœux pour elle et pour tous les siens.

Et j'allais oublier le portrait de la cathédrale !

Adieu, chère Mademoiselle, croyez à tous les sentiments de vos deux solitaires de Veytaux.

EDGAR QUINET.

DCVII

A MADAME MERLIN DE THIONVILLE
A BRUYÈRES (VOSGES)

Veytaux, 12 février 1867.

Chère Madame,

Voici la lettre pour M. G... Puisse-t-elle rendre service à M. Rigade. S'il est votre ami, il est bien près d'être le mien. J'ai toujours voulu écrire à monsieur votre fils. Qu'il soit certain que le mot dans la Convention : « Nous avons fait un pacte avec la mort! » est bien de Bazire, comme je l'ai rapporté. Il l'a assez payé de sa vie. C'est son nom que donne le *Moniteur*.

En passant sous vos anciennes fenêtres, combien mes souvenirs vont vers vous et vers notre cher M. Merlin.

Adieu, Madame, mille vœux pour vous.

EDGAR QUINET.

DCVIII

A M. HENRI MARTIN
A PARIS

Veytaux, 12 février 1867.

Mon cher ami. Que n'aurais-je pas à vous dire sur vos sympathiques paroles à propos de la souscription italienne! Elles sont d'un véritable ami que l'absence n'a pas changé. Je vous en remercie du fond du cœur. Ces paroles ont fait plaisir en Italie. On m'y demande votre adresse, et vous recevrez bientôt quelque témoignage de Brescia. Tamburini, cette âme rare, va vous envoyer la seconde édition de son ouvrage.

Ma *Critique de la Révolution* paraîtra ces jours-ci, et vous en aurez un des premiers exemplaires. Mon but n'a pas été de répondre à mes contradicteurs, mais d'établir l'esprit de la critique nouvelle, qui, selon moi, doit servir de base à l'étude et à l'Histoire de la Révolution française.

N'est-ce pas, entre nous, une chose pitoyable de voir ces journaux qui s'appellent de l'opposition s'acharner contre moi, parce que je veux dégager de notre passé l'idéal du *Droit*, sans lequel nous périssons ? Il n'y a plus qu'une chose nouvelle à tenter pour nous : c'est de nous attacher au droit, à la liberté, dans le passé comme dans le présent. Osons donc faire cette grande et suprême expérience

d'appliquer l'idée de justice à la Révolution, même lorsque nos passions en souffrent quelque chose. Voilà le seul chemin qui n'a pas été essayé. C'est la voie de salut qui nous reste. C'est celle où je convie tous les gens de cœur.

Il ne s'agit pas ici d'une polémique de circonstance, il s'agit d'un fonds de vérité, sans lequel la liberté ne sera jamais qu'un leurre en France et en Europe. Quand ils me déchirent, je sens qu'ils refont l'éternelle servitude et qu'ils déchirent la conscience.

Adieu, mon cher ami; soyez heureux si cela est encore possible. Pourquoi Genève et le lac vous attirent-ils si peu?

Votre

EDGAR QUINET.

DCIX

A M. TAMBURINI
A BRESCIA

Veytaux, 18 février 1867.

Mon cher ami. Je ne puis répondre qu'en peu de mots aujourd'hui à vos différentes questions; sans cela, il me faudrait trop ajourner.

Vous pouvez, si vous le croyez bon, publier ma lettre du 2 janvier. Vous verrez s'il n'est pas à propos d'en sup-

primer quelques détails trop intimes pour intéresser le public.

L'auteur de l'article du *Siècle* est bien l'historien Henri Martin. Je l'ai prévenu que vous lui enverriez votre ouvrage. Son adresse est à Passy.

Je serais heureux de remercier avec cordialité vos deux amis Benellini et Spalazzi. Que de talent d'écrire chez tous les deux ! Que d'âme ! que d'élévation !

M. Benellini me paraît un écrivain tout formé, d'une vive pénétration. M. Spalazzi, à en juger par quelques pages, est plein d'avenir. Ah ! mes chers Italiens, que vous me consolez du reste de l'Europe ! Vous avez conservé l'étincelle. Je le répète, vous savez encore aimer. Exprimez, en mon nom, à vos deux amis ma plus vive sympathie.

Je n'ai pas reçu les deux numéros de la *Revista contemporanea*, ni les sonnets.

L'ouvrage que vous demandez sur les *Études* en Allemagne serait très intéressant ; malheureusement, il n'existe pas. M. Saint-René Taillandier a écrit plusieurs volumes sur la *Littérature allemande*. Voici d'ailleurs des titres de livres qui se rapprochent de ce que vous voulez :

Vie de Schiller par Régnier. *Philosophie de Gœthe* par Caro. *Correspondance de Heine* (j'ai beaucoup connu Heine). Je ne sache pas qu'on ait fait sur lui aucune biographie étendue, excepté celle de Théophile Gautier, qui doit être très incomplète.

Il faut sans doute que l'Italie connaisse l'Allemagne ; mais il ne faut pas qu'elle se laisse subjuguer. Que l'Italie

dégage son propre esprit. Voilà ce que le monde doit désirer.

Adieu, très cher Tamburini.

Votre dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

DCX

A M. D'HAUSSONVILLE
A PARIS

Veytaux, 19 février 1867.

Cher Monsieur,

Avant tout, que je vous dise et répète combien votre amitié m'est douce et précieuse; elle m'est venue dans les mauvais jours; elle me tient compagnie dans l'isolement.

Sans nous voir, je sais que la plupart des événements et même des paroles prononcées dans le monde agissent sur vous et sur moi de la même manière. C'est là une chose inestimable pour un solitaire; vous ne pouvez pas l'apprécier autant que moi, dans votre vie, qui a gardé toutes les racines. Pour moi, il m'est infiniment doux de me rencontrer avec une conscience.

Comment avez-vous bien pu me dire, cet été, que vous n'avez point de plaisir à écrire, que, que... je ne répète pas vos blasphèmes. Ah! la bonne et l'excellente réfuta-

tion de vous-même, que *l'Église Romaine et le premier Empire!* Sachez bien qu'elle a fait notre consolation et notre joie cet hiver, sous la neige. Ma femme me la lisait le soir, je recommençais le lendemain. Nous avions chacun la prétention de trouver de nouvelles raisons du grand et vrai plaisir d'esprit que nous donnait cette lecture. Nous avons décidé que la principale cause en est dans l'excellence du fond et de la forme. Sérieusement parlant, tout me plaît et me charme dans cet ouvrage, la nouveauté, le jugement, l'indépendance et, ce qui ne gâte rien, le naturel et le mouvement du récit. Vous avez une certaine manière de dire les choses les plus fortes, sans avoir l'air d'appuyer, et pourtant elles pénètrent très à fond. Il faut absolument que j'essaye de vous emprunter cette manière qui me fait envie, et surtout cette modération hardie et incisive, quoique je sois bien sûr d'avance d'échouer dans mon imitation.

Que votre lettre m'est arrivée à propos! Vous m'avez rassuré le premier sur *France et Allemagne.* Depuis ce moment, j'ai été parfaitement tranquille. On a fait divers retranchements, cela va sans dire. Mais, avec toute votre pénétration, vous ne devineriez jamais quel est le mot dont on a exigé à tout prix la suppression, comme impossible à prononcer de notre temps. Ce mot est *la Conscience!* Partout où il se présentait, il a fallu honteusement l'effacer comme un scandale. Au reste, il est trop tard pour parler de cette petite campagne. Vous avez dû recevoir la brochure, si mon libraire n'a pas répété la faute qu'il a commise pour *la Révolution.*

A propos de ce dernier livre, vous recevrez aussi

bientôt la réponse dont nous avons parlé quelquefois ensemble. Je n'y réponds pas à mes adversaires, je ne me défends pas; je profite de l'occasion pour établir quelle méthode de critique doit être appliquée à l'Histoire de la Révolution française. Puissiez-vous être content! voilà un grand point. Je suis obligé de m'endurcir d'avance contre ce que dira la presse. Car, excepté *le Temps*, je ne puis compter sur personne. Le silence ou l'invective, lequel vaut le mieux? Quant aux *honnêtes gens*, ils m'ont souvent montré qu'ils sont charmés de me voir déchiré par leurs adversaires. « Qu'ils se mangent entre eux, disent-ils. Ce spectacle est réjouissant. » Beaucoup de gens trouvent ainsi un double profit. Premièrement, à ce que je les défende; secondement à ce que je me perde en les défendant. N'importe! je ne suis pas dupe, je vois très bien leur jeu.

J'aurais voulu être plus modeste dans cette réponse. Mais, de notre temps, la modestie est immédiatement prise au mot comme l'aveu d'une défaite.

Pardon, cher Monsieur, de tant d'explications dont vous n'avez pas besoin. Il faudrait vous avoir ici pour causer à notre aise de tant de « libertés » qui nous menacent. Nous nous entendrions, à coup sûr. Que produiront ces libertés qui tombent de haut sur la France, comme la *schlague?* Elles abuseront peut-être les trompeurs autant que les trompés.

Une guerre avec l'Allemagne m'inquiéterait. Je ne sais si la France se retrouverait dans la bataille.

Je n'ai pas voulu vous fatiguer des impossibilités que j'ai eues de vous écrire plus tôt, occupations de toute

sorte, sans compter les insomnies. Quand je ne vous réponds pas sur-le-champ, c'est que je ne le peux pas.

Adieu, cher Monsieur, ma femme est bien touchée de votre souvenir. Voulez-vous être assez bon pour offrir mes hommages à madame d'Haussonville? Voilà de beaux jours qui font espérer les hirondelles et, plus tard, plus tard, votre arrivée.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DCXI

A M. BULOZ
A PARIS

Veytaux, 24 février 1867.

Mon cher Buloz. Si j'ai publié mes articles sur l'Allemagne dans *le Temps*, n'en cherchez pas d'autres causes que celles que je vous ai dites. Pourquoi aurais-je eu d'autres motifs? Et, dans ce cas, pourquoi ne vous les dirais-je pas? Laissez donc les supppositions; elles vous sont certainement bien plus désagréables que la réalité.

Mon Dieu, dans quelle humeur noire vous êtes! Je vous ai dit que je travaille pour vous et rien n'est plus vrai. Cela ne vous semble pas *net?* Sur quelle herbe avez-vous donc marché, mon cher ami? Il s'agit (mais entre nous) d'une *Philosophie naturelle* dont je suis occupé depuis

fort longtemps. J'attends, pour achever, un ouvrage précieux que j'ai fait demander. Ne parlez à personne de ce nouveau travail. Je ne vous aurais rien dit d'avance à vous-même, si vous ne m'aviez paru si incrédule.

Vous êtes au comble de tous les biens, et assez mécontent. Je vis ici dans une caverne et délaissé, et satisfait. N'est-ce pas le monde renversé?

Vous ne voulez donc rien dire de ma brochure *France et Allemagne?* Pourtant, il est certain que la vérité est là, et au fond c'est l'opinion de la *Revue*.

Ma *Critique de la Révolution* n'est pas, comme vous le supposez, une pure défense de mon dernier ouvrage. C'est, avant tout, un système de critique appliqué à l'étude et à l'Histoire de la Révolution française. Il s'agissait de donner les règles d'une critique qui n'existe pas encore. Je compte, je vous l'avoue, sur le concours de ceux qui pensent comme moi.

Vous voilà heureux, au milieu de ces *libertés* qui vous submergent. J'y échappe ici, sur mon rocher.

Tout à vous.

EDGAR QUINET.

DCXII

A M. JULES FERRY
A PARIS

Veytaux, 26 février 1867.

Cher Monsieur et ami,

A vous mes remerciements. Je n'en dis pas davantage, puisque vous me le défendez; mais les petites choses sont celles où se reconnaissent les hommes. J'ai à Paris deux à trois cents amis, et à peine un ou deux auxquels j'oserais demander de me mettre une lettre à la poste. Vous êtes l'un de ceux-là et M. Chassin est l'autre.

Il va vous envoyer son ouvrage, *l'Armée et la Révolution*. M. Nefftzer lui a promis que *le Temps* rendrait compte du livre. Je vous serais personnellement reconnaissant de faire en sorte que cette promesse ne soit pas oubliée. Ce livre a tout son à-propos dans la loi de réorganisation militaire.

Voilà donc les interpellations et l'opposition à la tribune! Hélas! toutes les fois que j'entends ce langage, je sens que l'on n'a pas fait un seul pas.

Les orateurs ne se servent pas de leur liberté. Ils parlent et raisonnent toujours dans l'esprit du Deux-Décembre. Comment vaincraient-ils cet esprit? Ils en sont eux-mêmes remplis et aveuglés. Ils n'avaient qu'un thème à soutenir :

« La circulaire Vandal est conforme à tout ce qui se fait depuis quinze ans; elle est la pièce la plus innocente et la plus nécessaire du régime. Par elle, jugez de l'édifice avec lequel elle est en pleine harmonie. »

C'est le renversement des choses : vous, dans la presse, qui êtes garrottés, vous osez; et eux, qui sont libres, n'osent pas.

Que s'ensuit-il? Un spectacle singulier. La nation et le gouvernement s'affaissent progressivement en face l'un de l'autre, dans le faux, comme dans une trappe d'opéra; ils ont déjà disparu jusqu'à mi-corps.

Adieu, cher Monsieur. Courage pourtant, quand même!

EDGAR QUINET.

DCXIII

A M. CHENAVARD
A PARIS

Veytaux, 1er mars 1867.

Cher Chenavard, ne m'accusez pas. Si je ne vous ai pas écrit, tout en désirant vous répondre, du moins je me suis occupé de vous. Hier, j'ai corrigé les épreuves d'un morceau, *le Panthéon*, pour le *Guide-Paris* de l'éditeur Lacroix. J'y ai réclamé vos tableaux pour l'honneur du Panthéon et de la France. Malheureusement la place et le temps me manquaient pour dire tout ce que

je pensais. Voyez dans ces lignes, si elles tombent sous vos yeux, un témoignage d'une vieille et fidèle amitié.

Votre lettre, très belle, m'a fait le plus grand plaisir. Combien j'aurais voulu vous donner mon livre!

Qu'est devenu le tableau *les Dieux?* Ne le verrai-je pas? Nous vivons encore ici de l'écho de vos paroles.

Adieu, cher Chenavard. Croyez à toute mon affection. Ma femme se rappelle à votre bon souvenir.

Votre dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

Dans quelques jours, on publiera de moi la *Critique de la Révolution.* Vous la recevrez. Lisez-la en vous souvenant de nos promenades dans la campagne de Rome.

DCXIV

A M. LÉON RENAULT

A PARIS

Veytaux, 9 mars 1867.

Mon cher ami. Ne comptez pas avec moi, je vous en prie. Il serait trop long de vous dire comment il m'a été impossible de vous écrire, tout en parlant et m'occupant beaucoup de vous. Votre indisposition a été pour nous une vive tristesse. Nous avons consulté de tous côtés, et jusqu'en Allemagne. Ma femme vous a envoyé les avis que

nous avons reçus. Combien je me réjouis de lire ces deux mots de vous : « Je suis guéri. »

Vous m'avez écrit des choses bien touchantes sur la mort de mon ami Théophile Dufour. Elles me sont arrivées au moment où j'en avais le plus besoin. Ces paroles, dans une circonstance si grave, sont un nouveau lien entre nous. Pour supporter la perte de tant d'amitiés qui s'en vont, j'ai besoin de la vôtre, cher Renault.

Je voudrais pouvoir oublier la France! Elle n'est pour moi que douleur depuis dix-sept ans! Je me suis enfoncé dans des études et des travaux qui auraient dû me la faire perdre de vue. Mais je n'y ai pas réussi. Je la sens au fond comme une blessure que le temps ne ferme pas. Je me réjouis de mon exil, car c'est le dernier moyen qui me reste de protester, non pas au nom d'un parti seulement, mais au nom de la conscience humaine insultée, bafouée, et qui n'a plus de refuge. Soyez certain que pareille abjection ne s'est pas vue depuis les anciens Césars. Il a fallu alors qu'un dieu vînt au monde pour sauver la conscience perdue. Quel dieu viendra, de nos jours, pour sauver l'homme et la providence? Car ils sont tous les deux aussi entamés l'un que l'autre par ce que nous voyons et entendons chaque jour.

Quand le silence est complet, on peut croire qu'il germe quelque chose. Mais, dès que l'opposition parle, il n'est plus possible de se faire la moindre illusion. C'est bien l'esprit et le cœur qui sont viciés et atrophiés. Le gouvernement fait son métier. M. Rouher répète le discours fait, il y a dix-huit cents ans, par les Narcisse et les Pallas des anciens Césars. Il n'a rien à y changer : *Le*

peuple a donné ses droits au prince. Diminuer le prince, c'est attenter au peuple! Voilà le sophisme avec lequel on a enterré l'ancien monde. Et ce sophisme des antichambres des Caligula fait aujourd'hui la fortune et ce qu'on appelle l'éloquence des ministres d'État du régime actuel.

Ils n'ont pas d'autre armure, ils s'en servent; ils font bien, à leur point de vue.

Mais ce qui semble incroyable, c'est que l'opposition n'ait pas un mot à répondre à ce vieux et ridicule défi jeté à la conscience humaine. Non; ils n'ont su que courber la tête sous le pied de nos Narcisse et de nos Pallas. Un des ministres du gouvernement provisoire nous a même enseigné que les institutions du Deux-Décembre doivent nous être sacrées à *l'égal des Principes de* 86. Quand des hommes qui ne sont pas de malhonnêtes gens, en sont arrivés là, il faut bien reconnaître un travail de décomposition analogue à celle des cadavres. Il ne leur reste plus une seule notion de justice qui puisse les tenir debout. Peut-être auraient-ils encore des lueurs; mais le courage leur manque pour défendre la vérité, et, s'ils la trahissent à chaque mot, ce n'est pas qu'ils soient naturellement plus dépourvus de courage que d'autres; mais ils pensent que cette nation ne vaut plus la peine qu'ils se mettent en frais de courage et de probité pour elle!

Quant aux démocrates purs, l'expérience est curieuse. Plus ils ont été bâtonnés et étranglés, plus ils se sont montrés doux, bénins, satisfaits de tout et de tous. Que promet cet étrange tempérament?

Dans quelques jours, vous recevrez ma *Critique de la Révolution*. Si nous ne refaisons pas le droit et la conscience, renonçons à tout lendemain. C'est l'âme humaine qu'il faut faire revivre. Aujourd'hui, 9 mars 1867, elle est encore enterrée.

Adieu, cher excellent ami. Mes hommages à madame Renault, à madame votre mère, à madame Aubry. Embrassez pour moi votre cher enfant, qui porte le rameau d'olivier dans notre déluge. Qu'il vive, et heureux !

EDGAR QUINET.

DCXV

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 14 mars 1867.

Un seul mot, mais du moins sans tarder. Voilà donc *l'Armée et la Révolution* et, de plus, le souffle des volontaires de 92. Je n'ai pu que parcourir le volume. J'y ai trouvé ce qui manque le plus à ce temps : la vie et le courage de s'en servir. Merci encore une fois, pour la dédicace à Charras. Vous êtes presque le seul qui n'ait pas oublié. Les autres ont tout livré, le passé comme le présent. Ils s'amusent. Leur opposition est une partie de leurs plaisirs, et elle n'est pas autre chose.

Votre article du *Phare* (sur le grand acte) est excellent.

Il est lumineux pour qui veut voir. Il fallait bien que le gouvernement couvrît de quelques mots cet affreux *boccon*, la suppression de la discussion sérieuse. On a écrit sur des bouts de papier : *droit commun* à la *sixième chambre*, *interpellation*. On a enveloppé la pilule d'arsenic ; les malheureux avalent le tout, avec une demi-satisfaction béate et prétentieuse ! Mais passons !...

Ne dois-je pas me réjouir d'être resté en exil pour protester jusqu'au bout ?

Adieu, cher et véritable ami, à vous et aux vôtres, de cœur et d'âme.

EDGAR QUINET.

Ma *Critique de la Révolution* va être étranglée entre ce beau Corps législatif et l'Exposition... Que faire ? Je conseille à Lacroix de ne pas attendre et de paraître lundi prochain.

DCXVI

A M. ÉMILE DE GIRARDIN
A PARIS

Veytaux, 15 mars 1867.

Monsieur et ancien collègue,

Il m'était bien difficile de prendre un parti sur votre lettre de cet été. Je vous voyais garder des espérances

qu'il m'était impossible de partager; et je ne pouvais que me taire et laisser parler le temps à ma place. Aujourd'hui, je suis heureux de vous féliciter. C'était un de mes étonnements de voir falsifier sous nos yeux l'Histoire dont nous avons été les témoins, sans que personne osât la rétablir par un mot. Vous avez dit ce mot. Notre exil, depuis quinze ans, n'a pas d'autre signification que d'empêcher la vérité de se prescrire. C'est pour cela, encore une fois, que nous vivons en exil.

Recevez, Monsieur et ancien collègue, etc.

EDGAR QUINET.

DCXVII

A M. VERNE-DUFOUR
A GENÈVE

Veytaux, mars 1867.

Monsieur,

Combien d'obligations je vous ai pour la grande peine que vous avez prise! Vous me restituez une partie de mes aïeux dont je n'aurais pu retrouver l'existence. Le soin et l'exactitude de vos recherches donnent un prix inestimable à votre travail. Je vous serai reconnaissant de tout ce que vous pourrez m'apprendre de nouveau sur mes alliances avec Genève et avec l'Italie. On se connaî-

trait bien mieux soi-même, si l'on connaissait mieux ses origines. Il appartient à Genève de consacrer, par un monument historique, la piété des souvenirs de famille.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCXVIII

A M. ANTONIN PROUST
A NIORT

Veytaux, 20 mars 1867.

Cher Monsieur,

J'envoie mes félicitations aux *Archives de l'Ouest*. Vous êtes entré le premier dans la voie de ces publications qui, en se continuant, seraient à l'histoire de la Révolution ce que les recueils des Bénédictins et des *Scriptores rerum italicarum* sont à l'histoire de l'ancienne France et de l'Italie. Le projet est grand, l'exécution excellente. Ce serait à une association de tenter des œuvres aussi considérables. Il est digne de vous de vous en être chargé tout seul. Que l'opinion vous assiste et vous récompense. Mais y a-t-il encore une opinion ?

Quelle discussion à ce Corps législatif ! Quelle opposition ! Non, je n'exprimerai jamais tout ce que ce langage m'inspire de dégoût et de mépris. Où sont les temps où

Cavaignac voulait être élu, pour *protester jusqu'à Cayenne inclusivement?*

L'honneur, l'avenir de la France eussent été réservés et peut-être sauvés par une seule parole d'honnête homme. Mais cette parole ne s'est pas trouvée. L'Histoire, s'il y en a, pour de pareilles laideurs, dira que les républicains n'ont su que *couvrir la couronne*, et les membres du Gouvernement provisoire *féliciter*, congratuler le Deux-Décembre. Ils ne savent plus, les uns et les autres, que *rendre hommage* à quiconque a écrasé leur cause et leurs amis. S'il y avait une protestation universelle de tous les partis en France contre une semblable flétrissure, on pourrait concevoir un remède. Mais non! il n'y a rien, absolument rien. Leur verbiage satisfait; c'est tout ce que l'on peut supporter. Je ne dis rien du non-sens, de la niaiserie. Voilà donc ce que devient, en quinze ans, une nation qui se livre! Qu'elle évite la grande guerre contre des peuples neufs! Car, avec ce monde de Bas-Empire, avec ces généraux de Bas-Empire, je pressens qu'elle serait battue et sans retour.

Adieu, cher Monsieur; donnez-moi de vos nouvelles, et venez le plus tôt que vous pourrez. Vous allez recevoir ma *Critique de la Révolution*. Ne vous attendez pas à un volume; c'est un petit ouvrage, mais, je l'espère, substantiel.

EDGAR QUINET.

DCXIX

A M. VICTOR CHAUFFOUR

A THANN

Veytaux, mars 1867.

Mon cher ami. Je lis les interpellations au Corps législatif, et voici mon impression : M. Thiers, le meilleur de tous, ne se lasse pas de *rendre hommage* à l'homme qui l'a chassé de France, à coups de pied dans les reins. N'importe, il faut qu'il *rende hommage*.

Eh bien, quand toute trace de caractère est si visiblement effacée, il faut en conclure ceci : que la France se garde bien de la grande guerre ! Car, dans la guerre, c'est le caractère qui décide; et, d'après tout ce que nous voyons, la France impériale serait inévitablement battue et sans retour.

On parle beaucoup de l'habileté de M. Thiers; et il trouve moyen de rattacher à la cause du Deux-Décembre tous les Italiens, tous les Polonais, tous les hommes qui ont un instinct de nationalité.

Bien mieux, il proclame que le Deux-Décembre, c'est le suffrage universel dans toute sa liberté. Il le reconnaît, et *il s'en réjouit*.

Quand de pareilles choses sont dites par des hommes qui parlent au nom de la liberté, et que l'on n'entend plus

un autre langage, il faut bien reconnaître un fait : si jamais ce simulacre de peuple venait à se heurter contre un peuple vraiment vivant, on ne verrait plus que de la poussière !

Et toujours appeler cet homme : *la France!* Et glorifier cette majorité !...

M. Thiers déclare que le gouvernement français n'a jamais couvert la Prusse, et il sait bien le contraire, autant que moi. Il sait que le gouvernement du Deux-Décembre a poussé M. de Bismark. Mais quoi! il faut louer, congratuler, même en blâmant!

Encore une fois, que la France se garde de la grande guerre. Elle serait foulée aux pieds!

Mille amitiés et hommages autour de vous, mon bien cher Chauffour.

EDGAR QUINET.

DCXX

A M. ANATOLE DUNOYER

A BERNE

Veytaux, mars 1867.

Cher Monsieur,

Vous faites bien de penser au bonheur domestique, vous êtes si digne de le rencontrer! Oui, faites-vous

une vie intérieure! Et qu'elle soit aussi heureuse que vous méritez de l'avoir. Je joins tous mes vœux à ceux que forment pour vous tous vos meilleurs amis. Ma femme est de moitié, comme toujours, dans mes souhaits pour vous; elle vous le dit expressément.

Ne viendrez-vous pas nous voir?

Après cette discussion, nul moyen de s'abuser. Des mots, des phrases. Les Français sauront toujours parler; mais pas un accent, pas une vue juste, forte; l'abandon de soi-même sous toutes les formes. Ni cœur, ni esprit, ni intelligence. Comment un peuple se maintiendrait-il debout, quand tout cela a péri en lui?

Voilà une loi de la presse qui est le dernier coup de grâce à l'esprit français. Figurez-vous un misérable écrivain français qui doit se demander, à chaque ligne, si elle ne lui coûtera pas vingt-cinq mille francs. Il ne lui restera plus qu'à éviter toute idée, et à ramasser des mots. C'est la mort de l'esprit français, prisonnier pour dettes dans la geôle du fisc! Je défie aucun talent de se former désormais avec cet horizon.

Pour savoir ce que l'esprit humain pense, faudra-t-il écouter l'Angleterre, l'Allemagne, tout le monde excepté la France?

Encore une fois, soyez heureux quand même, et méprisez ces hommes qui ont tout livré, tout oublié.

Votre dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DCXXI

A MADAME R***
A PARIS

Veytaux, 25 mars 1867.

Madame,

Vous m'avez comblé, et je dois vous sembler bien indigne. Ajoutez à toutes vos bontés l'indulgence dont j'ai besoin et que j'implore. Ce qui m'a fait apprécier cette singulière littérature de mon temps, c'est qu'elle a passé par vos mains. Voilà, il me semble, son principal mérite. J'ai lu, à la sueur de mon front et par obéissance, *les Odeurs de Paris*. Hélas! Madame, oserais-je dire, en conscience, que je m'attendais à mieux? J'aimais beaucoup plus M. Veuillot quand il faisait le derviche hurleur. Depuis qu'il n'est plus en colère, il n'a presque plus d'esprit. Nos ennemis baissent, j'en suis fâché. Car j'ai peur que tout ne baisse à la fois.

Je voulais me mettre au niveau de notre siècle; vous m'y avez aidé en m'envoyant toute une bibliothèque à laquelle vous n'avez voulu toucher que du bout des doigts. Mon éducation est maintenant très avancée. Je n'ai vraiment plus de progrès à faire. Si jamais vous m'envoyez un livre, je demande instamment qu'il soit de votre goût et que vous l'ayez lu avant moi.

Galilée n'est pas tout ce que j'attendais. Mais c'est une œuvre sérieuse, modérée, raisonnable, une personne sage et suffisamment aimable, dont on est, en somme, très content de faire la connaissance.

Mes compliments, je vous prie, à M. et à Madame Renan. Je ne vois plus guère que M. Renan et deux ou trois autres qui continuent de travailler et de créer en France; le reste s'abandonne à la *mal'aria*... Mais je ne glisserai pas dans ce triste sujet. Je vous écris pour m'en consoler.

Quelle joie pour vous, Madame, que les succès de monsieur votre fils, qui lui coûtent si peu d'efforts! Nous nous associons de loin à vos triomphes. Avec de pareils commencements, il n'est aucun avenir que vous ne soyez en droit d'attendre! Qu'il vive! C'est avec ces jeunes victorieux que le monde continue et se fraye une voie.

Agréez, Madame, etc.

EDGAR QUINET.

DCXXII

A M. SCHMIDT
A FRIBOURG

Veytaux, 30 mars 1867.

Voici, cher et excellent citoyen, mon petit ouvrage qui paraît en ce moment, *Critique de la Révolution*. Vous verrez que j'ai voulu non pas me défendre, mais établir

les principes sur lesquels doit être fondée une véritable critique de l'Histoire de la Révolution française. Ces principes sont encore très peu connus. Ils devraient faire la première base de notre rénovation sociale. Je m'attache strictement au droit, au juste. Car il ne reste plus que cela à la démocratie française. Tout le reste a sombré. Si nous ne nous attachons à l'idée même du droit, nous périrons certainement et, de plus, nous l'aurons mérité.

Quel dommage que vous n'ayez pu venir à notre rendez-vous de Lausanne! Je comptais tant vous y trouver, et nous avions tant de choses à nous dire! N'y aura-t-il aucun moyen de réparer ce contre-temps si grand pour nous?

En ce moment, ce n'est pas seulement l'Empire qui s'en va, c'est notre France! Nous aurions bien des questions à nous poser. Par exemple : « Si la France est envahie, que ferons nous? » Il vaut la peine d'y penser d'avance.

Adieu, cher citoyen, mille choses de ma femme. A vous de tout cœur.

EDGAR QUINET.

Je n'ai pu vous envoyer les numéros du *Temps*, parce que je n'en avais qu'un exemplaire. On m'écrivait :

« *Le Temps* ne peut suffire aux demandes. Le tirage exceptionnel qu'il avait fait faire se trouve insuffisant. »

On va réunir les articles en brochure.

Combien je désirerais causer avec vous de tout cela et de mille autres choses! Il est certain que la situation

de la France serait inquiétante, si les peuples n'avaient la vie si dure. Je fais ce que je puis dans mon coin et sous les neiges. Je pense à vous, je vous lis, toujours avec joie, et je vous envoie mes vœux, cher Schmidt. Vous êtes ce qu'il y a de plus rare et de presque introuvable en ce temps, car vous êtes une conscience. Courage!

DCXXIII

A M. JULES FERRY
A PARIS

Veytaux, 1er avril 1867.

Monsieur,

Avez-vous reçu ma *Critique de la Révolution?* Elle arrive à un bien mauvais moment et risque d'être écrasée entre les épais discours du Corps législatif et l'Exposition.

L'important est ceci. Je me propose de trouver un terrain où la démocratie soit invincible, et ce terrain est celui du droit démontré par l'Histoire. Rendons à la démocratie la conscience. Si nous approuvons la Terreur dans le passé, quand nous avions la force, il est tout simple qu'on nous applique la Terreur, aujourd'hui que la force nous manque. Le secret de la faiblesse de la démocratie actuelle, c'est qu'on l'écrase avec son faux

principe retourné contre elle. Que de choses à dire sur ce sujet!

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DCXXIV

A M. E. DE BONNECHOSE
A PARIS

Veytaux, 1er avril 1867.

Monsieur,

J'eusse fait bien volontiers ce que vous demandez. Malheureusement Baudot, dans ses *Mémoires*, ne parle pas de Hoche; il n'en fait aucune mention; il ne prononce pas même son nom, chose fort regrettable, puisque c'est Baudot qui a donné à Hoche le commandement en chef de l'armée du Rhin. Il ne fait d'ailleurs aucune allusion à cette nomination qui a valu à tous deux la haine de Saint-Just.

J'accepte avec empressement, Monsieur, l'espérance que vous me donnez de vous voir dans ce libre pays. J'aimerais à y parler avec vous de la France.

Il est absolument urgent de réparer en France la conscience et le droit. Que chacun y travaille à sa manière.

La France ne peut se relever qu'en jetant par-dessus

bord une partie de son mauvais lest. J'appelle ainsi son idolâtrie pour le plus fort.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCXXV

A M. PAILLOTET
A VERSAILLES

Veytaux, avril 1867.

Mon cher Monsieur,

Mille et mille remerciements de votre lettre, sans oublier la peine prise pour l'éventail. Vous voilà donc à l'hôtel? Hélas! je ne me représente plus notre France que comme une grande hôtellerie où je me sentirais probablement très étranger! Personne ne me reconnaîtrait; non, je ne trouverai pas même le chien d'Ulysse pour me reconnaître. Il vaut donc mieux rester ici par mille raisons. Mais je compte que vous ne manquerez pas de venir reprendre votre place, au 1er juin, sur ce vieux fauteuil où je vous cherche souvent.

Mon libraire va vous envoyer, s'il ne l'a fait déjà, deux exemplaires de ma *Critique de la Révolution*. Jamais ouvrage, petit ou grand, ne sera venu au monde sous une plus mauvaise étoile. Je risque fort d'être étranglé en silence entre le Corps législatif et l'Exposition. Qui

peut encore prêter l'oreille à une question de conscience et de droit ? Cela est trop vieux au moins de six semaines.

Pardonnez ces réflexions à un homme qui voudrait bien que le droit et la vérité ne fussent pas étouffés sans crier. C'est trop demander, je le sais; nous devrions avoir l'habitude de l'étranglement.

Que vous dirai-je de nous? Là vie s'écoule sans apporter aucune espérance, et pourtant nous sommes heureux malgré tout; heureux aussi *de ne pas voir, de ne pas entendre.* C'est le bonheur que s'attribuait la statue de pierre de Michel-Ange.

Si, du moins, ma chère femme avait une meilleure santé ! Qui saura jamais les sacrifices qu'elle a faits à une pensée! Vous, cher Monsieur, vous le devinez.

Croyez-moi votre sincèrement dévoué

EDGAR QUINET.

DCXXVI

A M. LUZARCHE

A PARIS

Veytaux, 10 avril 1867.

De ma prison de Chillon, j'applaudis à vos vers énergiques, indignés, dans la *Chronique rimée.* Voilà bien la juste colère d'une bonne conscience. Il y a donc encore quelque part un cri de conscience dans ce gouffre de

mensonge? Sauvez au moins la langue, les beaux vers! Puisque la vérité ne peut plus se montrer en prose, c'est le moment de la déshabiller et de la montrer en vers. Les sujets d'indignation ne nous manqueront pas. Puisse le public (s'il vit encore) vous soutenir et vous encourager à vivre à sa place!

Ces vers me donnent le sincère regret de n'avoir fait que vous entrevoir ici dans ma caverne. Nous ne sauverons la France qu'en nous rattachant stoïquement à l'idée du droit.

Mes souvenirs à M. Fermé, quand vous le verrez dans sa geôle.

Recevez, Monsieur, etc.,

EDGAR QUINET.

DCXXVII

A M. BÉTANT
A GENÈVE

Veytaux, 26 avril 1867.

Mon cher ami. Un mot seulement. Vous avez dû recevoir le gros volume d'Aristote grec. Je vous prie aujourd'hui instamment de m'envoyer le premier volume des *Aryas* de M. Adolphe Pictet (je possède le second), les *Transactions philosophicals.* (J'espère que la bibliothèque de Genève a ce grand recueil anglais.)

Voilà donc la guerre ! Et quelle guerre !...

Malheureux pays qui est resté sourd à tous les avertissements, à toutes les supplications ! Enfin la *verge d'Assur* est levée ! Elle décidera.

Mille et mille amitiés à tous les vôtres.

EDGAR QUINET.

DCXXVIII

A M. HENRI MARTIN
A PARIS

Veytaux, 2 mai 1867.

Mon cher ami. La guerre paraît, en effet, ajournée. La Prusse a besoin d'armer ses côtes, de compléter l'armement de la Confédération du Sud. Elle n'a, d'ailleurs aucune haine contre le régime impérial et n'est point impatiente d'y mettre fin.

Il y aura donc trêve, mais la question reparaîtra, et, tôt ou tard, il s'agira de savoir si la décadence politique de la France depuis seize ans a entraîné pour elle la décadence militaire, et si elle va céder en tout à l'avènement d'une autre race. J'espère bien qu'il n'en sera pas ainsi. Cela dépend encore des Français. Mais il est temps qu'ils s'occupent de leurs affaires et qu'ils ne ferment plus leurs oreilles à la vérité. Les lois que l'on prépare pour ou plutôt contre la presse, semblent se promettre la

mort de l'esprit français. Quel homme osera penser, quand, au bout de chaque idée, il verra en perspective une amende de vingt-cinq mille francs? Profitons donc de ce reste de liberté agonisante.

Au milieu de mes difficultés, j'ai fait deux choses depuis l'hiver. Dans *France et Allemagne*, j'ai montré où est le danger. Dans la *Critique de la Révolution*, j'en ai appelé au droit, au droit pur, car c'est là notre unique refuge. J'ai dit et prouvé qu'il faut que la France se refasse une armure nouvelle, à l'épreuve des nouveaux engins de guerre; et cette armure ne peut être qu'une nouvelle conception du droit, plus libre et plus humain qu'il n'a pu apparaître dans les luttes du passé.

Il ne suffit pas que la France ait des fusils à aiguille. Il faut qu'elle représente quelque chose qui ait accès dans le cœur de tous les peuples. C'est à quoi il faut travailler énergiquement. Nous avons à refaire notre *Hoc signo vinces*.

Vous pouvez, mon cher ami, m'aider beaucoup dans cette œuvre de salut. Choisissez le moment, mais que l'on sache que, dans ces temps difficiles, il y a encore des hommes qui voient au delà de l'heure présente.

Adieu. Tout se glace en France, dans l'esclavage. Tout disparaît; que les amitiés survivent! Ma femme vous envoie à tous deux ses souvenirs. Faut-il vraiment espérer vous voir cet automne? M. et madame Michelet nous arrivent après-demain.

Mes amitiés à votre cher fils. A vous de cœur.

EDGAR QUINET.

DCXXIX

A M. ERNEST NAVILLE
A GENÈVE

Veytaux, 4 mai 1867.

Cher Monsieur,

Un lumbago, qui m'a cloué fort désagréablement au lit, m'a empêché de vous remercier de vos brochures philosophiques et politiques. Je les ai lues avec l'intérêt et l'attention que je mets à tout ce qui me vient de votre part. Il est vraiment impossible que l'espèce humaine reste dans ce désert moral où elle est arrivée. Elle cherchera tôt ou tard une issue; et, ce jour-là, elle bénira ceux qui lui auront préparé le chemin, à leurs risques et périls.

En attendant, *j'ai vu l'impie adoré sur la terre*, et, aussi longtemps que ce triomphe durera, n'espérons pas que la conscience et la morale survivent dans un grand nombre. Une douzaine de justes peut-être, c'est beaucoup! N'en attendons pas davantage.

M. et madame Michelet viennent de nous arriver. Nous voilà retenus à Veytaux pour le mois de mai. Mille souvenirs affectueux de ma chère femme.

Recevez, cher Monsieur, etc.,

EDGAR QUINET.

DCXXX

A M. A. DE CANDOLLE
A GENÈVE

Veytaux, 5 mai 1867.

Monsieur,

A mon grand regret, une indisposition m'a empêché de vous adresser plus tôt, ainsi qu'à madame de Candolle, mes compliments sur le mariage de monsieur votre fils. Veuillez agréer aujourd'hui mes vœux que j'espérais aller vous porter moi-même. Mais l'arrivée de M. et de Madame Michelet nous retiendra ici tout le mois de mai.

Croirez-vous, Monsieur, qu'à force de vivre avec la *Géographie botanique*, j'ai été amené à rédiger ce que m'inspiraient les grands horizons que vous découvrez à chaque pas? Avant de publier ces sortes de méditations, il me faudrait une bonne heure de causerie avec vous sous vos arbres du *Vallon*. Je ne sais quand cette heure désirée arrivera.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DCXXXI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A PARIS

Veytaux, 6 mai 1867.

Mon cher ami. J'ignorais que vous venez de perdre votre père; vous savez que je l'ai connu; sa figure m'est restée bien présente et elle me rappelle de si excellents souvenirs! Tous ceux que j'ai connus et aimés en France disparaissent ainsi! Quel vide, quel désert je trouverais, si je revoyais mon pays! Je n'ose même y penser. Je croirais avoir affaire à tout un autre monde où personne ne me reconnaitrait. Recevez au moins le témoignage de la part bien véritable que je prends à votre deuil. Le moment ne viendra-t-il pas où je pourrai vous dire de vive voix à quel point je m'intéresse à tout ce qui vous touche, *fortune* ou *infortune?*

EDGAR QUINET.

Vous demandiez des explications, je les ai données[1]. La discussion a été très étendue et prolongée. J'ai ici près de trois cents journaux ou *Revues* qui ont manié la

1. Voy. *Critique de la Révolution.*

question. Les résultats sont entrés dans la conscience publique, je ne puis en douter. Ne perdons pas une occasion de relever notre France en relevant l'idée du droit.

DCXXXII

A M. LOUIS VIARDOT

A BADE

Veytaux, 8 mai 1867.

Mon cher Monsieur,

Comment m'excuser? Cela est impossible. J'en appelle à votre indulgence. Un travail obstiné, c'est là une bien mauvaise raison, et je ne prétends pas m'en couvrir. J'ai lu votre opuscule avec tout l'intérêt qu'il mérite. Mon tort a été de vouloir vous faire une réponse un peu digne du sujet; et, pour cela, il m'eût fallu des loisirs que je n'ai pas trouvés et sur lesquels j'aurais dû ne pas compter. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai péché par respect et non point par négligence.

Vous soulevez toutes les grandes et éternelles questions. Comment ai-je pu espérer que je trouverais le temps d'y répondre? J'aurais dû vous écrire sur-le-champ que votre opuscule exprime à merveille vos opinions, qu'il force de penser, qu'il est dans la voie où notre siècle paraît s'engager, qu'il résume avec clarté, avec loyauté, avec simplicité, les principaux résultats de la

science moderne. A tous ces points de vue, une grande publicité viendrait fort à propos. Vos amis doivent la désirer, et je suis de ce nombre. J'ajouterai que, dans ce programme qui renferme *le monde*, je n'oserais pas affirmer qu'il n'y ait pas des *desiderata* et des *lacunes*. Le monde moral est un peu sacrifié, ce qui est la pente de notre époque. Nous sommes tous à cette heure ensevelis sous les découvertes des sciences physiques, et l'âme, il faut le reconnaître, a disparu des choses humaines... *E pur!... e pur!...* Est-il bien certain que la connaissance plus approfondie des développements de la vie universelle n'ouvrira pas de nouvelles chances et de nouvelles perspectives aux pressentiments de l'esprit et aux prétentions du cœur humain? Je voudrais qu'un homme de conscience tel que vous dît son mot sur le rapport des lois universelles de la nature avec le progrès et la chute de la conscience. J'ai essayé de le faire. Mais c'est là un sujet inépuisable, toujours ébauché, et que les honnêtes gens doivent se renvoyer l'un à l'autre, jusqu'à la fin des temps.

Veuillez faire agréer mes hommages à madame Viardot. Je la supplie de réclamer pour moi votre indulgence.

Recevez, etc.,

EDGAR QUINET.

DCXXXIII

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

A PARIS

Veytaux, 9 mai 1867.

Mon cher ami. Buloz me répond qu'il est tout disposé à très bien accueillir ce que vous voudrez faire sur la *Critique de la Révolution*. Il n'y aura donc aucune difficulté, quand vous prendrez la peine de porter vos conclusions. Cela est nécessaire, après un débat si grand dans toute l'Europe. Je n'ai eu, il est vrai, que deux ou trois contradicteurs déclarés sur le fond des choses, et il n'est pas inutile de le constater. Les esprits, depuis la conférence de Londres, ont retrouvé un peu de calme; ils sont redevenus capables d'attention. Chose capitale, d'ailleurs : dans des circonstances si critiques, si périlleuses, il est certainement utile de montrer que le *droit* de la *Révolution française* peut être encore notre *Hoc signo vinces*, que nous avons travaillé à corriger l'idée de ce droit, que nous l'avons renouvelé, en ne gardant que ce qui est au fond de la conscience de tous les peuples. C'est là notre armure bien plus que les fusils à aiguille. Nous portons encore en nous le principe réparé de la civilisation. Il est bon de le dire et au fond rien n'est plus actuel.

Adieu encore, cher ami; recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DCXXXIV

A M. MARC MONNIER
A GENÈVE

Veytaux, 17 mai 1867.

Monsieur,

Voici une demande bien indiscrète. Mais je vous prie, de grâce, de ne pas nous la refuser. Soyez assez bon, assez entreprenant pour nous faire le plaisir de venir dîner à Veytaux mercredi prochain, à une heure. Je me hâte d'ajouter, pour vous décider, que vous trouverez à vos côtés M. et madame Michelet, qui sont presque aussi impatients que nous de vous revoir. Nous espérons que MM. Chenevière père, Bétant, Barni, seront aussi des nôtres. Ne nous refusez pas ; vous nous désoleriez tous.

Ma femme veut expressément que je vous prévienne qu'il s'agit d'un dîner paysannesque, de rat des champs.

EDGAR QUINET.

DCXXXV

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 17 mai 1867.

Mon cher ami. Faut-il donc renoncer à la fête que nous nous faisions de vous revoir? Nous vous avons beaucoup attendu contre toute apparence. L'été n'apportera-t-il aucune occasion? Les chemins de fer ne se raviseront-ils pas? Je me suis accoutumé à ne rien attendre ni des choses, ni des hommes; pourtant je fais ici une exception. J'espère encore que, avant l'automne, un dieu ou une déesse vous amènera par la main dans votre cellule.

Voilà donc la paix; ou du moins la guerre ajournée. Il faudrait être bien fou pour ne pas s'en réjouir, s'il est raisonnable de se réjouir de quelque chose sous ce régime. Victorieuse ou vaincue, la France avait devant elle un résultat certain dans les deux cas : l'esclavage.

La ligue de la paix est assurément bonne en soi. J'aurais voulu cependant qu'elle fût *la ligue de la liberté* et que ce vœu-là en eût fait le fond.

Il ne serait peut-être pas trop tard pour finir par où il eût été à propos de commencer. Avez-vous remarqué le silence obstiné des Allemands, tant qu'a duré la menace de guerre? Ils n'ont commencé à se dégeler qu'après l'ouverture de la Conférence. Ce silence dans les rangs

de toute la nation allemande ne présage rien de très bon pour l'avenir. Vous voyez, par ces quelques mots, que, selon notre habitude, nous aurions été d'accord, si nous avions pu causer.

Je crois sentir qu'il se fait un petit progrès de raison dans le fond du peuple. On entrevoit un effort à s'organiser, à penser. Je ne sais si l'on pourrait en dire autant des classes bourgeoises et oisives. La vie semble recommencer.

Quand viendra *Paris militaire?* Ah ! l'auteur devrait bien nous apporter lui-même cette bombe.

Michel Lévy vient de publier une nouvelle édition de mon *Histoire de la Campagne de* 1815. C'est en réalité la quatrième. Je ne l'ai vue annoncée nulle part. Malheur aux absents ou aux vaincus ! C'est tout un.

Après cela, je dis comme Jérémie : *Non Serviam !* et, malgré ces mauvais jours, je ne me lamente pas. De meilleurs temps viendront; vous les verrez, et vos enfants après vous. Embrassez-les pour moi, pour nous.

EDGAR QUINET.

Compliments de Michelet ; il a beaucoup goûté et loué votre ouvrage.

DCXXXVI

A MADAME LA BARONNE DE MARENHOLT
A BRUNSWICK

Veytaux, 22 mai 1867.

Chère et excellente amie. C'est à vous que je veux jeter un cri de conscience. Vous êtes faite pour l'entendre.

Votre ami, M. Fichte, déclare, dans une lettre au *Temps* (21 mai 1867), que « l'auteur du Deux-Décembre acquerra la gloire d'avoir été pour la seconde fois le sauveur de la société européenne. »

Tant qu'il me restera un souffle de vie, je protesterai contre de telles paroles. Voilà donc que, au nom de la philosophie morale, le parjure, l'assassinat, le massacre, la basse perfidie, les proscriptions, le mensonge permanent, sont une gloire et consacrent *le Sauveur de la société européenne!* Cela me désole, chère et digne amie. Cet éloge du crime, dans la bouche d'un homme de bien, de l'un des représentants de la morale, est fait pour confondre et pour achever de pervertir notre époque. Il est donc bien vrai que, à cette heure, la conscience humaine est morte, puisque les philosophes en ont perdu la notion et qu'ils s'en font honneur. Dites, à l'occasion, à votre ami ce que j'aurais voulu lui dire, si je le connaissais. Blesser à mort la conscience humaine! Quel remords et quel deuil!

Adieu, chère et excellente amie. Pardonnez-moi ce cri du cœur. Ma femme vous aime et vous embrasse, et, moi, je suis votre dévoué à toujours.

EDGAR QUINET.

DCXXXVII

A SIR PITER SMITH
A LONDRES

Veytaux, 24 mai 1867.

Mon cher ami. Où êtes-vous? et comment êtes-vous? Il y a un mois que ma femme vous a écrit, et nous serions tout heureux d'avoir de vos nouvelles, car ce silence nous trouble. Nous commençons à nous inquiéter de votre santé. Pourquoi n'êtes-vous pas, en ce moment, sur notre tête, à Glion? Vous auriez été bien étonné de nous voir, aujourd'hui 24 mai, sous la neige qui couvre nos montagnes. C'est ce que nous avait prédit votre infaillible baromètre.

Vous aimez, cher ami, à savoir ce que nous devenons. Hélas! nous ne le savons plus nous-mêmes. Imaginez que nous serons obligés de quitter notre maison de Veytaux, que la propriétaire reprend pour son petit-fils! Quel changement! et quel inconnu! Je n'aime pas à en parler. Nous cherchons et nous ne sommes pas encore fixés. Le plus probable est que nous nous refugerions à Ouchy, au

bas de Lausanne. Nous nous donnerons, je pense, le plaisir et la peine de prendre une maison qui n'aura que les quatre murs. Nous achèterons nos meubles, ce qui nous donnera un peu l'illusion d'être véritablement chez nous. Mais que de soucis dans ce bouleversement! Je n'ose pas y penser. Voilà, cher ami, où nous en sommes. Dites-nous, de grâce, un mot sur vous, vos projets. Je vous aime et vous embrasse du fond de nos anciennes années 1830 et 1831.

Votre

EDGAR QUINET.

DCXXXVIII

A M. L. CHALMETON
A CLERMONT-FERRAND

Veytaux, 29 mai 1867.

Monsieur,

Vos beaux vers, dont je vous remercie, trouvent ici un grand écho dans les libres rochers des Alpes. Je les relis au pied du château de Chillon, qui se connaît en poésie; ses vieilles tours me chargent de vous dire que vous leur avez rendu pour un moment le sourire et l'espérance. Continuez, Monsieur, d'évoquer de meilleurs jours. Ils finiront, je n'en doute pas, par s'éveiller et apparaître.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCXXXIX

A M. VICTOR DE GUELLE
A VAUCENANS (JURA)

Veytaux, 30 mai 1867.

Il n'est donc que trop vrai, mon cher ami, que vous êtes souffrant! Les vrais amis tels que vous sont si rares! Je n'avais pas besoin de cette expérience pour sentir combien vous nous tenez étroitement au cœur, combien nous nous appuyons sur vous, combien vous êtes nécessaire et présent dans notre isolement. Je me berce de l'idée que l'on vous conseillera un changement d'air, et j'ai foi pour vous dans l'air de nos Alpes. Que je serais reconnaissant à mon pauvre Veytaux de contribuer à votre rétablissement! Nous serons tous occupés ici uniquement de votre bien, de votre repos; et il me semble que tant de gens qui se consacreront à votre service ne pourront manquer de réussir à vous donner de bons moments. Au revoir, cher véritable ami. Je suis de cœur et d'âme avec vous et avec notre chère madame de Guelle. J'envie à Albert les soins qu'il peut vous donner.

Votre

EDGAR QUINET.

DCXL

À M. SCHMIDT, RÉDACTEUR EN CHEF DU *CONFÉDÉRÉ* A FRIBOURG

Veytaux, 4 juin 1867.

Cher citoyen,

Voici un article de notre ami M. Paillotet, économiste de la nuance de Bastiat dont il a édité les œuvres. S'il est un peu encouragé, il vous enverra, je n'en doute pas, d'autres articles à l'occasion. Voilà pourquoi il est à désirer que son morceau ne soit pas écourté. Si vous avez des réserves à faire, il serait bien, je crois, de les faire en note, et de laisser l'article entier.

Hélas ! oui, à Paris on a acclamé, ou, ce qui revient au même, on a laissé acclamer le Tzar suivi de l'ombre de Mourawieff. Mais qu'est-ce qui peut nous étonner encore?

Les empereurs et rois, comme je vous le disais à Lausanne, viennent complimenter et fêter le Deux-Décembre à Paris. Le mal de l'indifférence subsiste toujours. Et les naissances, qui diminuent à vue d'œil, prouvent que notre malheureuse nation tarit au physique comme au moral.

J'ai écrit, dans le livre *Paris-Guide, le Panthéon*. Ce que je demande, ce n'est pas seulement une statue isolée, c'est l'assemblée en permanence de nos grands hommes.

J'évoque l'idée morale de la Révolution, précisément celle qui périt.

Ainsi, nos jacobins voudraient guerroyer au service du Bonaparte. Quelle folie! Il y a de l'aliénation mentale au fond de cette chute. Beaucoup de cerveaux sont réellement malades.

Michelet, qui est ici, va vous écrire. Il nous quitte après-demain.

Adieu, très cher citoyen. J'achève un ouvrage commencé l'année dernière. Courage, santé pour vous et pour les vôtres.

EDGAR QUINET.

DCXLI

A MADEMOISELLE MARIE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 5 juin 1867.

Chère Marie. Ne m'accuse pas trop, je t'en prie, de ce long silence. Je t'ai adressé, en esprit, bien des lettres auxquelles il ne manquait rien que l'écriture. Je t'ai remercié de tout mon cœur de t'être souvenue de mon jour de naissance. C'est donc une si grande fête de naître! Oui, c'en est une, et je le dis, après avoir éprouvé la vie. Puisse cette fête être pour toi ce qu'elle est pour moi!

Je me disais que ta tante, un autre moi-même, t'écrivait à ma place. Nous sommes tellement unis, que ce que l'un fait, l'autre croit le faire. Voilà, diras-tu, une singulière excuse. Non, chère Marie, l'excuse me semble très bonne. Quand nous parlons de toi, je crois toujours que tu nous entends. Sais-tu ce que je désire pour toi? De rencontrer un être tel que celui qui soutient ma vie. Oui, je te souhaite une union semblable de cœur, d'esprit, une communauté si parfaite de sentiments. Mais cet être qui sera pour toi ce que ta tante est pour moi, ce chef-d'œuvre de la vie intime, où est-il? Si nous le savions, il ne nous échapperait pas.

Il y a dans les choses une iniquité qui me frappe chaque jour. On me sait gré de mon exil, de mes livres, on en parle. Mais celle qui partage tout avec moi, qui est de moitié dans chacune de mes pensées, n'est-il pas injuste que son nom ne soit pas prononcé autant que le mien? Toi, chère Marie, qui nous connais, tu rétabliras la justice. Tu diras et tu répéteras que ton oncle n'eût rien pu faire, s'il n'eût pas eu toujours à ses côtés cet autre lui-même qui a doublé ses forces.

Mille amitiés de frère à ta mère; mille choses aussi à ton père. Tes lettres sont toujours notre joie. J'aime à te voir au milieu de ton anglais, de ton piano et de toutes tes occupations que tu prends si gracieusement au sérieux. Quand nous voulons voir l'avenir en rose, nous pensons à toi, et nous parlons de toi. Adieu, sois heureuse, je t'embrasse.

Ton oncle

EDGAR QUINET.

L'écharpe bleue m'a été bien utile dans ce long interminable hiver. Je la réservais pour les dimanches.

DCXLII

A M. MARC DUFRAISSE
A ZURICH

Veytaux, 8 juin 1867.

Oui, mon bien cher ami, je suis *désolé*, mais seulement de rester un temps si infini sans vous voir et sans causer avec vous. Comment avez-vous pu trouver une si grande *désolation* dans ces pages de la *Critique?* Ah! qu'il est fâcheux de laisser passer tant d'années sans une bonne heure de conversation! Je vous assure que cela eût suffi pour vous convaincre que j'ai été au contraire étonné d'avoir rencontré si peu de véritables adversaires. Et moi qui croyais que cette réponse témoignait de ma tranquillité d'âme, de ma satisfaction même, de ma surprise à la vue du petit nombre d'assaillants! C'était là le fond de ma pensée. Mais laissons ces vieux sujets ; encore une fois, il faudrait se voir. J'y songe, et je ne désespère pas d'y réussir.

Cher Dufraisse, voilà un livre de vous que l'on annonce! Il est publié et je n'en sais pas un mot! Ce serait là un beau motif de m'attrister. Mais, au contraire, je me réjouis de vous lire. Quelle belle surprise vous me faites

là ! Quand toucherai-je ce volume ? Certes, il sera le bienvenu; qu'il ne tarde pas trop, car mon impatience est grande.

Je ne m'entends que trop bien avec vous sur notre malheureux pays. La nouvelle phase dans laquelle il entre est l'indifférence. C'est l'état d'un peuple qui a été foulé et fouaillé trop longtemps. La conversation devient difficile avec les jeunes ou vieux qui nous arrivent. Ils ne peuvent plus comprendre notre haine contre ce régime et notre mépris pour ceux qui l'acceptent. Je vois bien que nous ne parlons plus la même langue. Il faut donc ou retenir tous ses sentiments ou se taire. Fâcheuse alternative dans les deux cas.

Chaque année augmente cette différence d'accent et de langage entre les Français du dedans et nous autres exilés. A la longue, nous formerions deux idiomes séparés dont la langue mère serait morte.

J'achève un ouvrage[1] auquel j'ai dû, au milieu de tout cela, une grande sérénité. C'est un besoin absolu chez moi de changer de corde. Vous me trouverez certainement très audacieux, mais ces audaces me renouvellent et me font supporter cet intolérable présent. J'ai, Dieu merci, trouvé un sujet où le reflet de ce temps-ci n'arrive pas.

Quand viendra le moment où nous nous reverrons ? Comme ces chers enfants auront grandi ! Embrassez-les pour moi.

Votre ami de cœur

EDGAR QUINET.

1. *La Création.*

DCXLIII

A M. ANATOLE DUNOYER
A BERNE

Veytaux, 14 juin 1867.

Cher Monsieur et ami,

Encore une fois mille remerciements de votre trop courte visite. Je vous répète que j'ai eu le plus grand plaisir à vous voir, à vous entendre. Revenez-nous quand vous le pourrez. Ne manquez pas alors d'apporter votre manuscrit. Quel beau sujet de longues conversations!

Votre lettre m'arrive ; je n'y réponds que quelques mots, mais sur-le-champ. Si je n'étais très absorbé en ce moment, j'écrirais tout aussitôt une lettre au *Temps*. N'est-ce pas une chose un peu disgracieuse de voir, en tête du comité de la paix, qui? le Sénateur Michel Chevalier qui a poussé plus que personne à la guerre sans merci ni miséricorde contre le Mexique?

J'apprends indirectement que M. Lemonnier institue un *Congrès de la paix* dont il décrète la réunion à Genève pour le 5 septembre prochain. Barni m'envoie le programme décrété et m'invite à y apposer ma signature. Mais quels sont les *amis* qui nous lancent cet arrêté? On ne me le dit pas. Puis-je signer une pièce sans savoir d'où elle vient? Non, évidemment. Ces *amis* qui ne se

nomment pas sont sans doute très méritants; ils ne me donnent jamais un signe de vie, en aucune circonstance, et ils demandent que, sans nul autre avis, je leur envoie ma signature, à la première sommation, non pas même d'eux, mais d'un intermédiaire ! Est-ce juste ? Je prévois d'ailleurs, comme à l'ordinaire, beaucoup de paroles pour rien.

Voilà aussi le *Paris-Guide*, et certainement grâce à vous. J'ai entrevu l'optimisme de Victor Hugo. Quelle allégresse !

Adieu et au revoir, cher Monsieur et ami. Croyez bien que les années n'ont rien pu sur mon cœur.

EDGAR QUINET.

DCXLIV

A M. JULES BARNI
A GENÈVE

Veytaux, 14 juin 1867.

Mon cher ami. Toute œuvre de paix est une œuvre bonne, je le veux bien. Mais encore faut-il savoir ce que je ne sais pas. Personne ne m'a écrit directement; personne de France ne s'est adressé à moi. On nous tient en dehors de tout, et l'on nous dit : *Signez*. Mais quoi ? Avec qui ?... En vérité, il n'est guère possible d'agir sérieusement, dans la parfaite ignorance où l'on nous laisse.

Peut-être nous réunirons-nous ces jours-ci à Lausanne. Nous causerons. Nous verrons ce qui est faisable. Mais je doute fort de l'efficacité du Congrès.

Et, d'ailleurs, que puis-je dire, n'en sachant rien, absolument rien ?

La seule chose que je sais, c'est que je désire beaucoup vous revoir.

EDGAR QUINET.

DCXLV

A M. MICHELET

A BEX

Veytaux, 18 juin 1867.

Cher ami. Voilà enfin le *Paris-Guide* qui m'apporte *le Collège de France !* Je n'en avais eu qu'un fragment. Que de choses, que de vie en peu de pages ! Que tout cela me remue au fond de l'âme ! Vous faites vibrer des cordes qui sont notre vie même. Je ferme le livre et je reviens. Quelle chose étrange de se voir ainsi à distance, et de se retrouver dans l'ancienne amitié, à travers tant de changements, comme dans une autre planète !

Bex et Veytaux ! Que de projets j'ai faits d'aller vous surprendre ! J'ai craint de vous trouver envolés ! Pourquoi ne venez-vous pas tous deux vous sécher de ces pluies perpétuelles sur votre terrasse de Masson-Matter et dans notre maison qui vous attend toujours !

La lettre du *grand botaniste*[1] nous arrive avec un premier rayon de soleil.

Ah ! je vous y prends aussi ! Vous voyez le *pasteur ?...* Décidément, nous voilà tous mômiers ! Embrassons-nous.

Mille amitiés de ma femme. Hommages dévoués à madame Michelet.

Votre

EDGAR QUINET.

En ce moment, une heure, était tiré le premier coup de canon de Waterloo !

DCXLVI

A M. FRÉDÉRIC MORIN
A PARIS

Veytaux, 19 juin 1867.

Mon cher Monsieur,

Laissez-moi vous féliciter bien cordialement de votre excellent et courageux morceau *l'Université*, du *Paris-Guide*. Je viens de le lire, et j'ai besoin de vous en remercier. Voilà justement le ton, l'accent, qui manquent le plus à notre temps. Vous osez sortir de cet optimisme banal qui nous mène tout droit au quiétisme, et extirpe

1. Madame Michelet.

l'action dans son germe. On sent que vous souffrez de l'esclavage, et c'est là ce qu'il y a de plus rare à notre époque. On disserte sur la servitude, mais on n'en souffre pas. Comment donc guérir de son mal, si on s'y complaît? Quand je verrai le ton de votre article devenir le ton dominant, alors je croirai à la délivrance.

Pour se relever, il faut sentir que l'on est tombé.

C'est le premier mot du salut.

Mille bons souvenirs.

EDGAR QUINET.

DCXLVII

A M. HENRI MARION (A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE A PARIS

Veytaux, 19 juin 1867.

Monsieur,

D'où viendrait l'espérance, sinon de cette noble École Normale qui est chargée de représenter les lumières de l'avenir? Elle renferme en elle, aujourd'hui, des écrivains, des orateurs, des penseurs encore inconnus. Ils feront la gloire de la France nouvelle. Puissent-ils trouver l'occasion et le jour favorables!

Veuillez, Monsieur, remercier pour moi ceux de vos camarades au nom desquels vous m'avez envoyé des pa-

roles si élevées. Ils auront un jour à refaire, à réparer la conscience humaine. Jamais plus grande tâche n'aura été réservée à une génération.

Voici un mot pour mon éditeur, M. Pagnerre.

Il vous remettra les dix volumes in-octavo de mes *Œuvres complètes*, publiées chez lui. Je suis heureux de m'associer pour ma part à la bonne œuvre de l'École Normale. Certainement le cœur de la France est avec elle.

Faites de mon nom ce que vous voudrez.

Recevez, Monsieur, pour vous et pour vos amis l'expression de mes sentiments tout dévoués.

EDGAR QUINET.

DCXLVIII

A M. LEMONNIER
A PARIS

Veytaux, 26 juin 1867.

Monsieur,

A mon grand regret, je n'ai pas vu notre ami M. Barni, et il est difficile de traiter ces grands sujets par correspondance. Je suis bien d'accord avec vous sur l'utilité et la nécessité de la paix, pour l'émancipation politique du peuple. Une réunion à cet égard, sous le nom de

Congrès, peut produire de bons résultats; mais, je vous l'avoue, la première condition, à mes yeux, c'est le concours formel des principaux représentants de la démocratie prussienne et allemande. Sans cela, que serait ce groupe formé presque entièrement de Français? Pour stipuler la paix, vous avez senti qu'il faut l'adhésion effective de ceux qui ont été si près de se faire la guerre. Les Allemands et les Prussiens (je veux dire la gauche prussienne) viendront-ils? agiront-ils réellement? J'en doute, et cela m'empêche de prendre la responsabilité d'un projet qui suppose leur adhésion entière. La gauche française ne peut manquer, vous le pensez, Monsieur, de signer la proposition de ce Congrès.

Ici je suis obligé de marquer nos situations respectives.

Je suis resté sur le terrain de la proscription; il est tout opposé à celui de la gauche.

La gauche du Corps législatif reconnaît le gouvernement du Deux-Décembre. Je ne le reconnais pas.

La gauche du Corps législatif a prêté un serment auquel elle reste fidèle. J'en ai prêté un autre et je le tiens aussi.

La gauche du Corps législatif pense ou laisse penser que la liberté est compatible avec le gouvernement sorti du Deux-Décembre. Je pense exactement le contraire.

La gauche du Corps législatif veut l'amélioration de ce qui est. J'en veux l'extirpation.

Évidemment, avec des principes si opposés, nous ne pouvons, elle et moi, signer les mêmes actes. Croyez

d'ailleurs, Monsieur, que je fais toute sorte de vœux pour la réussite de vos généreux projets.

EDGAR QUINET.

DCXLIX

A M. ACCOLAS
A PARIS

Veytaux, 26 juin 1867.

Monsieur,

Votre lettre du 20 juin répond à mes propres sentiments. Je vous adresse des remerciements très sincères. Il m'est précieux de voir que des hommes songent aux moyens de tirer les peuples, et notre France en particulier, de leur léthargie de reptile. Quand même ces moyens ne produiraient pas tout l'effet que vous devez en attendre, ils prouvent du moins un vif désir de renaître, ils honorent les auteurs de tels projets.

En ce qui me touche, Monsieur, j'ai écrit une assez longue lettre à M. Lemonnier; j'indique là les motifs qui m'empêchent de signer l'acte proposé. Je suppose que vous le voyez fréquemment, et, dans la crainte de me répéter, je suis obligé de vous prier de recevoir la communication qu'il vous fera de ma lettre.

Permettez-moi d'ajouter ici, Monsieur, mes vœux les

plus sincères pour la pleine réussite de vos projets, et recevez, etc.,

EDGAR QUINET.

DCL

A M. BARNI

A GENÈVE

Veytaux, 27 juin 1867.

Mon cher ami. Quand je parlais de moi, je parlais aussi de vous. Je me plaignais précisément de ce que vous ne savez pas plus que moi les détails de l'affaire. Si vous aviez pris l'initiative, tout eût été très simple. Nous eussions causé entre nous.

Il s'agit pourtant d'une chose sérieuse.

Prendre sur soi une part de la responsabilité d'un *Congrès universel !...* Si l'on nous eût consultés, j'aurais demandé qu'avant tout, on s'assurât du concours d'un certain nombre de démocrates allemands. Là est le point. S'en est-on occupé avant de lancer le programme ? C'est ce que nous ignorons absolument. Rien pourtant de plus indispensable. Car, si l'on n'a qu'un groupe de Français, comment prendre le titre de Congrès universel de la paix ? Et que signifiera cette paix, si elle n'est demandée avec autorité que par un seul côté, c'est-à-dire par des Français ?

Je persiste à croire que les amis de Paris, dont je ne connais pas encore le nom, auraient dû correspondre avec nous et ne rien lancer avant de s'être assuré le concours de l'Allemagne. Relisez encore une fois mes observations, elles étaient autant pour vous que pour moi. J'ai la plus grande et absolue confiance en Versigny, aussi bien qu'en vous. Mais il y a tant de manières de donner par complaisance son nom! Tous les jours, ne voyons-nous pas faire telle demande, et, le lendemain, on écrit que de nouveaux renseignements changent l'état des choses. Croyez donc bien qu'en demandant des explications pour moi, j'en ai demandé pour vous.

Je souhaite de tout mon cœur le succès du Congrès. Je crois que l'on est allé trop sommairement, trop vite, à la décision, et, si je pouvais vous voir un moment, je complèterais ma pensée...

Adieu, mon cher ami. Votre

EDGAR QUINET.

DCLI

A M. H. CARNOT

A PARIS

Veytaux, 28 juin 18 .

Mon cher Carnot. Je réponds sur-le-champ à votre lettre du 26. J'accepte bien volontiers de faire partie de la commission pour la statue de Voltaire. Veuillez trans-

mettre ma réponse au *Siècle*, en attendant que je puisse écrire directement.

Michelet est en ce moment à Bex. Il passera ici demain pour aller dans l'Engadine, et je compte le voir. Je crois être certain qu'il acceptera. Vous le saurez aussitôt.

Pardon de cette grande hâte et mille amitiés de cœur.

EDGAR QUINET.

Il me manque toujours le dernier volume de vos très intéressants *Mémoires* sur votre père. Je ne l'ai pas reçu. Si vous pouvez me l'envoyer pour compléter ce précieux ouvrage, vous m'obligerez infiniment.

DCLII

A M. MICHELET

A PONTRESINA (ENGADINE)

Veytaux, 12 juillet 1867.

Cher ami. Moi aussi, j'ai fait du chemin. Mais comment? J'avais écrit à Lemonnier et j'avais refusé très catégoriquement. Il me semblait même que mes lettres avaient dû les mécontenter au dernier point. Je m'attendais à des réponses très sèches. Pas du tout. Voilà les lettres les meilleures, les plus sages, et avec des instances infinies et des noms d'Allemands. Il n'y avait plus moyen de résister. D'ailleurs, l'occasion de faire quelque chose

qui ressemble à une action est si rare! Enfin j'ai consenti; j'ai donné mon adhésion au *Congrès de la Paix*. Voilà ce que j'étais empressé de vous dire.

Votre lettre est arrivée bien à point. Nous vous cherchions et nous ne savions où vous trouver.

Ma femme est prise d'une malheureuse névralgie, elle ne peut écrire aux voyageurs; mais elle prie l'infatigable botaniste de trouver un instant pour nous dire vos aventures, au moins en quelques mots, depuis que vous nous avez quittés. Vous êtes-vous arrêtés à Zurich? Avez-vou vu Dufraisse?

Je suis charmé de vous voir pour quelques jours en jachère. On fait de singulières conquêtes, quand on croit ne rien faire! l'esprit marche toujours sans y penser.

Ah! que nous voudrions pour beaucoup assister au travail de l'herbier! Cher botaniste, envoyez-nous quelque bonne pensée de ces fleurs de l'Engadine que nous ne connaissons pas.

Point de nouvelles des de Guelle.

Mille choses à M. et madame Paillotet. Nous vous embrassons tous les deux.

EDGAR QUINET.

DCLIII

A M. VICTOR VERSIGNY
A PARIS

Veytaux, 12 juillet 1867.

Mon cher ami. Je ne résiste pas davantage à vos paroles. Faites de mon nom ce que vous voudrez.

La lettre si élevée de M. Lemonnier confirme la vôtre.

Ainsi je donne mon adhésion au Congrès de la paix, qui sera, je l'espère, une machine de guerre contre toutes les tyrannies vieilles et nouvelles.

J'ai eu à vaincre mes préventions contre le Congrès. C'est à vous et à quelques autres qu'il appartiendra d'empêcher celui-ci de tomber dans les inconvénients ordinaires. Faites de cela votre première préoccupation.

Un danger est d'aller à la dérive en devenant la proie des partis et des passions locales de Genève. On se noierait dès le premier pas dans un verre d'eau. Ceci est capital.

Avoir un texte de questions à traiter. Sinon, on risque de périr dans le vide. Entendez-vous avec vos amis sur ce point, et qui est mieux préparé que vous à en décider?

Oui, j'avais de nombreuses objections. Mais les occasions d'agir sont si rares ! Il ne sera pas dit qu'une occasion s'est présentée d'essayer de vivre et que je m'y serai refusé.

Avant-hier, je causais de tout cela avec nos deux anciens collègues Bruckner et Valentin. Ils pensaient comme moi. Ne songe-t-on pas à leur écrire, ainsi qu'à Dufraisse?

Adieu, mon cher ami. Ma femme est heureuse de votre souvenir. Mille amitiés de sa part (et mes hommages dévoués) à madame Versigny.

Votre tout affectionné de cœur

EDGAR QUINET.

DCLIV

A M. COLOMB

AU CLOS DU MOULIN, PRÈS VILLENEUVE

Voytaux, 13 juillet 1867.

Cher et aimable voisin. Ne voulez-vous pas que nous regardions un de ces jours votre collection de fossiles? Il suffira, je pense, de la mettre sur une table. Je suis dans une si belle ferveur paléontologique ! Elle me rendra un peu moins indigne d'une telle faveur. Puis cela vous rappellera vos exploits sur les cîmes inaccessibles. N'est-ce pas là une bonne occupation pour un convalescent?

Ah ! quel joli récit j'ai entendu lire d'une certaine course au château de Gruyère ! Quelle verve et quelle imagination ! Connaissez-vous l'auteur? Devinez.

Mes hommages à madame Colomb. Mille et mille compliments de votre tout devoué

EDGAR QUINET.

DCLV

AU DIRECTEUR DU *SIÈCLE*
A PARIS

Veytaux, 16 juillet 1867.

Monsieur,

C'est dans les temps de ténèbres tels que le nôtre qu'il est bon de faire appel aux génies de lumière et de liberté. Élevons donc une statue à Voltaire; surtout gardons-la mieux que nous n'avons gardé son tombeau.

EDGAR QUINET.

DCLVI

A M. DUVERGIER DE HAURANNE
A PARIS

Veytaux, 26 juillet 1867.

Monsieur et cher ancien collègue,

Voici une lettre que vous devriez avoir reçue depuis longtemps, car je vous l'ai écrite souvent en pensée. Votre

dernier volume m'a tenu fidèle compagnie dans mon rocher de Veytaux-Chillon. Je reviens à votre livre toutes les fois que j'ai besoin de me démontrer, par un exemple, qu'il reste encore quelque chose de vivant et de sincère en France. Cette partie de votre Histoire a un intérêt bien profond pour moi. J'y retrouve toutes les scènes auxquelles j'ai assisté. Ma curiosité ou mon espérance était alors si vive! Quand j'avais vu à leur banc mes héros, les libéraux de 1824, c'était pour moi la terre promise. Je reviens à ces heures-là, à chaque page de votre ouvrage. C'est, je vous assure, un sentiment très extraordinaire que de revoir ainsi la réalité exacte, sans les passions, les haines, les aveuglements qui l'accompagnaient. La poussière, le bruit, les trépignements sont passés. Voici la vérité indulgente et pourtant sévère quand il le faut, précise, lumineuse, qui n'offense jamais. Vous continuez de tenir la balance impartiale. Rien ne vous fait dévier. Quel enseignement pour notre France, si elle n'est pas devenue muette et aveugle! Vous n'avez besoin d'aucun encouragement. L'esprit de liberté vous pousse; il vous donnera la force de toucher le but. Je sais bien quelle devrait être la récompense d'une si grande œuvre; il n'y en a qu'une pour de tels travaux, ce serait de servir à la régénération de la France. Espérons donc quand même; de pareils efforts ne peuvent être perdus.

En ce qui touche notre pays, je voudrais avoir la foi du charbonnier; elle est nécessaire pour croire encore au salut de notre nation.

Voilà quinze ans passés depuis le Deux-Décembre. A quoi ont-ils servi? L'opposition est entrée dans le filet

qui lui a été tendu. Elle donne chaque jour au gouvernement du Deux-Décembre la consécration, l'existence légale qu'elle pouvait seule donner. Elle a été la sainte colombe qui est descendue sur l'oint du Deux-Décembre. Elle en a fait un pouvoir régulier, normal, le modèle de l'innocence et de toutes les vertus populaires. Depuis que l'on a accepté ce sacre des mains de l'opposition, la parole humaine a été faussée. On semble combattre et, dans le fond, on sert. Le talent ne manque pas, mais ses coups ne portent plus. Les plus beaux discours ne sont que du vent. Pas un mot ne reste et ne germe. Le pouvoir absolu tempéré par la rhétorique, voilà le résultat.

Vous me trouverez trop sévère, je le sens. Faites toutes les exceptions qui vous semblent justes. J'y consens volontiers. Adieu, cher Monsieur; croyez à ma vive et sincère affection. Ma femme se rappelle à votre souvenir. Nous continuons de protester ici, de jour et de nuit, dans chaque pensée, et pourtant nous savons combien nous sommes seuls. Nous protestons, non pas au nom d'un parti, mais au nom de la conscience humaine, qui peut-être un jour se réveillera. Qu'est-ce donc, cher Monsieur, que le droit, la justice? Ne sont-ce donc que des mots que les hommes trouvent commode de prononcer pour couvrir leurs plus méchantes actions?

Ces quinze années ont détruit tout le système du monde moral. Il est à refaire par la base.

Mes hommages à madame Duvergier.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DCLVII

A M. ALBERTO MARIO
A FLORENCE

Veytaux, 29 juillet 1867.

Monsieur,

L'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer touche courageusement à la véritable plaie de l'Italie. Il semble que les temps approchent où les peuples feront un pas dans le sens que vous indiquez. Le pouvoir temporel et spirituel est planté au milieu de l'Italie, comme ces épouvantails que l'on plante au bout d'un bâton chargé d'un vieux haillon pour effrayer les oiseaux. Ceux-ci commencent à se familiariser et à percher sur la mître. Encore un pas, et ils la jetteront à terre et ils en feront leur nid. Gloire à qui ose et osera !

Compliments et félicitations de votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

DCLVIII

A M. ANTONIN PROUST
A NIORT

Veytaux, 3 août 1867.

Mon cher Monsieur,

Rien de plus instructif que votre nouveau numéro des *Archives de l'Ouest*[1]. Que les Français vous lisent. Ils verront clairement de quelle hauteur ils sont tombés. Chaque ligne est un enseignement. Il suffirait de citer, pour frapper les sourds et les aveugles. La presse aurait là une tâche facile. Voudra-t-elle la remplir?

Est-ce bien là la même nation, si fière en ce temps-là, si humble de nos jours? Vous me fournissez trop d'arguments. Vous me donnez, hélas! trop raison.

Si j'avais eu, il y a deux ans, ces documents inappréciables, je les aurais cités à chaque page de mon premier volume. Du moins je les ai pressentis. Je n'ai rien avancé qui ne se trouve confirmé, démontré par votre publication monumentale. Aussi personne, je pense, ne vous est plus reconnaissant que moi pour ce travail de bénédictin et de citoyen. Courage!

1. *Cahiers de* 1789.

Savez-vous bien que vous êtes allé au-devant de l'un de mes plus vifs désirs? J'avais tant souhaité voir le mont Athos, ou en lire une bonne description! Et voici que cette description m'arrive en ligne droite, du pur ciel de Grèce. Ah! vous êtes un vrai magicien et vous cachez votre baguette. Je n'ai pas eu grand mérite à la reconnaître. Adieu et au revoir et toujours merci, cher Monsieur.

Votre dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

Tous mes remerciements et toutes mes sympathies à M. Bethmont. Mille choses de la part de ma femme.

Nous comptons que le Congrès de Genève vous ramènera à Veytaux.

DCLIX

A M MARC DUFRAISSE
A ZURICH

Veytaux, 6 août 1867.

Mon cher ami. Voilà donc le choléra à Zurich? Bruckner nous donne cette triste nouvelle. Il ne serait pas raisonnable de choisir ce premier moment pour aller errer dans les hôtels de Zurich, en partie de plaisir. C'est là ce que l'on nous répète, et il faut bien se rendre à l'évidence. Il ne serait pas juste de vous retenir au delà du terme que vous aviez peut-être fixé. C'est le moment

pour vous de partir. Je me réjouis de vous savoir tous dans quelque bain dont vous nous direz le nom. Notre partie est ajournée; nous y reviendrons au premier moment favorable, car nous y tenons infiniment.

Un second motif nous décide à attendre. Notre ami M. de Guelle a été frappé d'une attaque de paralysie. On a pu l'amener à Évian. Il propose de se faire porter à Ouchy sur notre rive, pour que nous puissions nous revoir. Comment manquer à un pareil rendez-vous? Cela n'est pas possible.

Rien ne nous aurait retenus, si nous ne nous disions pas qu'il s'agit seulement d'un retard. Quelle joie de revoir vos jeunes gens, et vos fillettes, et vous-même!... Amitiés, vieilles et nouvelles.

EDGAR QUINET.

DCLX

A M. HENRI MARTIN
A PARIS

Veytaux, 15 août 1867.

Mon cher ami. Un mot seulement aujourd'hui.

Je suis préoccupé de votre indisposition. Si les nerfs y sont pour quelque chose, pourquoi n'essayeriez-vous pas des Alpes? Ce sont encore les plus grandes guérisseuses que je connaisse. J'en parle par expérience. Un séjour d'une semaine ou deux sur un alpage vous ferait

plus de bien que toute la *pharmacopée* de l'Empire. Nous avons justement sur nos têtes un village, Glion. C'est là que je voudrais vous voir. Les Alpes me répondraient de votre prompte guérison. Dites un mot, nous vous chercherons un très confortable chalet.

Surtout reposez-vous. Plus tard, vous arriverez à la *Révolution* et à sa *Critique*. Il s'agit d'abord de vous retremper dans un complet loisir.

Ah ! que vous avez raison de ne point parler de la situation politique ! Ce sujet fait mal, évitons-le. Quinze ans de servitude volontaire, sans un seul jour de conscience, sont entrés dans la chair et dans les os de nos compatriotes. Ils sont empoisonnés, et ils ne s'en aperçoivent pas. Ce poison-là a un nom. Il tue agréablement les peuples plus légers que les oiseaux. Il s'appelle, je crois, le *curare*.

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

DCLXI

A M. MARC DUFRAISSE

A ZURICH

Veytaux, 24 août 1867.

Mon cher ami. Je le tiens enfin, ce grand livre si attendu[1]. Que je sois du moins, l'un des premiers à vous féliciter

1. *Du droit de la paix et de la guerre.*

de cette action. Car ce n'est pas seulement un livre, c'est un acte. Quelles pages que ces pages d'*archéologie!* Elles entraîneront quiconque a encore une âme d'homme.

Ah ! cher Dufraisse, qui les comprendra mieux que moi, ces pages écrites avec la sueur de sang de l'exilé? Vos paroles me semblent sorties de ma propre poitrine. Et il en sera de même de tous ceux en qui reste un souffle humain. Que vous dirai-je de plus? Tout est là. Il s'agit bien vraiment d'analyser cette éloquence antique ! Cependant je dirai que ce qui fait vivre les livres est condensé à chacune de vos pages : la passion, l'originalité, le style de bronze. Non, il n'est pas possible que la France ne se sente pas mordue au cœur. Ah ! que vous l'aimez, cette France, pour lui parler ce langage fait pour ressusciter les morts ! Savez-vous ce qui me force d'espérer quand même en notre nation ? C'est un livre tel que le vôtre. Non ! la langue française, puisqu'elle est encore capable de pareils accents, n'est pas la langue d'une nation défunte. Voilà la première conclusion que je tire de vos magnifiques paroles. Voilà la note que j'attendais pour en finir avec ce babil à voix basse de notre grande chambre de malade. Allons, qu'ils vous écoutent tous ! Qu'ils s'inclinent et qu'ils reconnaissent la puissance de l'orateur ! Je fais ici ma propagande dans mon rocher. Avant-hier, le général Changarnier et la famille d'un de nos anciens collègues, Guichard, étaient réunis dans notre caverne. J'ai pris vos pages, je les ai lues. Tous ont vibré, frémi.

Vous-même, homme de pierre, vous auriez été ému. Pour moi, je suis heureux, très heureux de ce succès, de

cette force, de cet éclat, de ce courage d'esprit, ou plutôt de cette intrépidité de franchise. Cela me rajeunit, me fait du bien, me console, m'oblige de croire à un avenir. Je vous en remercie et je vous embrasse.

Embrassez pour moi cet autre vainqueur, Jean-Paul. Je voudrais bien aller vous porter à tous deux une couronne.

Notre ami de Guelle nous arrive demain, paralytique, porté à bras. Nous le réchaufferons de votre livre.

Amitiés, félicitations à tous. La vérité est venue de l'exil.

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

Votre succès est grand, très grand, il nous revient de tous côtés et c'est maintenant notre meilleure joie. Pas un homme qui ne se sente forcé dans ses retranchements! Vous les avez vaincus. Ah! combien nous pensons à vous, aux vôtres, dans ce temps-ci! Vivez, cher Dufraisse, et gardez-moi soigneusement votre amitié !

DCLXII

A M. MICHELET

A PARIS

Veytaux, 31 août 1867.

Cher ami. L'oncle Narcisse s'est donc lassé de vivre? Je le croyais immortel. Je le vois encore si vif, si jeune,

si alerte à soixante-dix ans! Du moins, il vous lèguera, j'en suis sûr, ses forces de centenaire. Vous atteindrez ainsi la fin du siècle, et vous aiderez à naître celui qui doit réparer les désastres du nôtre.

La dernière fois que j'ai vu M. Narcisse, c'était à Seine-Port; il arrivait, je crois, à pied, prêt à repartir, infatigable. Il me rappelle votre père, et votre père me rappelle tous nos commencements. Vous leur avez donné une vieillesse heureuse et glorieuse, à l'un et à l'autre. Nul sentiment ne doit être plus doux.

Je ne sais trop où vous chercher, vous et *Louis XVI*. Vous êtes encore à Paris, je suppose. Pour nous, nous n'avons pas quitté notre grotte de rocher, où nous avons eu quelques visites. La France baisse toujours. Le réveil pourra être lamentable! On s'accoutume à cette agonie. La parole humaine ne peut plus rien pour de tels endurcissements.

Passons outre.

Le philosophe Fichte me disait hier qu'il est de mon avis[1], comme *homme* et comme *philosophe*, mais qu'il est d'un avis contraire comme *Allemand*. Quelle belle distinction! L'homme d'un côté, l'Allemand de l'autre! Cela est bien de notre temps.

Adieu, cher ami de 1825! Veillons bien sur cette antiquité-là!

Hommages dévoués à madame Michelet.

Votre

EDGAR QUINET.

1. Sur la brochure *France et Allemagne*.

DCLXIII

A M. MONTÉNÉGRO
A ANDRIA

Veytaux, 14 septembre 1867.

Cher Monténégro. J'ai vu notre héros, j'ai embrassé Garibaldi[1]. Honneur à l'Italie qui a produit une si grande âme! Elle est faite pour servir de modèle et d'idéal à quiconque prend la vie au sérieux.

Vous avez dû recevoir sa lettre, mon discours, que je vous ai envoyés dans un bulletin imprimé. On ne se figure pas la réaction de peur folle que ces deux ou trois jours de liberté à Genève ont déchaînée, surtout en France. Vos amis, sans doute, éclaireront l'opinion; cela ne se peut, en France; la nuit y est trop noire. Faites de votre mieux pour dissiper chez vous cette masse d'impostures.

Le 10 septembre est une date pour moi. Je suis sorti de ma solitude pour faire un appel à la conscience humaine étouffée depuis seize ans par le Césarisme. Garibaldi a prononcé la déchéance de Rome papale. Ce sont là des faits qui resteront. La poussière qui s'est soulevée tombera. Les actes grandiront, la figure de Garibaldi fera vivre ces jours-là dans la postérité.

Courage donc, cher Monténégro. Je vous remercie de

1. Voyez *Notes*.

vos traductions de mon *Panthéon*, ainsi que de toutes les autres. Votre *Catéchisme* va-t-il ? Mettez-moi parmi vos souscripteurs. Excusez-moi auprès de votre ami qui m'a envoyé les *Verbo Nuovo;* j'ai à le remercier, et je le ferai. Adieu. Santé, sérénité, espoir, travail !

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

Ce jour (ce 10 septembre) m'a fait beaucoup de bien, même physiquement. Au besoin, je ferais la campagne avec Garibaldi.

Le Congrès a été le seul effort, la seule lueur depuis seize ans. Il produira tôt ou tard ses fruits. Je mesure son importance aux passions de réaction qu'il déchaîne. Pourquoi les amis de France ne sont-ils pas venus en plus grand nombre ! C'est là ce qu'il faut regretter. Pour moi, je suis bien décidé à saisir toute occasion par les cheveux, quel que soit son nom, paix ou guerre, peu m'importe ! C'est tout un.

DCLXIV

A M. JOLISSAINT
A LAUSANNE

Veytaux, 15 septembre 1867.

Monsieur,

Il me tarde de vous féliciter et de vous remercier de l'admirable esprit d'indépendance et d'impartialité avec lequel vous avez présidé cet orageux Congrès de la paix. On le diffamera d'abord, en attendant la vérité.

Le bureau a été régulièrement dissous; et nous rentrons chacun dans la situation où nous étions avant le Congrès.

Si quelques personnes venaient à penser à moi et songeaient à me faire entrer dans le Comité permanent, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien les avertir que, par des raisons qui me sont propres, il m'est et me serait impossible de faire partie du Comité, à un titre quelconque.

Veuillez recevoir, etc.

EDGAR QUINET.

DCLXV

A M. ISAMBERT
A PARIS

Veytaux, septembre 1867.

Monsieur,

J'ai hâte de vous adresser mes remerciements pour vos lettres sur le Congrès de la paix. Il sera dans l'opinion ce que le fera la presse. Puisse-t-elle vous imiter! Vous avez été et vous êtes dans le vrai. La France est un peu accoutumée au parler bas de sa chambre de malade. Il faut pourtant l'acclimater peu à peu à une autre atmosphère.

Nefftzer a été terriblement sévère, et les ennemis en ont profité aussitôt. Quelques mots d'explication ne seraient pas inutiles.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

Une réunion de cinq à six mille personnes ne peut avoir la correction d'un Corps législatif. Nous sommes, en France, un peu déshabitués de la vie. Quand nous la rencontrons, elle nous effarouche. Il faut pourtant tâcher de nous y accoutumer.

DCLXVI

A M. CHASTEL, PASTEUR
A GENÈVE

Veytaux, 15 septembre 1867.

Monsieur,

Comment vous remercier assez de l'offre hospitalière que vous avez bien voulu me faire? Croyez que je ne l'oublierai jamais et qu'elle m'attache sincèrement à vous. Il m'est bien doux d'ajouter la reconnaissance à tous les sentiments que vous m'inspirez.

Je m'étais juré de faire cet appel à la conscience humaine, à la première occasion qui me serait donnée. Tôt ou tard, la conscience humaine répondra, je n'en doute pas, lors même que je serais aujourd'hui la *Vox clamantis in deserto*.

Agréez, Monsieur, le témoignage de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

EDGAR QUINET.

DCLXVII

A MADAME LOUISE COLET
A PARIS

Veytaux, 15 septembre 1867.

Madame,

C'est aujourd'hui seulement, 15 septembre, que je reçois à Veytaux votre touchante lettre et vos beaux vers. Garibaldi est reparti le 11, le Congrès a été clos le 12, il ne reste plus rien de cette foule, et me voici rentré dans mon rocher de Chillon. C'est dire que les beaux vers sont arrivés trop tard, l'auditoire a disparu. Ne le regrettez pas trop. La poésie a peine à se faire entendre dans un Congrès, même de la paix.

Je me suis fait un devoir de répondre à l'occasion unique qui se présentait. Il est toujours doux d'avoir suivi la voix intérieure; j'ai fait appel aux âmes. Elles répondront, quand leur moment viendra.

Votre découragement, Madame, m'afflige. Pourquoi être découragée? Votre talent est votre consolateur. Plus vous l'appliquerez aux grandes causes, plus il vous soutiendra et vous défendra. N'examinons pas trop ce que l'on pense de nous. Agissons. Le compte de nos actions se fera après nous.

Je n'ai point appris, Madame, que vous soyez venue ici, dans mon village.

Veuillez recevoir, etc.

EDGAR QUINET.

DCLXVIII

A M. LONGUET
A PARIS

Veytaux, 14 octobre 1867.

Mon cher Monsieur,

Merci de votre envoi et de l'occasion que vous m'avez donnée de vous relire. Il faudrait pouvoir causer et se voir à loisir, et le temps nous emporte.

Le déchaînement contre le Congrès me démontre une chose dont je ne doutais pas. Le libéralisme actuel, dans son prétendu réveil, n'est que la vieille réaction masquée qui n'attend que l'occasion d'étouffer encore une fois la liberté, si par miracle elle venait à renaître.

Nos amis nous ont déchirés le mieux qu'ils ont pu. Quel curieux réveil! On nous accuse, nous autres proscrits, de nous *croiser les bras*, tandis qu'eux!... A merveille! C'est donc là ce qu'ils appellent revivre! Franchement, ils me plaisaient autant morts.

Mesurons l'effet du Congrès de la liberté par la haine qu'il inspire. A ce compte-là, l'effet n'est pas médiocre.

Pourquoi le *Courrier* a-t-il aussi jeté sa petite pierre? A vous, cher Monsieur, de tout cœur.

EDGAR QUINET.

On m'a fort attaqué; c'est à la conscience publique à me défendre. Je ne m'en mêle pas.

DCLXIX

A M. X***
A PARIS

Veytaux, 14 octobre 1867.

Monsieur,

Mille affaires et occupations, sans compter un incendie, m'ont empêché de vous répondre sur-le-champ. Vous avez dû recevoir la lettre que j'ai prié M. Barni de vous faire parvenir. J'ai fort regretté de ne vous avoir pas vu à Veytaux. C'est ici que nous aurions pu causer tout à notre aise. Entre autres grands services qu'a rendus le Congrès, il a montré tout ce qu'il y a de réaction endurcie sous le libéralisme de nos jours. On a été terrifié d'une ombre de liberté. Que serait-ce donc, si c'était la liberté elle-même? Ils fuiraient, je pense, dans les cavernes. Rien de cela ne peut nous étonner.

Je persiste à dire et à répéter que ce Congrès a été le seul effort réel depuis seize ans[1].

Puisque vous voulez bien, mon cher concitoyen, me faire part de votre projet de vous éloigner temporairement de France, je vous avouerai que j'aurais de la peine à vous presser de l'exécuter. Notre exemple a montré combien le lien se rompt vite avec les proscrits et même les absents. Il semblait naturel que la démocratie en France s'attachât à ses proscrits, et qu'il se formât ainsi une union solide entre ceux du dedans et ceux du dehors. Eh bien, le contraire a eu lieu. Ceux qui ont refusé de rentrer, pour que toute leur vie fût une protestation, sont restés de plus en plus isolés. En toute occasion, ils ont été, sinon reniés avec éclat, au moins blâmés. On a tourné contre eux-même leur sacrifice. Ainsi aujourd'hui cela s'appelle *rester sous la tente.* Il n'y a peut-être pas cent personnes qui comprennent la signification de notre proscription. Où sont ceux qui sentent qu'en nous imposant cette dure existence à l'étranger, nous voulons empêcher l'oubli et la prescription du Deux-Décembre? Vous comprenez cela, cher Monsieur, vous et quelques-uns, mais ils deviennent de plus en plus rares, et nous finirons par rester oubliés comme dans un désert.

Voilà notre expérience. Vous voyez que je ne puis désirer de vous voir vous expatrier. Les hommes sont trop légers, ils oublient trop vite. C'est, selon moi, en France, c'est à Paris que votre noble désintéressement peut s'exercer avec profit pour la cause publique. Ne par-

1. Voyez *Notes.*

tagez pas notre sort, vous vous sentiriez bientôt déraciné.

Voilà, cher Monsieur, mon impression. Vous y reconnaîtrez ma sympathie pour votre personne.

Recevez, etc.,

EDGAR QUINET.

Vous voulez bien, Monsieur, me demander ma photographie; je n'en ai pas un seul exemplaire, sinon, je vous l'aurais envoyée et offerte avec empressement. Elle se trouve, je crois, à Paris, chez le photographe Petit.

Quand vous publierez quelque chose, je serai charmé de vous lire.

Agréez, Monsieur, etc.,

DCLXX

A MADAME JULIE HOFF[1]

A BALE

Veytaux, 16 octobre 1867.

Madame,

Le Ressuscité vous prie instamment de vous consoler. Il vit, en effet, et il s'en excuse; il serait très affligé de vous avoir causé la moindre peine, car vous êtes une de

1. Auteur d'un ouvrage philosophique *Harmonie*, et qui parlait d'Edgar Quinet comme s'il était mort depuis longtemps.

ces nobles âmes qui ne doivent pas être contristées. Tout cela s'arrangera tôt ou tard par un erratum à la fin d'un volume.

Et que ne pouvons-nous faire de ces errata pour tous ceux que nous avons aimés et perdus! Nous corrigerions ainsi les méprises de la nature.

Je vous lis, Madame, avec une vive sympathie.

Je serai heureux de vous voir et de vous entendre. Vous me trouverez toujours à vos ordres de deux à quatre heures et de cinq à huit. Je ne suis absent qu'entre quatre et cinq, pour nos promenades.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DCLXXI

AU GÉNÉRAL GARIBALDI
A VARIGNANO

Veytaux, 19 octobre 1867.

Cher et grand Garibaldi !

Je me sens prisonnier avec vous. Votre pensée ne nous quitte pas. Ceux qui vous gardent à vue savent-ils bien ce qu'ils font? Ils livrent leur cause, l'Italie, que vous sauvez malgré eux. Que ne suis-je avec votre digne fils Menotti! C'est là qu'est la vérité, la justice, la victoire de l'avenir.

C'est là qu'il ferait bon mourir pour expier tant de crimes d'État qui renaissent d'eux-mêmes.

Je prévois avec horreur que l'on va recommencer le crime de l'expédition romaine. Cher Garibaldi, pardonnez-nous! Nous ne sommes plus nous-mêmes! Nous ne savons ce qu'on nous fait faire. Nous nous en apercevrons, mais trop tard! Voilà ce que je crains pour nous, non pour vous. Votre cause à vous est invincible, c'est celle de l'humanité[1].

Pour toujours, votre

EDGAR QUINET.

Ma femme me prie d'ajouter qu'elle est de moitié dans tout ce que je vous dis.

DCLXXII

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, octobre 1867.

Voilà donc ce qu'ils appellent le réveil de l'opinion publique! Une seconde expédition romaine[1]!... Les mots me manquent...

La France veut-elle devenir la patrie et le drapeau du

1. Mentana vint confirmer bientôt ces craintes.
2. Voyez *Notes*.

Syllabus?... Je voudrais au moins, comme individu, me laver de cette universelle infamie. J'y pense.

Que deviendrais-je en ce moment, si j'avais espéré quelque chose! Dieu merci, j'ai vu clairement depuis seize ans. On m'accusait d'être sévère, et toujours la situation s'est trouvée au-dessous de mes craintes. On va maintenant massacrer Garibaldi. Ce sera le plus beau forfait des hommes de décembre... J'écris à Garibaldi : « Que ne suis-je avec votre digne fils Menotti! »

Ce serait, en effet, aujourd'hui la vraie place.

EDGAR QUINET.

DCLXXIII

A M. NEFFTZER

A PARIS

Veytaux, 3 novembre 1867.

Monsieur,

Voici, de nouveau, de bien graves circonstances. Je vous envoie ci-joint un article pour *le Temps*. Il serait peut-être utile de le faire précéder de quelques mots. On dirait, ce qui est vrai, que, depuis trente ans, je n'ai cessé d'étudier et de suivre la question de Rome et d'Italie. On comprendra mieux par là que je n'obéis aujourd'hui qu'à ce qui a été pour moi depuis si longtemps

l'objet constant de mes études et de mes travaux. Cela rendra, ce me semble, les choses plus faciles.

Veuillez me répondre le plus tôt possible un mot et recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

Les circonstances deviennent graves pour la France. Je veux faire mon devoir[1]. Mon article a été écrit le 31 octobre, c'est-à-dire plusieurs jours avant la bataille de Tivoli.

DCLXXIV

A GARIBALDI

Veytaux, 8 novembre 1867.

Cher et grand Garibaldi,

Tout homme qui mérite ce nom vit et souffre avec vous. Votre cause est celle pour laquelle je lutte depuis que je respire. Elle vaincra, et par vous. Je remercie le ciel de n'avoir pas voulu du sacrifice de votre vie, elle est réservée pour le triomphe. Tant que vous êtes là, il n'est permis à personne de désespérer. Vous soutenez de votre souffle des millions et des millions d'âmes qui peut-être succomberaient sans vous.

1. *France et Italie* parut dans *le Temps*, avec une excellente introduction de M. Nefftzer.

Je vous adresse, dans un numéro du *Temps*, ce que j'ai écrit sur ces derniers jours : *France et Italie*.

C'est là tout ce qu'il m'a été possible de faire pénétrer en France. Ah! c'est elle qui est prisonnière et isolée! Vous avez le monde et l'avenir avec vous.

Hommage, admiration, dévouement de votre

EDGAR QUINET.

DCLXXV

A M. JULES ROMAIN BOULENGER
A PARIS

Veytaux, 10 novembre 1867.

Monsieur,

Votre lettre est celle d'un homme de cœur et d'esprit. Je vous en remercie. J'entre autant que je le puis dans vos sentiments, et voici ce que je pense.

On vous a fait à tous une chambre élégante, confortable, bien calfeutrée, capitonnée ; vous y êtes à merveille, enfermés sous trois verrous. Le lit est des meilleurs, en bois d'ébène, bien entendu. Vous avez, sur la table de nuit, de jolis romans, dont je suis loin de médire ; vous venez de les parcourir ; et, chose incroyable, vous vous êtes endormis. Vous avez même des rêves charmants. Jusqu'ici, rien de mieux.

Mais, sous ce lit d'or et d'ébène, j'aperçois ou je crois apercevoir, à travers le trou de la serrure, que l'on a placé avec art, trois ou quatre réchauds allumés, des charbons les plus précieux; et vous dormez agréablement.

Sans m'excuser, je frappe rudement à la porte. Je vous crie : « Amis! éveillez-vous! il le faut. Ouvrez ou j'enfonce la porte d'un coup de poing. Sortez! Levez-vous! Venez à l'air libre! » — « Voilà un homme bien incommode, dites-vous. Il n'est pas de son temps. Il me réveille à tort, comme Épiménide. »

Seulement ne dites pas : cet homme a une *défaillance* et une *désespérance*. Non. Vous le méconnaîtriez. Cet homme qui veille a de l'affection pour vous qu'il ne connaît pas, et de l'indignation contre ceux qui vous retiennent au lit, sous les verrous, dans l'asphyxie.

Ne confondez pas *indignation* et *désespérance*. L'une est le contraire de l'autre.

Adieu.

EDGAR QUINET.

DCLXXVI

A M. PAULIAT
A PARIS

Veytaux, Suisse, novembre 1867.

Monsieur,

Vous me demandez mon avis, le voici en toute sincérité.

Nier le mal, ce n'est pas le combattre.

La force consiste, au contraire, à le voir, le sentir, le montrer dans toute sa laideur, pour le détruire.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCLXXVII

A M. ÉVARISTE MANGIN
A NANTES

Veytaux, 10 novembre 1867.

Monsieur,

La perte cruelle que vous venez de faire dans la personne de Victor Mangin en est une pour tous les amis de

la liberté. Je ressens avec eux ce malheur et je partage ce deuil. Nous étions accoutumés à ne jamais séparer les deux frères qui avaient le même cœur et portaient si courageusement et si haut la même bannière.

Les voilà donc séparés, ceux qui enseignaient par leur exemple l'union et la concorde en toute chose. La mort seule a pu les désunir.

Vous, Monsieur, qui nous restez, vous nous rappellerez chaque jour cet exemple de deux vies fraternellement unies dans la justice.

Recevez, Monsieur, etc.,

EDGAR QUINET.

DCLXXVIII

A M. ALBERT LACROIX, ÉDITEUR
A PARIS

Veytaux, 11 novembre 1867.

Cher Monsieur,

Il faut que notre édition in-18 de *la Révolution* devienne une édition *princeps*. Je veux y donner tous mes soins. Je prendrai la grande peine de revoir une épreuve et de donner moi-même le *bon à tirer*. Je n'épargnerai rien pour cet ouvrage où je suis tout entier; il est entré dans la conscience publique, et il vivra. La vérité est là, je le dis, après l'avoir relu, ces jours-ci; chaque mot est une

conviction. Ne vous étonnez donc pas que je tienne tant à la lettre. Vous avez beaucoup fait pour le livre, cela est indubitable. Il le mérite, il vous en récompensera. Vous agirez encore pour lui; il faudra bien finir par l'annoncer. C'est là ce qui reste à faire.

J'ai deux nouveaux ouvrages dont nous parlerons un peu plus tard. L'un a un caractère intime[1], il peut être populaire. L'autre comprend les plus grandes questions de notre temps et il est fait pour les rendre accessibles à tous[2].

Je vous serre bien amicalement la main, et très cordialement.

Ma femme vous remercie de votre souvenir et vous salue. Nos compliments à madame Lacroix.

EDGAR QUINET.

DCLXXIX

A GARIBALDI

A VARIGNANO

Veytaux (Suisse), 12 novembre 1867.

Cher et grand Garibaldi,

Quand j'ai eu l'honneur de vous écrire dernièrement à Varignano, je ne connaissais pas les faits tels qu'ils sont

1. Suite de l'*Histoire de mes idées.*
2. *La Création.*

aujourd'hui constatés par les rapports officiels. Quels aveux, glorieux pour vous, la vérité arrache à vos adversaires!

Ils avouent que leur présence à Rome était urgente pour la sauver. Ainsi, ils reconnaissent, et le monde saura que, sans l'Intervention, vous alliez donner Rome aux Italiens.

Et, au point de vue militaire, quels témoignages éclatants! L'armée royale et pontificale avait tous les avantages, ceux du nombre et de l'organisation. Elle avait une nombreuse artillerie, des armes de précision portées à la perfection, les fusils à aiguille, les fusils chassepot. Contre de pareilles forces, qu'aviez-vous à opposer? Quatre mille jeunes gens, sans instruction militaire, arrivés d'hier sur le champ de bataille, sans vivres, sans approvisionnements, à peines armés de vieux fusils de rebut, à pierre, sans chaussures, une partie en sabots, et leurs communications coupées par l'armée royale. A véritablement parler, vous aviez contre vous trois armées, et avec ces éléments qu'avez-vous fait? Une chose incomparable.

Vous avez tenu tête pendant toute la journée du 3 novembre aux troupes alliées. De leur propre aveu, malgré leur supériorité écrasante d'armements, elles n'ont pu percer votre ligne sur aucun point. Les vôtres ont couché sur le champ de bataille à Mentana. Ils n'ont point été inquiétés pendant toute la nuit. Les troupes alliées n'ont pas même attaqué les avant-postes. Vous avez eu ainsi, avec votre petite armée, toute la nuit pour continuer tranquillement votre retraite que l'on avait eu pour but

d'intercepter. Vos adversaires n'ont donc réussi à rien de ce qu'ils voulaient. L'arrière-garde que vous avez laissée dans Mentana n'a point été forcée; elle a maintenu sa position jusqu'au lendemain matin. Voyant alors que la lutte avait perdu sa signification, sous le coup de trois armées, elle ne s'est pourtant point abandonnée, elle a fait une capitulation régulière, honorable.

Voilà, cher et grand Garibaldi, ce que tout le monde dira de cette journée de Mentana. Elle comptera comme une des plus glorieuses pour vous et pour vos héroïques compagnons. On verra l'immense disproportion des forces, et, malgré cela, la victoire disputée jusqu'au dernier moment. Un groupe d'hommes presque sans armes a tenu en échec et en rase campagne des alliés qui avaient pour eux tous les genres d'avantages et les meilleurs soldats du monde. En aimant mon pays comme vous aimez le vôtre, je sens que c'est là la vérité qui restera dans l'Histoire.

Que vos amis soient fiers de cette journée ! Ils en ont le droit.

Pour moi, ma seule consolation et mon orgueil est de me dire votre ami.

EDGAR QUINET.

DCLXXX

A M. AUGUSTE MARIE, ANCIEN REPRÉSENTANT A CAEN

Veytaux, 13 novembre 1867.

Que va penser Marie? Voilà, mon cher ami, la première chose que je me demande quand j'ai fait quelque chose. Votre approbation du *Discours* au *Congrès de Genève* m'a été bien douce. Vous l'avez compris. C'était pour moi beaucoup plus qu'un discours. Cette petite campagne avec Garibaldi m'a fait un bien infini, même physiquement, ce qui semblait impossible.

Mais que de jours cruels depuis cette nouvelle expédition romaine ! Vous devez avoir reçu mon cri de douleur dans le numéro du *Temps*, du 7 novembre. Je voudrais écrire publiquement, comme je l'ai fait à Garibaldi, sur cette journée de gloire pour lui. La presse devrait dire tout ce qu'il y a eu d'admirable dans le combat de ces jeunes gens, à peine armés de fusils de rebut et de bâtons, contre les chassepots. Il faudrait montrer que les deux armées papales n'ont pu entamer le petit corps de Garibaldi, ni lui couper sa retraite, ce qui était pourtant le but des troupes alliées. Jamais journée plus glorieuse pour les patriotes italiens!

Que n'êtes-vous ici, cher Marie ! Combien notre pensée

va vers vous ! Ne finirez-vous pas par nous revenir quelque jour ?

Vous êtes inséparable de notre édition complète. Vous devez donc savoir, comme moi, où nous en sommes. Elle continue à se vendre très convenablement. Vers le mois de février, madame Pagnerre m'a averti que le premier volume du *Génie des Religions* (in-18) était à peu près épuisé, et l'on me pressait d'en faire une nouvelle édition. J'ai répondu que les frais qui avaient été payés l'année dernière, pour les dépenses accumulées du troisième volume, me faisaient préférer d'ajourner quelque temps la réimpression du *Génie des religions;* je verrai plus tard.

On imprime, en ce moment, une cinquième édition (celle-ci petit format) de mon ouvrage la *Révolution.*

J'ai cédé cet ouvrage pour dix ans. L'avantage matériel de *la Révolution* est seulement pour le libraire. Pour moi, la satisfaction est grande de voir se répandre une œuvre où j'ai mis toutes mes convictions.

Vous voyez, cher Marie, si je vous parle comme à un ami fraternel. Le travail est ici notre seul refuge. J'achève un volume étranger à la politique. Je m'y abrite pour y respirer. Que devenir, sans cela !

Adieu, bon et véritable ami. Ma chère femme, qui travaille autant que moi, est avec moi dans tout ce que je vous écris. Continuez de nous aimer.

Votre

EDGAR QUINET.

DCLXXXI

A M. MERLE D'AUBIGNÉ
A GENÈVE

Veytaux, 16 novembre 1867.

Monsieur,

Vous m'avez fait assister à votre éloquent sermon sur l'expiation. Il me semble que je viens d'entendre une de ces fortes voix qui remuaient tout un siècle, au moment de la Réforme.

Quelle foi ! quelle vie ! quelle autorité ! Heureux l'homme de bien qui parle au nom d'un monde de croyants et de frères ! Il y aurait trop à dire à ce sujet et je ne puis que vous remercier sincèrement et cordialement.

J'attends avec impatience le second discours que vous avez eu la bonté de me promettre.

Pourquoi, Monsieur, le droit du plus fort est-il aujourd'hui si universellement admis? La conscience humaine succombe ; c'est là un point sur lequel j'aurais voulu appeler l'attention des hommes tels que vous. Les églises s'étendent et l'âme disparaît. Pourquoi? Je propose l'énigme ; pour vous, Monsieur, vous la résoudrez.

Veuillez agréer, etc.

EDGAR QUINET.

DCLXXXII

A M. MICHELET
A PARIS

Veytaux, 18 novembre 1867.

Je suis vraiment malheureux, cher ami, de ne vous avoir pas écrit plus tôt. Vous sentez tout ce que j'ai eu à souffrir de ces nouvelles monstruosités.

Revoir après vingt ans les mêmes tueries jésuitiques ! Je m'attendais chaque jour à apprendre le massacre d'un homme que j'aime et que j'admire ; je voyais les nôtres ricaner dans le sang de ces jeunes héros. Comment aurais-je pu écrire? Je ne vivais pas.

Enfin, je reviens à moi et à vous. Le voilà donc terminé, ce grand monument que j'ai vu commencer, il y a plus de trente ans. Il me semble que ma vie aussi y est attachée. Que de souvenirs me rappelle chaque volume! Je me promènerai souvent à travers les étages de cette haute tour, et j'y retrouverai notre jeunesse, notre âge mûr.

Mais, pour la vieillesse, je ne l'y trouve pas du tout. Bien au contraire, vous avez, en finissant votre œuvre colossale, plus de vie, plus de mouvement qu'au commencement. C'est là une chose unique. Vous arrivez au but et vous semblez plus infatigable qu'au départ. Vous avez porté le fardeau de ces douze cents ans et ils n'ont

servi qu'à vous rajeunir de cœur, d'esprit, de pensée, de langue. Voilà le signe de l'immortalité, ou il n'y en a pas au monde. En fermant ce livre, je répète mon toast de Veytaux[1] : A une chose immortelle! à l'*Histoire de France!*

Nous sommes unis, cher ami, et nous devons rester unis. On se plaît souvent à dire qu'il n'y a pas en France deux hommes qui s'entendent. Nous donnons, et nous devons donner le démenti à ce dicton. Aussi suis-je bien résolu, ce qui ne m'est pas difficile, à m'attacher de plus en plus aux grands points capitaux qui nous unissent, et à ne m'occuper en rien des nuances plus ou moins imperceptibles qui ont toujours existé, qui existeront toujours, puisqu'elles sont la marque de la personne et de l'individualité. Le souffle du siècle tend à tout mettre en poussière; il cherchera aussi à nous opposer l'un à l'autre, à nous détruire l'un par l'autre. Je suis bien décidé à lui refuser cette satisfaction. Deux feuilles de chêne avec des nuances particulières n'en font pas moins partie du même chêne. Je me sens de même lié à vous par les mêmes racines; et mon avis est que nous devons jusqu'au bout faire tête ensemble aux mêmes orages.

Quand j'attaque directement un pouvoir aussi fort que celui qui a mis la France sous ses pieds, ma tâche est très difficile. A vrai dire, je joue à chaque mot mon existence. Aussi je demande à mes amis d'interpréter chaque mot dans le sens le meilleur. Il est bien certain que, au Congrès de Genève, je ne prétendais pas faire une expo-

1. V. *Notes.*

sition de dogme théologique[1]; je faisais (ce que je m'étais toujours proposé) un appel à la conscience humaine, universelle, contre le césarisme moderne qui m'écoutait. Cela suffisait à ma tâche, ce jour-là.

On a vu ce qu'étaient ces *radicaux* de Genève, et si je devais regretter de ne les avoir pas recherchés : papistes et décembristes. Ils ne parlaient que de nous *jeter à l'eau.*

Mentana est une journée glorieuse pour les Italiens. Avec des fusils de rebut (depuis 1830), avec des bâtons ferrés, avoir conservé pendant vingt-quatre heures ses positions contre les chassepots! Oui, c'est là qu'est *la merveille!* Ce devrait être le texte de la presse.

Rappelez-nous au souvenir de madame Michelet.

Adieu, cher ami; ma petite campagne de Genève m'a fait beaucoup de bien physiquement. Aimons-nous et serrons-nous contre ce nouveau souffle de réaction déchaînée.

Votre

EDGAR QUINET.

1. Voyez *Notes.*

DCLXXXIII

A MADAME SUZANNE ARNAUD (DE L'ARIÈGE)
A JOUANCY (YONNE)

Veytaux, novembre 1867.

Chère et bonne Suzanne,

Vos paroles me vont bien au cœur. J'ai fait trop peu. Vous avez deviné tout ce que j'aurais à dire. Mentana est une journée des plus glorieuses pour Garibaldi. Il a pu tenir tout un jour et toute une nuit avec un groupe de jeunes gens (armés de débris de vieux fusils de rebut, à pierre) contre les premiers soldats du monde, munis de chassepots et de dix-huit pièces d'artillerie : c'est là ce qui est *merveilleux !*

Attendons-nous maintenant, de la part du Deux-Décembre, à tout ce qu'il y a de plus hideux. La justice viendra, quoique lente et insensible !

Mes amitiés à vos chers parents. Gardez-moi un souvenir et croyez à mes sentiments les plus vrais, les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

DCLXXXIV

AU RÉDACTEUR DU *DIRITTO*
A FLORENCE

Veytaux, 20 novembre 1867.

Monsieur,

Dans le numéro du journal que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, je lis que les plus grandes rigueurs sont exercées contre le général Garibaldi au Varignano.

Je ne sais si, en effet, il est interdit de saluer le général Garibaldi dans sa prison. Ce que je sais, c'est que toute la terre le salue, et que tous les peuples envient à l'Italie de posséder un si grand homme.

Agréez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

Est-il vrai que l'on songe à accuser en justice ce libérateur de sa patrie? Verrons-nous cette page ajoutée à l'histoire de l'ingratitude humaine? Le défi sera-t-il jeté à la conscience universelle? Non, cela n'est pas possible. L'Italie se perdrait; ce serait un suicide.

DCLXXXV

A M. FOREL
A MORGES

Veytaux, 21 novembre 1867.

Monsieur,

Que de remerciements j'ai à vous adresser encore pour cette longue séance au cabinet d'histoire naturelle ! Votre parfaite obligeance m'encourage à vous faire une demande.

J'ai été bien frappé de votre note supplémentaire à *l'Homme fossile* de M. Troyon. J'en suis fort préoccupé. Voilà donc l'homme rejeté dans l'époque *ante-glaciaire*, contemporaine de l'*Elephas antiquus !* Malheureusement pour moi, votre note si précise est en même temps très courte. Si vous aviez entre les mains quelque publication nouvelle un peu développée sur ce sujet, et, par exemple, le dernier bulletin de la Société vaudoise (vol. IX), vous m'obligeriez infiniment de me les confier pour très peu de jours. Je vous les renverrais sur-le-champ. Un mot de votre part sur l'état actuel de cette question de *l'Homme ante-glaciaire* mettrait le comble à mes désirs.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCLXXXVI

A M. DE LAVELEYE
A BRUXELLES

Veytaux, 21 novembre 1867.

Monsieur,

Veuillez croire qu'il m'en a beaucoup coûté de ne pas répondre sur-le-champ à votre belle lettre. Si vous avez jeté les yeux sur le journal le *Temps* du 7 novembre, vous aurez vu (et je m'en félicite) que j'allais au devant de votre pensée. Voilà encore une fois l'Italie replongée dans le papisme par la main du Deux-Décembre. Vous sentez combien cette nouvelle expérience, dont je ne doutais pas, m'a été cruelle. Les Italiens sont beaucoup trop abattus de la journée de Mentana. Si l'on réfléchit à l'immense inégalité des armes, il est certain que cette journée est militairement très glorieuse pour eux. On a jeté d'abord cette fausse nouvelle : *déroute, débandade* de Mentana. Et, comme toujours, le mensonge, en prenant les devants, a été universellement accueilli. L'Histoire aura toutes les peines du monde à rétablir la vérité, et, encore une fois, ce sera trop tard. Attendons-nous à un petit ouragan de réaction papaline et césarienne.

Vous devez voir, Monsieur, qu'un grand malheur, c'est qu'une partie du libéralisme français est à la fois athée

de cœur et catholique papiste de bouche et d'opinion. A quoi cela peut-il aboutir? Les classes supérieures riches en sont là! Quiconque touche à ce saint des saints est excommunié au nom du bon goût, de la convenance et de la *saine politique*.

J'ai osé dire en France ce que je pense; mais Dieu sait les difficultés que j'y ai trouvées, et de plus en plus étouffantes! Il semble que les libéraux ont horreur de la liberté. Ils ne pardonneront jamais à celui qui en veut autre chose que l'ombre. N'importe! continuons le bon combat, tout bâillonnés que nous sommes par les amis autant que par les ennemis.

Je vous lis, Monsieur, avec le plus grand intérêt, la plus vive sympathie. Donnez-moi, je vous prie, souvent cette satisfaction. J'en ai besoin.

Recevez, etc.,

EDGAR QUINET.

Combien je serais heureux de faire quelque chose qui pût être utile comme vous le dites à *ce petit pays* où mes sept années d'exil m'ont enraciné par tant de bons souvenirs, et aussi de cruels.

DCLXXXVII

A M. RIGOPOULOS, DÉPUTÉ
A ATHÈNES

Veytaux (Suisse), 21 novembre 1867.

Cher Monsieur,

J'ai lu cet été votre beau discours dans votre belle langue, et, Dieu merci, je n'en ai pas perdu un mot. Je le relis aujourd'hui en français, avec la plus vive gratitude pour le souvenir que vous m'avez donné. Comment ne vous serais-je pas très reconnaissant d'avoir attiré sur mon nom les témoignages et les sympathies de l'Assemblée hellénique? Quand, en 1829, j'entrai dans Athènes, au milieu du siège, parmi les cadavres à demi calcinés, qui m'eût dit que je recevrais un jour pareil écho du bruit de mes pas dans ce qui n'était alors qu'une ruine pestiférée? Vivez, grandissez et prospérez dans la liberté, chers et nobles Hellènes! Je vous ai vus dans l'esclavage et la détresse. Je vous vois dans la résurrection, en pleine possession de vous-mêmes. Puissé-je un jour en dire autant de mon pays!

Je voudrais faire quelque chose pour la Crète. J'en cherche les moyens.

Croyez, cher monsieur Rigopoulos, à ma véritable affection. Je me suis toujours et partout informé de vous.

Mon adresse est à mon nom : Edgar Quinet à Veytaux.
Votre sincèrement dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

J'envoie votre discours à Victor Hugo.

DCLXXXVIII

A M. JULES CLARETIE
A PARIS

Veytaux, 23 novembre 1867.

Oui, Monsieur, j'ai reçu et lu avec le plus vif intérêt, la plus parfaite sympathie, *les Derniers Montagnards*. Il m'est bien doux, je vous l'assure, de me trouver en si complet accord avec vous, qui êtes le *printemps de l'année*. Vous avez eu le courage d'être vrai. Cette bravoure de l'esprit est certainement plus difficile que les merveilles du chassepot !

Votre talent vous fera, je l'espère, des imitateurs. Nous y gagnerons tous.

Veuillez recevoir, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCLXXXIX

A M. NAUROY

A PARIS

Veytaux, 1er décembre 1867

Monsieur,

C'est avec empressement que je vous enverrais, si je les possédais, les documents dont vous avez besoin pour l'ouvrage que vous avez entrepris. Malheureusement je n'ai en ma possession ni documents inédits, ni manuscrits sur la Révolution et la République de 1848. Mes papiers, comme mes livres, ont été dispersés par l'exil. Quant à mes *Discours* de 1848 à 1851, mes publications, ma lettre sur l'amnistie, etc., tout cela se trouve, en grande partie, dans les deux volumes de mes *Œuvres politiques*. Je regrette de ne pas les avoir ici pour vous les offrir.

Vous aurez sans doute bien pesé la principale difficulté de votre ouvrage. Elle consiste en ceci : Vous ferez la critique de la République de 1848 et vous aurez toute liberté pour cela. Mais, quant à la critique du Deux-Décembre, elle vous sera impossible. Or le plus grand plaisir que vous puissiez faire au Deux-Décembre est de faire le procès aux hommes de 48. Car le coup d'État apparaît alors comme le digne justicier qui exécute la sentence. Voilà l'écueil. Je vous le signale.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCXC

A MADAME BECK BERNARD
A LAUSANNE

Veytaux, 2 décembre 1867.

Madame,

Au milieu des cruels événements de nos jours, vos paroles de sympathie m'ont bien touché. Veuillez croire à ma sincère gratitude. J'ai foi, plus que jamais, dans l'avenir de l'Italie. Heureux qui verra ce lendemain.

Mais, aujourd'hui, faire le procès à Garibaldi, n'est-ce pas faire le procès à l'héroïsme et à la patrie?

Hier, j'ai reçu un mot de lui, daté de Varignano; il me dit : *Je vous écrirai une longue lettre quand je serai libre de le faire.*

Ainsi ils le tiennent au secret! *Esecrabile Varignano!*

Ses ennemis viennent de parler; ils ont dit leur secrète pensée, et cette pensée est la mort de la justice. Mais le monde ne veut pas mourir ni à la justice ni à la liberté. Il répète le mot : *Jamais!* appliqué à l'avenir d'un peuple[1]. C'est la première fois qu'on a osé condamner à perpétuité une nation au néant.

1. M. Rouher venait de prononcer le mot *Jamais!* à propos de l'Unité italienne : « Nous ne sortirons *jamais* de Rome! »

L'avenir répondra et il rira de ce qui nous indigne aujourd'hui.

Agréez, Madame, etc.,

EDGAR QUINET.

DCXCI

A M. CHASSIN
A GENÈVE

Veytaux, 16 décembre 1867.

Que devenez-vous, mon cher ami? Je voudrais bien en savoir quelque chose. Voilà donc le procès[1] ajourné de huit jours! On n'a fait aucune difficulté. Ils sont charmés au fond de prolonger le vague et une peur salutaire.

Dites-moi si un autre journal que les *Débats* a publié ma lettre à Garibaldi. J'ai besoin de le savoir.

Bergeron, que j'ai vu hier, part vendredi pour l'Italie.

Voilà Louis Blanc et *l'Avenir national* qui se demandent *s'il y a eu une Révolution française*. C'est précisément ce qu'ils m'ont tant accusé d'avoir demandé. Ils vont maintenant dans mon sens plus loin que moi.

Votre ami M. Nauroy m'écrit qu'il va faire une critique de la Révolution de 48. Rien de mieux. Mais, comme il ne pourra faire la critique du Deux-Décembre, son ouvrage

1. Le procès de Garibaldi.

pourra aller contre son but. L'intention est bonne, qu'il prenne garde au résultat.

Nous avons vécu, pendant ces grands froids, en ours de caverne. Pourtant le travail nous a tenu compagnie.

Adieu, mon cher ami. Mille amitiés des deux ermites. Saluez affectueusement votre hôte M. Leygue.

EDGAR QUINET.

DCXCII

A M. DELVECCHIO
A BOLOGNE

Veytaux, 18 décembre 1867.

Monsieur,

Que de choses réveille en moi votre simple et pathétique récit! On y sent à chaque ligne le plus pur dévouement à la patrie.

Heureux quand la patrie représente encore la liberté!

Non, la liberté n'est point encore morte. Elle a péri, il est vrai, en France et en Espagne; mais elle survit en Italie. Conservez bien ce flambeau que nous avons laissé éteindre chez nous. Vous possédez aujourd'hui tout ce qui en reste chez les trois grandes sœurs de la famille latine, en Europe. Que la nuit se fasse en Italie, tout le monde latin descend dans l'ombre.

Jeunesse italienne, on vous dira que la liberté peut être voilée pour un temps, qu'elle reparaît quand on en a besoin. N'en croyez rien ! Voyez autour de vous. Quand la liberté est éclipsée, les ténèbres s'établissent et durent. Des générations entières y disparaissent, sans même s'en apercevoir.

On ne remonte pas deux fois, en une génération, le courant de la servitude.

Que notre exemple vous serve et vous sauve !

Le mot d'ordre est donné d'importer chez vous l'esprit de réaction qui nous a étouffés. Prenez garde. L'expérience a montré que, dans nos sociétés catholiques de nom, quand la réaction a commencé, elle ne s'arrête plus ; elle ne s'impose aucune limite. Elle va jusqu'à ce qu'elle ait extirpé tous les avantages politiques des révolutions qu'ils l'ont précédée.

C'est assez que deux grandes nations, la France et l'Espagne, aient été sacrifiées à l'idole de la contre-révolution ! Qu'au moins l'Italie surnage !

Votre tout dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DCXCIII

A MADEMOISELLE MARIE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 18 décembre 1867.

Chère Marie. Tous nos vœux vont vers toi. Que cette année te soit douce et heureuse! Ah! que tu as bien fait de venir en ce monde! Il a tant besoin lui-même de joie, de sourire et de sérénité! Conserve-lui précieusement tous ces biens. Sans toi, je ne sais où on les trouverait en France.

Aime-nous. Nous ne pouvons nous passer d'être aimés. C'est une manie dont nous ne reviendrons pas. Dis-moi le nom de tes promenades; nous les ferons avec toi. Adieu, chère Marie.

Amitiés tendres à tes parents. Il y a trop longtemps que nous n'avons eu de l'écriture de ta chère mère. Je t'embrasse avec elle.

Ton oncle

EDGAR QUINET.

DCXCIV

A M. MERLE D'AUBIGNÉ
A GENÈVE

Veytaux, lundi, décembre 1867.

Cher Monsieur,

Quelle vie! quelle éloquence! quelle jeunesse! Vou nous prouvez votre texte par vos actions : *Non, ce n'es pas le temps de dormir.*

Ce que j'aime dans votre discours, c'est que vou laissez à la Réformation toute la grande significatio que tant d'autres cherchent à atténuer. Vous osez encor l'appeler une Révolution.

Les mots ne vous font pas peur; vous avez conservé l bravoure d'esprit et de cœur et l'âme vigoureuse de héros du XVIe siècle. Rien de la petitesse des calcul pharisiens de nos jours. Voilà mon premier sentiment su une rapide lecture. Rien de plus entraînant que toute ces pages sur l'arrivée de Calvin à Genève. C'est la vi même.

Veuillez considérer, cher Monsieur, que c'est un homm grippé qui vous écrit cette lettre à la hâte. Croiriez-vous hélas! que je ne connais personne au *Journal des Débats* Ces messieurs me font de loin en loin l'honneur de m donner en passant un coup de griffe plus ou moin

fourrée. Voilà mes seules relations aimables avec eux.

N'importe! Il ne sera pas dit que vous m'ayez offert l'occasion de vous être agréable et que je ne l'aie pas prise aux cheveux.

Je vais en conséquence écrire à M. Bersot, à Versailles, que je ne connais pourtant d'aucune façon. Il me semble, à tort ou à raison, un peu plus traitable qu'un autre. Et, s'il n'écrit pas les lignes nécessaires dans les *Débats*, vous le lui pardonnerez plus chrétiennement que je ne ferai. Il faudra que votre libraire lui envoie sans tarder le discours.

Ah! Monsieur, que vous me combleriez, de me prêter pour cet hiver votre *Réforme de Genève!* Je vous en remercie d'avance. Ma femme est très reconnaissante de votre souvenir, et moi, cher Monsieur, je vous envoie tous mes vœux et l'expression la plus cordiale de mes sentiments d'affection.

EDGAR QUINET.

DCXCV

A M. BERSOT, DE L'INSTITUT
A VERSAILLES

Veytaux, 21 décembre 1867.

Monsieur,

Un de nos amis communs, M. Paillotet, m'a si souvent parlé de vous, que je crois vous connaître, et je n'hésite pas à vous écrire dans la circonstance que voici.

M. Merle d'Aubigné, le célèbre et vénérable auteur de l'*Histoire de la Réformation*, vient de publier un discours qu'il a dû vous envoyer : *Jean Calvin, un des fondateurs des libertés modernes*.

M. Merle d'Aubigné désire naturellement et bien légitimement qu'il soit fait mention de son discours dans les *Débats*. Il ne demande que six lignes; mais il a plus de soixante et dix ans, et il n'a guère le temps d'attendre.

Voudriez-vous, Monsieur, donner cette satisfaction à ce digne vieillard qui reste encore sur la brêche contre le papisme, le parti prêtre et le despotisme, qui plaisent à tant d'autres?

Je vous en saurais, pour ma part, Monsieur un gré tout particulier, et je saisis cette occasion de vous exprimer tous mes sentiments, etc., etc.

EDGAR QUINET.

DCXCVI

A M. X...[1]

A PARIS

Veytaux, 24 décembre 1867.

Monsieur et ancien collègue,

Je ne sais si vous vous souvenez de moi, tant il s'est passé de choses, depuis nos anciennes réunions du Collège de France. Pourtant je prends la liberté de vous écrire, sur la demande d'une des plus honorables familles de Genève, à laquelle je ne puis rien refuser.

M. Sarasin, président du Consistoire de Genève, désire beaucoup que son fils, étudiant en droit à Paris, ait l'honneur de vous connaître, et il pense que je puis vous le présenter. Je serais heureux, Monsieur et ancien collègue, que vous voulussiez bien accepter cette présentation de ma part, et autoriser cet intéressant jeune homme à vous offrir ses respects le jour où vous recevez et où il serait sûr de ne pas vous déranger.

Croyez, Monsieur, que personne plus que moi ne s'est réjoui de vos publications et de vos succès, qui sont ceux de la chose publique.

Agréez, etc.

EDGAR QUINET.

1. Cette lettre s'adresse peut-être à M. Littré, qui a écrit vers cette époque à Edgar Quinet.

DCXCVII

A M. FRIGYESI

A GENÈVE

Veytaux, 27 décembre 1867.

Mon cher colonel,

C'est bien malgré moi que je n'ai pu vous répondre plus tôt. Votre lettre ainsi que votre visite m'ont fait grand plaisir. Je ne puis trop vous presser d'exécuter le projet d'écrire votre dernière campagne. Ce récit, de votre part, aura beaucoup d'importance et de succès. Vous servirez par votre plume la cause que vous venez de servir par votre épée. Que je vous trouve heureux!

J'ai dévoré la brochure de Delvecchio. Il m'a demandé de lui écrire quelques mots pour sa seconde édition; ce que j'ai fait.

J'ai eu, indirectement et par divers côtés, des nouvelles de notre cher général. Il écrivait, par exemple, à M. Giorgio Pallavicino, il y a quelques jours :

Sto benino e procuro nella mia solitudine, di dimenticare le vergogne della povera Italia!... Si, povera! tre volte, povera Italia!

A une autre personne, il écrit : « Je ne songe point, pour le moment, à aller en Amérique. »

Adieu, mon cher colonel. Achevez bien vite de vous rétablir.

EDGAR QUINET.

DCXCVIII

A MADAME R...
A PARIS.

Veytaux, 30 décembre 1867.

Madame,

Voici encore une année qui s'engloutit. Que nous a-t-elle apporté? Je m'interroge, je me demande si j'ai bien fait tout ce que j'avais à faire. Car, enfin, ce temps ne reviendra pas. Ai-je profité de chaque instant pour montrer mon affection à ceux qui la possèdent? Ah! Madame, pourquoi ne puis-je pas retenir ces jours qui s'écoulent d'une manière si inexorable? Il me semble que je n'en perdrais plus une minute.

Dans cette année 1867, je retrouve votre visite, comme un point lumineux. Vous souvenez-vous de ce chemin pierreux et de notre descente de la montagne, et de vos apparitions sous notre toit sombre? Ces jours-là reviendront, n'est-ce pas?

J'ai fait de longues visites *à Venise* [1] avec vous et votre cher mari. Quels bons moments passés ensemble dans cette Cour des Doges! Personne de ceux que nous aimons n'y manquait. Mais, Madame, j'ai peur que vous

1. Photographies de Venise.

ne vous soyez pas aperçue de ce beau voyage fait en commun. Ce serait vraiment bien dommage.

Agréez, Madame, l'hommage d'une amitié reconnaissante. Au moins le temps ne peut rien sur cela.

EDGAR QUINET.

DCXCIX

A MADAME RÉVILLIOD DE SELLON
A GENÈVE

Veytaux, 31 décembre 1867.

Madame,

C'est en vous écrivant, que je veux me séparer de cette année 1867 et commencer à me rendre favorable cet inconnu, 1868. Il me saura gré, peut-être, de l'inaugurer par vous. Je vous prie, Madame (vous qui pouvez tout), de l'adoucir pour moi ; vous obtiendrez qu'il épargne tous ceux que j'aime et que je respecte. Permettez-moi de vous donner une grande place parmi ceux-là.

Combien de fois, Madame, ne vous ai-je pas remerciée de l'admirable lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de Gènes ! Je l'ai relue souvent. Je veux la relire ces jours-ci. L'année 1867 ne pouvait rien me donner de [illegible]s précieux. Pardonnez-moi de n'avoir pas su vous dire plu[illegible] tout le bien que vous m'avez fait.

Plus tô[illegible]n de penser que cette longue absence ne m'a [illegible] besoi[illegible]

pas trop nui dans votre souvenir. Ah! combien je suis effrayé de la rapidité des jours!

Que je voudrais les mieux employer, et ne plus perdre un seul moment pour montrer mon affection à ceux qui la possèdent!

Veuillez, recevoir, etc.,

EDGAR QUINET.

DCC

A MADAME BLANCHE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 1er janvier 1868.

Voilà encore des vœux, ma chère sœur, pour toi, pour Marie, pour Henri, pour vous tous. Je commence l'année avec toi; il eût mieux valu écrire deux jours plus tôt, tu aurais maintenant ma lettre. Mais tu devines, sans doute, en ce moment, que je pense à toi, à vous, et que je vous embrasse.

Il est une heure moins un quart; que faites-vous en ce moment? Quelles étrennes avez-vous? Il me semble que vous avez un très bon moment, autour de la table, et que Marie t'a fait quelque surprise! Pour moi, je me rappelle encore avec délices le petit polichinelle de douze sols que m'a acheté, à pareil jour, Pantin Baudinot chez les demoiselles Croiset. Quelle belle journée! Ce polichinelle a été pour moi un événement.

Ce matin, j'ai été comblé. Il serait trop long de raconter tout ce qui m'est arrivé. La bonne madame Sarasin a envoyé toute la Provence en boîtes de bonbons; nous pourrions ouvrir un magasin. Ah! si le télégraphe voulait vous porter tout cela! Ma chère femme m'a donné les livres que je désirais, et vraiment, je ne sais pas comment elle a deviné : un magnifique Platon complet, puis trois gros volumes de Froissard, puis une *Histoire de la Philosophie*, etc. Dès le matin, elle avait tout préparé sur deux tables dans le salon. J'entre et je vois ces merveilles, parmi les fleurs de madame Révilliod! Que n'étiez-vous là?... Pour elle, qu'a-t-elle reçu ? Elle qui ne songe jamais qu'aux autres!

Ah! comment dire tout ce qu'elle est pour moi, à chaque heure! tout ce qu'elle fait, imagine, pour que chaque jour soit une fête! Comment n'aimerais-je pas la vie, pour elle ? Aucun mot ne peut dire ce qu'elle est pour moi, ce qu'elle fait pour moi!

Ne t'attriste pas, ma chère sœur, outre mesure, de l'avenir. Ma mère avait déjà ce funeste don. Défie-toi de l'imagination qui aggrave toute chose. Adieu, je t'embrasse de tout cœur.

EDGAR QUINET.

DCCI

A MADAME SARASIN BONTEMPS
A CANNES

Veytaux, 1er janvier 1868.

Madame,

Quelle surprise! Vous avez donc mis au pillage pour nous tout le midi de l'Europe? Qu'est-ce qui l'emporte, de la Provence ou de l'Italie? Et c'est là ce que vous appelez *quelques fruits?* Franchement, qu'allons-nous devenir au milieu de ces tentations de toute espèce?

Vous nous envoyez aussi par la même occasion le plus beau soleil de Provence, pour ce premier jour de l'an. Allons! grâce à vous, Madame, cette année commence bien; c'est une fête.

Veuillez croire, Madame, que le plus grand plaisir que vous puissiez me faire (et vous êtes si parfaitement bonne!) est de découvrir pour moi un moyen d'être agréable à monsieur votre fils. Disposez entièrement de moi, je n'ai pas besoin de vous le répéter. Quoique exilé de France depuis dix-sept ans, j'y ai encore quelques rares amis bien fidèles. Ce serait un vrai bonheur pour moi que d'aller au-devant d'un désir de monsieur votre fils. Voudrait-il par exemple faire la connaissance de M. Duvergier de Hauranne? Il verrait chez lui tout ce qui nous plaisait

dans la France que nous avons connue. Désirerait-il voir un jeune avocat des plus distingués et de la même nuance d'esprit, M. Léon Renault, qui le mettrait au courant de tout le jeune barreau? Enfin, Madame, trouvez-moi une occasion de vous être bon à quelque chose. Vous me rendrez heureux.

Recevez mes vœux les meilleurs pour vous, pour M. Sarasin, pour madame votre sœur. Agréez l'hommage de mes sentiments reconnaissants, et surtout mettez-les à l'épreuve.

EDGAR QUINET.

DCCII

A M. BULOZ

A PARIS

Veytaux, 2 janvier 1868.

Voilà, en effet, mon cher ami, l'année 1868. Nous nous sommes connus en 1830. Faites le calcul, et voyez si nous datons de loin. J'aime infiniment cette coutume que l'on dit paienne de rappeler son existence à ses amis. Dites, je vous prie, à madame Buloz que je n'oublie rien de nos anciennes années, que c'est un de mes vifs regrets de ne l'avoir pas revue. Je lui adresse mes vœux, heureusement inutiles et superflus.

Quand je ne vous envoie rien pour la *Revue*, ne m'accusez pas. Croyez ce qui est vrai, que je suis absorbé

dans un travail et que je ne puis faire autrement. Qui donc peut faire tout ce qu'il veut? Mon ouvrage est assurément fort avancé mais, tant que je n'en tiens pas le dernier mot, je ne sais vraiment que penser et que dire.

Vous me parlez de l'Académie. Certes je ne suis pas un barbare. Je sais combien elle a d'importance et combien, dans ma situation, une nomination aurait de sens et de portée. Mais mon seul avantage, jusqu'ici, a été de ne me faire aucune illusion sur ce qui me concerne. Il en résulte que je suis arrivé à mon âge sans avoir aucun mécompte; et j'irais, je pense, au-devant de quelque grand échec, et peut-être même de quelque avanie, si je m'abusais au point de me croire *possible!* J'ai vu, en 1830, Benjamin Constant mourir de chagrin et de honte d'avoir été refusé à l'Académie... Je ne ferai pas cette faute. Je n'aurais pas trois voix; et, pour peu que je travaille encore, je n'en aurais pas une.

Adieu, mon cher ami. A vous sincèrement de cœur.

EDGAR QUINET.

DCCIII

A M X. DE RICARD
A PARIS

Veytaux, 3 janvier 1868.

Avant tout, cher Monsieur et ami, mille et mille bons vœux pour vous et votre avenir. Croiriez-vous bien que

je n'ai pas encore reçu le manuscrit que vous m'annoncez? Sans doute, il va m'arriver un de ces jours. Vous savez combien je m'intéresse à ce que vous faites. Votre lettre si excellente, si modeste, tranche avec l'esprit de notre temps; elle augmente encore mon affection pour vous et mon intérêt pour vos œuvres. Cette dédicace sera, je n'en doute pas, un lien nouveau entre nous.

M. Joël Cherbuliez est un homme pour lequel j'ai la plus grande estime. Mais, si loin de Paris, est-il bien l'éditeur qui convient le mieux à votre ouvrage? Vous avez eu, sans doute, quelque raison particulière pour vous adresser à lui.

Votre amitié fidèle m'est très douce, dans ma solitude d'ours de caverne. J'aurais été heureux de vous y voir. Ce jour ne viendra-t-il pas?

Vous avez cent fois raison de ne pas attendre pour produire des temps plus favorables. Il faut profiter de l'heure qui nous est donnée, bonne ou mauvaise. Les plus tristes sont quelquefois les plus fécondes pour le poète.

Je me suis réfugié contre ces temps amers dans un ouvrage d'une nature nouvelle pour moi. Il s'achève et je m'en séparerai avec peine.

Je vous ai certainement écrit après la mort de monsieur votre père. Recevez encore une fois le témoignage de tous les sentiments qu'une si grande perte m'inspire.

Courage, espérance quand même, créations heureuses, joies de l'âme, sérénité d'esprit, voilà mes vœux pour vous.

Votre dévoué et affectionné

EDGAR QUINET.

DCCIV

A M. CH. KUSS
A COLMAR

Veytaux, 4 janvier 1868.

Monsieur,

Je me suis fait une règle de ne pas répliquer aux personnes qui critiquent mes ouvrages. Le temps et la vie n'y suffiraient pas. Cependant je fais volontiers une exception pour votre lettre où je trouve l'accent d'une conviction sincère et réfléchie.

Vous vous étonnez que, en parlant des systèmes qui admettent un dictateur, je n'aie pas excepté la doctrine de Fourier, et vous me demandez « de citer un mot, un seul mot, qui justifie mon reproche ».

Ma réponse est très simple ; c'est Fourier qui la fera à ma place. Il a dédié l'un de ses principaux ouvrages (*Théorie des quatre mouvements*) à Napoléon, au plus fort du despotisme impérial. En mettant sa doctrine entre les mains du maître absolu, de celui qu'il appelait l'Hercule, il montrait bien clairement que, selon lui, ses idées pouvaient se concilier avec le pouvoir absolu. Au lieu de combattre ce pouvoir, il le fortifiait de son mieux, il le consacrait, en lui faisant hommage de ses idées.

C'est là une grave erreur qui m'empêche de placer Fourier au rang des amis persévérants de la liberté. Quel est le plus grand service que l'on puisse rendre au despotisme ? C'est de faire croire aux hommes qu'il peut fort bien se concilier avec des idées libérales, des vues désintéressées, des doctrines d'émancipation universelle. S'il y a un danger pour notre temps, c'est celui-là ! Les meilleures intentions (et Fourier en était rempli), périssent dans cet accommodement.

Il y a, Monsieur, une première réforme à faire dans la réforme de Fourier; et, pour ma part, je serais heureux de la provoquer. Ce serait de sortir de ce funeste compromis avec la massue de ces prétendus *Hercule* qui écrasent toujours ce qui leur est dédié.

Je sais qu'au fond, l'école actuelle de Fourier est de cet avis; je sais qu'elle se dérobe de son mieux à la massue, et que les temps l'ont éclairée sur tous ces demi-dieux porteurs de casse-têtes. Mais il est bon de le dire, de le répéter. Si ma lettre en fournit l'occasion, elle n'aura pas été inutile.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET

DCCV

A MM. LES DIRECTEURS DU *JOURNAL DE PRATO*
A PRATO

Veytaux, 5 janvier 1868.

Messieurs,

Vous me demandez ce que vous appelez un mot d'encouragement pour le journal que vous allez fonder; ce mot, vous l'avez prononcé vous même : *Démocratie et Liberté !*

Jusqu'ici on a effrayé les peuples en les menaçant du *spectre rouge*. Avec cet épouvantail, on a jeté la panique dans une partie de la race latine; et deux des nations de cette race, la France et l'Espagne, ont perdu à ce jeu leur liberté et leur vie politique.

Aujourd'hui il s'agit de tendre la même embûche à l'Italie. Tombera-t-elle dans le piège à son tour? Voilà en ce moment la question pour vous. Toute la crise est là.

On vous dit, en d'autres termes : Renoncez à vos lois de liberté; changez-les contre des lois de compression. Mettez-les de niveau avec les institutions absolutistes des peuples qui ont perdu leurs droits. A ce prix, vous aurez la paix.

Et moi je vous dis : c'est avec des paroles de ce genre que l'on a semé l'esclavage. Si vous livrez vous-mêmes

vos institutions libérales (presse, droit de réunion, droit d'association, droit des communes), vous ne les retrouverez jamais. Quand vous aurez livré ces premières garanties, on exigera que vous abandonniez aussi les autres; et l'on ne sera satisfait que lorsque vous vous serez réduits à n'être qu'une ombre de peuple; et même alors vous n'aurez point de paix, car il n'y en a pas pour celui qui s'est livré lui-même.

Je désire, plus que personne, la réconciliation de l'Italie et de la France. Je suis prêt à tout faire pour cela. Mais cette réconciliation, j'en suis sûr, n'est possible que dans la liberté et par la liberté.

Gardez donc précieusement vos lois acquises au prix de tant de sang. Si vous les perdiez par un de ces jeux de hasard et de majorités fictives où la force se déguise mal, vous en conserveriez un ressentiment légitime et implacable. Au lieu de la paix, vous mettriez pour toujours la guerre dans les esprits.

Il appartient à l'Italie aujourd'hui de donner un démenti à cette opinion répandue, depuis dix-sept ans, que la race latine tout entière est incapable de se gouverner elle-même par des lois, et qu'elle a besoin du caprice et de la verge d'un maître.

Si l'Italie, comme je l'espère, prouve au contraire par son exemple qu'un peuple d'origine latine peut être et rester libre, qu'il peut garder ses lois intactes en dépit de la force et de la ruse, ce sera une chose glorieuse pour vous; elle relèvera notre époque.

En maintenant le principe de la liberté anéantie presque partout ailleurs, l'Italie maintiendra le seul ter-

rain où sont rendues possibles les réconciliations, les alliances, et les amitiés solides entre les peuples, dans le présent et dans l'avenir.

Les peuples se sont donné rendez-vous dans la liberté et la justice, c'est là qu'ils veulent se rencontrer. Il faut que les premiers arrivés au but s'y établissent et s'y enracinent sans regarder en arrière.

Les autres finiront par les y rejoindre, et c'est alors que se concluront les amitiés et les alliances durables entre les nations. La France ne pourra manquer à ce rendez-vous.

EDGAR QUINET.

DCCVI

A MADAME RÉVILLIOD DE SELLON
A GENÈVE

Veytaux, 8 janvier 1868.

D'où venez-vous fleurs bien aimées?
— Du Paradis et du Carmel
Où les anges nous ont semées.
Nous t'apportons l'odeur du ciel.

Oui, Madame, ces fleurs me sont saintes et sacrées, puisqu'elles me parlent de votre amitié. Je ne sais ce qui m'a empêché de prendre sur-le-champ le chemin de fer pour aller vous remercier de votre lettre.

Oh non! Madame, ne croyez pas que je sois triste.

Comment le serais-je, avec cette chère et parfaite âme qui est avec moi et qui ne m'a jamais quitté un seul jour ? Je demande seulement au ciel de me laisser les bien squ'il m'a donnés. Et, parmi ces biens, permettez-moi, Madame, de compter pour beaucoup votre affection. Je voudrais pouvoir vous témoigner la mienne autrement que par mes paroles. Si vous en découvrez une occasion, elle sera un bonheur pour moi.

Peut-être ai-je une trop grand hâte de voir ici le règne de la justice. Je devrais savoir combien, dans tous les temps, il a toujours été lent à venir.

Veuillez, Madame, adresser encore une fois mes vœux, mes remerciements pour la précieuse boîte à mademoiselle Hortense, mon courageux *complice* du Congrès de Genève, et agréez, pour vous et pour tout ce qui vous touche, l'hommage de mes sentiments les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

DCCVII

A M. DESPOIS
A PARIS

Veytaux, 13 janvier 1868.

Monsieur,

Remerciements de cœur et félicitations pour votre article sur le beau livre de Dufraisse. Vous comprenez les

exilés; ce qu'ils sont; ce qu'ils veulent. Leur mission est de se souvenir. Et franchement que deviendrait un peuple qui ne saurait qu'oublier? Il finirait par s'oublier lui-même. Rappelons-lui donc qu'il a existé, qu'il peut exister encore.

Mille bons vœux reconnaissants de votre dévoué

EDGAR QUINET.

DCCVIII

A M. GASTON BONET
A PARIS

Veytaux, 14 janvier 1868.

Cher Monsieur,

Votre thèse et votre dédicace sont un solide lien entre nous. Je vous ai lu avec le plus vif intérêt, et j'aurais voulu pouvoir vous le dire plus tôt. L'élévation et l'indépendance de votre esprit vous font le plus grand honneur. J'ose dire qu'elles honorent aussi vos juges. Puisse le noble élan de votre cœur et de votre intelligence être servi par les circonstances et par les hommes que vous rencontrerez sur votre chemin! Mes vœux vous suivent dans la voie où vous entrez. Je vous le répète encore : la plus belle mission, la plus nécessaire aujourd'hui est de re-

trouver et de refaire la conscience humaine. Vous êtes bien digne de travailler à cette œuvre.

Ne me laissez pas ignorer ce qui vous arrivera d'heureux. Rappelez-moi au souvenir de madame votre mère et croyez-moi, cher compatriote, votre tout dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DCCIX

A M. SCHMIDT, RÉDACTEUR DU *CONFÉDÉRÉ* A FRIBOURG

Veytaux, 16 janvier 1868.

Mon cher Schmidt. Voici, dans *l'Independente*, une lettre que Garibaldi m'a adressée; elle est toute politique et fait en ce moment le tour des journaux italiens. J'espère que vous la reproduirez dans *le Confédéré;* elle est, en soi, très importante, comme vous verrez.

J'ai écrit, dans ces derniers temps, et sur la demande des Italiens, beaucoup de lettres qui ont paru dans une grande partie de la presse italienne. J'ai signalé, autant que je l'ai pu, la réaction que l'on importe en ce moment de France en Italie. L'idée m'est bien venue de vous envoyer les plus importantes de ces lettres. Mais j'ai craint un peu que cela ne vous embarrassât, car il me semble que vous avez peu de goût pour les Italiens d'Italie.

Et cependant, cher Schmidt, ne devons-nous pas appuyer la liberté partout où elle lutte encore? La grande armée du droit est battue. Cela est vrai. Mais il y a encore des groupes qui résistent. Soutenons ces groupes jusqu'à la fin.

Mille vœux.

EDGAR QUINET.

DCCX

A M. DUVERGIER DE HAURANNE
A PARIS

Veytaux, Canton de Vaud, 19 janvier 1868.

Mon cher ancien collègue,

Vous pouvez me rendre un véritable service dont je vous suis reconnaissant d'avance. C'est d'accueillir avec votre amabilité ordinaire le jeune homme qui vous remettra cette lettre. M. Albert Sarasin appartient à l'une des familles les plus distinguées de Genève. Son père est le président du Consistoire, sa grand'mère, madame Bontemps, était une amie de la duchesse d'Orléans. Sa famille n'a manqué aucune occasion de m'adoucir l'exil, et je sais que la meilleure manière pour moi de lui témoigner ma gratitude est de vous présenter le jeune M. Albert Sarasin.

Il sera heureux et fier de vous connaître. Vous

mettriez le comble à ses vœux, si vous l'admettiez à voir dans vos soirées les hommes que vous y réunissez ,et qui, avec vous, nous faisaient aimer et honorer la France. J'espère aussi que vos très aimables fils seront pour mon jeune Genevois ce qu'ils ont toujours été pour moi. Enfin j'ose adresser la même requête à madame Duvergier, en me rappelant à son souvenir.

Ce n'est pas le moment, cher ancien collègue, de vou parler des affaires de ce temps. Vous savez et devinez tout ce que je pense. On a fait une armée médiocre contre l'étranger, excellente contre l'intérieur. Les Allemands seraient bien fous d'attaquer. Ils n'ont qu'à laisser agir cette loi, elle suffira toute seule à ruiner et étouffer la France. Travaillons, mon cher ancien collègue. C'est le seul moyen de se faire une patrie qui ne nous manque pas. Combien souvent je vous fais visite en esprit! Vivez, soyez heureux, vous et tous les vôtres, et croyez à mes sentiments anciens et fidèles.

Ma femme se rappelle à votre souvenir.

EDGAR QUINET.

DCCXI

A M. CHADAL
A BOURG

Veytaux, 21 janvier 1868.

Mon cher Monsieur et ami,

Vos lettres sont toujours pour moi les bienvenues; elles m'apportent ce qu'il y a de mieux dans notre bonne Bresse et fort au loin dans notre pays.

Si je ne puis vous répondre à l'instant même, ne doutez jamais que je vous réponde du moins aussitôt en esprit et en pensée. Voici, comme excuse, la liste de mes occupations actuelles : une correspondance fréquente et publiée avec les Italiens qui m'ont demandé des lettres pour des journaux, des livres, et à toute occasion. Je pourrais réunir cette correspondance sous ce titre : *Lettres Italiennes.* J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher les Italiens de nous prendre en exécration, et la tâche n'est pas facile! Garibaldi vient de m'adresser à ce sujet une longue et importante lettre qui fait en ce moment le tour de la presse italienne et européenne. Elle se termine par ces mots : « Que nos amis de la France et du monde soient tranquilles, nous recommencerons la besogne. »

Veuillez ajouter à ces occupations la cinquième édition que je revois de mon ouvrage *la Révolution.* En

même temps, j'achève un livre[1] commencé depuis des années, sur les questions les plus graves de notre siècle. Puisse-t-il trouver les esprits préparés ou du moins sympathiques!

Voilà, mon cher compatriote, comme se passent mes jours, avec une rapidité qui m'effraie. Ah! que la vie est belle, même dans l'exil! Que de choses à faire! Et que les journées même les mieux remplies laissent de regrets par tout ce que l'on n'a pu achever! La vie des bienheureux doit consister, sans doute, à porter à sa perfection tout ce qu'ils conçoivent et entreprennent.

Le monde marche, la France sera bien forcée de se remettre aussi au pas. Quand et comment? Dieu le sait! Pardonnez-moi d'avoir prononcé ce mot de *Dieu*, qui est, à ce qu'il paraît, une abomination auprès des *avancés*.

Cette loi militaire a été fort mal discutée; beaucoup de verbiage et pas une lueur. La France est enchaînée aux pieds et aux mains par des *encoubles*, comme nous disions à Certines. Une armée, mauvaise contre l'étranger, excellente contre les Français, pour achever de les bâillonner et de leur donner la savate. C'est là le résultat le plus clair. Il allait partir de ce principe qui seul eût pu éclairer la discussion : « Plus un pays est libre, plus le temps de service actif y est court. Plus un pays est esclave, plus le temps du service y est long. Ajouter deux ans et demi, c'est donc faire un pas immense dans le chemin du pouvoir absolu. »

1.- *La Création*, deux volumes.

Voilà ce qu'il fallait développer. Mais le mot de la situation n'est plus jamais dit par personne.

Les journaux français ne pourront pas reproduire la lettre de Garibaldi ; il aiment beaucoup mieux la prose de M. de Persigny.

Encore une fois, mille amitiés.

EDGAR QUINET.

DCCXII

A M. BRUCKNER, ANCIEN REPRÉSENTANT A LAUSANNE

Veytaux, 1er février 1868.

Cher Bruckner. Depuis votre lettre, nous sommes inquiets, et nous aurions bien besoin d'être rassurés sur madame Bergeron. Ma femme a écrit à Nice, sans autre désignation d'adresse. Nous voudrions croire qu'il ne s'agit que d'une fièvre intermittente; nous ne savons que penser. J'ai vu peu de gens aussi heureux ! Cela effraie.

J'ai reçu une bonne et fortifiante lettre de madame Charras. Elle parle même de sa résolution de revoir Veytaux. Mais quand ? J'étais de cœur avec vous à ce malheureux anniversaire. Charras me disait un jour : « Si je n'espérais rien de la France, je me ferais Suisse. »

Que dirait-il aujourd'hui ?

Voilà la France étranglée par ces deux nouvelles lois.

Le sent-elle au moins? Je n'en jurerais pas. Il est bien clair que cette armée est faite contre la France, pour couvrir la Régence et *Marie-Joseph*.

La loi de la presse achève d'assassiner l'esprit français.

Et pourtant, vous espérez, cher Bruckner. Allons! je le veux bien. Espérons contre toute évidence. Remettons nous-en à la foi, contre la raison. Je ne demande pas mieux que de croire avec vous l'incroyable.

Mille amitiés de ma femme. A vous bien sérieusement, du fond du cœur.

EDGAR QUINET.

Très cher Bruckner, vous serez le plus aimable des hommes, si vous voulez bien nous donner des nouvelles de nos pigeons voyageurs, dès que vous en aurez. Quand nous reviendront-ils enfin? J'ai écrit, dans ces derniers jours, beaucoup de lettres publiques en Italie, sur la réaction qu'on y importe de France. A quoi bon? direz-vous.

Je me plains toujours de vous voir trop peu. Mais vous êtes insensible à nos plaintes.

DCCXIII

A MADAME BECK BERNARD
A LAUSANNE

Veytaux, 2 février 1868.

Madame,

Je n'ai pas lu la *Gazette de Lausane;* je suppose que la lettre qu'elle publie est celle que j'ai reçue directement de Garibaldi, de Caprera, et indirectement par les journaux italiens qui y ont laissé plusieurs passages en blanc.

Voici évidemment à quelle situation répond cette lettre de notre héros. La réaction bonapartiste remue ciel et terre pour s'implanter en Italie ; ruses, violences, menaces, caresses, voilà la signification de ce ministère qui se charge d'étrangler tout doucement l'Italie après l'avoir endormie.

Garibaldi voit très bien le danger. Sa lettre relève les courages ; il atteste que les patriotes ne sont ni résignés, ni brisés. C'est une parole de réveil. Car rien n'est plus contagieux que le découragement. Si on laisse la réaction s'insinuer et s'établir, ce sera pour plusieurs générations, comme en France.

Garibaldi répond à cette réaction : « Nous sommes encore debout, nous ne nous rendons pas. »

Je suis persuadé que le cordial arrive fort à propos pour empêcher l'effet du narcotique et des poisons réunis du jésuitisme et du bonapartisme.

Après Mentana, il fallait bien un *Sursum corda!* Sinon, c'était accepter la défaite.

Pardonnez-moi, Madame, ces conversations trop longues et trop courtes, et recevez, etc., etc.

EDGAR QUINET.

DCCXIV

A MADAME SARASIN BONTEMPS
A GENÈVE

Veytaux, 3 février 1868.

Madame,

Vous lirez peut-être avec intérêt le passage que je vous envoie de la lettre de M. Duvergier de Hauranne; il y montre tout son empressement pour monsieur votre fils qu'il regrette de n'avoir pas encore vu. J'espère bien qu'en ce moment, la connaissance est faite. J'ai oublié, fort mal à propos, de vous dire que le plus jeune fils de M. Duvergier est un des phénomènes de notre temps. A peine sorti du collège, à vingt ans, il a écrit un voyage en Amérique que pourrait signer un diplomate consommé. A cette incroyable maturité de jugement, il joint

un rare talent d'écrire. Je ne puis m'expliquer ces dons si précoces que par la société de son père. Ce jeune homme a vu, en naissant, tout ce qu'il y a de distingué dans le monde orléaniste. Le voyage de cet homme d'État de vingt ans a paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*. Si vous vouliez le parcourir, je me hâterais de vous l'envoyer.

Voilà donc, Madame, les deux précieux volumes de M. Littré ! Et dans quel somptueux costume ! Certainement M. Littré n'a jamais été vêtu si magnifiquement. Vous ne savez qu'inventer pour obliger. Je vous prierai cependant d'écrire votre nom à la première page de ce monument.

Mes souvenirs les meilleurs à M. Sarasin. Veuillez agréer, etc.,

EDGAR QUINET.

DCCXV

A M. VICTOR CHAUFFOUR
A THANN

Veytaux, 5 février 1868.

Mon cher ami. Si cette loi de la presse n'achève pas de tuer l'esprit français, du moins elle l'enterrera vivant, et peut-être pour plusieurs générations. Quatre-vingt mille francs à payer pour chaque chapitre ! Qu'en eussent

pensé Descartes et Voltaire? Ils auraient trouvé plus simple de s'expatrier.

La vie de l'écrivain n'est plus possible en France; un Français ne peut plus penser. Il ne peut plus que s'amuser et s'étourdir.

J'ai écrit sur cela une note. Mais où publier? Tout est devenu de plus en plus impossible.

Les orateurs de la gauche en prennent à leur aise. De beaux et longs discours qui n'ont aucun trait au moment, et ne peuvent faire faire aucun progrès réel à l'opinion. On cause, on s'amuse; et l'on croit avancer.

Le Deux-Décembre ne veut pas et ne peut pas donner la liberté; pourquoi? Parce qu'il est le Deux-Décembre. Voilà le texte à développer. Mais qui y songe?

On ne songe qu'à oublier. Voilà pourquoi toutes ces paroles sont et demeurent stériles. Le fils du proscrit oublie la proscription. Un de nos compagnons d'exil ne nous prêchait-il pas l'autre jour dans ce sens publiquement, à propos de Dufraisse? Oublions tout cela; oublions l'exil, le Deux-Décembre et le reste. Vivons agréablement, voilà ce que d'anciens compagnons d'exil nous prêchent dans leurs articles. C'est le nouveau manuel du citoyen.

Malgré tout, vous avez écrit un très beau morceau, parfait de forme et de fond, sur le beau livre de Dufraisse. Je vous en félicite encore une fois; je vous en remercie; ce sont de semblables pages qui m'aident dans l'effort constant que je fais, de ne pas trop *mépriser*... Pour espérer quelque chose, je pense à Thann. Répétez cela, je vous prie, à Kestner et à toute votre chère famille.

J'ai beaucoup travaillé dans ces derniers temps, beaucoup écrit de lettres publiques aux Italiens. Ma correspondance avec Garibaldi m'a valu de France des lettres anonymes dont rien ne peut caractériser l'ignominie. Adieu, cher Chauffour. Tâchez de m'aimer un peu, quand même vous trouveriez cela difficile, ou quand même l'envie vous en aurait passé. Aimer ses amis et en être aimé, c'est, je vous assure, la seule chose désirable en ce monde. Je ne vous redis plus combien j'étais avec vous à l'anniversaire de Charras. Vous le savez.

Ma femme vous envoie tous ses bons souvenirs.

Votre dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DCCXVI

A M. CHASSIN

A PARIS

Veytaux, 10 février 1868.

Mon cher ami. Cette loi de la presse est simplement infâme. Mille à quatre-vingt mille francs d'amendes solidaires pour chaque vérité! C'est la mort de l'intelligence française, peut-être pour plusieurs générations Un Français n'aura qu'à changer de langue, il devra écrire en anglais, en italien, en autrichien, en russe, pour rester homme. Il se peut qu'il y ait quelque chose à tenter,

comme vous l'aviez pensé, dans la presse de province. Mais, là aussi, tout est plein de chausse-trapes.

La vie de l'écrivain sérieux, honnête, devient presque impossible en France. Le comble, c'est qu'une loi pareille, une loi décidément *vandale*, soit prise pour une loi de liberté.

Les auteurs de cette loi ont fort bien compris que, de notre temps, pour tuer un homme, il faut simplement le ruiner lui, ses amis et ses associés. Ils ont donc fait de la ruine le premier et le dernier mot de leurs systèmes, et, grâce à leur comédie, on leur sait gré de cette étrange liberté !

Vous voilà heureux dans votre nid. Jouissez de ce bonheur, il n'y en a pas d'autre.

Votre dévoué

EDGAR QUINET.

Je reçois la traduction de mon *Génie des Religions*, en italien, par Monténégro. Cette traduction paraît par livraisons. Elle est précédée d'un travail fort étendu d'un digne Sicilien philosophe, patriote, Aldisio Sammito. Il conclut très hardiment à la suppression du pouvoir spirituel, autant que du pouvoir temporel.

DCCXVII

A M. ALPHONSE FAVRE
A GENÈVE

Veytaux, 12 février 1868.

Monsieur,

Quelle heureuse surprise je vous dois! Voilà certainement un des ouvrages que je désirais le plus étudier, qui m'était le plus indispensable, dont j'aurai le plus à profiter. Mais, Monsieur, ma joie est un peu combattue par la crainte que j'ai d'être indiscret, en aceptant un si beau présent. Vous me permettrez au moins de vous restituer ce magnifique atlas, quand je l'aurai étudié.

Il est vrai, Monsieur, que, depuis mon confinement à Veytaux, c'est-à-dire, depuis dix ans, je n'ai guère vécu qu'avec les naturalistes. Oserai-je vous avouer, sans trop vous scandaliser, que, dans cette perpétuelle compagnie des Alpes, j'ai été attiré par les travaux des géologues? et, de cette passion que vous jugerez sans doute malheureuse, est né un ouvrage de philosophie naturelle.

J'ai cherché comment ces sciences nouvelles, la géologie et la paléontologie, peuvent et doivent renouveler les méthodes et les forces de l'esprit humain, même dans les domaines qui semblent, d'abord, étrangers à ces sciences.

Ceci pourrait conduire fort loin. J'ai dû me borner à un volume que j'achève[1].

Ce qui me manquera toujours, c'est de vous entendre vous-même. Que de lumières et de bons avis j'aurais puisés dans votre conversation !

Veuillez, Monsieur, exprimer, de ma part et de celle de ma femme, à madame Favre, toute la peine que nous éprouvons de la savoir malade. Heureusement vous nous faites espérer son prompt rétablissement, et nous le hâtons de tous nos vœux.

Agréez, etc.,

EDGAR QUINET.

DCCXVIII

A M. FRIGYESI
A GENÈVE

Veytaux, 15 février 1868.

Cher Monsieur,

Encore une fois mes adieux. Voulez-vous, je vous prie, remettre la lettre ci-jointe à notre cher général ? Ajoutez-y tout ce que je voudrais dire de vive voix, tout ce qui est admiration, dévouement.

Vous seriez cent fois excellent de ne pas me laisser

1. *La Création* forma deux volumes.

ignorer ce que vous allez devenir. Je fais des vœux pour toutes vos entreprises à l'avenir. Elles auront toujours pour but cette pauvre liberté qui a tant de peine à vivre.

Combien je vous envie de vous trouver sous le toit de Caprera ! Donnez-moi là un souvenir.

Avec quel intérêt j'ai lu votre court récit !

Vous m'aviez promis, je crois, quelques photographies de Caprera, de la famille. Si cela se peut, ne les oubliez pas.

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

Veuillez dire à notre ami que je suis heureux de son amitié. Dites-lui aussi (ce qu'il sait comme moi) que l'on fait en ce moment un Bonaparte cardinal pour en faire un pape. J'ai écrit à ce sujet une lettre qui a paru dans *le Diritto* et dans *l'Independente* de Bologne. Défiez-vous des frontières. Ne prenez sur vous aucun papier qui puisse vous compromettre.

DCCXIX

A GARIBALDI
A CAPRERA

Veytaux 15 février 1868.

Bien cher Garibaldi,

Votre fidèle aide de camp vous porte mes vœux, ma gratitude. Votre lettre-manifeste a fait le tour de l'Europe. Elle a ranimé partout l'espérance. Les efforts immenses que l'on fait pour établir la réaction en Italie et y transporter notre esclavage iront se briser contre votre petite île de Caprera.

Quiconque veut espérer encore tend vers vous les bras. Vivez pour notre honneur et pour notre salut.

EDGAR QUINET.

Ma femme, très reconnaissante de votre souvenir, vous adresse le témoignage de son admiration.

DCCXX

A M. ALDISIO SAMMITO
A TERRA NUOVA DI SICILIA

Veytaux, 16 février 1868.

Cher et courageux ami de la vérité!

Le discours que vous avez bien voulu placer en tête de la consciencieuse et belle traduction de mon *Génie des Religions*, par notre ami Monténégro, est un ouvrage important; et je désirerais pouvoir vous en témoigner ma gratitude autrement que par ces lignes hâtives.

Vous vous êtes voué, dès le premier pas, au principe qui domine la philosophie des religions. Vous avez osé fixer un œil pénétrant, hardi, sur l'intérieur des temples; et, dans ces obscurités, vous avez apporté la lumière intense de l'esprit italien.

D'autres ont cherché à raviver les ténèbres antiques. Il convenait à un compatriote d'Empédocle de dévoiler les mystères, sans complaisance et sans peur.

Tout ce que vous avez eu à souffrir de l'esprit sacerdotal vous donne l'expérience nécessaire pour en reconnaître les vices et les fraudes à travers tous les temps. Notre époque a été, sans doute, trop indulgente; la poésie lui a fait trop souvent pardonner au mensonge.

Après la France et l'Allemagne, voici l'Italie qui vient

à son tour ; elle déchire le voile; elle appelle la vérité; mais elle a trop souffert des fictions pour leur être favorable. Elle ne veut plus accepter que le vrai et la lumière. Le pape l'a guérie des Isis. Le ciel en soit loué !

Tel est, cher Aldisio Sammito, l'esprit de votre beau discours *Onor dell Italio ingegno !* Il ouvre la voie à l'avenir qui s'approche de toutes parts. Hélas, puisque notre parole et notre pensée sont étouffées, parlez, écrivez à notre place. Nous avons le bâillon; il nous reste le cœur pour vous apprécier et vous aimer.

Votre reconnaissant et dévoué pour toujours

EDGAR QUINET.

Quand votre lettre m'est parvenue, j'étais hors d'état d'y répondre sur-le-champ. Naturellement je n'ai pu savoir si votre projet de journal de Palerme s'est réalisé. Nous étions si mal instruits de ce qui se passait chez vous, qu'il était presque impossible, à cette distance, de porter un jugement un peu éclairé sur votre situation. Puis sont venues les grandes affaires d'Allemagne ; elles m'ont fort occupé. Il était urgent de se concentrer sur ce point qui grossissait à vue d'œil. Voilà les raisons qui m'ont forcé de différer ma réponse. Ne doutez jamais de l'intérêt que je mets à tout ce qui vous touche, vous et votre pays.

DCCXXI

A M. MONTÉNÉGRO
A ANDRIA

Veytaux, 16 février 1868.

Cher et bien cher Monténégro. Il serait trop long de vous dire combien de fois j'ai voulu vous écrire, et comment j'en ai été empêché par des occupations de tout genre. Si je ne vous ai pas écrit, j'ai du moins écrit beaucoup pour l'Italie, et une partie de mes lettres ont paru dans les journaux italiens (*Independente di Bologna, Eco del Bisenzio, del Prato, Riforma,* etc.). Il m'était si cruel de voir la réaction communiquer sa contagion à l'Italie. J'ai fait ce que j'ai pu pour jeter un cri d'alarme, car le piège était bien tendu. Et, si l'Italie n'a les yeux très ouverts, on la fera tomber dans la même fosse où gît aujourd'hui la France.

Mes lettres ne seront pas allées jusqu'à vous, mais vous aurez du moins vu celle de Garibaldi.

Voilà donc enfin la première livraison du *Génie des Religions.* Combien je désire que votre persévérance soit récompensée comme elle mérite de l'être, par la sympathie des meilleurs ! Ne manquez pas, je vous prie, d'envoyer les livraisons à Garibaldi.

Les temps que l'on traverse sont horribles. Le men-

songe partout, la lumière nulle part ! Encore une fois, veillez sur vous, en Italie !

Aimez-moi. Soyez heureux, si cela est possible aujourd'hui.

Votre

EDGAR QUINET.

DCCXXII

A M. XAVIER DE RICARD
A PARIS

Veytaux, 18 février 1868.

Mon cher Monsieur,

Pour vous répondre, il fallait attendre ce que deviendrait cette loi sur la presse. Vous la connaissez maintenant comme moi, et j'avoue que je ne vois pas ce que peut faire désormais un écrivain en France. Il peut encore s'amuser et s'étourdir. Voilà tout. Le reste lui est interdit et impossible.

Cependant on continue d'écrire. Oui, sans doute, mais pour cela, il faudra cesser de penser ou du moins fausser à chaque ligne sa pensée, véritable suicide de l'intelligence. C'est là le résultat le plus vital de nos dix-sept ans d'esclavage.

On a voulu s'abuser sur chaque chose, et l'on y est parvenu. La loi qui étrangle définitivement l'esprit fran-

çais est présentée comme une loi de liberté! Beaucoup de nos amis se désolaient qu'une loi pareille d'émancipation pût être retirée; qu'ils soient heureux! On leur a accordé le garrot.

Après cela, que vous dirais-je de vos projets de publication?

Vous voyez comme moi qu'à aucune époque, il ne s'est fait rien de semblable contre la pensée. Tout est piège, embûche.

Un Français, désormais, ne peut plus que penser sans écrire ou écrire sans penser. Ce choix lui est encore laissé. Qu'il se hâte d'en profiter.

Je crains bien que notre génération, comme celle de 1851, ne soit purement et simplement étranglée par cette réforme libérale.

Dans tous les cas, je me ferais scrupule de vous conseiller la carrière d'écrivain, lorsque je vois si clairement le piège au commencement, au milieu et à la fin. Je vous plains bien.

EDGAR QUINET.

Jamais, il est vrai, pareil effort n'a été fait pour étouffer l'esprit d'un peuple. Ils ne réussissent pas. La vie proteste encore.

Je reste en exil depuis seize ans, pour rappeler aux Français qu'il y a eu un Deux-Décembre. Beaucoup l'ont oublié et l'oublieront, mais non pas vous.

DCCXXIII

A M. ALPHONSE FAVRE
A GENÈVE

Veytaux, 21 février 1868.

Monsieur,

Puisque vous avez la bonté d'insister, je garderai avec reconnaissance ce bel atlas. Grâce à vous, j'ai déjà escaladé, sur vos traces, le plus grand nombre des pics. Je les vois avec vous surgir des mers, former des plages vaseuses, monter encore, toucher le ciel, et déjà diminuer et s'abaisser par la dénudation. Quelle histoire vaut celle-là? Pour moi, je ne puis me lasser de la suivre avec un tel guide.

Je trouve, Monsieur, dans votre ouvrage :

Une masse étonnante d'observations qui vous sont propres;

Le vif intérêt d'un voyage géologique;

Une histoire des Alpes occidentales;

Une exposition critique de théories.

Que de choses pour captiver l'attention, quand une seule suffirait !

Et, à travers tout cela, j'ai bien admiré aussi votre pénétration et votre persévérance dans la question du terrain houiller. Vous avez eu foi dans la science; et, avec la

foi, vous avez redressé les montagnes. Rien de plus attachant que ce beau récit scientifique.

Je ne finirais pas, si je vous disais tout ce que je vous dois, à mesure que j'avance dans ce grand ouvrage.

Veuillez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

Ainsi vous avez dédaigné de mettre le pied sur la tête de votre héros, le Mont-Blanc!

DCCXXIV

A M. D'HAUSSONVILLE
A PARIS

Veytaux, 26 février 1868.

Mon bien cher Monsieur,

Ne croyez pas que je me fasse à ce long silence; il s'en faut de beaucoup. Combien j'ai été déconcerté de ne pas vous voir en 1867! C'est bien pis que si les hirondelles avaient manqué de venir en cette année-là! Vraiment, c'est une année sans printemps.

Parlons de votre excellent livre. Je l'ai lu deux fois, dans la *Revue* et dans les *Extraits*. Il m'a fait illusion sur votre absence.

Votre manière vous appartient, et elle est réellement très puissante; elle frappe à coup sûr. Votre récit est si

bien noué, si hautement impartial, que l'on ne songe pas à se défendre. On vous suit en pleine sécurité. On se répète à chaque page : « Rien de plus vrai, de plus sage, de plus équitable ; » et, en fermant le livre, on se sent pris d'une haine ardente pour un certain héros que vous même ne semblez pas haïr. Ce sont les choses que vous savez faire parler ; l'effet est irrésistible.

Combien cela suppose une âme en possession d'elle-même ! Je demande pour moi ce calme, cette tempérance du sage. Il faut, je crois, que l'on sente que l'historien jouit lui-même de son récit, et qu'il en est heureux. Sinon quelque chose manque à son art. Il y aurait aussi trop à dire sur la vérité des portraits, sur la composition très réfléchie de l'ensemble, et, en même temps, très naturelle. Vérité, solidité et bonne grâce : voilà, selon moi, le livre. Il vivra.

Pour moi, j'ai grand besoin de vous emprunter votre sagesse, votre imperturbable sang-froid, quand je pense à la France impériale. J'ose à peine vous dire ce que je pense. Voilà donc le réveil dont on nous parlait ! Oui, un réveil dans un cachot gardé par huit cent mille prétoriens ! Et quel progrès ! De cinq mille francs, l'amende des écrivains est portée à quatre-vingt mille. Comment nier le progrès ? Quelle haine contre la pensée cela suppose. Et qu'est-ce donc qu'un pays où de pareilles lois se font ?

Vous sentez bien qu'il me devient absolument impossible, avec ce progrès, d'écrire désormais un mot dans un journal.

Et M. Thiers, le clairvoyant M. Thiers, ne craint pas

de dire que ce projet de loi est présenté pour céder au mouvement de l'esprit humain!

Ah! que l'on me ramène aux carrières!

Comment notre malheureux pays peut il rouvrir les yeux, si ce sont les opposants eux-mêmes qui lui font les ténèbres?

Il fallait bien un appât pour attirer dans l'embûche; et c'est cet appât qui séduit l'opposition. Les souris glorifient la souricière.

On discuterait de cette façon pendant un siècle, que l'on ne jetterait pas dans le pays une seule vérité féconde.

La vérité, la voici: ils ont tué la France au Deux-Décembre. Ils viennent de l'enterrer par la loi militaire, et par la loi de la presse. Elle ressuscitera, oui, sans doute. Mais avouons pourtant qu'il est beaucoup plus difficile de ressusciter que de vivre.

D'où vient la stérilité presque absolue de l'opposition? De ce qu'elle est en dehors de la vérité et de la réalité. Elle accepte ce point de départ, qu'il n'y eut jamais de gouvernement plus légitime à son origine que celui-ci. M. Rouher peut dire impunément: « Le gouvernement actuel n'a renversé personne. » Il le dit devant ceux qui ont été renversés, expulsés, transportés, et personne ne proteste; pas une âme!

Ainsi, c'est l'Histoire même de nos jours qui est effacée; ce que trente-huit millions d'hommes ont vu et subi, n'existe pas.

Le Deux-Décembre n'a pas été. Voilà le terrain sur lequel se place, depuis seize ans, l'opposition en France. Comment ne serait-elle pas impuissante? Elle aide à nier la lumière.

N'espérez rien, n'attendez rien de ce libre consentement à la mort politique. Les paroles excellentes ne manquent pas; mais elles n'ont pas de point d'appui. Jamais, dans ces termes-là, elles n'enfanteront une action.

Pour vivre, malgré ces laideurs de tout genre, j'ai presque achevé un volume qui m'en tient fort éloigné; j'ai aussi corrigé une cinquième édition de *la Révolution*.

Si vous trouvez, cher Monsieur, ma lettre trop pessimiste, dites-vous que je suis resté trop longtemps sans vous voir. J'accepterais tout à fait cette raison. Vous me ferez grand plaisir de me parler de vous. Je reste en exil, pour rappeler aux Français de ma connaissance qu'il y a eu un Deux-Décembre. Je ne parviens pas à leur remettre cela en mémoire. N'importe.

Ma femme, qui a lu avec moi *l'Empire* et *le Concordat*, vous remercie de tout le bien que ce beau livre nous a fait; il nous a réchauffés sous nos glaces et nos neiges de cet hiver. Adieu encore, cher Monsieur... Mon affection pour vous n'est que trop vive et trop sincère. Au moins vous n'en douterez jamais.

EDGAR QUINET.

DCCXXV

A M. SPANDRI
A VÉRONE

Veytaux, Chillon, 1er mars 1868.

Cher Monsieur,

Votre *Cantico dell Avvenire* est le bienvenu! Après tant de douleurs, voilà donc une parole d'espérance! Je la répète avec vous. Quand d'honnêtes gens se rencontrent dans l'espérance, elle ne peut être stérile. Quelque chose naîtra de ces paroles de vie.

A vos pressentiments, je joindrai une question. Un Bonaparte vient d'être nommé cardinal. Depuis douze ans, j'avertis mes amis qu'ils verront un *pape Napoléon*. Le cardinal d'aujourd'hui n'a plus qu'un pas à faire. Que deviendra l'Italie, quand il y aura un Bonaparte à Rome, sur le Saint-Siège, et un Bonaparte empereur à Paris? Il est temps que les Italiens y songent, et avec eux toute la race latine. Le pape et l'empereur dans la même famille, sous le même nom et, pour mieux dire, dans la même personne, voilà ce qui se prépare. Pensez-y, et avec vous tous ceux qui tiennent encore à rester hommes. Jetez le cri d'alarme. Avertissez le troupeau; il en est temps.

Votre affectionné

EDGAR QUINET.

DCCXXVI

A MADAME R...
A PARIS

Veytaux, 3 mars 1868.

Chère Madame,

Je reviens, à demi éveillé, d'un voyage que j'ai fait cette nuit à Paris. C'est le premier depuis dix-sept ans; et, quoiqu'il n'ait pas eu de fort grands résultats, je vous en dois pourtant le récit véridique.

La voiture roulait sur le pavé, ma femme était avec moi. Je me baisse vers la portière, et je reconnais très distinctement, en passant, la porte du pavillon du Luxembourg, et le devant d'une boutique où je faillis être tué, dans les journées de juin, en voulant protéger des prisonniers. Toute chose était à sa place comme je l'avais laissée.

On sort de la ville; le paysage, quoique mal éclairé à ce moment-là, était magnifique. On monte par une rampe très étroite, des plus périlleuses. Prenez-y garde, chère Madame, en passant par là; je tremble pour vous, quand j'y pense.

Nous arrivons; la voiture s'arrête. Nous descendons; et où suis-je? Chez vous, Madame, ou du moins dans votre cour.

Je lève aussitôt les yeux vers vos fenêtres au premier; elles sont grandes, bien exposées. Vous devez être là à merveille. Mais que les portes sont étroites et petites! Ce sont plutôt des meurtrières que des portes. Pardonnez-moi cette critique indiscrète, elle ne s'adresse qu'à votre architecte.

Deux de vos enfants, ceux que je connais, étaient dans un coin de la cour, tels que je les vis pour la première fois. Ils me reçurent bien, mais, à franchement parler, sans beaucoup de démonstrations.

« Savez-vous, me dit l'aîné, ce que l'on a fait à mon oncle? — Non. — On l'a conduit à Saint-Joseph. — Qu'est-ce que Saint-Joseph? » Point de réponse. Je suppose, entre nous, qu'il ne s'agit pas d'un lieu de plaisance.

J'étais, comme vous pouvez penser, impatient de vous voir. Je cherche et je trouve, à grand'peine, une de mes cartes de visite. Je la donne à l'un de vos domestiques en le priant de vous la remettre sur-le-champ. Le domestique la prend, la regarde et me la rend en souriant. Je regarde à mon tour. Mon nom venait de s'effacer dans le moment même où je l'avais donnée.

Je cherche une autre carte. Même mésaventure. Mon nom s'efface encore une fois sous mes yeux, et la carte reste blanche.

Ma situation devenait bien difficile. Je ne désespérais pourtant pas encore. J'eus l'idée de vous écrire mon nom, et je demandai une plume et de l'encre... Il paraît, Madame, que vos domestiques font peu d'usage de l'un et de l'autre; car, à ma demande, ils furent très surpris, et ils se retirèrent consternés.

Je me sentis alors dans l'impossibilité de me faire connaître et d'arriver jusqu'à vous.

Jugez de mon état d'esprit, c'était de l'indignation; elle fut si grande que je me réveillai.

N'est-ce pas là, Madame, un beau retour dans ma patrie! Et mon nom qui s'efface sous mes yeux ne donne-t-il pas à penser? Vous remarquerez au moins (et voilà l'important), que mon premier mouvement, ma première visite ont été pour vous. C'est là ce qui n'est pas une chose manquée. D'ailleurs, mon indignation a été si vive, que j'ai oublié de congédier ma voiture de voyage. Elle est bien certainement encore à votre porte.

Je vous parle d'un rêve, quand je devrais vous parler de *Paul Forestier*. Je l'ai lu certainement avec intérêt. Il me semble pourtant qu'il faut le jeu des acteurs pour donner le coloris et la passion qui manquent souvent à la pièce.

M. Renan s'est décidé à donner son jugement sur la France. Certes il a bien le droit d'être prophète. J'ai vu de lui, dans le journal *le Temps*, une prophétie de ruine sur notre malheureuse et lamentable Jérusalem *de boue et de fumée*. Ne voit-il pas un seul coin de bleu dans ce noir, et une fin à notre captivité de Babylone? C'est ce que je désire bien savoir.

Gardez-moi votre affection, elle m'est douce, elle m'est salutaire, elle m'est nécessaire. Quant à moi, ma belle action dans ce voyage que je vous ai raconté avec trop de détails est assez éloquente. Je ne la gâterai pas par d'inutiles paroles.

EDGAR QUINET.

DCCXXVII

A M. JULES FERRY
A PARIS

Veytaux, 6 mars 1868.

Cher Monsieur,

Où va la France? dans quel gouffre? Elle y était déjà plongée; la voilà qui descend encore.

Par conscience, j'ai écrit quelques pages sur cette loi de la presse. Je les ai envoyées à M. Nefftzer. Voyez, entre vous, ce que l'on peut en faire. Je les ai gardées trois semaines sur ma table; si vous me les renvoyez, je ne serai point étonné ni affligé. Car que peut-on écrire désormais? Je vous admire de pouvoir tenir encore une plume et toujours nette et sûre. Comment faites-vous? Qu'espérez-vous de ce gouffre des gouffres?

Un mot, s'il vous plaît. Croyez à mon amitié sincère.

EDGAR QUINET.

DCCXXVIII

A M. DUBOIS[1]
A PARIS

Veytaux, 7 mars 1868.

Monsieur,

Peut-être ne m'avez-vous pas entièrement oublié, depuis nos anciens jours passés avec Armand Carrel. Pour moi, ces jours-là me reviennent souvent en mémoire.

Je vous envoie aujourd'hui, comme témoignage de ma profonde estime, la cinquième édition de mon ouvrage *la Révolution*. Je me berce de l'idée que Carrel aurait été avec moi, dans cette occasion.

Qu'ai-je donc fait, Monsieur, au *Journal des savants?* Si modéré, si bienveillant pour tout le monde, il n'a jamais eu que des injures pour moi.

Je n'accuse certainement pas de ce ton-là ses éminents rédacteurs. Vieilles rancunes de scribes, sans doute!

Je vous lis dans ma solitude. C'est une de mes consolations.

Recevez, cher Monsieur, tous mes vœux, etc.

EDGAR QUINET.

1. Ancien rédacteur du *Globe*.

DCCXXIX

A GARIBALDI

A CAPRERA

Veytaux, 9 mars 1868.

Cher et illustre ami,

Ces mots vous seront remis par un patriote belge, M. Collard, dont j'ai éprouvé le dévouement absolu à la liberté, pendant mes longues années d'exil en Belgique. Il demande à vous entretenir d'un projet de faire exécuter votre portrait par un des meilleurs peintres belges, pour servir à la cause de la liberté, en Italie et dans le reste de l'Europe. Je n'ai pu refuser ces lignes à un homme si parfaitement estimable et honorable; et je souhaite bien que vous puissiez lui accorder quelques-uns de vos moments toujours si précieux.

La liberté et la justice ne vivent plus, en ce moment, qu'à Caprera.

Pour toujours, votre dévoué qui met l'espérance et le salut en vous.

EDGAR QUINET.

DCCXXX

A M. A. DUMESNIL
A VASCŒUIL

Veytaux, mars 1868.

Les années passent, mon cher ami ; et nous ne nous revoyons pas ! Voilà ce que j'aurais voulu vous écrire cent fois. Ah ! que je déplore cette absence ! et je ne vois pas que le temps m'offre aucune chance de vous amener ici, même pour un jour. Cependant ce jour-là renfermerait, je vous l'assure, de belles années. Vous savez du moins que mon cœur est fidèle, que vous le trouveriez aujourd'hui tel qu'il y a vingt ans. Une de mes douleurs est d'avoir été dans l'impossibilité de vous témoigner ma reconnaissance d'une manière effective. C'est une des plaies de mon exil.

Votre

EDGAR QUINET.

DCCXXXI

A M. MICHELET
A PARIS

Veytaux, 11 mars 1868.

Cher ami. A mon très grand, très vif regret, deux choses m'ont empêché de vous écrire plus tôt sur *la Montagne*. J'ai été, à la lettre, accablé d'épreuves à corriger, de la cinquième édition de *la Révolution*, qui paraît, je crois, aujourd'hui. Jamais imprimerie ne m'a harcelé à ce point. Je tenais à ne rien négliger, dans cette édition, puisqu'il me semble que le public, en soutenant si bien l'ouvrage, m'a donné pleine raison contre les adversaires les plus violents. Enfin voilà ce travail terminé aujourd'hui seulement.

Une misérable grippe m'est venue par surcroît, dans ces derniers jours; et je ne pourrai pas même me donner le plaisir de vous écrire à mon aise aujourd'hui, comme je l'espérais.

Quel triste bagage pour vous suivre sur les sommets, quand j'aurais besoin des jambes et de la bonne humeur des chamois! *La Montagne* m'est arrivée un peu tard, et, toute chose cessante, je l'ai gravie avec vous. Quel rajeunissement perpétuel, et quel éclat! Il est impossible de ne pas s'émerveiller de cette puissance et de cette

magie. Vous avez des ailes ; il ne vous en coûte que la peine de les ouvrir. Emportez-moi loin des laideurs et des horreurs de ce temps-ci. Je ne demande pas mieux. Oublier, oublier ! quel bienfait ! Il n'y en a pas de plus grand. Je sais qu'en ouvrant votre livre, à quelque page que ce soit, je trouverai une source, un abri, une vallée, ou un pic de prédilection, à mon choix. C'est la baguette enchantée que je garde près de moi, sous mes yeux, pour le moment où j'en aurai besoin.

Mon livre[1], qui date de loin, est à peu près fini, s'il est possible de finir, en de pareilles choses. Il m'a donné la paix, la paix que j'ai tant cherchée, au milieu de tant d'afflictions publiques.

Avec les lois nouvelles, un écrivain français sera obligé de chercher des sujets neutres, en dehors de tout l'univers actuel. Il n'est plus aucun point du monde que nous puissions traiter ou toucher en liberté.

Rappelez-nous au souvenir de madame Michelet. Faites-lui mes compliments et mes félicitations sur les pages à guillemets.

Adieu, cher ami. Votre tout grippé

EDGAR QUINET.

Mille et mille choses de ma femme, qui, de son côté, a été fort souffrante.

Vos lettres sont des billets, les miennes sont des volumes !

1. *La Création.*

DCCXXXII

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 11 mars 1868.

Mon cher ami. Le programme de votre journal m'est revenu tout dernièrement de Zurich, et hier de Paris. J'ai eu beaucoup de peine à le déchiffrer ; et, à certains instants, je n'y ai réussi qu'à demi. Il me semble convenable, raisonnable, et à l'abri de la sixième chambre, pour ce premier numéro. Vous savez, d'ailleurs, que cette loi n'est à mes yeux qu'une embûche. Puis-je, en conscience, vous pousser, moi-même, dans ce que je regarde comme un piège? L'amitié et la conscience s'y opposent. Je crains, pour vous, que vous ne vous jetiez dans la gueule du loup. Je ne vois aucune garantie que le bon plaisir. En un mot, mon inquiétude pour vous est des plus grandes, depuis que vous avez désiré de vous embarquer dans cette aventure où tout sera fraude et perfidie contre vous. Je conçois, à la rigueur, que vous soyez tenté de vous mesurer avec des gens qui ont dressé toutes leurs batteries. Vous vous faites un devoir de prendre un lot dans une loterie frauduleuse. Vous dites à votre tour : « Et j'aurai le plaisir de perdre mon procès. »

Mais vos véritables amis peuvent-ils vous précipiter

eux-mêmes, contre leur propre conviction ? Cela est impossible.

Cette loi a, selon moi, empiré de beaucoup la situation des écrivains français. J'avais écrit une lettre à ce sujet, pour *le Temps*. Quand elle a été finie, j'ai vu qu'elle était impossible. J'ai dû y renoncer.

Que pourrais-je dire ? une chose insignifiante ? Il vaut cent fois mieux se taire. Une chose hardie ? Je vous perdrais dès le premier pas. Et puis l'on semblerait croire, et je ferais croire, à la sincérité de cette loi. J'irais contre ma propre pensée !

Il me paraît que Chauffour et Dufraisse sont absolument de mon avis. Tous deux craignent, comme moi, que vous ne vous risquiez, sans résultat, dans des hasards inextricables.

Il est trop tard, je le sens, pour vous arrêter au bord du piège. Ne me demandez pas, au moins, de vous y pousser.

Voilà ce que je trouve, dans mon amitié sérieuse, après avoir bien réfléchi sur votre entreprise. Jamais je ne vous aurai montré mieux qu'aujourd'hui la vérité de mes sentiments pour vous et pour les vôtres.

EDGAR QUINET.

DCCXXXIII

AU MÊME
A PARIS

Veyfaux, 16 mars 1868.

Mon cher ami. A mon grand regret, je n'ai pu vous faire renoncer à une entreprise que je crois impraticable et malheureuse.

Tenez-moi, je vous prie, absolument en dehors de cette combinaison qui n'échappe à aucun des pièges de la loi. Ce que vous appelez les *moyens d'action* vous entraînent dans l'embûche, et, avec vous, ceux qui vous suivront.

Comment ne le voyez-vous pas? Vous vous laissez tromper par une fausse analogie entre une société de boulangerie et l'association pour la publication d'un journal. Rien au monde de plus différent.

La société de boulangerie n'a d'autres risques à courir que ceux du commerce. Votre association pour la publication du journal est à la merci de toutes les amendes dont il plaira au gouvernement de le grever et de l'accabler.

Vos sociétaires ne savent à quoi ils s'engagent; ils tombent dans l'inconnu, tel qu'il plaira au gouvernement de le leur imposer.

Un abonné ordinaire sait ce qu'il fait. Vos *sociétaires*

n'en sauront rien; ils seront les corvéables à merci et à miséricorde de la sixième chambre. Avec la meilleure volonté du monde, voilà les nouveaux pièges où vous tombez.

Votre combinaison n'est pas née viable; elle est mauvaise, donc elle ne peut être utile; à tous les points de vue pratiques, elle va contre votre propre but.

Tel est mon sentiment bien réfléchi. Encore une fois, tenez-moi tout à fait en dehors d'une entreprise à laquelle je ne puis m'associer.

Voyez dans ma franchise la preuve d'une véritable amitié.

EDGAR QUINET.

DCCXXXIV

A MADAME R.
A PARIS

Veytaux, 17 mars 1868.

Chère Madame,

Toutes nos joies de France nous viennent par vous. Certainement vous ne pouviez m'en faire une plus grande qu'en me disant que la duchesse d'Elchingen ne m'a pas oublié. C'est la plus belle âme que j'aie rencontrée en France. Son souvenir est mêlé à tous mes souvenirs les plus précieux. La pensée de son amitié est une des

meilleures choses qui me restent. Pour moi, si j'ai un seul mérite au monde, c'est que le temps ne peut absolument rien sur mes souvenirs, mes affections et mes respects; ils sont là vivants, comme s'ils étaient d'hier.

Aurez-vous, Madame, la bonté de faire parvenir cette lettre à la duchesse d'Elchigen, et de me donner son adresse. Voici dix-sept ans que je demande de ses nouvelles; vous êtes la première personne qui m'en ait pu donner de véritables. Encore une fois, merci.

Ah! que nous allons attendre la Pâques, cette année, si votre beau projet s'exécute! Vous avez donc vraiment un peu d'amitié pour ce pauvre *Merlin?* Eh bien, oui! je vous en suis reconnaissant; moi, j'ai un faible pour lui, je l'avoue.

Recevez, Madame, etc.

EDGAR QUINET.

DCCXXXV

A MADAME LA DUCHESSE D'ELCHINGEN
A PARIS

Veytaux-Chillon, 17 mars 1868.

Madame,

L'aimable et excellente madame R... a pensé qu'elle ne pouvait me faire un plus grand bien qu'en m'apprenant

que vous ne m'avez pas tout à fait oublié. Elle ne s'est pas trompée.

Il y a peu de chances pour moi, Madame, de vous revoir jamais sur cette terre. Je veux au moins vous dire que les événements et le temps n'ont rien pu changer dans les sentiments que vous m'avez inspirés, dès le premier jour où il m'a été donné de vous connaître. Je n'ai emporté de France que des souvenirs; et je retrouve le vôtre mêlé à ceux qui me sont le plus chers et sacrés.

En écrivant *la Campagne de* 1815, je me suis senti vivre dans une communauté intime de pensées avec celui[1] qui est toujours vivant pour moi. Je le voyais et l'entendais. Je croyais continuer nos anciennes conversations.

Combien, Madame, je fais des vœux pour que la terre vous donne, dans le bonheur de vos enfants, tout ce qu'elle peut donner de consolations et de joies à une âme telle que la vôtre!

Celle qui a consenti à partager mon sort, et par qui je vis encore, sait quelle grande place votre souvenir et celui du duc d'Elchingen tiennent dans ma solitude.

Il faut finir, quand je souhaiterais le plus revenir, en pensée, sur ces temps si remplis, si loin de moi, et si présents encore!

Veuillez agréer, Madame, etc.

EDGAR QUINET.

1. Le duc d'Elchingen.

DCCXXXVI

A M. VICTOR DE GUELLE
A AMÉLIE-LES-BAINS

Veytaux, 17 mars 1868.

Bonjour, mon très cher ami. Vous ne pouvez imaginer quel plaisir nous font vos lettres. Votre écriture est admirable. C'est là un bon signe. Je ne croirai jamais à l'ordonnance de votre médecin : *N'aimer personne.* C'est le contraire qui soutient les bien portants autant que les malades.

Amitiés à Charrassin. Je regrette de ne l'avoir pas vu davantage. Courage, amis !

Votre

EDGAR QUINET.

DCCXXXVII

A MADAME JOSÉPHINE APPIANI
A MILAN

Veytaux, 22 mars 1868.

Madame,

Quel bonheur inespéré de penser qu'il y a eu un souvenir pour moi dans ce grand anniversaire de la Résurrection italienne !

Quoi ! Madame, vous m'avez accordé une pensée à pareil jour ! Ah ! les Italiens ont la mémoire profonde et généreuse. C'est toujours d'eux que m'est venu le rayon de lumière dans les heures qui semblaient désespérées.

Qu'elle vive cette Italie évoquée depuis des siècles, et qu'elle ramène dans le monde les espérances et les splendeurs disparues !

Qu'elle rende aux hommes la conscience et le cœur.

Reconnaissance et respects.

EDGAR QUINET.

DCCXXXVIII

A M. ALBERT LACROIX
A PARIS

Veytaux, 23 mars 1868.

Cher Monsieur,

Vous voulez que je vous parle de l'ouvrage dont je suis occupé depuis près de trois ans. Vous serez la première personne qui aura reçu ma confidence. Je vais d'abord vous confier mon titre. Il n'en est certainement pas de plus grand et de plus complet : *La Création*. Vous voyez déjà, dans ce mot, toutes les questions qui s'agitent aujourd'hui dans le monde. Il n'est pas de sujet qui excite davantage la curiosité de notre temps ; je pourrais dire qu'il n'en est pas de plus actuel, car il me revient de tous côtés. J'ai tiré de ce fond une sorte de philosophie naturelle que j'ai rendue accessible à tous. Il n'est personne aujourd'hui qui ne veuille savoir quelque chose de la première apparition de l'homme, des révolutions qui l'ont précédé, de la succession des êtres qui l'ont préparé, en un mot, de ce secret de la création vers lequel convergent toutes les recherches, toutes les études de notre temps.

Ce qui m'a permis de rendre populaires ces grands tableaux, c'est que je les ai rattachés aux études et aux

choses dont je me suis occupé toute ma vie. Par là, je suis arrivé à des résultats nouveaux auxquels je conduis le lecteur par des chemins très adoucis.

Ce livre rattache ainsi l'homme des premiers temps à l'homme de nos jours. C'est, si j'ose le dire, le couronnement de toute mon œuvre.

Il prête tant aux effets de peinture, que l'on pourrait plus tard, si l'on voulait, en faire des illustrations.

Voilà, cher Monsieur, ce que je puis dire de cet ouvrage, en quelques lignes. Je l'avais déjà conçu en Belgique. C'est le fruit de dix ans de méditation et de trois ans de travail.

Vous allez recevoir le manuscrit des *Mémoires d'Exil*. Vous sentez combien cela me touche de près.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre tout dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

DCCXXXIX

A M. PIERRE LEROUX
A LAUSANNE

Veytaux, 25 mars 1868.

Mon cher Leroux,

Quelle triste rencontre, l'autre jour, dans ce tourbillon de vent, au pied de ce rocher! J'avais la grippe et j'ai dû vous crier, comme mon ancien patron le Juif errant :

Je suis trop tourmenté,
Quand je suis arrêté.

J'espérais vous entraîner avec moi. N'en restons pas à ce déplorable moment; dédommagez-moi, quand vous le pourrez, et excusez-moi auprès de M. Secrétan, que je n'ai pas reconnu.

Croiriez-vous bien que je n'ai pas lu *Job* ni *la Grève*, tout en désirant vivement les connaître?

Adieu et au revoir. Force et santé. Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

DCCXL

A M. LAURENT PICHAT
A SAINTE-PÉLAGIE

Veytaux, 25 mars 1868.

Cher Monsieur et ami,

Voilà une nouvelle consécration dont vous n'aviez, certes, aucun besoin! Elle vous rendra, cependant, plus cher encore aux amis de la liberté. C'est la meilleure réponse à ceux qui demandent s'il y a quelque chose encore dans notre malheureuse France! Oui, il y a encore des hommes qui savent faire le sacrifice de leur personne; et vous le prouvez, non seulement par la parole, mais par l'action. Je vous ai suivi du cœur dans votre procès.

Je vous fais, dans votre prison, la visite que je faisais, autrefois régulièrement à Lamennais.

Je trouvais dans sa cellule Chateaubriand et Béranger. Qu'ils vous reçoivent tous trois au seuil, et qu'ils effeuillent sur vous une couronne.

J'ai lu dernièrement de bien beaux vers de vous dans *le Phare*. Ne m'oubliez pas et songez que j'ai le plus vif désir de tenir le volume dans mes mains. Il est beau de servir ainsi la liberté et la poésie. On a voulu tant de fois les brouiller! J'espère, pourtant, que la réconciliation ne se fera pas toujours et seulement sous les barreaux.

Si, en sortant de prison, vous vouliez respirer, ne serait-ce pas une occasion de venir ici nous donner quelques jours? La prison et l'exil ne sont-ils pas faits pour s'entendre parfaitement? Ils sont, je pense, frère et sœur.

Adieu, cher Monsieur, recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DCCXLI

A M. X***

A PARIS

Veytaux, 31 mars 1868,

Monsieur et cher compatriote,

Vous ne pouvez douter de tout le plaisir que j'aurais eu à vous voir. Je ne suis pas devenu tellement ours de

caverne, que je n'aie vivement apprécié la visite que vous m'avez faite, il y a deux ans.

Quant vous reviendrez dans notre voisinage, croyez qu'il y a ici quelqu'un qui applaudit à vos succès et qui voudrait vous en féliciter de vive voix.

Pendant que vous preniez la peine de m'écrire, je vous adressais une lettre pour Pierre Leroux. On se trompe bien, si on me croit mal disposé pour lui. Personnellement je n'ai de lui que de bons souvenirs. Si je pouvais lui être utile en quelque chose, j'en serais charmé. Que puis-je faire ? voilà la question.

Je puis écrire en France, à ses anciens amis et même à quelques indifférents, du moment qu'il s'agit d'humanité. J'espère obtenir pour lui une souscription, mais non pas permanente.

Le Temps a ouvert une souscription pour les *Algériens*. Pouvons-nous espérer que, dans ce moment même, il en ouvre une seconde ? Je crois malheureusement être sûr du contraire. *L'Opinion nationale* serait, je pense, plus accessible.

L'éditeur Hetzel avait eu l'intention de publier, en un volume, le morceau de Leroux : *le Bonheur*. On pourrait faire demander à Hetzel quel avantage il ferait à Leroux ; si cette première publication réussissait, elle en entraînerait d'autres.

Vous savez que l'on a déjà tenté, en France, une souscription permanente. Cela n'a pas réussi ; ces sortes de souscriptions sont illusoires. Voici ce qui arrive ; dans ces occasions : la plupart des souscripteurs se retirent ; après peu de mois, tout retombe sur trois ou quatre personnes.

Des proscrits, qui vivent sur la branche, ne peuvent prendre, envers autrui, des engagements qu'ils ne sont pas certains de tenir envers eux-mêmes. J'ai prêté quatre cents francs à un compagnon de proscription ; si je pouvais les avoir, j'en disposerais aussitôt pour Leroux. Mais je ne puis compter sur rien.

Votre lettre, Monsieur, me fait sentir tout ce qu'il y a de cruel dans la situation de l'exilé. Croyez que je fais effort sur moi pour n'en pas dire davantage.

Je vais écrire en France ; je saurai bientôt ce que je puis en attendre pour Leroux.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCCXLII

A M. TIERSOT
A BOURG

Veytaux, 1er avril 1868.

Monsieur,

Quand la dissolution de ce Corps législatif sera certaine, je vous écrirai bien volontiers et sans retard une lettre qui puisse être rendue publique. Je ne puis aujourd'hui que vous envoyer confidentiellement ma première impression.

Le point d'où nous partirons, la règle sans exception, c'est de combattre tout candidat officiel, vrai ou déguisé; c'est là le commencement de la sagesse. Il est inutile d'insister davantage là-dessus.

Si vous avez, dans quelque circonscription, l'espérance motivée de pouvoir renverser le candidat officiel, il faut, sans doute, se résigner à soutenir le candidat opposé, quand même il serait fort loin de vos opinions. Seulement il faut s'assurer que cette opposition est franche et qu'elle n'est pas jouée. Le moyen pour cela est sûr; c'est d'exiger que les candidats réclament le retrait de la loi militaire, de la loi sur la presse, et de la loi sur les réunions.

Comptez, d'ailleurs, que, depuis les arrangements avec la papauté, et surtout depuis l'espérance de voir un Bonaparte pape, l'alliance est faite entre les cléricaux et le gouvernement. Tout clérical est, au fond, officiel.

Dans ce que je viens de dire, je suppose que vous ayez la chance de renverser les candidats officiels. Mais je l'espère peu. L'écrasement a été trop complet, pour que l'on en sorte par un triomphe. Et, dans ce cas, n'ayant pas l'espérance de l'emporter, même par des capitulations, vous pouvez, du moins, vous donner l'avantage immense des candidats qui représentent vos principes.

De quoi s'agit-il? De retrouver l'existence politique. Pour cela, il est nécessaire de réveiller deux souvenirs, celui de 1848 et celui du Deux-Décembre.

Prenez des hommes qui rappellent ces dates. Quand même vous ne réussiriez pas à les faire nommer, vous auriez plus fait que par toutes les capitulations du monde;

vous auriez fait, par ces choix seuls, acte de caractère et de vie politique.

Prenez des hommes qui signifient quelque chose; là est toute la question.

Je n'ai pas à les désigner ici. Prenez, si vous le pouvez, des proscrits. Leurs noms seuls parleraient.

Si je pouvais rendre un grand service, je n'hésiterais pas. Mais je sais que, pour moi, le moment n'est pas venu. Je suis à ma place de combat, et j'y reste.

Recevez, Monsieur et cher compatriote, etc.

EDGAR QUINET.

DCCXLIII

A M. LÉON RENAULT
A PARIS

Veytaux, 2 avril 1868.

Mon cher ami. Que de remerciements nous vous devons! Croyez bien qu'il ne s'agit pas là d'un mot, mais d'un sentiment vif et profond. Certes, nous n'avons jamais pu douter de votre parfaite amitié; mais l'auteur des *Mémoires d'Exil* a si peu de confiance en elle-même, qu'elle a craint que vous ne fussiez mécontent et embarrassé de le dire. Je la rassurais, mais l'appréhension aussi me gagnait. Enfin tout s'est expliqué, et il n'y a encore une fois qu'à

vous rendre grâces pour tant de soins, de bontés, de délicatesse.

Il va sans dire que l'auteur accepte de grand cœur la proposition que vous faites de revoir l'ouvrage avec M. Lacroix sur les placards[1]. Elle s'en remet à vous, au sujet des modifications, adoucissements et retranchements qui vous paraîtront indispensables. Nous vous prions même d'avoir sur cela les cent yeux d'Argus.

Pour moi, ce manuscrit me touche de trop près. Il m'est difficile de le juger impartialement. Je suis à cet égard comme les médecins qui ne peuvent traiter, dans un cas grave, leur femme ou leurs enfants. Ils sont forcés d'appeler à leur aide un autre médecin.

Soyez le nôtre. Le cas est pour moi trop intime. Mes yeux se troublent.

Nous avions d'abord pensé que l'on nous signalerait les endroits et que nous enverrions de nouvelles versions; mais il vaut mieux que l'exécution se fasse par des mains plus impartiales que les nôtres.

Encore une fois, merci, cher et véritable ami. Votre lettre m'a fait le plus grand bien. Elle ne m'est arrivée que le troisième jour. Je suis, comme vous le pensez, beaucoup plus ému intérieurement que pour mes ouvrages. J'ai plus de peine à me détacher de celui-ci; et je ne puis, en aucune façon, le juger comme un tiers.

1. La liberté de la presse était encore soumise à de telles entraves en avril 1868, que l'éditeur des *Mémoires d'Exil* refusa de les publier avant de soumettre le texte à un juge compétent.

Mes hommages les plus dévoués à madame Renault. Pour toujours, votre

EDGAR QUINET.

DCCXLIV

A M. CHASSIN

A PARIS

Veytaux, 2 avril 1868.

Mon cher ami. *La Démocratie* se présente très bien. Vous avez très sagement fait de renoncer aux statuts de la Boulangerie; vous avez déterminé le sens de la *solidarité*. Ces changements sont heureux. De plus, vous avez de fort belles adhésions. Vous savez que je ne crains qu'une chose, c'est, après le piège de la loi, la tiédeur du public. Je désire infiniment m'être trompé. Puissiez-vous trouver bientôt vos *mille*. Je vous ai dit très sincèrement mes doutes, mes observations. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de récriminer. Vous voilà lancé, je n'ai plus qu'à vous souhaiter tout le succès que vous méritez et que je tiendrai pour un bon signe.

Il a toujours été bien entendu que je suis, dans tous les cas, votre premier abonné.

Vous ne pouvez nous faire un plus grand plaisir qu'en nous annonçant que votre nacelle flotte et que vous avez

une bonne petite brise. Mon nom de plus ou de moins ne fera rien ni pour ni contre la fortune.

Adieu. Va!

EDGAR QUINET.

DCCXLV

A M. X***[1]

A PARIS

Veytaux, 5 avril 1868.

Monsieur,

Veuillez m'excuser. Des occupations dont j'ai été accablé m'ont mis dans l'impossibilité de vous remercier plus tôt de votre volume de vers. Les sentiments qui débordent à chaque page ont excité toute ma sympathie. Vous encadrez des pensées excellentes, des souvenirs poignants, de petits récits pleins de naturel et de *réalisme*, comme on dit aujourd'hui. Ceux qui font consister toute la poésie dans le vers et la facture vous chicaneront sur certains points. Ceux qui pensent que c'est le cœur qui fait le poète, ceux-là seront avec vous. Je suis de ce nombre. Puisse ce temps, dur aux hommes de cœur, s'adoucir pour vous par une exception que vous méritez.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

1. Voyez *Notes*.

DCCXLVI

A M. AGÉNOR DE GASPARIN
A GENÈVE

Veytaux, 4 avril 1868

Monsieur,

Voilà une bien heureuse nouvelle que je vous dois, et que j'accepte avec reconnaissance, comme un bon augure. Je vais recevoir votre *Liberté;* je la salue d'avance et je l'invoque à mon tour. Il me semble impossible que votre voix si aimée, si respectée, ne finisse par percer et ébranler cette voûte de plomb qui pèse sur toutes les âmes. Elles étouffent, rendez-leur l'air et la lumière.

L'*Académie* de Veytaux est bien à vous, tout entière; elle regrette infiniment de n'avoir pu se transporter en masse à vos conférences de Genève, qu'elle n'a pu applaudir que de loin. Pourquoi ne nous est-il pas donné de mieux profiter de votre voisinage?

Ma femme est très sensible à votre bon souvenir et à celui de madame de Gasparin que nous serions si heureux de revoir.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

DCCXLVII

A MADAME R.

A PARIS

Veytaux, 6 avril 1868.

Chère Madame. Un mot seulement aujourd'hui, pour qu'il vous arrive encore! Votre admirable récit m'a pénétré. J'ai revu là, en un moment, toutes mes anciennes années. Que de souvenirs, de joies et de douleurs! Ah! je ne suis pas si endurci que je pensais ou que j'espérais. Madame d'Elchingen a bien été telle que je l'ai toujours connue, et j'en ai été heureux. Quelle richesse inépuisable de cœur! Dès le premier moment, n'avez vous pas senti et cru que vous la connaissiez depuis longtemps? C'est ce que j'ai éprouvé avec elle dès la première heure, et cette heure date de 1841! Oui, chère Madame, vous m'avez rendu toute cette longue file d'années écoulées dont je n'avais plus de témoins. Et ce mot de votre part : « Vous l'aimeriez. » Et la réponse : « C'est déjà fait! »

Voilà des paroles qui sont sans prix pour moi. Vous me les redirez à Veytaux.

Mais, hélas! Madame, savez vous bien que Montreux, où vous allez vous arrêter, est à l'autre bout du monde? Je suis épouvanté de cette distance. Si nous savions le jour,

et l'heure, et l'endroit, nous serions là pour vous attendre.

Ma femme vous a écrit hier.

Recevez, chère Madame, etc.,

EDGAR QUINET.

DCCXLVIII

A M. LOUIS ULBACH

A PARIS

Veytaux, 7 avril 1868.

Cher Monsieur et ami,

Que de cœur, et d'esprit, et de délicatesse, dans le souvenir que vous avez donné à deux solitaires qui pouvaient se croire oubliés et perdus au pied de leur rocher! L'impression a été bien vive, je vous jure. Vous auriez été, je crois, content d'assister à ce coup de scène. Surprise, émotion, reconnaissance; rien n'y a manqué, pas même la crainte, car ma femme a maintenant horriblement peur de rester trop au-dessous de votre attente. Elle n'a pu commencer ses récits par ce qui eût été trop périlleux et presque impossible. Elle a choisi, pour essayer le terrain, une des années les moins redoutables. C'est, par-dessus tout, un livre de sincérité; l'artifice n'y est pour rien. Il fallait que ce livre fût écrit et que les souvenirs de ces temps d'exil ne fussent pas engloutis. Pour moi, j'en suis bien plus préoccupé que je ne le suis de mes

ouvrages. Je ne puis le juger; il est trop près de moi. Vous m'avez rassuré par vos paroles de bon augure; elles sont là bien profondément dans mon cœur.

C'est une amitié bien sincère que je sens pour vous, et depuis longtemps.

Votre dévoué

EDGAR QUINET.

DCCXLIX

A MADAME DITTMAR, NÉE MORÉ
A DEUX-PONTS (BAVIÈRE RHÉNANE)

Veytaux, 12 avril 1868.

Chère sœur. C'est aujourd'hui le jour de Pâques, et je veux commencer saintement la journée en t'écrivant. Si tu pouvais vivre quelques jours avec nous, tu verrais, à chaque instant de la journée, combien ta sœur bien-aimée Minna est près, au milieu de nous; tu verrais ses lettres, placées là, dans une boîte sous mes yeux; et, dès que je sens le besoin de reprendre des forces, et de me renouveler, j'ouvre cette cassette, je lis quelques-unes de ces lettres, et il en sort toujours pour moi une puissance céleste qui m'élève au-dessus des travaux de la vie. Ma femme s'associe à toutes ces saintes pensées, à ce culte domestique.

Tu vois par là, chère sœur, si je te suis reconnaissant des lettres que tu m'as envoyées et qui s'ajoutent à mon

trésor. Je voulais pour te le dire une heure bien recueillie, et cette heure ne venait pas. En relisant ces lettres que je ne connaissais pas, j'y ai trouvé plus d'une fois un accent de mélancolie que Minna n'a jamais eu avec personne autant qu'avec toi. Oh! que j'aurais voulu dissiper pour toujours ce fond de mélancolie qui était en elle!

Dieu merci, j'y ai souvent réussi. Mes souvenirs les plus vivants me l'attestent. Je la vois encore sourire, avec un rayon divin qui me remplit encore de joie, de reconnaissance, de bonheur, après quarante ans.

Ma force et ma paix, c'est de me dire que je l'ai vue heureuse. Oui, heureuse! En dépit des imperfections de cette terre.

J'ai besoin de te revoir, chère sœur, tu me parleras de ces jours passés. Il n'est pas un moment que je ne veuille recueillir. Tu as toujours été bonne et douce pour moi.

Tout ce qui te touche me touche. Le temps n'a rien pu sur mon cœur. Je te vois encore dans nos jours de Lichtenthal.

Ma tendre affection à tes enfants, à Emma. Mes meilleurs vœux à M. Stempel. Au revoir, chère sœur. Je t'aime et je t'embrasse; ton frère

EDGAR QUINET.

DCCL

A MADAME LA DUCHESSE D'ELCHINGEN
A PARIS

Veytaux, 14 avril 1868.

Madame,

J'ai sous mes yeux les trois précieuses photographies; je les tiens là, sur ma table, et vous sentez tout ce que je cherche à y découvrir.

Dans la première, la mère se retourne pour regarder en arrière. Pourquoi cela? Que voit-elle? Elle regarde dans le passé; elle a ses yeux attachés sur ce qui a été, sur ce qui n'est plus; elle évoque les souvenirs. Puissent-ils lui être doux et bienfaisants sans mélange!

A ses pieds est assise sa fille. Quel noble repos dans la force! Quelle sécurité! Elle regarde près d'elle, avec confiance, dans le présent! Qu'a-t-elle à craindre, Madame? Elle est près de vous et sa main dans votre main.

La voilà encore, mais seule. Elle lit; qui pourrait deviner ses pensées? Elle semble tout absorbée dans son livre. Ne la dérangeons pas; elle est en paix avec toutes choses; elle est heureuse, et vous êtes certainement tout près de là, quoique l'on ne vous voie pas.

Ah! Madame, quelle figure, que celle qui est debout; et que l'on a peine à s'en séparer! Que ne dit-elle pas?

Elle a les yeux de son père. Elle plonge ses regards loin, bien loin, par delà de grands horizons, comme si elle voulait voir au delà des mers ; et il me semble aussi découvrir dans cette belle tête, si fièrement appuyée sur sa main, une douce joie amère, comme si elle attendait ou sentait l'absence. Est-ce vous qu'elle attend?

Vous penseriez à venir, un jour, à ce bout du lac de Genève ! Je ne veux pas l'espérer. Mais enfin, si cela se réalisait par impossible, je puis vous promettre que nous revivrons nos souvenirs et que vous les trouverez ici tous vivants.

Recevez, Madame, l'hommage de mes sentiments impérissables.

EDGAR QUINET.

DCCLI

A M. ARDIZIONE
A PALERME

Veytanx, Suisse, 16 avril 1868.

Monsieur,

C'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu vos *Canti;* j'y ai trouvé les grandes facultés qui font le poète. Dans vos traductions, vous êtes original, ce qui est la chose du monde la plus rare. Les pièces *in dialetto siciliano* m'ont occupé d'une manière toute particulière. Elles m'ont

enchanté. J'y ai même pris le désir d'étudier avec suite ce dialecte ravissant. J'ai été tout surpris d'y découvrir plus d'un rapport avec le moldo-valaque de Jassy et de Bucarest. Ils disent exactement comme vous : *Campu*, *Tempu*, *Lungu*, etc. Cette finale en *u* revient aussi fréquemment en Roumanie qu'en Sicile. J'aurais besoin de pousser plus loin cette comparaison ; et cela me donne le courage de vous prier (si la chose n'est pas trop difficile) de m'envoyer un volume un peu ancien de *dialetto siciliano*. Le choix du sujet m'importe peu. Je demande seulement que le dialecte soit exactement conforme au parler populaire. Vous verrez, je l'espère, dans cette demande, la preuve du sérieux intérêt que j'ai pris à vous lire.

La réaction pousse l'Italie à se renier en toute chose. Sauvez au moins l'espérance. Pour nous, en France, c'est tout ce qu'on nous a laissé.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET

DCCLII

A MADAME R.
A PARIS

Veytaux, 18 avril 1868.

Chère Madame,

« Plus je sens, moins je puis l'exprimer. » Voilà bien mon histoire. Que vous dirai-je? Tout serait infiniment au-dessous de ce que j'éprouve et de ce que vous avez fait. Je puis, du moins, vous dire que vous m'avez porté bonheur. Le lendemain de votre départ, j'ai reçu une lettre importante pour moi, non pas de ma chère madame d'Elchingen, mais tout simplement de mon éditeur. Je vous en parle, parce qu'elle m'a fait grand plaisir. Tous les arrangements pour mon prochain ouvrage sont décidés comme je le désirais. Voilà un point qui m'assure la paix pour longtemps, j'espère; cette paix que l'on passe sa vie à chercher, et que les petites choses troublent autant que les grandes.

Je vous dirai même à l'oreille le titre de ce nouvel ouvrage. Vous allez en être effarouchée et vous aurez bien raison. Enfin, enfin, que le ciel me pardonne tant d'audace! Ce livre s'appelle *la Création*. Vous avez mon secret. N'en parlons plus.

Ces trois jours incomparables que vous nous avez don-

nés, et l'adieu à la gare nous ont mis en grand courage. Nous allons vaillamment au-devant de ce terrible déménagement. Pour moi, si j'osais me plaindre de quoi que ce soit, je ne mériterais aucune commisération.

Mes amitiés dévouées aux trois intrépides voyageurs.

EDGAR QUINET.

DCCLIII

A M. BÉTANT
A GENÈVE

Veytaux, 18 avril 1868.

Mon cher ami. Il n'y a qu'à me voiler la face et à réclamer votre indulgence. Vous me pardonnerez ce silence inconcevable, quand vous saurez sous quelle masse j'ai vécu écrasé. Il s'agit bien entendu de mon livre et surtout du sujet. Je vais vous en dire le titre et vous serez un des premiers à le connaître. J'ose appeler cet ouvrage : *la Création*. Un titre pareil vous dira, du moins, que j'ai été envahi, maîtrisé au point de ne pouvoir écrire à mes amis.

Il faut que j'aie été bien englouti, puisque je n'ai pu rien faire pour la Crète. L'occasion m'a manqué.

Pour finir, une prière : soyez assez bon pour m'envoyer une bonne édition bien lisible du *Natura Deorum* de Cicéron et de quelques autres de ses ouvrages philo-

sophiques : *de Divinatione, de Finibus.* Il me faudrait boire d'un seul coup la philosophie pour me préparer à notre déménagement !

Je voudrais aussi les *Lettres à Lucilius* de Senèque.

Adieu, mon cher ami.

Votre

EDGAR QUINET.

En même temps que votre manuscrit, je reçois le premier livre de la traduction italienne de mon *Génie des Religions.* Un philosophe, Aldisio Sammito, de Sicile, y a ajouté un commentaire hardi, au pied de l'Etna. Il conclut à l'abolition du pouvoir spirituel autant que du pouvoir temporel. Espérons donc, puisque les volcans s'en mêlent.

DCCLIV

A M. TIERSOT

A BOURG

Veytaux, 19 avril 1868.

Monsieur et cher compatriote,

Pour vous répondre, j'attendais de voir un peu plus clair dans le projet de dissolution. Les ténèbres continuant sur ce point comme sur tous les autres, je ne veux pas différer davantage.

Je puis au moins vous assurer que je suis entièrement de votre avis. Vous pensez avoir de grandes chances pour vos candidats. Cela résoud la question que je posais. Il s'agit de présenter des candidats qui aient des chances de faire sortir notre département de la routine et de l'ornière où il est tombé depuis dix-sept ans. Ce premier point gagné et l'habitude servile une fois brisée, tout deviendra facile dans les réélections.

A ce point de vue, les noms de Thiers, Picard sont excellents, quand même ils devraient opter pour un autre département. Ce qu'il vous faut, ce sont des noms puissants, appuyés de toute la France, capables par là de faire brèche dans ce mur de prison qui s'appelle aujourd'hui le département de l'Ain.

On me signale pour la troisième circonscription d'autres noms. Il est bien fâcheux que M. X... ait établi chez nous cet horrible état de siège de 1850. Peut-on prendre pour candidat celui qui vous a mis en servitude? Cela me paraît difficile. Toutes les lettres que je reçois de Bourg me montrent quelle nuit s'est faite! Ambérieux semble être à mille lieues de Bourg. Il serait important de se rapprocher. Par exemple, on m'écrit que la candidature de M. Thiers est une manifestation cléricale qui doit se produire dans vingt arrondissements. Votre lettre du 5 avril prouve évidemment le contraire, et, après tout, le plus urgent est de renverser les officiels. Sur cela point de doute.

Marchez donc, comme vous faites, sans hésiter.

A Bourg (toujours selon les renseignements que je reçois), on pense que l'arrondissement continuera, selon

toute apparence, de n'avoir qu'un seul candidat, M. Lehon, dont l'élection est assurée, mais qu'une candidature qui ne blesserait pas les cléricaux pourrait obtenir *une minorité très respectable.*

Ceci prouve, du moins, combien il est nécessaire de rétablir les relations entre les points différents du département. La servitude a fait cette dislocation et cette nuit. Je suis heureux, mon cher compatriote, des efforts que vous faites pour ramener la lumière. Croyez bien, vous et vos amis, que je suis tout à vous. Vienne le moment! La lettre que vous demandez ne se fera pas attendre.

EDGAR QUINET.

DCCLV

A M. DE BIÉVILLE
A PARIS

Veytaux-Chillon, 20 avril 1863.

Monsieur,

Il m'est bien doux de vous remercier de votre sympathie pour mon *Prométhée.* Car, après trente ans, je me retrouve aujourd'hui tel que j'étais alors au fond de l'âme; les événements se sont chargés de m'expliquer pourquoi je m'étais attaché à cette figure. Dans la réalité, nous sommes encore restés au *Prométhée enchaîné.*

Mais le dernier acte suivra, je n'en doute pas. Et vous verrez le *Prométhée délivré*. Par quel Hercule? par quel Archange? Par vous tous qui avez conservé le souvenir du passé et la foi dans l'avenir.

Votre interprétation[1] si vive, si éclatante, prouve à elle seule que l'ancien feu sacré du Titan n'est pas éteint. La flamme vit encore, et vous et ceux qui vous ressemblent, vous servez à la propager. Espérons donc!! Cette longue nuit finira.

EDGAR QUINET.

DCCLVI

A MADEMOISELLE MARIE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 21 avril 1868.

Chère Marie. Plains-moi de n'avoir pu te remercier sur-le-champ de ta fidélité à te souvenir de l'anniversaire du 17 février. J'ai bien pensé à toi, tu n'en doutes pas. Tes bonnes lettres nous font grand bien. Nous nous entourons, en ce moment, des souvenirs de tous ceux qui nous aiment, pour traverser ce cataclysme du déménagement, et j'espère que tout se passera à merveille.

Ce n'est pas le moment de s'attendrir sur la maison que nous quittons. Nous serons raisonnables, et, quand je

1. Article de M. de Biéville dans *le Siècle*.

dis nous, cela veut dire moi, car ta tante me donne le bon exemple. Dix ans passés dans la même maison, cela est rare, c'est un privilège que j'ai su apprécier. Quel est donc l'homme qui ne change pas d'habitation ? Il n'y a que les huîtres qui se collent ainsi au rocher et ne veulent plus le quitter. Si je me plaignais, je ne mériterais aucune compassion.

D'ailleurs, nous ne sortons pas même de notre rocher de Veytaux-Chillon où le hasard nous a jetés. Il se trouve par miracle une maison charmante, que tout le monde recommande, spacieuse, élégante, commode, que l'on semble avoir bâtie exprès pour nous, avant l'hôtel des Alpes, à cinq minutes de notre vieille tanière ! Et j'oserais me plaindre ! Je n'aurai pas même la peine de monter le chemin si raide qui fatiguait ta chère mère. Nous serons en plaine, au moins près de la route, un peu au-dessous de la pension de l'Abri. Lorsque nous sommes arrivés ici pour la première fois, nous aurions été enchantés de trouver cette maison; elle n'a été bâtie que dans ces dernières années. Tu ne l'a pas vue. Envoie-lui de loin ta bénédiction ; c'est vraiment la seule chose qui lui manque.

Je vais te désigner plus clairement sa situation. Elle est à gauche de la grande route, à moitié chemin entre le restaurant de la gare, où tu as déjeuné avec ton père, et l'hôtel des Alpes. Elle est séparée de la route par une cour et une longue grille ; de l'autre côté, elle plonge, de haut, sur le lac.

Que te dirai-je du *cher petit livre?* Il me tient bien plus au cœur que tous les miens. Son *avènement* a été

un peu retardé; mais son jour va venir. J'en suis cent fois plus ému que l'auteur, et cela ne t'étonnera pas.

Mes amitiés à tes parents; que la pensée de ta chère mère nous accompagne aussi dans ce changement de tente! Je t'aime et t'embrasse, chère Marie.

EDGAR QUINET.

DCCLVII

A M. FRIGIESY
A CAPRERA

Veytaux, 22 avril 1868.

Mon cher colonel,

Est-il besoin de vous redire combien je désire voir paraître sans retard l'ouvrage que vous m'annoncez, *l'Italia nel* 1867? Tous les amis de la liberté, tous ceux qui s'intéressent encore à la dignité humaine, tous ceux qui croient à l'affranchissement du peuple partagent mon impatience.

Vous avez l'immense avantage de raconter les événements dans lesquels vous avez été non seulement témoin, mais acteur héroïque, et je sais que les souvenirs du champ de bataille n'ôteront rien chez vous à l'impartialité. Grâce à vous, nous possédons un récit où les plus nobles inspirations du patriote dévoué à la cause des peuples se mêleront à la science de l'homme de guerre.

Hongrois, vous êtes venu verser votre sang pour l'Italie; maintenant, après l'avoir servie de votre épée, vous la servez de votre parole.

Qui ne vous envierait d'avoir trouvé ainsi l'occasion d'agir pour une grande cause immortelle, dans un temps où l'action n'est permise qu'au profit de l'injustice et où presque tous les hommes de cœur ont les bras liés par le plus fort ?

Aide de camp de Garibaldi, il vous appartenait d'écrire les choses que sa modestie retient dans l'ombre; vous nous montrerez les espérances qui ont survécu à Mentana.

Le récit des entreprises courageuses a pour premier effet d'exciter les courages. A ce point de vue, votre livre, tel que je me le représente, sera une première digue contre la réaction qui s'élève en Italie et menace de tout emporter.

EDGAR QUINET.

DCCLVIII

A M. LORTET
A LYON

Veytaux, 24 avril 1868.

Mon cher Monsieur,

Votre excellent père, cet homme de bien (s'il en fut), ce cœur si droit, si dévoué, cet esprit si avide de lumière

et de vérité, me laisse un souvenir et des regrets qui vivront autant que moi. J'aimais votre cher père à cause de ses grandes et rares vertus et aussi à cause des souvenirs que nous avions en commun.

Je le vois encore, ainsi que votre excellente mère, dans leur jolie maison, en face du pont, à Heidelberg. Rien n'effacera pour moi ces anciens jours. Cher Liebrecht, je vous ai vu naître.

Tenez-moi, je vous prie, pour un ami intime de votre famille. Ne me laissez pas ignorer ce qui vous arrivera d'heureux.

Mes amitiés de cœur à votre frère, à votre sœur Clémentine.

Croyez-moi, pour toujours, votre dévoué

EDGAR QUINET.

DCCLIX

A M. X***
A GENÈVE

Veytaux, 30 avril 1868.

Monsieur et cher compatriote,

J'ai eu de bonnes nouvelles des affaires de Leroux par notre ami M. Bergeron qui arrive de Paris. Il y, a en ce moment, quatre vingts francs par mois assurés, et l'on es-

père que cela ira promptement à dix-huit cents francs ou deux mille francs par an. Bergeron s'est chargé de centraliser les sommes chez son banquier, et de les faire remettre au fur et à mesure à Leroux. Cette honte sera donc épargnée à notre temps, de laisser un homme si remarquable dans la détresse ! J'en suis heureux pour ma part.

Merci de votre très aimable lettre.

Votre

EDGAR QUINET.

DCCLX

A M. VICTOR CHAUFFOUR

A THANN

Veytaux, 25 avril 1868.

Mon cher ami. Nous sommes obligés de transporter notre tente à cinq minutes d'ici; et, comme vous pouvez le penser, tout est sens dessus dessous autour de nous. Cependant je ne veux pas attendre un moment pour vous dire combien nous sommes impatients d'avoir de meilleures nouvelles de votre santé. Voilà, je vous jure, notre principal souci en ce moment. Qu'est-ce que cette faiblesse dans les jambes? Pourquoi n'en dites-vous pas le nom? Nous voulons absolument le savoir. Je répète beaucoup de mots grecs, et je ne devine pas. Peut-être est-ce simplement un mal nerveux.

Dans les derniers temps de mon séjour en Belgique, je ne pouvais marcher pendant vingt pas sur le pavé de Bruxelles sans être près de m'évanouir. Q'était-ce que ce mal? L'air de la Suisse m'en a guéri. Et vous, cher ami, si jeune encore, comment ne vous remettriez-vous pas radicalement et en peu de temps?

S'il s'agit d'un ébranlement nerveux, ce qu'il vous faut, c'est un changement d'air.

Pensez-y. Nous voudrions vous attirer quelques semaines au bord de notre lac. Je serais si heureux de vous soigner de mes vieilles mains !

Je ne veux pas que vous appreniez le titre de mon nouvel ouvrage par un autre que par moi. Il s'agit d'un livre de philosophie naturelle. Ne vous scandalisez pas trop de l'énormité du titre : *la Création*. Cet ouvrage m'a aidé à traverser, depuis Bruxelles, les jours mornes, pesants, étouffants qui ne nous ont pas laissé une heure de répit.

Mais, cher ami, c'est de vous et de vous seulement que je veux parler. Dites-moi, quand vous le pourrez, que vous vous sentez mieux, que nous referons ensemble quelque bonne promenade où vos jambes auront bien vite lassé les miennes.

Mille amitiés autour de vous. Votre dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

DCCLXI

A M. BERGERON
A LAUSANNE

Veytaux, 2 mai 1868.

Cher Bergeron. Je n'ai pu vous répondre; mais j'ai bien réfléchi à votre excellente lettre; et certainement j'en profiterai, si l'occasion vient d'écrire un manifeste à notre pauvre département de l'Ain. Nous parlerons de tout cela, car il est entendu que nous partons demain dimanche pour vous voir, à notre aise, vous et notre chère madame Bergeron, sous votre toit hospitalier.

Ma femme seule aurait le droit de se reposer, car, pour moi, je n'ai eu que la peine d'entrer dans cette nouvelle maison toute préparée et vraiment charmante. Elle est trop belle pour moi.

Notre ancienne maison, *si aimée* pourtant, est, en comparaison, un vieux taudis. Mais vous et nos amis vous le décoriez de vos visites. Il manquera quelque chose à nos nouvelles murailles, tant que vous et madame Bergeron n'y aurez pas fait votre entrée. A demain, mon cher ami.

EDGAR QUINET.

DCCLXII

A MADAME R.

A PARIS

Veytaux, 2 mai 1868.

A qui écrirai-je ma première lettre datée de la nouvelle maison? A vous, chère Madame et amie, qui avez la bonté de vous intéresser à nos petites révolutions. Oui, le grand pas est franchi, et je n'ai eu, pour ma part, que la peine d'entrer dans une maison charmante inventée exprès pour nous. Je me trompe, elle est beaucoup trop élégante pour moi. Dans un salon pareil, ouvert sur le lac, il faudrait écrire des chefs-d'œuvre.

Que vont dire mes amis qui m'accusaient *d'habiter un palais*, chose anti-démocratique s'il en fut? C'est maintenant que les accusations et les soupçons vont tomber sur moi. J'ouvre mon balcon, le lac est à mes pieds; et si bleu, si calme! En face, les montagnes encore couvertes de neige; je me retourne à droite et j'aperçois à très peu de distance vos fenêtres. Je vous envoie mes saluts, et il ne tient qu'à vous d'y répondre, car vous savez faire des miracles, comme vous l'avez bien prouvé dans la semaine de Pâques. Que je n'oublie pas une surprise : en entrant pour la première fois dans le salon, je vois sur la table un pain, dans ce pain une petite pièce

de monnaie, à côté, du sel dans une salière, puis l'explication écrite de ces trois talismans, puis des vœux et des inscriptions latines, par exemple celle-ci que M. Arthur vous traduira, mais dont voici un à peu près : « A l'homme de cœur tout pays est une patrie. »

Omne solum viro forti patria. Inscriptio in domo exulis.

Avouez, chère Madame, que tout cela ressemblait fort à de la sorcellerie. Le mystère s'est expliqué lui-même : M. et madame Stahr (Fanny Lewald) avaient préparé cette bonne hospitalité des légendes allemandes. D'ailleurs, vos deux coussins étaient déjà à leur place ; ils figuraient là de vieux amis et ils nous ont fait le meilleur accueil. Vous verrez qu'ils nous porteront bonheur.

Quel silence ! Quel éclat dans le paysage que vous avez vu si froid ! Je voudrais vous envoyer un coin de cette magnificence.

Ma chère femme est heureuse et accablée de ses travaux. Elle pense à vous, elle vous aime et me charge de vous le dire.

Croiriez-vous que j'ai trouvé aussi, sur la table, — toujours de M. et madame Stahr, — une couronne qui revient de droit à M. Arthur, pour son prix d'excellence.

Je me fais d'avance une joie de complimenter et féliciter M. Laurent Pichat de ses vers énergiques, pittoresques, stoïques. Bravo !

Je vous quitte, chère Madame, pour retourner à mon balcon et regarder encore si vous n'êtes pas à votre fenêtre de l'hôtel des Alpes, chose qui pourtant vous est si facile !

EDGAR QUINET.

DCCLXIII

A M. AUGUSTE MARIE, ANCIEN REPRÉSENTANT
A PARIS

Lausanne, 7 mai 1868.

Vous êtes de ceux sur lesquels le temps ne peut rien. Mais moi j'épuise mes formules de remerciements et je ne puis vous dire que ce que vous savez : combien j'ai été touché et heureux de votre lettre du 3 mai.

Oui, cher ami, nous avons quitté notre ancienne maison, ou plutôt elle nous a quittés, car nous y serions restés, si la chose eût dépendu de nous. Mais notre vieille propriétaire reprend son appartement pour son petit-fils qui vient de se marier. Nous avons donc subi une nécessité. Ma femme a trouvé miraculeusement, dans notre même Veytaux, une maison charmante où nous espérons n'avoir rien à regretter de l'ancienne. Pourtant il lui manque d'avoir reçu votre visite. Laissez-moi penser, bon et cher Marie, que je vous verrai un jour sous ce nouveau toit.

Combien je m'associe à ce deuil dont vous me parlez sans me dire le nom de votre ami. Il me semble étonnant que vous ayez des amis que je ne connais pas.

Ma femme est de moitié avec moi dans tout ce que je vous dis.

Votre ami

EDGAR QUINET.

Nous sommes à Lausanne, chez les excellents Bergeron, jusqu'à la fin de la semaine. Dimanche au plus tard je serai à Veytaux.

DCCLXIV

A M. VICTOR DE GUELLE
A BALARUC

Lausanne, 8 mai 1868.

Cher ami. Oui, nous l'avons vue et nous l'aimons, cette chère Agnès qui, dans chaque mot, a un accent si pénétrant de loyauté. On se fierait absolument à elle, dès la première parole; et elle vous aime comme vous méritez d'être aimé. Elle vous connaît, elle vous comprend, elle vous sait par cœur. Son impression est bienfaisante. On emporte avec soi le sentiment d'une nature vraie, aimable, charmante. Je crois cette source-là meilleure et plus puissante que celle de Balaruc.

Mes amitiés à ma chère compatriote dont je suis bien fier.

EDGAR QUINET.

DCCLXV

A M. B. CASTIGLIA, DÉPUTÉ
A FLORENCE

Veytaux, 12 mai 1868.

Monsieur,

L'idée fondamentale de votre projet de loi est digne des espérances qu'avait fait concevoir la première résurrection de l'Italie. Tous ceux qui sont dévoués à la liberté et à l'humanité y applaudiront comme moi.

Et pourtant je crains que la majorité des hommes n'ose se joindre à vous dans le juste anathème que vous portez contre les guerres de peuple à peuple. Il est trop évident que, pour un grand nombre, les immenses armées prétoriennes de l'Europe ont pour objectif la patrie bien plus que l'étranger. Incapables de défendre leur pays contre une coalition, ces armées césariennes sont excellentes pour étouffer l'esprit public, faire d'une nation une caserne, écraser la liberté, reconstituer partout le césarisme, et c'est là le but que poursuivent à cette heure tous les gouvernements qui se sont faits les disciples, les créatures et les imitateurs du gouvernement du Deux-Décembre.

Sous un masque de nationalité, démoraliser une nation; sous un appareil de guerre, s'entendre avec l'étran-

ger pour mater et ruiner au dedans la patrie, pousser au militarisme, pour étouffer la vie civile; jouer au soldat, pour extirper le citoyen; voilà leur principe, leur politique, la fin plus ou moins avouée de toutes leurs actions. Ils se croiraient perdus, s'ils avaient un seul jour ces armées de patriotes, gardes nationales, volontaires, tels que vous les proposez.

Ce jour viendra, je n'en doute pas; et vous aurez eu l'honneur de le préparer. Mais, avant que ce moment n'arrive, je crains bien que les peuples n'aient à pleurer encore de cruelles larmes. Ils apprendront, j'en ai peur, à leurs dépens, ce qu'il en coûte de s'abandonner et de se laisser ôter la liberté, quand ils l'ont conquise.

Et puis, Monsieur, Rome restant aux mains des étrangers de tous les coins de monde, quelle paix pouvez-vous espérer en Italie? Celle dont nous jouissons en France, l'exil dans la patrie, le déchirement dans l'unité, le faux en toute chose.

Votre tout dévoué qui espère de meilleurs jours pour la France et pour l'Italie.

EDGAR QUINET.

DCCLXVI

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 13 mai 1868.

Cher Monsieur et ami,

Une absence de quelques jours, voilà la grande raison qui m'a empêché de vous adresser plus tôt mes remerciements et mes félicitations. Je ne puis même encore vous parler que trop à la hâte de vos beaux vers; ils réunissent des qualités qui avaient toujours été séparées; ils sont à la fois pittoresques et stoïques. Je ne saurais pas en citer d'autre exemple.

Vous avez su donner une voix éclatante à des sentiments refoulés, muets, dont nous vivons depuis dix-sept ans. Qui doit vous en remercier, si ce n'est l'exilé? Oui, je retrouve dans vos vers les cris que j'ai mille fois refoulés, étouffés au fond de mon cœur.

Je croyais l'âme humaine morte et j'ai osé le dire. Vous me prouvez qu'elle vit encore quelque part. Je salue votre poésie comme un bon et salutaire message, après ces dix-sept ans de mensonge et de mort.

Avant le jour! C'est donc une première aube après cette abominable nuit? Achevez de disperser les fan-

tômes et les ombres. J'attends impatiemment les *Commentaires de la vie.*

La poésie renaît; vous le prouvez. Mais l'espèce humaiue qui a subi et congratulé si longtemps ces criminels, qu'en dirons-nous ? Je demande en grâce de ne pas l'adorer.

Venez au bord de notre lac. C'est par là que je finirai toutes mes lettres.

EDGAR QUINET.

DCCLXVII

A M. AGÉNOR DE GASPARIN
A GENÈVE

Veytaux, 2 juin 1868.

Monsieur,

Un déménagement (chose terrible pour moi!) autour de mon rocher de Chillon, et une installation dans une nouvelle maison, avec toutes les préoccupations de détail qu'un pareil changement a entraînées pour moi, voilà l'excuse que je vous prie d'agréer de mon trop long silence. Rien n'a pu m'empêcher de lire la *Liberté morale* au milieu de mon petit cataclysme. Mais il m'a été impossible de vous dire plus tôt tout ce que j'y ai trouvé de salutaire, de fortifiant. C'est une lecture à laquelle je reviendrai souvent. Je voudrais en faire mon bréviaire à certains

jours; ce n'est pas seulement un livre, c'est une expérience. On y sent ce qu'il y a de plus rare dans notre temps, le désir réel de faire du bien; et ce désir s'accomplit immanquablement. Car il est mêlé d'indulgence, de bonté, de pénétration. On se prête volontiers à un guide qui semble prendre sur lui la moitié de nos maux et de nos infirmités. Dans toutes ces pages, on respire la paix, surtout la vérité. Ce n'est pas seulement un auteur qui parle, c'est un ami, au moins un conseiller auquel on voudrait recourir dans les cas difficiles.

Voilà, Monsieur, ma première impression; elle est douce et profonde. Je suis sûr qu'elle sera la même pour toute âme sincère.

Notre France est assurément bien malade. Vous faites mieux que découvrir la plaie. Vous versez l'huile et le baume, comme le bon Samaritain.

Ma femme est de moitié dans mes félicitations et mes remerciements.

Veuillez, Monsieur, agréer et faire agréer à madame de Gasparin l'expression de mes sentiments les plus vrais, les plus dévoués.

Combien n'aurais-je pas à vous remercier du souvenir bienveillant que vous me donnez dans ce livre!

EDGAR QUINET.

DCCLXVIII

A M. SCHURÉ

A PARIS

Veytaux, 5 juin 1868.

Monsieur,

Personne, je crois, ne prendra un intérêt plus vif que moi à votre excellente *Histoire du Lied*. C'était un sujet tout nouveau, qui va au fond des choses, et il n'est pas possible d'y mettre plus de connaissances, de sentiment et de véritable instinct poétique. Je vous remercie du plaisir sérieux que je vous dois.

Oserai-je dire que j'ai une raison toute particulière d'aimer votre ouvrage? Je l'avouerai simplement. Les vues que vous exprimez sont celles qui me tenaient déjà au cœur en 1835, quand je composais le poème de *Napoléon*. Ce poème n'est rien autre chose qu'un retour au *chant populaire* que je voulais donner pour base à la restauration de la poésie en France. J'avais compris que, si l'on voulait avancer, il fallait sortir du vieux rhythme, et qu'il n'y en avait qu'un seul qui fût capable de nous ouvrir la révolution poétique et littéraire. Ce rhythme nouveau, qui fait le fond de mon *Napoléon*, est l'accent du *chant populaire*. Là est la nouveauté de ce poème; mais c'est aussi ce qui a déchaîné contre moi les routi-

niers de tous les camps, classiques et romantiques. Car ils se ressemblent en cela, qu'ils ne veulent pas quitter le vieux, mais seulement le replâtrer. Ils ont mieux aimé disloquer la langue française, mettre le vers français à la torture dans le brodequin de Régnier et de J.-B. Rousseau. Tout leur a paru bon, pourvu qu'ils ne donnent pas à la poésie l'accent du chant populaire.

Pardonnez-moi, Monsieur, de revenir ainsi sur ce qui me concerne. Jugez par là du plaisir que j'ai eu à vous lire. Vous me confirmez dans mon instinct et dans mes vues d'il y a trente ans. La poésie française finira par entrer dans cette voie pour s'y retremper, ou elle risque de périr dans le maniérisme classico-romantique.

Recevez, Monsieur, etc.,

EDGAR QUINET.

DCCLXIX

A M. LÉON RENAULT
A PARIS

Veytaux, 12 juin 1868.

Mon cher ami. Il faut toujours que je commence et finisse par vous remercier. Votre lettre nous avait préparés aux retranchements demandés sur l'épreuve. Bien certainement vous faites vos observations avec la plus grande attention possible, aussi nous n'avons rien

trouvé de mieux que de les suivre, sans nouvel examen de notre part. Tout ce que vous avez signalé a été impitoyablement retranché, car il est impossible de modifier ces choses-là sans les détruire. Dur sacrifice, comme vous pouvez penser! Nous n'avons pas hésité à nous en rapporter, sur-le-champ, à votre raison et à votre amitié. Ce que j'ose vous demander, c'est de continuer à nous assister de votre jugement et de votre conseil; c'est aussi de presser Lacroix. Il est pourtant bien urgent d'en finir.

Faites un effort, mon ami, pour avancer dans la lecture, mais toujours avec la même maturité de réflexion. Il s'agit de bien discerner ce qui peut tomber sous *la loi;* vous seul le pouvez. Quel nouveau lien entre nous, mon cher Renault! Et quand pourrai-je vous remercier de vive voix!

Mes amitiés et mes hommages à madame Renault.

Je vous répète que votre amitié est une des meilleures joies de mon exil. Laissez-moi vous embrasser de tout cœur.

EDGAR QUINET.

DCCLXX

A M. CH. BOYSSET
A CHALON-SUR-SAONE

Veytaux, 18 juin 1868.

Mon cher ancien collègue,

J'ai reçu avec gratitude et lu avec un vif intérêt votre *Catéchisme du* XIXe *siècle*. Puisse votre livre remplacer le catéchisme de l'Église ! Le mal est profond, vous y appliquez un remède radical. C'est une courageuse amputation de l'âme gangrenée. Il faut peut-être de ces sortes d'opérations pour sauver ce qui reste chez nous de conscience et d'indépendance. L'homme a-t-il le droit de se plaindre qu'on le réduise à la matière? C'est lui qui l'a voulu. Il s'est fait cadavre. Essayons donc de le galvaniser par la puissance des sciences physiques. Car, si nous lui parlions d'âme et de vertu, il nous rirait au nez. La servitude en a fait une *chose*. Qu'il apprenne du moins à être une chose bonne, avant de remonter au rang des esprits.

Félicitations sincères pour votre hardiesse, votre précision, votre vaillante anatomie. Si l'âme vit encore, elle criera. Tant mieux.

Tout à vous, de tout cœur.

EDGAR QUINET.

DCCLXXI

A M. LIARD, A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
A PARIS

Veytaux, 19 juin 1868.

Monsieur,

Je suis heureux de concourir pour ma petite part à la bonne œuvre de l'École normale. Voici un mot pour mon éditeur qui vous remettra un exemplaire de la dernière édition de mon ouvrage, *la Révolution*.

Veuillez le recevoir comme un témoignage de mon attachement à cette glorieuse école, destinée à jeter encore tant de lumière dans le monde. Qu'elle vive et qu'elle prospère! Dans ce vœu est renfermé la régénération de notre France.

Je suis très reconnaissant, Monsieur, de ce que vous voulez bien me dire de la part de vos amis. Ils verront, je l'espère, de meilleurs jours que moi. Ils en sont la promesse, ils la réaliseront. C'est ma foi inébranlable.

Recevez, Monsieur, pour eux et pour vous l'expression de mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

Je vous prie de ne pas m'oublier dans vos *bonnes œuvres* à venir. Je suis des *vôtres*.

DCCLXXII

A M. RIGOPOULOS, ANCIEN DÉPUTÉ
A PATRAS

Veytaux, 2 juillet 1868.

Cher Monsieur,

Croyez qu'il m'a été impossible de vous répondre plus tôt. Mille affaires m'ont assailli. Vous demandiez une somme assez considérable pour la démocratie grecque, trente mille francs. Que pouvais-je répondre à ce sujet, sans prendre du temps? Il m'est aujourd'hui démontré que les comités qui se sont formés pour venir en aide à la Crète n'ont jamais eu cette somme à leur disposition. Je ne sais où l'on aurait pu recueillir ailleurs cette somme de trente mille francs, bien faible pour les besoins de la Grèce, mais introuvable dans l'état actuel des partis en Occident.

Tout se prépare, en France, pour la lutte électorale ; on essaie de fonder des journaux, le peu de ressources de la démocratie est employé à ces entreprises.

Vous souffrez de la réaction générale qui semble arriver à sa dernière période. De meilleurs jours viendront, je n'en doute pas. Heureux qui les verra!

C'est un triste signe que votre échec aux élections.

Vous aurez votre revanche, cher Rigopoulos. Votre discours de 1861 est très éloquent, très généreux ; il fait honneur à la Grèce.

Adieu.

EDGAR QUINET.

DCCLXXIII

A M. LE RÉDACTEUR DE LA *REVUE POLITIQUE*
A PARIS

Veytaux, 2 juillet 1868.

Cher Monsieur,

C'est, sans doute, grâce à vous que je reçois la *Revue politique*. Je m'en doutais et j'allais vous en remercier, quand votre lettre est arrivée.

De la droiture, de la pénétration, du courage, du sens pratique, je trouve tout cela et bien d'autres choses encore dans cet excellent *Saturday* français. Allons ! Espérons que le sommeil des Français aura été celui des chrysalides qui finissent par briser leur coque et trouver des ailes, je ne sais où.

Je ne puis être que charmé d'être votre collaborateur. Disposez donc de moi. Mon vif désir est de vous être agréable en quelque chose ; je voudrais bien aussi concourir, avec vous, à cette résurrection.

Nous avons, il faut l'avouer, affaire à des morts singuliers. Ils ne sont pas fâchés de ressusciter, mais ils veulent qu'on leur parle tout bas à l'oreille. La trompette bruyante du jugement dernier n'est pas du tout leur fait.

Je désire surtout trouver le temps d'exécuter ma promesse, et je suis en ce moment entre deux ouvrages, l'un qui n'est pas de moi, et qui est bien plus que de moi (*Mémoires d'Exil*), l'autre où je traite toutes les questions de philosophie naturelle, qui passionnent encore notre époque. Je ferai volontiers l'impossible pour vous.

Il est donc vrai que, vous aussi, vous avez un procès! Ils ont osé! Tant pis pour eux. Si Paris a du cœur, vous serez le candidat de Paris.

J'avais pensé pour vous à mon département de l'Ain, mais les chances sont trop faibles. Paris vous doit une réparation.

Que ne donnerais-je pas pour avoir une heure de conversation avec vous! Je vous lis et vous me consolez.

Votre bien dévoué de tout cœur.

EDGAR QUINET.

DCCLXXIV

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 4 juillet 1868.

Enfin, cher Monsieur et ami, après mille empêchements, je puis vous remercier des bonnes heures de paix que je dois aux *Commentaires de la Vie*. Combien je me suis associé à vos personnages! J'en connaissais quelques-uns, et il m'a été doux de les retrouver. Les autres m'ont emporté dans un monde tout nouveau. Je voudrais vous en parler au long et vous demander de leurs nouvelles; car ils vivent certainement. Que vous êtes heureux d'avoir écrit ces beaux récits où l'expérience et le cœur vont si bien ensemble! A certaines lignes, je crois sentir battre le cœur de l'auteur dans celui du héros; je m'étais toujours promis, comme bien suprême, d'écrire un roman. Quand j'étais jeune, le cœur me battait trop fort, et je n'ai pas osé. Aujourd'hui même, je ne voudrais pas m'y risquer. Mais en vous lisant, j'ai goûté ces joies, ces songes, ces douleurs, et j'ai revu les tempêtes, comme il faut les voir, du rivage.

Croyez bien que je vous ai fait visite en prison. Ces jours-là m'ont paru longs et lourds. Vous honorez la profession de l'écrivain, que tant d'autres, dans notre

malheureux pays, veulent absolument faire déchoir. Je ne croirai à la régénération de la France que lorsque je lui verrai se frapper la poitrine et s'accuser comme Madeleine pénitente. Pardonnez-moi cette comparaison chrétienne. Elle n'est que trop vraie, quant à la chute.

Mille amitiés.

EDGAR QUINET.

C'est donc vous qui deviez inaugurer cette belle loi sur la presse! Elle est bien telle que je me la figurais. Vous aurez eu l'honneur d'en faire le premier l'expérience. Je suis fier de votre courage, de votre persévérance, de votre hauteur d'esprit.

DCCLXXV

A M. X***

A PARIS

Veytaux, juillet 1868.

Mon cher Monsieur,

Votre article sur le *Prométhée* a beaucoup de *feu sacré*. Je vous en remercie. Que de choses dans ce peu de pages! De la vie et du coloris, sans parler du cœur, dont il ne doit plus être question suivant beaucoup de gens de mérite. Vous avez du talent, je vous en félicite, mais la vie de l'écrivain est chose dure dans notre pauvre France.

Puissiez-vous éprouver le contraire! C'est là mon vœu pour vous.

Envoyez-moi ce que vous ferez, et croyez que personne ne s'y intéresse plus que moi.

Est-il vrai que nos Français se prennent enfin au sérieux? Il en serait temps vraiment.

Ces dix-sept ans d'esclavage ne leur ont point pesé. On dirait qu'ils se sentaient faits pour cela. Que votre génération apporte, s'il se peut, un autre tempérament! Il le faut!

Tout à vous de cœur.

EDGAR QUINET.

DCCLXXVI

A M. BERGERON
A PARIS

Veytaux, 5 juillet 1868.

Mon cher ami,

Dans votre course à Paris, trouverez-vous le temps de vous faire faire un petit paquet des volumes (à cinq sous) dont voici la liste? Si vous en avez le temps, ce bon marché me tente; sinon, n'y pensez plus.

Votre bonne apparition de l'autre jour nous a fait un si grand plaisir! Je ne vous ai pas remercié de votre admirable mouvement, lorsque ma femme était inquiète

du *little book* et croyait tout perdu. J'en ai été plus touché que je ne dis.

Voilà la *Revue des Deux Mondes* qui couvre les *Mémoires d'Exil*[1]; ceci est important.

Quant aux Français, j'en reviens toujours à ce point : on leur a commandé d'oublier le Deux-Décembre, et ils ont obéi.

Bon voyage et prompt retour. Mille amitiés à madame Bergeron. Amitiés à Bruckner.

EDGAR QUINET.

DCCLXXVII

A MADAME R.

A OSTENDE

Veytaux, 11 juillet 1868.

Chère Madame et amie,

Vous voilà donc à ce *Rocher de Cancale* où nous allions dîner tous les soirs, pendant notre heureux séjour à Ostende! Je vous vois entrer dans cette grande salle que je me rappelle fort bien. Votre cher mari vous suit et il a cette même physionomie ouverte et sympathique qui

1. V. *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1868, le chapitre inédit des *Mémoires d'Exil* : *Un mois dans un moulin*.

Je n'espère rien de capital des élections. Quelques voix ajoutées à l'opposition dynastique ne changent rien aux choses. Je ne vois aucun principe en jeu, aucun drapeau. C'est le réveil d'une nation qui a eu l'épine dorsale brisée et qui ne se soucie guère de se tenir debout sur ses pieds.

Disons la vérité. La France a été empalée au Deux-Décembre, et personne ne songe à lui ôter le pal. On la traite pour la migraine ou le mal de dents; mais de la cause du mal pas un mot.

Après seize ans d'esclavage, la démocratie ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle ne veut pas. Pour exprimer cette situation hypocrite, on prendra des caméléons qui retireront chaque mot à mesure qu'ils l'auront avancé.

Et pourtant il faudra bien que nous reprenions figure humaine! Seulement, comme la conscience aura été pour peu de chose dans cette réhabilitation, il sera toujours à craindre qu'elle ne soit suivie d'un nouvel esclavage.

La démocratie n'a su qu'oublier, cela ne suffit pas. Elle trouve presque ridicule que l'on se dévoue pour ellee Voilà le tempérament que nous avons vu pendant seize ans.

Accoutumé à vivre dans des pays libres, il me serait maintenant presque impossible de respirer dans cette France impériale, où chaque acte de la vie privée et publique est presque aussitôt une matière de servitude ou d'oppression.

Ce sont là, cher Monsieur et ami, mes sentiments intimes. Et pourtant je serais prêt à mettre tout sous mes pieds, si

je pouvais rendre un service. Mais ce cas ne se présente pas, et la question n'est pas même posée.

Je travaille ici de toutes mes forces; sans doute, il arrive le plus souvent que mes travaux doivent rester inconnus de mes compatriotes, et par conséquent stériles; mais que puis-je faire à cela? C'est l'esprit entier de ce régime qui combat contre moi et qui doit souvent réussir à m'écraser. N'importe! Je continue. L'année ne se passera pas sans que nous vous envoyions d'ici deux volumes. Nous avons la curieuse prétention de vivre encore.

Continuez, cher Monsieur et ami, à me donner votre avis sur les choses que j'aime à voir par vos yeux.

On fait courir le bruit très faux que je me porte candidat dans Saône-et-Loire. On a même envoyé je ne sais où, à cet égard, des télégrammes faux, signés faussement de mon nom. Qu'est-ce que cela peut signifier? D'où cela vient-il? C'est ce que j'ignore. La justice s'en est mêlée et n'a rien trouvé.

Adieu, croyez moi pour toujours votre dévoué

EDGAR QUINET.

Je croirai au réveil de la France, quand je verrai le Deux-Décembre en cause. Alors, on se souviendra des proscrits; jusque-là, beaucoup de bruit pour rien. Je les défie de se réveiller sans nous. Il n'y a pas de vérité plus vraie.

DCCLXXIX

A MADEMOISELLE MARIE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 17 juillet 1868.

Chère Marie. Quand cette lettre t'arrivera, tu seras bien peu disposée à la lire, mais je veux pourtant encore une fois t'envoyer mes meilleures pensées. Sois heureuse, ma chère enfant, autant que je le désire.

Nous craignons que tu ne sois perdue pour nous, et que la vie dans laquelle tu vas entrer ne t'éloigne de plus en plus de nous et de notre vie. Mais nous nous disons que tout cela est pour ton bien, et nous acceptons un sacrifice qui doit faire ton bonheur.

Il te restera d'ailleurs toujours quelques moments pour te souvenir des quelques jours que nous avons vécus ensemble. Adieu, ma chère Marie, ma chère nièce. Que l'avenir te soit bon et doux! Tu es née pour être heureuse. Tu le seras, et nous le serons par toi.

Ton oncle

EDGAR QUINET.

DCCLXXX

A M. MARC MONNIER
A GENÈVE

Veytaux, 21 juillet 1868.

Mon cher Monsieur,

Il n'est pas trop tard, j'espère, pour vous remercier de votre aimable souvenir dans le journal de Genève. Je n'ai pas eu de peine à vous reconnaître à ces paroles si pleines de cœur et d'esprit. Dès le premier mot, nous nous sommes dit: « Il n'y a que M. Marc Monnier pour dire en un mot tant de choses, et d'une façon si exquise. »

Je venais précisément de lire les extraits des *Aïeux de Figaro*, et j'étais dans l'enchantement. Quel nerf! quelle nouveauté! quelle vie! Voilà ce que je ne me lassais pas de répéter. Que serait-ce donc, si je voyais, non pas *le monstre*, mais le livre lui-même! Croyez, mon cher Monsieur, qu'une joyeuse fête serait de vous avoir ici. Vous avez, il me semble, bien des odyssées à nous raconter.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DCCLXXXI

A M. BARNI
A GENÈVE

Veytaux, juillet 1868.

Mon cher ami, mon cher philosophe. J'ai trouvé dans votre ouvrage la ligne droite, inflexible, le chemin tracé, le but clairement défini. Vous dites à la démocratie des choses sans lesquelles elle ne peut vivre. Elle est égarée; vous montez sur un sommet, et vous lui dites : « C'est par là qu'est la voie. Marchez! »

Puisse-t-elle vous entendre! Dans tous les cas, votre livre servira à l'orienter, quand elle voudra sérieusement sortir de ce désert d'égarement où elle s'est laissé conduire. Ce jour-là, elle lèvera la tête et, grâce à vous et à quelques autres, elle recevra la lumière; vous êtes le bon guide.

Il n'est pas nécessaire de m'envoyer l'épreuve de mon discours au Congrès de Genève. Soyez assez bon pour vérifier si les corrections indiquées ont été faites exactement. Si elles ont été négligées, veuillez les faire exécuter.

Je voudrais aussi que l'on dît un mot de la traduction improvisée de Carl Grün[1]. C'est un tour de force oratoire qui mérite bien une mention.

1. Sténographie en allemand, pendant le discours prononcé en français.

Je vous répète encore que votre ouvrage *la Morale dans la Démocratie* est plein de substance et d'intérêt. J'y reviens fréquemment et chaque fois j'y trouve de nouveaux filons excellents, ce qui est pour un livre la meilleure marque.

Ma conclusion est le regret de vous voir si peu, quand nous aurions tant à nous dire. J'aurais aimé à vous parler de *la Création*. Mon sujet est de ceux auxquels il faudrait travailler sans fin. Il n'y a pas de septième jour de repos pour ces sortes de livres; et pourtant je finis, et je m'en afflige. Ce livre a été pour moi un abri contre les indignations quotidiennes.

Peu ou point d'espoir dans les élections prochaines! Je ne vois ni principe ni drapeau déployé. Une velléité plutôt qu'une volonté. Des masques à l'infini. Par exemple, dans mon département, on crée un nouveau journal. Il s'appellera *l'Indépendant*. C'est un très beau titre. Par malheur, les fonds de ce journal sont faits par un sénateur, caché sous l'enseigne. Je crains que cette petite histoire ne soit l'histoire presque universelle de France en 1868.

Que sera le Congrès de Berne? Je n'en entends point parler.

Si, par miracle, vous finissiez par venir, prévenez-moi quelque peu auparavant. Nous avons en tête d'aller sur une montagne échapper, s'il se peut, à cette fournaise.

EDGAR QUINET.

DCCLXXXII

A MADAME R.
A OSTENDE

Plans de Fresnière, sur Bex, Suisse 30 juillet 1868.

Chère Madame,

Où pensez-vous que nous sommes? Voyons, devinez. Nous voilà à 3800 pieds au-dessus de la plage d'Ostende. Hier, M. Bergeron nous a enlevés; il nous a fait traverser des abîmes de verdure et nous sommes arrivés et installés dans son chalet, au milieu d'une belle prairie enveloppée de cîmes blanches qui ont leurs pieds dans les forêts. Cela est fait pour être une Thébaïde, une Chartreuse; je m'attends à y rencontrer saint Bruno à chaque pas. Ce qui vaudrait beaucoup mieux, ce serait de vous y rencontrer, vous et votre chère famille. Au moins nous pensons à vous; il me semble que ce serait fort mal de vous laisser croire que nous sommes encore sur notre balcon de Veytaux.

Si, par hasard, votre pensée va vers nous, il faut qu'elle sache où nous trouver. Quel malheur, si elle se perdait dans le trajet! Veuillez donc nous apercevoir ici, dans un charmant petit salon, au coin du feu, sans lequel nous aurions grand froid. Ma femme écrit sur le bout d'une

table, M. et madame Bergeron causent avec une dame anglaise et sa fille, leurs parentes. Il pleut à verse et nous n'avons que trop échappé à la chaleur torride de la plaine. Nous ne pouvons guère sortir.

Dans ce moment tout nouveau, au bord d'un torrent, le *little book*[1] n'est pas oublié, mais le changement de lieu nous aide à prendre patience. C'est toujours à cela qu'il faut revenir.

Sachez, chère Madame, que, sur les sommets comme dans la vallée, nous sommes à vous du fond du cœur. Nous parlons de vous, nous vous regrettons et nous vous espérons. Recevez l'expression (ah ! quel sot langage !) de mes sentiments les plus dévoués.

Si vous avez à Ostende trop de soleil, veuillez nous le dire, nous avons à vous envoyer d'ici, par la plus prochaine brise, une masse de nuages qui traînent sur la montagne.

EDGAR QUINET.

Plans de Fresnières, au pied du grand Muveran.

1. *Memoires d'Exil*, sous presse.

DCCLXXXIII

A M. JULES CALÈS, DOCTEUR MÉDECIN.
A VILLEFRANCHE DE LAURAGAIS

Plans de Fresnière, 8 août 1868.

Monsieur,

C'est une perte bien sensible pour moi que celle de monsieur votre père, Godefroy Calès. Je le considérais comme un ami, depuis que nous nous étions rencontrés à l'Assemblée Constituante. Nous nous entendions sur toute chose. Je l'aimais autant que je l'estimais. Quoique je ne l'aie pas revu depuis 1849, je suis sûr que nous n'avons pas cessé de nous entendre. Puisse la France avoir beaucoup de Français qui lui ressemblent! C'est alors qu'elle sera réellement la première nation et la meilleure.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET,

ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE A LA CONSTITUANTE

DCCLXXXIV

A M. MERLE D'AUBIGNÉ
A GENÈVE

Plans de Fresnière, 9 août 1868.

Monsieur,

Depuis près de trois semaines, je suis sur ces Plans que vous avez aussi habités et où vous avez recouvré la santé.

Nous y resterons encore au moins huit jours. Ce sera un grand désappointement pour moi, si je ne vous trouve plus dans notre voisinage de Veytaux, quand nous y reviendrons. Je ne puis vous donner aucun détail particulier sur la hiérarchie des censeurs de la librairie en France. Comme je n'ai jamais voulu toucher du bout du doigt à ce monde décembriste, j'ai dû envoyer toutes mes épreuves comme lettres sous enveloppe, ce qui naturellement est ruineux. Mais il n'y a certainement aucune difficulté à ce que votre éditeur réclame ce qui n'est refusé à personne : le droit de renvoyer vos épreuves corrigées, sous bande, comme tout autre imprimé.

J'ai beaucoup vécu avec vous, mon cher Monsieur, dans ces derniers mois; votre bel ouvrage, si plein de vie, si saisissant, si nouveau, a été pour moi un aliment inappréciable dans ma solitude. Vous avez trouvé le moyen d'être

spiritualiste et réaliste à la fois, car vos personnages restent vivants dans le souvenir. Je crois les avoir connus très intimement, et je vous suis reconnaissant de ces belles amitiés que je vous dois. Ma femme s'est emparée du livre à son tour et ne peut s'en détacher ; il faudra bien pourtant s'en séparer peu après notre arrivée à Veytaux.

Recevez, cher Monsieur, etc., etc.

EDGAR QUINET.

DCCLXXXV

A M. PAILLOTET
A GLION SUR MONTREUX

Plans de Fresnière, 17 août 1868.

Cher Monsieur et ami,

Si vous êtes bien sur votre montagne, nous sommes parfaitement sur la nôtre. Le vent de ces dernières nuits devait, disait-on, emporter notre chalet. Il l'a pourtant laissé debout; mais quels torrents de pluie! N'importe. Tout est bien sur ces heureux Plans que vous connaissez comme moi.

M. et madame Bergeron sont partis pour Paris et peut-être pour Londres. Je ne sais au juste quand nous reviendront nos excellents hôtes. Toute la maison est remplie

de jeunes demoiselles anglaises. C'est un rire continuel au milieu de la pluie et du tonnerre.

Rien ne nous a été plus au cœur que votre jugement sur *Un mois dans un moulin*. Ma femme répète que rien ne lui a fait tant de plaisir que votre sympathie. C'est la meilleure farine que lui ait valu son moulin.

Michelet et madame Michelet sont avec vous. Je suis donc bien sûr que rien ne leur manque. Ce qui me console de n'être pas à Veytaux, c'est que j'y serais aussi loin de Glion que d'Hyères ou de Paris. Michelet ne me donnera-t-il pas de ses nouvelles? Il y a un an que je n'ai vu de son écriture. Combien je souhaite que ce séjour à Glion vous soit bon à tous!

C'est bien à M. d'Haussonville que vous vous êtes adressé. Il est venu nous voir ici, aux Plans, et m'a raconté beaucoup de choses et de curieuses larmes d'une curieuse « souveraine », comme on dit en province.

Adieu, cher Monsieur et excellent ami, nos amitiés à madame Paillotet. Ne m'oubliez pas auprès de vos compagnons.

EDGAR QUINET.

DCCLXXXVI

A M. REY
A GENÈVE

Plans de Fresnière, 17 août 1868.

Monsieur,

Je viens de vous lire comme il faut vous lire, avec recueillement, dans un chalet, au pied du grand Muveran. Dans cette solitude, j'ai pu vous suivre pas à pas, sans perdre un mot de vos récits et de vos descriptions. Que n'avait-on pas dit sur Genève et le Léman ! Vous avez creusé ce grand sujet et il est devenu nouveau pour ceux qui croient le bien connaître. Vous avez su rester vrai en innovant, et, ce qui était plus difficile encore, vous êtes impartial sur les hommes et les choses de votre pays. Tout cela forme un ouvrage aussi intéressant qu'instructif. Recevez mes sincères félicitations. J'aimerais à en dire davantage, si ce chalet n'était pas ébranlé par les rires d'une aimable couvée de jeunes Anglaises au milieu de la pluie et du tonnerre.

Ma femme joint ses félicitations aux miennes ; il vous en viendra de tous côtés.

EDGAR QUINET.

DCCLXXXVII

A M. DUFRAISSE
A ZURICH

Plans de Fresnière, 25 août 1868.

Mon cher ami,

Henri Martin est venu m'apporter de vos nouvelles. Combien nous avons parlé de vous dans cette solitude! J'ai senti bien vivement le regret de ne pas vous avoir écrit depuis tant de mois. Vous ne m'accusez pas, j'espère, et vous ne douterez jamais de mon amitié pour vous et pour tous les vôtres. Il est vrai que j'ai été fort occupé; j'ai conduit au terme mon ouvrage *la Création*, qui devrait faire le pendant de *la Révolution*. Je me suis arrêté parce qu'il faut finir; mais je n'ignore pas que la vie entière pourrait être employée à de pareils sujets. La vie est courte, le sujet inépuisable.

Une grande préoccupation pour moi sont les *Mémoires d'Exil* de ma chère femme. Je tiens à ce livre beaucoup plus qu'aux miens. Je le crois même très utile. Il réveille et ressuscite les souvenirs que tout le monde a travaillé à effacer. Je ne croirai au réveil sérieux des Français que lorsqu'ils se souviendront du Deux-Décembre. Les *Mémoires d'Exil* ne contiennent qu'une seule année et encore la plus inoffensive: il fallait essayer. Sur une feuille on a

effacé cent cinquante lignes. Jugez du reste. Les Français sont étranges, quand ils répètent que le despotisme ne peut rien sur les idées et sur les sentiments d'un peuple ; que la littérature va toujours ; qu'elle ne s'aperçoit pas de la gêne ! Que ces beaux théoriciens regardent nos manuscrits biffés, raturés, massacrés, et peut-être ils changeront d'avis. Vous comprenez, sans que j'aie besoin de le dire, tout ce que le livre et l'auteur ont eu à souffrir de ces mutilations.

En France on se croit libre, parce que l'on peut mettre du noir sur du blanc, et cela paraît suffire. Pour nous autres, qui avons conservé la mauvaise habitude de penser et de sentir, il en est autrement. Nous étouffons dans leurs joyeux bâillons.

En somme, il est bien peu de Français qui veuillent sérieusement la fin de ce beau régime. Quand on les presse sur ce point, on s'aperçoit avec étonnement que les meilleurs sont accoutumés à la peste et qu'ils tremblent de guérir. Quelqu'un me disait ces jours-ci : « Pour affranchir la France, il faut la tromper. »

Adieu, mon cher ami. Quand nous reverrons-nous ? Une triste nouvelle pour finir : la mort de cet excellent Colard. J'en suis très affligé.

EDGAR QUINET.

DCCLXXXVIII

A M. MARC MONNIER
A GENÈVE

Plans de Fresnière, 26 août 1868.

Cher Monsieur,

J'ai emporté *Figaro et ses aïeux* dans la plus belle vallée des Alpes Vaudoises. Je vous ai lu dans le recueillement des forêts, au pied du grand et du petit Muveran. Au milieu de ce silence, rien n'a pu m'échapper des grâces originales de votre récit. J'ai revu par vous notre pauvre humanité riant de sa destinée, en dépit des dieux et des choses. Il n'est que trop vrai que, de siècle en siècle, l'homme toujours esclave s'est chatouillé pour rire. L'ironie est bien souvent sa dernière défense contre le sort. De nos jours, les hommes ont tant abusé de ce moyen qu'il est presque aussi difficile de les faire rire que de les faire pleurer.

Vous avez retrouvé, mon cher Monsieur, la joyeuse et courageuse humeur qui est l'éclair de l'esprit; tous ceux qui vous liront (et ils seront nombreux), vous devront de belles heures de sérénité. Je vous remercie cordialement de celles que je vous dois. J'aurais aimé à vous le redire ici, dans cette solitude alpestre où il ne me semble pas

possible de prononcer une parole qui ne soit la vérité même. Car ici les dieux nous écoutent.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

DCCLXXXIX

A M. LOUIS VUILLEMIN
A LAUSANNE

Plans de Fresnière, 29 août 1868.

Monsieur,

Oui, certainement, j'aurai l'honneur d'assister à la réunion de la Société d'Histoire de la Suisse française dans le château de Chillon, le 3 septembre, et je serai trop heureux de fraterniser avec vous dans le banquet. Depuis dix ans, je suis un peu l'ombre du prisonnier de Chillon, et, en cette qualité, du moins, je me permettrai de me mêler à votre savante Société[1]. Je compte retourner le 31 à Veytaux, après être resté un mois dans cette merveilleuse vallée qui a eu, je crois, le grand mérite de vous rendre la santé.

EDGAR QUINET.

Ma femme, M. et madame Bergeron, et tous les

1. V. *Livre de l'Exilé*. Discours prononcé au château de Chillon.

Plans et le grand Muveran se rappellent à votre bon souvenir.

DCCXC

A M. MICHELET
A GLION SUR MONTREUX

Veytaux, 6 septembre 1868.

Cher ami. Votre écriture me manquait depuis trop longtemps. J'avais grand besoin de la revoir. Je suis heureux des nouvelles que m'apporte ma femme. Tenons bon, cher ami, contre le temps et l'absence. Un mot de vous réveillera toujours en moi quarante années (et plus) de souvenirs et d'intimité. Comptez-y. Ne nous laissons pas déraciner par quoi que ce soit.

Je ne puis grimper jusqu'à vous, votre montagne ardente, sans prendre une insolation. Mais, si vous ne descendez pas à Montreux et si la chaleur diminue, je tenterai ce que je n'ai jamais fait, une seule fois, en dix ans.

Pour monter aux Plans, j'étais protégé par une forêt qui me manque cruellement ici.

Adieu et au revoir. Aimez-moi donc comme je vous ai

toujours aimé! Hélas! la vie est si courte et le temps si rapide!

Mille choses à madame Michelet.

Votre

EDGAR QUINET.

Je ne feuillette pas un seul de mes jours passés sans vous retrouver en tout. Ne serions-nous pas inconcevables de ne pas entretenir *chèrement* cette chose sainte?

NOTES

DE

MADAME EDGAR QUINET

Page 6. — Après la cérémonie funèbre de Bâle, Edgar Quinet tomba malade de chagrin; voilà pourquoi on n'a pas de lettres sur la mort de Charras. Cette mort fut un coup terrible pour la proscription. C'était un grand caractère, une âme très haute, une épée au service de la liberté. Tout le désignait comme chef futur de la République. Par sa fermeté de principes, par son expérience de la guerre et l'élan héroïque de sa nature, il eût rendu les plus grands services à la Défense nationale, à la Patrie.

Page 31. — Une éclatante satisfaction attendait l'auteur de *la Révolution;* après un an d'ardente polémique, il vit revenir à lui tous les journalistes républicains qui l'avaient combattu. Taxile Delord, dans *le Siècle*, se rallia franchement à ce point de vue élevé : Tolérance, Humanité.

Rentré en France, Edgar Quinet trouva à l'Assemblée nationale deux nouveaux amis qui devinrent ses compagnons inséparables, Louis Blanc et M. Alphonse Peyrat, de *l'Avenir national.* De tous les collègues politiques, c'étaient les plus chaleureux. Quant à MM. Jules Ferry, Nefftzer, Antonin

Proust, ils furent, dès la première heure, les champions éloquents de cette œuvre de liberté.

Louis Jourdan, après un magnifique article dans *le Siècle*, écrivait : « Vous me remerciez, cher maître ? que dois-je faire alors, moi qui ai puisé la vie à vos enseignements ? En faisant connaître au public ce magnifique livre que je ne me lasse pas de relire, en vous faisant connaître vous-même à tant de cœurs et d'esprits qui vous connaissent de nom, mais qui ignorent votre grandeur, je n'ai fait que mon devoir. »

Pages 134 et 135. — La prophétie de 1831 sur la future puissance de la Prusse et le rôle de M. Bismark était assez importante pour qu'on y revînt, à plusieurs reprises, après Sadowa, quatre ans avant l'invasion prussienne. M. Jules Ferry a signalé dans *le Temps* cette prédiction, en 1866 et en 1877 à l'occasion de la *Correspondance* (*Lettres à sa mère*).

Page 149. — On a été surpris qu'Edgar Quinet ait répondu si rarement et d'une façon brève aux admirables lettres de Théophile Dufour[1]. C'était un pacte conclu avec son ami lui-même près de la fontaine de Spa, en 1856, avant cette belle correspondance; il fut convenu que, n'ayant pas le loisir d'écrire, Edgar Quinet se ferait remplacer par « un autre lui-même ». (Voy. *Mémoires d'Exil*).

Page 272. — Le proscrit éprouva d'abord une grande répugnance à faire partie du Congrès de la Paix ; il n'y voyait qu'une occasion de joûtes oratoires, de vagues discours humanitaires, peu de saison quand le césarisme opprimait la France et que l'Allemagne s'apprêtait à fondre sur elle. Les vives instances de plusieurs amis le décidèrent enfin, surtout les lettres de Victor Versigny qui lui écrivait : « Nous aspirons à vous voir, vous tous, représentants en Europe de la Révolution, tenir les grandes assises de la démocratie, montrer aux peuples que le génie, la probité, la vérité, la paix, sont du côté de la démocratie et de la Révolution. » Le professeur du Collège de France s'était promis de ne reprendre la parole en

1. *Lettres à Quinet*, par Th. Dufour. Calmann Lévy, éditeur, 1883.

public que pour accomplir un acte. Son discours, *la Mort de la conscience humaine*, tranchait singulièrement avec l'optimisme général et flatta peu ceux qui venaient entendre des louanges[1].

Page 280. — Dans cette lettre à un inconnu (dont je ne puis retrouver le nom) le proscrit ne se fait guère d'illusions sur l'utilité immédiate de l'exil. Ce qu'il vit au Congrès de la paix eût suffi pour le confirmer dans ses pressentiments.

Page 298. — Un incident véritablement comique se produisit au Congrès. Une députation d'athées ayant à leur tête M. le baron de Ponnat se rendit solennellement auprès de Garibaldi et lui fit subir un interrogatoire à propos d'un mot, Dieu, qu'il avait prononcé publiquement. Garibaldi s'en excusa avec sa fine bonhomie. « En Italie, dit-il, on n'est pas aussi avancé qu'en France; ce mot, on le prononce encore. D'ailleurs j'entendais parler du Dieu de Platon, de Rousseau, d'Edgar Quinet. » Il n'en fallut pas davantage pour tout rejeter sur celui qui venait d'encourir un grief semblable. Pendant que nos théologiens athées toléraient l'Empire en France, le déiste Garibaldi renversait le pouvoir clérical à Rome.

Page 283. — Garibaldi, après le Congrès de la paix, s'élança avec une poignée de patriotes pour arracher Rome aux troupes papales et césariennes. Vaincu à Mentana, défendu par Edgar Quinet contre les outrages de la presse impériale, ce cœur maganime a réalisé l'idéal de la vertu, car, trois ans après, il est venu au secours de la France et a préservé le midi de l'invasion prussienne. Les provinces non envahies gardent leur gratitude au héros et ne font pas retomber sur lui la marche de Bourbaki vers l'est.

Pages 387 et 427. — Je ne puis vérifier à qui s'adressent ces lettres. Beaucoup de jeunes gens, alors obscurs, et qui se sont fait depuis un nom, écrivaient au proscrit presque à la même date et sur les mêmes sujets. Ainsi, à l'occasion du livre

1. Voy. *Livre de l'Exilé.*

la Révolution, en examinant les lettres reçues en 1866 et 1867, je retrouve divers noms à qui les réponses d'Edgar Quinet pouvaient être destinées. MM. Henri Marion, L. Liard, alors élèves de l'École normale, M. Marcellin Pellet, jeune étudiant, M Gustave Isambert, invoquent les souvenirs glorieux du collège de France pour demander une ligne de la main qui a écrit *la Révolution*. M. le sénateur Édouard Millaud envoie des vers; est-ce à lui que s'adresse une de ces lettres ?

Pages 58 et 297. — M. Michelet est venu voir Edgar Quinet, à Veytaux, en septembre 1861, en août 1865 et en mai 1867. Chacun de ces séjours d'un mois, dans une maison voisine de celle du proscrit, a été un temps de bonheur, une intimité délicieuse de chaque jour entre les deux familles. En 1868, M. Michelet s'établit à Glion pendant qu'Edgar Quinet était aux Plans; les deux amis se revirent à Veytaux en septembre.

Page 432. — Toutes les notes explicatives que je pourrais donner, non en quelques pages, mais en un volume, seraient insuffisantes et même inutiles pour quiconque n'éprouve pas une répulsion instinctive contre l'Empire. Les *Lettres d'Exil* sont écrites par le plus irréconciliable des *Irréconciliables*. Il a travaillé jour par jour, heure par heure, à la chute de l'Empire; sa protestation continue s'est manifestée sous toutes les formes: livres et brochures, correspondances; chaque ligne, chaque mot rappelle le crime de décembre, flétrit le mensonge permanent, invoque la justice, la liberté. Il écrit avec son amour et sa haine, avec son mépris et ses colères, avec sa raison et ses espérances. Ses adjurations passionnées cherchent à réveiller les âmes endormies ou égarées par les sophistes qui, seuls, avec le despotisme, avaient droit à la parole. Quand sa douleur, son indignation, ne rencontraient pas d'échos, elles s'augmentaient, et alors, peut-être il forçait un peu la note. Le crime de décembre lui devenait plus odieux à mesure qu'il sentait faiblir la résistance morale de l'opinion; il voulait entendre un cri de douleur, signe de réveil, de guérison. Pouvait-il se contenter de la maigre opposition au Corps. législatif ou des malices et lazzis chuchotés dans les salons ?

Aujourd'hui encore, quinze ans après la chute de l'Empire, la réprobation n'est pas aussi universelle qu'elle le sera un

jour, quand le temps et l'éducation nationale auront fait disparaître les influences qu'un tel régime a laissées après lui. Il viendra un jour où l'on ne pourra pas croire qu'en plein XIXe siècle, on ait revu à la fois la nuit de la Saint-Barthelémy, les dragonnades et les déportations qui ont suivi la Révocation de l'Édit de Nantes. La résistance héroïque des Cévenols pendant un siècle était une grande espérance pour les réfugiés. Les proscrits de 1851 étaient aussi en droit d'attendre, non pas l'insurrection permanente d'une population de pâtres, mais l'opposition franche, vigoureuse, des républicains. Au lieu d'une protestation générale, ce fut un compromis graduel ; on s'arrangeait tant bien que mal de ce despotisme bavard; un peu plus, on n'aurait pu s'en passer; on redoutait la chute de l'Empire et, selon l'expression consacrée, on voulait *économiser une révolution*. Y avait-il de quoi s'alarmer et devenir pessimiste? Est-ce au bas Empire, que la grande Révolution, le génie, les destinées de la France devaient aboutir? Les réponses qu'Edgar Quinet recevait à ses ardentes lettres lui renvoyaient rarement un écho d'espérance ou un cri de révolte. C'étaient la plupart du temps des justifications ou des illusions ; l'Empire se légitimait aux yeux de tant de gens; il y avait bien de quoi l'abhorrer. Comment s'étonner, si la douleur s'augmentait à mesure que le régime de décembre se consolidait? L'opposition voulait améliorer l'Empire, les proscrits voulaient le renverser, ramener la République. Tout était là.

Que ces indignations aient paru excessives dans le moment même à ceux qui s'accoutumaient tout doucement à la servitude, on le conçoit ; mais aujourd'hui, après quinze ans de délivrance, quand nous commençons à peine à renaître des blessures que l'invasion, c'est-à-dire l'Empire, nous a faites, trouverons-nous Edgar Quinet injuste ? Car le mot a été dit.

Non, il ne demandait pas l'impossible, il n'attendait pas de l'opposition au Corps législatif l'attitude d'un Manuel se faisant expulser. Il demandait seulement qu'on s'épargnât l'éloge du proscripteur, qu'on n'atténuât pas les crimes et les fautes dont le criminel prenait lui-même hautement et cyniquement la responsabilité. En toute occasion, l'opposition couvrait la couronne.

Que répondre à ceux qui ne peuvent pas s'expliquer l'amertume d'Edgar Quinet parlant de ses *temps heureux*, avant 48 ?

Oui, dès le Collège de France, il prévoyait l'avenir qui s'est réalisé à la lettre, il avait vu son cours interdit, l'impuissance de ce monde sympathique, mais si peu nombreux, la victoire du jésuitisme sur toute la ligne. S'il eût moins aimé la liberté, la patrie, il se serait consolé avec les souvenirs des triomphes personnels de cette époque glorieuse.

En pleine servitude, au milieu de la défaillance presque universelle, que lui servait de songer à ce qu'on appelait les *immortelles leçons* du Collège de France, à ce temps où les voûtes retentissaient de cris d'enthousiasme, et où la foule des étudiants allait jusqu'à la demeure du professeur pour y renouveler le serment de fidélité? Quelles scènes véritablement antiques se sont passées de 1842 à 1851 dans cette maison 32, rue du Montparnasse! La cour, les escaliers, le salon ne suffisaient pas à contenir les jeunes gens des écoles; le maître aimé les remerciait, les encourageait en quelques paroles émues. Ces manifestations éclatantes avaient lieu tantôt à l'occasion de la médaille commémorative offerte par l'auditoire aux trois professeurs, tantôt pour protester contre la suspension du cours d'Edgar Quinet et plus tard contre l'interdiction absolue de son enseignement qui électrisait la jeunesse française et préparait l'explosion de 1848. Et, quand elle vint enfin, cette liberté que l'apôtre de la vérité et de la justice nous apprenait à chérir, c'est lui, c'est Edgar Quinet, le plus jeune des trois, qui prononça le discours d'ouverture : « Au nom de la République, nous rentrons dans ces chaires. La royauté nous les avait fermées, le peuple nous y ramène ! »

Ces souvenirs étaient encore vivants dans tous les cœurs, de 1851 à 1870, et les jeunes gens des écoles le prouvèrent en mainte occasion et dans toutes les lettres qu'ils adressaient au proscrit.

Oui, ces souvenirs eussent suffi à consoler une âme moins absorbée par la patrie et l'avenir de la France. Mais le proscrit n'a pas la patience du philosophe qui accorde des siècles à la marche du progrès. Ce cœur vivant, frémissant de patriotisme, ne consentait pas à ajourner la résurrection de son pays bien-aimé. De là ces appels incessants à la conscience de ceux qui étaient tentés d'oublier.

On l'a accusé d'être sévère, mais ces *Lettres d'Exil* sont des documents historiques qui portent avec eux l'austère leçon

des faits. La conclusion qui s'en dégage, c'est que l'opposition contre l'Empire n'est devenue sérieuse qu'en novembre 1868, alors que, dans le procès Baudin, Gambetta a prononcé le mot *Irréconciliable.* Jusque-là, les proscrits seuls l'étaient et cela ne suffisait pas.

Tout récemment un critique a reconnu (*Revue politique et littéraire*) que, la plupart du temps, l'opposition était un amusement. Celle du Corps législatif était dynastique. Le proscrit pouvait-il se montrer souriant, optimiste ?

Une Correspondance n'est pas un roman où toutes les parties sont coordonnées en vue d'un dénouement heureux ou dramatique qui doit satisfaire le lecteur. Le dénouement des *Lettres d'Exil,* hélas ! c'est la guerre de 1870, l'invasion, la perte de l'Alsace-Lorraine, le retour des congrégations, le régime de l'ordre moral et les sophismes césariens infiltrés dans maint esprit. Le patriote clairvoyant en a souffert d'avance, et jusqu'à son dernier souffle.

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE

CCCCLXX. — A M. Bancel..... 1
CCCCLXXI. — A M. Henri Martin..... 3
CCCCLXXII. — A M. Saint-René Taillandier..... 6
CCCCLXXIII. — A M. Laurent Pichat..... 7
CCCCLXXIV. — A M. Léon Renault..... 9
CCCCLXXV. — Au rédacteur en chef du *Phare de la Loire*. 11
CCCCLXXVI. — A madame Victor Gautier..... 12
CCCCLXXVII. — A M. Despois..... 13
CCCCLXXVIII. — A M. Chassin..... 14
CCCCLXXIX. — A M. Schmidt, rédacteur du *Confédéré*... 15
CCCCLXXX. — A M. Melvil Bloncourt, directeur de la *Revue des colonies*..... 16
CCCCLXXXI. — A M. Tamburini, préfet des études..... 17
CCCCLXXXII. — A M. Quagliarella..... 19
CCCCLXXXIII. — A M. Barni..... 20
CCCCLXXXIV. — A M. Desor..... 21
CCCCLXXXV. — A M. Despois..... 22
CCCCLXXXVI. — A M. Alexandre Rey..... 24
CCCCLXXXVII. — A M. X..... 25
CCCCLXXXVIII. — A M. Isambert..... 26
CCCCLXXXIX. — A M. Léon Plée..... 27
CCCCXC. — A M. Laurent Pichat..... 28

CCCCXCI. — A M. Saint-René Taillandier..... 29
CCCCXCII. — A M. Chassin..... 30
CCCCXCIII. — A M. Victor Chauffour..... 33
CCCCXCIV. — A M. Léon Renault..... 37
CCCCXCV. — A M. Henri Martin..... 39
CCCCXCVI. — A M. Vermorel..... 41
CCCCXCVII. — A Garibaldi..... 42
CCCCXCVIII. — A M. Accolas..... 43
CCCCXCIX. — A M. Nicolas Soret..... 44
D. — A M. Bancel..... 45
DI. — A M. Alexandre Hertzen..... 46
DII. — A M. Taxile Delord..... 47
DIII. — A M. Duvergier de Hauranne..... 49
DIV. — A madame Charras..... 51
DV. — A M. Marc Dufraisse..... 52
DVI. — A M. Forcade..... 54
DVII. — A M. Melvil Bloncourt..... 55
DVIII. — A M. Michelet..... 56
DIX. — A M. Ernest Naville..... 58
DX. — A M. Alphonse de Candolle..... 60
DXI. — A M. Colard..... 61
DXII. — A M. Gustave Revilliod..... 62
DXIII. — A M. Lerois..... 63
DXIV. — A Mazzini..... 65
DXV. — A M. Antonin Proust..... 66
DXVI. — A M. Bancel..... 67
DXVII. — A M. Saint-René Taillandier..... 68
DXVIII. — A M. Reynald, professeur à la Faculté de Caen..... 72
DXIX. — A M. d'Haussonville..... 73
DXX. — Aux rédacteurs de *la Colonie*..... 77
DXXI. — A M. Anatole Dunoyer, professeur à l'Académie..... 78
DXXII. — A M. Saint-René Taillandier..... 79
DXXIII. — A M. Jules Ferry..... 80
DXXIV. — A M. Schmidt, rédacteur en chef du *Confédéré*..... 82
DXXV. — A M. Despois..... 84
DXXVI. — A M. Jules Ferry..... 86
DXXVII. — A M. Louis Viardot..... 87

DXXVIII. — A M. Laurent Pichat..... 88
DXXIX. — A M. Chenevière père..... 89
DXXX. — A M. André Cherbulliez..... 90
DXXXI. — A mademoiselle Marie Ducrot..... 91
DXXXII. — A M. Tamburini..... 93
DXXXIII. — A M. Adolphe Pictet..... 94
DXXXIV. — A M. Spinuzza..... 95
DXXXV. — A M. Aldisio Sammito..... 96
DXXXVI. — A M. Montenegro..... 97
DXXXVII. — A M. Paul de Magnez..... 98
DXXXVIII. — A M. L. Chalmeton..... 99
DXXXIX. — A madame Charras..... 100
DXL. — A M. Michelet..... 102
DXLI. — A M. Saint-René Taillandier..... 105
DXLII. — A M. Buloz..... 107
DXLIII. — A M. Desor..... 109
DXLIV. — A M. Théophile Dufour..... 110
DXLV. — A M. Schmidt, rédacteur en chef du *Confédéré*..... 111
DXLVI. — A M. Ernest Duvergier de Hauranne..... 113
DXLVII. — A M. Antonin Proust..... 115
DXLVIII. — A M. Louis Viardot..... 116
DXLIX. — Au rédacteur du *Chrétien évangélique*... 117
DL. — A M. d'Haussonville..... 118
DLI. — A M. Ricasoli..... 119
DLII. — A madame Geoffroy Saint-Hilaire mère.. 121
DLIII. — A M. A. Dunoyer..... 123
DLIV. — A M. Jules Ferry..... 124
DLV. — A M. Buloz..... 126
DLVI. — A M. Charles Dollfus..... 127
DLVII. — A M. Ad. Schaeffer, pasteur..... 128
DLVIII. — A M. Duvergier de Hauranne..... 129
DLIX. — A M. Saladin..... 132
DLX. — A M. Auguste Marie, ancien représentant du peuple..... 133
DLXI. — A M. Léon Renault..... 135
DLXII. — A M. Barni..... 138
DLXIII. — A M. Henri Martin..... 139
DLXIV. — A madame Dittmar, née Moré..... 142
DLXV. — A M. Martin, pasteur..... 144

DLXVI. — A madame Geoffroy Saint-Hilaire mère.. 145
DLXVII. — A M. A. Dunoyer..... 146
DLXVIII. — A M. Émile Gaussen, pasteur..... 147
DLXIX. — A M. Ladislas Mickiewiez..... 148
DLXX. — A M. Théophile Dufour..... 149
DLXXI. — A M. le colonel Edmond Favre..... 151
DLXXII. — A madame Sarasin Bontemps..... 152
DLXXIII. — A M. Louis Ulbach..... 153
DLXXIV. — A M. Antonin Proust..... 154
DLXXV. — A M. Nefftzer..... 156
DLXXVI. — A M. de Pressensé..... 157
DLXXVII. — A M. Bétant..... 158
DLXXVIII. — A M. Auguste Dufour..... 159
DLXXIX. — Au même..... 160
DLXXX. — A madame Michelet..... 162
DLXXXI. — A M. Antonin Proust..... 163
DLXXXII. — A M. Félix Dufour..... 164
DLXXXIII. — A mademoiselle Marie Ducrot..... 165
DLXXXIV. — A madame Blanche Ducrot..... 166
DLXXXV. — A M. Chassin..... 167
DLXXXVI. — A M. Chadal..... 168
DLXXXVII. — A M. Tamburini..... 170
DLXXXVIII. — A M. Nicolas Montenegro..... 172
DLXXXIX. — A M. Dufour Verne..... 174
DXC. — A M. de Virgilii..... 175
DXCI. — A M. Nefftzer..... 176
DXCII. — A M. Victor Chauffour..... 177
DXCIII. — A M. Bétant..... 179
DXCIV. — A madame Charras..... 181
DXCV. — A M. Charles Dollfus..... 182
DXCVI. — A M. Jules Ferry..... 183
DXCVII. — A M. Marc Dufraisse..... 185
DXCVIII. — A M. Martin, pasteur..... 186
DXCIX. — A M. Lacroix, libraire..... 187
DC. — A M. Buloz..... 188
DCI. — A madame Revilliod de Sellon..... 190
DCII. — A M. Antonin Proust..... 191
DCIII. — A M. Barni..... 192
DCIV. — A M. le syndic de Veytaux..... 193
DCV. — A M. Victor Chauffour..... 194

DCVI. — A mademoiselle Hortense Kestner..... 195
DCVII. — A madame Merlin de Thionville..... 197
DCVIII. — A M. Henri Martin..... 198
DCIX. — A M. Tamburini..... 199
DCX. — A M. d'Haussonville..... 201
DCXI. — A M. Buloz..... 204
DCXII. — A M. Jules Ferry..... 206
DCXIII. — A M. Chenavard..... 207
DCXIV. — A M. Léon Renault..... 208
DCXV. — A M. Chassin..... 211
DCXVI. — A M. Émile de Girardin..... 212
DCXVII. — A M. Verne Dufour..... 213
DCXVIII. — A M. Antonin Proust..... 214
DCXIX. — A M. Victor Chauffour..... 216
DCXX. — A M. Anatole Dunoyer..... 217
DCXXI. — A madame R***..... 219
DCXXII. — A M. Schmidt..... 220
DCXXIII. — A M. Jules Ferry..... 222
DCXXIV. — A M. E. de Bonnechose..... 223
DCXXV. — A M. Paillotet..... 224
DCXXVI. — A M. Luzarche..... 225
DCXXVII. — A M. Bétant..... 226
DCXXVIII. — A M. Henri Martin..... 227
DCXXIX. — A M. Ernest Naville..... 229
DCXXX. — A M. de Candolle..... 230
DCXXXI. — A M. Saint-René Taillandier..... 231
DCXXXII. — A M. Louis Viardot..... 232
DCXXXIII. — A M. Saint-René Taillandier,..... 234
DCXXXIV. — A M. Marc Monnier..... 235
DCXXXV. — A M. Chassin..... 236
DCXXXVI. — A madame la baronne de Marenholtz.... 238
DCXXXVII. — A Sir Piter Smith..... 239
DCXXXVIII. — A M. L. Chalmeton..... 240
DCXXXIX. — A. M. Victor de Guelle..... 241
DCXL. — A M. Schmidt, rédacteur en chef du *Confédéré*..... 242
DCXLI. — A mademoiselle Marie Ducrot..... 243
DCXLII. — A M. Marc Dufraisse..... 245
DCXLIII. — A M. Anatole Dunoyer..... 247
DCXLIV. — A M. Jules Barni..... 248

DCXLV. — A M. Michelet..... 249
DCXLVI. — A M. Frédéric Morin..... 250
DCXLVII. — A M. Henri Marion..... 251
DCXLVIII. — A M. Lemonnier..... 252
DCXLIX. — A M. Accolas..... 254
DCL. — A M. Barni..... 255
DCLI. — A M. H. Carnot..... 256
DCLII. — A M. Michelet..... 257
DCLIII. — A M. Victor Versigny..... 259
DCLIV. — A M. Colomb..... 260
DCLV. — Au directeur du *Siècle*..... 261
DCLVI. — A M. Duvergier de Hauranne..... 261
DCLVII. — A M. Alberto Mario..... 264
DCLVIII. — A M. Antonin Proust..... 265
DCLIX. — A M. Marc Dufraisse..... 266
DCLX. — A M. Henri Martin..... 267
DCLXI. — A M. Marc Dufraisse..... 268
DCLXII. — A M. Michelet..... 270
DCLXIII. — A M. Montenegro..... 272
DCLXIV. — A M. Jolissaint..... 274
DCLXV. — A M. Isambert..... 275
DCLXVI. — A M. Chastel, pasteur..... 276
DCLXVII. — A madame Louise Colet..... 277
DCLXVIII. — A M. Longuet..... 278
DCLXIX. — A M. X***..... 279
DCLXX. — A madame Julie Hoff..... 281
DCLXXI. — Au général Garibaldi..... 282
DCLXXII. — A M. Chassin..... 283
DCLXXIII. — A M. Nefftzer..... 284
DCLXXIV. — A Garibaldi..... 285
DCLXXV. — A M. Jules Romain Boulenger..... 286
DCLXXVI. — A M. Pauliat..... 288
DCLXXVII. — A M. Évariste Mangin..... 288
DCLXXVIII. — A M. Albert Lacroix, éditeur..... 289
DCLXXIX. — A Garibaldi..... 290
DCLXXX. — A M. Auguste Marie, ancien représentant du peuple..... 293
DCLXXXI. — A M. Merle d'Aubigné..... 295
DCLXXXII. — A M. Michelet..... 296
DCLXXXIII. — A madame Suzanne Arnaud (de l'Ariège). 299

DCLXXXIV. — Au Directeur du *Diritto*..... 300
DCLXXXV. — A M. Forel..... 301
DCLXXXVI. — A M. de Laveleye..... 302
DCLXXXVII. — A M. Rigopoulos, député..... 304
DCLXXXVIII. — A M. Jules Claretie..... 305
DCLXXXIX. — A M. Nauroy..... 306
DCXC. — A madame Beck Bernard..... 307
DCXCI. — A M. Chassin..... 308
DCXCII. — A M. Dellvecchio..... 309
DCXCIII. — A mademoiselle Marie Ducrot..... 311
DCXCIV. — A M. Merle d'Aubigné..... 312
DCXCV. — M. Bersot, de l'Institut..... 314
DCXCVI. — A M. X..... 315
DCXCVII. — A M. Frigyesi..... 316
DCXCVIII. — A madame R***..... 317
DCXCIX. — A madame Revilliod de Sellon..... 318
DCC. — A madame Blanche Ducrot..... 319
DCCI. — A madame Sarasin Bontemps..... 321
DCCII. — A M. Buloz..... 322
DCCIII. — A M. X. de Ricard..... 323
DCCIV. — A M. Ch. Kuss..... 325
DCCV. — A MM. les Directeurs du *Journal de Prato*. 327
DCCVI. — A madame Revilliod de Sellon..... 329
DCCVII. — A M. Despois..... 330
DCCVIII. — A M. Gaston Bonet..... 331
DCCIX. — A M. Schmidt, rédacteur du *Confédéré*... 332
DCCX. — A M. Duvergier de Hauranne..... 333
DCCXI. — A M. Chadal..... 335
DCCXII. — A M. Bruckner, ancien représentant.... 337
DCCXIII. — A madame Beck Bernard..... 339
DCCXIV. — A madame Sarasin Bontemps..... 340
DCCXV. — A M. Victor Chauffour..... 341
DCCXVI. — A M. Chassin..... 343
DCCXVII. — A M. Alphonse Favre..... 345
DCCXVIII. — A M. Frigyesi..... 346
DCCXIX. — A Garibaldi..... 348
DCCXX. — A M. Aldisio Sammito..... 349
DCCXXI. — A M. Montenegro..... 351
DCCXXII. — A M. Xavier de Ricard..... 352
DCCXXIII. — A M. Alphonse Favre..... 354

DCCXXIV. — A M. d'Haussonville..... 355
DCCXXV. — A M. Spandri..... 359
DCCXXVI. — A madame R..... 360
DCCXXVII. — A M. Jules Ferry..... 363
DCCXXVIII. — A M. Dubois..... 364
DCCXXIX. — A Garibaldi..... 365
DCCXXX. — A M. A. Dumesnil..... 366
DCCXXXI. — A M. Michelet..... 367
DCCXXXII. — A M. Chassin..... 369
DCCXXXIII. — Au même..... 371
DCCXXXIV. — A madame R..... 372
DCCXXXV. — A madame la duchesse d'Elchingen..... 373
DCCXXXVI. — A M. Victor de Guelle..... 375
DCCXXXVII. — A madame Joséphine Appiani..... 376
DCCXXXVIII. — A M. Albert Lacroix..... 377
DCCXXXIX. — A M. Pierre Leroux..... 378
DCCXL. — A M. Laurent Pichat..... 379
DCCXLI. — A M. X***..... 380
DCCXLII. — A M. Tiersot..... 382
DCCXLIII. — A M. Léon Renault..... 384
DCCXLIV. — A M. Chassin..... 386
DCCXLV. — A M. X***..... 387
DCCXLVI. — A M. Agénor de Gasparin..... 388
DCCXLVII. — A madame R..... 389
DCCXLVIII. — A M. Louis Ulbach..... 390
DCCXLIX. — A madame Dittmar, née Moré..... 391
DCCL. — A madame la duchesse d'Elchingen..... 393
DCCLI. — A M. Ardizione..... 394
DCCLII. — A madame R..... 396
DCCLIII. — A M. Bétant..... 397
DCCLIV. — A M. Tiersot..... 398
DCCLV. — A M. de Biéville..... 400
DCCLVI. — A mademoiselle Marie Ducrot..... 401
DCCLVII. — A M. Frigyesi..... 403
DCCLVIII. — A M. Lortet..... 404
DCCLIX. — A M. X***..... 405
DCCLX. — A M. Victor Chauffour..... 406
DCCLXI. — A M. Bergeron..... 408
DCCLXII. — A madame R..... 409
DCCLXIII. — A M. Auguste Marie, ancien représentant. 411

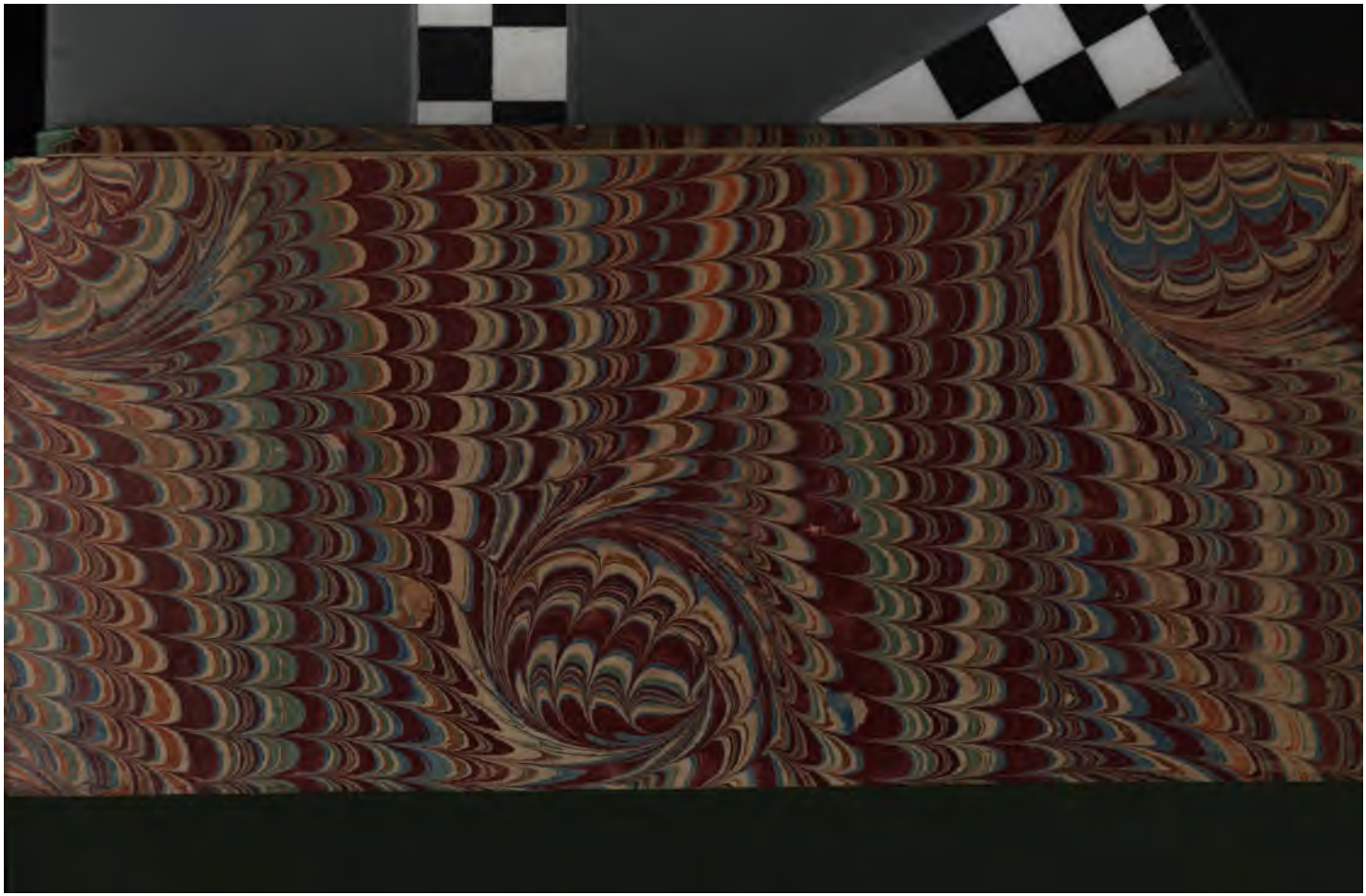
DCCLXIV. — A M. Victor de Guelle..... 412
DCCLXV. — A M. B. Castiglia, député..... 413
DCCLXVI. — A M. Laurent Pichat..... 415
DCCLXVII. — A M. Agénor de Gasparin..... 416
DCCLXVIII. — A M. Schuré..... 418
DCCLXIX. — A M. Léon Renault..... 419
DCCLXX. — A M. Ch. Boysset..... 421
DCCLXXI. — A M. L. Liard, à l'École normale supérieure. 422
DCCLXXII. — A M. Rigopoulos, ancien député..... 423
DCCLXXIII. — A M. le Rédacteur de la *Revue politique*. 424
DCCLXXIV. — A M. Laurent Pichat..... 426
DCCLXXV. — A M. X***..... 427
DCCLXXVI. — A M. Bergeron..... 428
DCCLXXVII. — A madame R..... 429
DCCLXXVIII. — A M. Chadal..... 431
DCCLXXIX. — A mademoiselle Marie Ducrot..... 434
DCCLXXX. — A M. Marc Monnier..... 435
DCCLXXXI. — A M. Barni..... 436
DCCLXXXII. — A madame R..... 438
DCCLXXXIII. — A M. Jules Calès, docteur médecin..... 440
DCCLXXXIV. — A M. Merle d'Aubigné..... 441
DCCLXXXV. — A M. Paillotet..... 442
DCCLXXXVI. — A M. Rey..... 444
DCCLXXXVII. — A M. Dufraisse..... 445
DCCLXXXVIII. — A M. Marc Monnier..... 447
DCCLXXXIX. — A M. Louis Vuillemin..... 448
DCCXC. — A M. Michelet..... 449

Notes..... 451

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

Stanford University Libraries
3 6105 124 437 935

PQ 2354
6Z55
1885
v.3

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.